

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

The text on this page is estimated to be only 6.18% accurate

COLLCCTION MICHÉL LtVY
mmmmmmmmÊmtmmmmÊÊÊmmmmmmmmÊmmmmmmÊmmmmmmmmmmÊÊmm >
CEUVRES COMPLÈTES D'ÂLEXÂNDREË duhâs d'i '»*

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

(BUYRBS COMPLËTBS D'ALEXANDRE DUMAS PUBLIÉES
DANS LA COLLECTION MICHEL LÉYT. Aclé •.. i Amaury 1 Ange
Pitou 9 Ascanio S Une Aventure d*amoar 1 Ayentures de John Davy s S Les
Baleiniers S Le Bâtard de Mauléon 3 Black i Les Blancs et les Biens 3 La
Bonillio de la G^>* Berthe. 1 La Boule de Neige i Bric-à-Brac S Un Cadet
de famille 3 Le Capitaine Pampbile 1 Le Capitaine Paul f Le Capitaine
Richard 1 Catherine Blm ^ 1 Causeries • S Cécile 1 Charles-le-Téméraire
9 Le Chasseur de sauvagine 1 Le Château d'Eppstein S Le Chevalier
d*Eûrmental S Le Chevalier de Maison- Rouge. 3 Le Collier de la reine 3
La Colombe, Adam le Calabrais. 1 Le Comte de Monte-Cristo 6 La
Comtesse de Charny 6 La Comtesse de Salisbury 9 tes Compagnons de
Jèhu 8 Confessions de la marquise.... S Conscience l'Innocent 8 La Dame
de Monsoreau 3 La Dame de Volupté 9 Les Deux Diane 3 Les Deux Reines
8 Dieu Dispose 2 Le Drame de 93 3 Les Drames de la mer i Les Drames
galants.— La Marquise d*£scoman S La Femme ati collier de velours .
Fernande Une Fille du régent Le Fils du forçat Les Frères corses Gabriel
Lambert Les Garilbadiens..... Gaule et France Georges UnGil Blas en
Californie Les Grands Honmies en robe.de chambre : César 2 — Henri IV
Louis XIII et Rich . 2 La Guerre des femmes 2 Histoire d*un casse-noisette
i Les Hommes de fer i L'Horoscope 1 Impressions de voyage? en Suisse 3
— Une Année à Florence 1 — L'Arabie Heureuse 3 — Les Bords du Rhin 9
-« LeCapitaine Arena 1 ^LeCaease 3 — Le Corricolo 3 — Le Midi de la
France 2 — DeParisà Cadix « — Quinze Jours au Sinaï ^ ~ En Russie 2
— Le Speronare 2 — Le Vêloce 2 — LaVill^ Palmieri * Ingénue .• . ^
Isabel de Bavière ^ Italiens et Flamands ^ Ivanhoe de W. Scott. (Trorf).. ^
Jacques Ortis. ^ Jane ^ Jehanne la Pucelle ^ Louis XIV et son Siècle ^ Louis
XV et sa Cour ^ Louis XVI et la Révolution ^ Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay ^ La Maison de glace ^ Le Maître d'armes ^ Les
Mariages du père Olifus... ^ Les Médicis... < Mes Mémoires IO Mémoires
de Garibaldi 2 Mémoires d'une aveugle ^ Mém. d'un médecin (Balsamo). ^
Le Meneur de loups ^ Les Mille et un Fantômes ^ Les Mohicans de Paris ^
Les Morts vont vite 9 Napoléon 1 Une Nuit à Florence < Olympe de Clèves
3 Le Page du duc de Savoie 2 Parisiens et provinciaux 2 Le Pasteur
d'Ashboiirn 2 Pauline et Pascal Bruno i Un Pays inconnu ^ Le Père
Gigogne 2 Le Père la Ruine 1 La Princesse Flora * La Princesse de Monaco

^ Les Quarante-Cinq 3 La Régence 1 La Reine Margot « 2 La Route de
Varennés U Le Salteador i Salvator K Souvenirs d'Antony ^ Les Stuarts 1
Sultanetta i Sylvandire 1 La Terreur prussienne 2 Le Testament de M.
Chauvelin. i Trois Maitres 1 Les Trois Mousquetaires 2 Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1 Le Vicomte de Bragelonne fi La Vie au désert 2 Une Vie
d'artiste 1 Vingl ans après 3 Gliohj« — Imprimerie de iUmM JLoiftHoa, rue
da fiaQ-d'Asoiàrw, ii

The text on this page is estimated to be only 12.49% accurate

SALVATOR SUITE ET FIN DES MOHICANS DE PARIS PiB
ALEXANDRE DUMAS III HO nVELLE ÉDITION PARIS MICHEL
LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS BUE VIVIEKME, 2 BIS, ET BOULETARD
DES ITALIENS, V A LA LIBRAIRIE NODVELLE i868 Droitt de
reproduction et de traductloa Véferréi.

\ SALVATOR LXXI Rue d'Ulni« L'appartement de madame de Maronde était, on le sait déjà, au premier étage du corps de logis formant l'aile droite de Fhôtel de la rue Laffitte ou d'Arlois, suivant que Ton nous permettra d'appeler cette rue de son nom actuel ou que Ton exigera que nous rappelions de son ancien nom. C'est le que nous abandonnerons Jean Robert et madame de Marande, pour un motif que le plus difficile de nos lecteurs ne saurait trouver mauvais, la porte de l'appartement de madame de Marande s'étant soigneusement, et à double tour, refermée entre les deux amants et nous. D'ailleurs, qu'irions-nous faire dans la chambre de cette adorable madame de Marande, que nous aimons de toute notre Ame? Cette chambre, nous la connaissons. Suivons donc, dans le quartier moins aristocratique vers lequel il chemine en rêvant, ce poète fraîchement éclos aux rayons de l'amour, et que nous avons nommé Ludovic Il arriva rue d'Ulm. Quelqu'un qui lui eût demandé comment il y était venu» et par quelles rues il avait passé, eût fort embarrassé Lu« dovic. vu i

s SALVATOR A travers les volais médiocrement clos du rez-de-chaussée qu'habitaient la Brocante, Babolin» Phares, Babylas et ses compagnons Si Ludovic aperçut une fuite de lumière. Cette lumière augmentait ou diminuait tour à tour, preuve qu'on était encore levé, et qu'on la faisait voyager d'une chambre à l'autre. Ludovic s'approcha et colla son œil à l'ouverture en homme qui la connaissait. Mais, quoique la fenêtre fût entre-bâillée, vu la disposition des personnages et la place qu'ils occupaient, Ludovic ne put rien apercevoir. Ce qu'il comprit, c'est que Rose-de-Noël n'était pas encore montée à Tenre-sol, rien n'y annonçant la présence de Fenfent, ni la veilleuse à la douce lumière qui brûlait dans la chambre, ni le rosier contenant la fleur qui portait son nom, et qu'en rentrant, elle mettait sur sa fenêtre, Ludovic lui ayant positivement défendu d'avoir des fleurs ni des plantes dans sa chambre tandis qu'elle dormait. Or, ne pouvant voir, Ludovic écoula. La rue d'Ulm, déjà silencieuse dans le jour comme le faubourg d'une ville de province, était, à cette heure, déserte comme une grande route. On pouvait donc, en prêtant une attention continue^ entendre, à peu de chose près, la conversation des personnages qui habitaient le rez-de-chaussée* •-i* Qu'as-tu donc, mon chéri T demandait la Brocante. Cette question était évidemment la suite d'une conversation entamée avant l'arrivée de Ludovic. Mais personne ne répondait* -^ Puisque je te demande ce que t'as, mon bijou, répéta à son tour d'une voix plus inquiète. Malgré ce redoublement d'intérêt, même silence. — Oh ! oh ! le chéri et le bijou auquel tu t'adresses, mère Drocantè, est un polisson, un mal-appris de ne pas te répondre, pensa Ludovic; et c'est sans doute un drôle de Babolin, qui boude, ou qui fait le malade. La Brocante continuait ses interrogations, mais toujours sans obtenir la moindre réponse; seulement, on pouvait remarquer que, par une gamme insensible, sa voix montait du ton de la douceur au ton de la menace. •^ Si tu ne réponds pas, monsieur Babylas, dit enfin la bohème, je te promets, mon ohéri^ que tu vas recevoir une flèche dans le dos, entends-tu?

•ALVÀtOll I Sans doute, te personnage ou platôt l'animal auquel s'adressaient les questions successives que nous avons snr^ prises, jugea qu'U y avait danger pour sa peau à garder plus longtemps le silence, car il répondit par un grognement qui, en s'allongeant d'une f^çon indéfinie, s'acheva dans un hurlement des plus lamentables. — Que que n'avons donc, mon pauvre Babylas ? s'écria la Brocante en poussant une exclamation qui avait une certaine analogie philologique avec le grognement de son chien favori. Babylas, qui semblait avoir parfaitement compris cette interrogation nouvelle, répondit sans doule par un second grognement plus explicite encore que le premier, car la Brocante s'exclama sur le ton du plus vif étonnement : — Est-ce possible, Babylas î ^ Oui, répondit le chien dans son idiome. — Babolinl cria la Brocante, Babolin I petit gueux l «- De quoi? de quoi? demanda Babolin, tiré intempestivement de son premier sommeil. — Mes cartes, drôle ! — 0ht oh! oh! des cartes à cette heure-ci? Bon^ bon» bon, il ne nous manquait plus que celai *>»- Mes cartes, te dis-jet Mais Babolin ne répondit que par une espèce de grognement qui indiquait que le bonhomme n'était pas tout à fait étranger à la langue maternelle de Babylas. «- Ne me fais pas répéter deux fois, mauvais mioche t dit la vieille. •^ Qu'est-ce que vous voulez faire de vos cartes, à cette heure ? dit le gamlp du ton d'un interlocuteur qui commence à désespérer de faire entendre raison à son adversaire. Vos cartes, c'est du joli, allez! si la police savait que vous faites tes cartes à une heure indue, à deux heures du matin.«. — Oh! mon Dieu! dit la douce Voix de Rose-de-Noël, estce vrai qu'il est deux heures du matin ? — Ëh ! non, fillette, il est minuit à peine, dit la Brocante. — Oh t oui, minuit, dit Babolin, allez-y voir. Comme y^nc terminer la discussion, la pendule tonna la demie. — Là l voyez-vou8| une heure aaU sonne l s'écria Babolin.

4 SALVATOR — C'est-à-dire minuit et demi, riposta la Brocante, qui ne voulait pas avoir le dernier mot. — Oui, oui, minuit et demi! qu'est-ce qui dit cela? Votre maudit coucou, qui ne bat que d'une aile. Allons, bonsoir, la maman) soyez bien gentille, et laissez planeer tranquillement le pauvre Babolin. Nous demandons pardon au lecteur pour le mot pioncer; mais il avait encore cours à cette époque. Il paraît, au reste, que la Brocante en comprit à merveille la portée, car elle s'écria : — Attends, attends, je vas te faire pionc^, moi ! Sans doute, Babolin, de son côté, comprit de quelle façon desobligeante la Brocante allait l'endormir, ou plutôt le réveiller, car il sauta de son lit à terre, et, de terre, sur le martinet vers lequel la Brocante étendait la main. — Ce n'est pas le martinet que je te demande, dit alors la Brocante, ce sont les cartes. — Eh bien, les voilà, vos cartes, dit Babolin en les apportant à la Brocante, et en cachant le martinet derrière son dos. Puis il ajouta, en manière de commentaire : — Si cela ne fait pas suer, de voir une femme d'âge passer son temps à de pareilles bêtises, au lieu de s'endormir tranquillement ! — Est-il possible que tu sois si ignorant à Tâge après lequel tu cours t dit la Brocante avec un mouvement d'épaules plein de mépris; mais tu ne vois donc rien, tu n'entends donc rien, tu n' observes donc rien?' — Mais si, mais si ! Je vois qu'il est une heure du matin; j'entends que tout Paris ronfle, excepté nous, et Je vous observe que c'est le moment de suivre l'exemple de tout Paris. Je vous observe n'était peut-être pas d'un français bien pur; mais on se souvient que l'éducation de Babolin avait été tant soit peu négligée. — Oui, plaisante, plaisante, malheureux! s'écria la Brocante en lui arrachant les cartes des mains. — Mais, jour de Dieu ! la mère, que voulez-vous donc qu6 j'observe ? dit Babolin en poussant un bâillement des plus énergiques et des plus prolongés. — Tu n'as donc pas entendu Babylast

SALVATOR 6 — Ah! oui, votre chéri... Eh bien» il ne manquerait
plut que cela d'être obligé d'écouter monsieur I — Tu ne ras donc pas
écouté, je te réitère t — Eh bien, si> }e l'ai écoulé, — QuVt-il fait? —Il a
gémi. — Ety de sa plainte^ tu n'as tiré aucune conjecture ? —Si fait. — A la
bonne heure ! quelle conjecture en as-tu tirée ? Voyons. *- Si je vous le dis,
me laisserez-vous dormir? «- Oui, paresseux 1 — Eh bien, j'en ai tiré la
conjecture qu'il avait une indigestion. Il a mangé ce soir comme quatre, et il
a bien le droit de gémir comme deux. — Tiens, dit la Brocante furieuse, va
te coucher, méchant gamin 1 Tu mourras dans la peau d'un imbécile, c'est
moi qui te le prédis. — Allons, allons, la maman, calmez-vous; vous savez
que vos prédictions ne sont point des paroles d'Évangile, et, puisque vous
m'avez réveillé, expliquez-moi les grognements de Babylas. — Un malheur
plane sur nous, Babolin. — Ah bah! — Un grand malheur : Babylas ne
hurle pas sans cause. — Je comprends bien. Brocante, que Babylas, qui ne
mauque de rien, qui est ici comme un coq en pâte, ne s'amusera pas à gémir
pour le roi de Prusse; mais encore de quoi gémit-il?— Voyons, de quoi
gémis-tu, Babylas ? — C'est ce que nous allons voir, dit la Brocante en
battant ses cartes. Viens ici. Phares 1 Phares ne répondit point à cet appeL
La Brocante l'appela une seconde fois; mais la corneille ne bougea point. —
Parbleu! à cette heure-ci, dit Babolin, ce n'est pas èmnant : elle dort, la
pauvre bête; sans compter qu'elle a bien raisof), et que ce n'est pas moi qui
la bl&merai pour cela. — Rose, dit la Brocante. — Mère, répondît l'enfant
interrompant pour la seconde fois sa lecturo*

• SALVATOR *-* Laisse ton Une, petite» et appelle Pbarès, — Phares I Phares I cbaDta la jeune iiUe avec sa voix douce, qui retentit dans le cœur de Ludovic comme le ramage d'un oiseau. La corneille s'élança aussitôt hors de son clocher, décrivit au-dessous du plafond quatre ou cinq cercles, et vint se percher sur l'épaule de la jeune fille» comme nous l'avons déjà vue faire dans le chapitre où nous avons présenté à nos lecteurs l'intérieur de la Brocante. — Mais qu'avez -vous donc, mère? demanda Tenfant. Vous paraissez tout émue t — J'ai de bien tristes pressentimenis, ma petite Rose, répondit la Brocante : vois oomme Babylaa est inquiet, vois com.me Phares est effarée; si les cartes sont mauvaises avec cela, mon enfant, il faut nous attendre à tout. •*- Vous m'effrayez, mèrel dit RoscNde-Noël. — Mais à qui en a-t-elle donc, la vieille sorcière? murmura Ludovic, et à quoi bon jeter ainsi le trouble dans le cœur de la pauvre enfant? Que diable! quoiqu'elle en vive, et surtout parce qu'elle en vit, elle sait bien que ses cartes, c'est du charlatanisme. J'ai bonne envie de l'étrangler, elle, sa corneille et ses chiens. Les cartes furent mauvaises. — Attendons-nous à tout, Rose! dit douloureusement la sorcière, -^ qui, quoi qu'en dît Ludovic, prenait au sérieux sa profession de magicienne. — Mais, enfin, bonne mère, dit Rose, si la Providence permet que vous soyez avertie du malheur, elle doit vous donner en même temps les moyens de l'éviter, — Gbère enfant! murmura Ludovic. ^ Non, dit la Brocante» non, voilà le triste ; c'est que je vois le mal et que je ne sais point comment y échapper. ^ Eh bien, alors, la belle avance I dit Babolin* — Àh! mon Dieu! mon Dieu! murmura la Brocante eo levant les yeux au ciel. — Bonne mère! bonne mèrel fit Rose, ce ne sera peut* être rien. Il ne faut pas nous alarmer ainsi. Voyons, quel malheur peut donc nous arriver? Nous n'avons jamais fait de mal à personne! nous n'avons jamais été si heureux; U. Salvator veille sur nous... J'aime. Elle s'arrêta ; elle allait dire, la naïve enOmt ! c l'aime

The text on this page is estimated to be only 24.18% accurate

8ALYAT0R t Ludovic I » ce qui lui paraissait, à elle, le comble du bonheur. — Tu aimes quoi? demanda la Brocante. — Oh! tu aimes quoi? ût Babolin. Puis, à demi-voix : — Dis donc. Rosette , la Brocante qui croit que c'est le sucre, la mélasse ou le raisin see que tu aimes t Oh I elle est bonne, la Brocante ! fameuse, la Brocante 1 Et Babolin se mit à chanter, sur un air connu : Vous aimoDs d'ameor, le fidl «il piblki Monsieur Lu, lu, lu. Monsieur Do, do, do. Monsieur Lu, Monsieur Do, Monneur Ludotie.*. Mais Ros6'de»Noël tourna vêts l'affreux gamin un ai doux regard, que celui-ci s'arrêta tout court, en disant : — Eh bien, non, non, tu ne Taines pas, la 1 E8*ta eon» tente, petite \$

SALVATOR LXXH Paul et Virginie. Alors Ludovic traversa la rue, et alla s'appuyer à la main sur son en face; de là, il se mit à regarder les fenêtres de Rose-de-Noëly qui s'illuminaient à travers leurs petits rideaux blancs. Depuis le moment où l'amour était si tardivement entré dans son cœur, Ludovic avait passé tous les jours à rêver à Rose-de-Noël et une partie de ses nuits à veiller sous les fenêtres de l'enfant, comme Pétrus à se promener devant la porte de Régina. Cette nuit-là était une belle nuit d'été; l'atmosphère était de ce bleu transparent et limpide que le ciel de Naples verse sur le golfe de Baïa. À défaut de la lune absente, les étoiles répandaient leurs lumières à la fois les plus vives et les plus douces. On se fût cru dans un de ces paysages des Tropiques où, comme dit Chateaubriand, l'obscurité est non pas la nuit, mais l'absence du jour. Ludovic les yeux fixés sur les fenêtres de Rose-de-Noël, le cœur en proie aux plus douces émotions, savourait, tout en rêvant, les douceurs ineffables de cette nuit. Il n'avait pas dit à Rose qu'il viendrait, il n'y avait pas de rendez-vous pris entre lui et la chère enfant; mais, comme elle savait qu'il était bien rare que, vers minuit ou une heure du matin, le jeune homme ne fût point là, lui s'attendait bien que, aussitôt montée chez elle, elle ouvrirait sa fenêtre. Ce qui le confirma davantage encore dans cette opinion, c'est que les fenêtres, à peine éclairées un instant par le reflet de la lumière, s'éteignirent tout à coup. Rose*

iALVATOB f d0-lfoâ Tenait d'enrmer la bougie dans un petit cabinet; puis la fenêtre s'ouvrit doucement, et, tout en posant son fOier sur Tappui de cette même ténère, Bose«de-Noël pro0iena son regard dans la rue. Ses yeux, encore pleins de lumière, héaldrent un instant I reconnaître Ludovic dans Tombre qui se dessinait sous ki porte de la maison en (ace. Mais Ludovic avait tout vu^ lui, et aa voix, traversant respase, alla Ciire tressaillir l'enfiint jusqu'au fond do cœur* ^ Bose 1 avait dit la voix* "• Ludovic I répondit Rose* Car quel autre que Ludovic pouvait appeler Boae avec une voix si douce, que cette voix semblait un soupir de la nuit? Lodovic ne fit qu'un bond, et, de ce bond, il traversa la rue* Devant la maison de la Brocante était une de ces hautes bornes que Ton ne retrouve plus maintenant qu'aux angles des vidilea maisons du Marais* Ludovic sauta bien plus qu'il ne monta sur la borne* Parvenu sur le sommet, en étendant la main, il put aaisir et presser les deux mains de Bose-de-Noël* Il les pressa longtemps ainsi sans rien dire, ne murmurant rien autre diose que ces deux mois ; *- Rose! cbère Rose! Ooant à Bose, elle ne murmurait paa même le nom du Jeune homme; elle le regardait, et sa poitrine, haletant doucement, respirait la vie et te bonheur* En efbt, qu'avaient^ils besoin d'échanger des paroles inutiles, ces deux enfante, aussi savants l'un que l'autre pour sentir, aussi ignorants l'un que l'autre pour exprimer? Tout Itwt ccMir était passé dans la tendre éu^inte* Leur voix n'eût pas ajouté un mot de plus k ce concert où les regards aoDi des chansons* Ludovic conserva les mains de Bose dans les siennes, sans que Bose songeât même k les retirer. n la contemplait dans cette douce extase 06 est plongé fenfiint ou l'aveugle apercevant pour la première Cris la hi* mière* Enfin, rompant le silence: «- Ah! Bosel chère Bosel dlt-IL — Ami, répondit Rose* B de quel ton 4lit«eUe ce simple mot midfvt^ quelle 1*

JO SALVATOR adorable intonation? C'est ce que nous ne saurions rendre. Hais ce seul mot Ūt délicieusement tressaillir Ludovic. •— Oh ! oui, votre ami, Rose, dit-il; Tami le plus tendre, le plus dévoué et le plus respectueux aussi... Ton ami» ton frère, ma douce sœur I Comme il venait de prononcer ces paroles, il entendit uo bruit de pas; ce bruit, quoiqu'on tentât évidemment de l'amortir, retentissait dans la rue déserte comme sur le pavé sonore d'une cathédrale. — Quelqu'un ! dît-il. Et il sauta à bas de sa borne. Puis, tro versant rapidement la rue^ il allu s'efTacer à l'angle formé [|)ar la rue d'Ulm et ta rue des t^ostes» De loin, alors, il aperçut deux ombreâ. Pendant ce temps, Rose-de-Noël refermait sa fenêtre, mais restait bien ôerlainement debout derrière le rideau. Les deux ombres s'approchèrent : c^étaient deux hommes qui semblaient chercher une maison. Arrivés devant celle de la Brocante, ils s'arrêtèrent, re« gardèrent le rez-de-chaussée, puis Tentre-sol, puis la borne sur laquelle était monté, un instant auparavant, Ludovic. — Que veulent ces deux hommes? se demanda Ludovic en traversant la rue et en se glissant le long de la muraille pour se rapprocher le plus possible. Il marchait doucement et se tenait si bien caché, que les deux inconnus ne l'aperçurent pas, et qu'il put entendre l'un qui disait à Tautre : — C'est bien Ici. — Ūein! qu'est-ce que cela veut dire? pensa Luddvic en ouvrant sa trousse et en tirant son scalpel le plus acéré» afin d'avoir une arme en cas d'événement. Mais sans doute les deux hommes avaient vu toUt ce qu'ils avaient à voir, avaient dit tout ce qu'ils avaient à dire; car, faisant volte-face, ils coupèrent à leur tour la rue diagonalement et s'éloignèrent par la rue des Postes. -^Oht oht murmura Ludovic, Rose-de-Noel courait-elle en effet, quelque danger, ainsi que le présageait la Bro« cante? Rose, comme nous l'avons dit, s'était retirée et avait poussé la fenêtre; mais, comme nous l'avons dit encore, elle était Mstée debout derrière le rideau ; à travers un

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

bALVATOR tl fioio de la vitre, elle vit les deux hommes
ifèloigiier par la rue des Postes. Les deux hommes disparus, elle rouvrit la
fenêtre et se montra de nouveau. Ludovic remonta sur sa borne et reprit las
doux mailla de la jeune fille. — Qu'était-ce donc, ami?demanda*t-elie« —
Rien, Rosette chérie^ répondit Ludovic. Sans doute deux passants attardés
qui regagnaient leur domioile. — J'ai eu peur, dit Rose. — - Moi aussi,
murmura Ludovic. — Toi aussi? dit la jeune Glle; toil tu as eu peur? C'est
bon pour moi d'avoir peur, car la Brocanta m'avait effrayée... Ludovic fit un
signe de tête qui voulait dire: «Pardieul Je lésais bien. » — Il faut te dire,
bon ami. continua Rose, que j'étais en train de lire le livre que tu m'as
donné, tu sais, Pond et Virginie. Oh t que c'est joli l si joli, que je ne
pensais pas à monter me coucher. — - Chère petite Rose I — Oui, c'est vrai,
je savais pourtant que tu devais venir. fh bien, je ne remontais pas... Que.
disais-je donc? — Tu disais, mon enfant, que la Brocante t'avait el^ frayée.
— Ah! oui, c'est juste; mais te voilà, je n'ai plus peur. ^ Tu disais encore que
PaiU êi VirgMê t'amusait tellement, que tu ne pensais pas à remonter. —
Non; imagine-toi qu'il me semblait que je faisais un rêve et que ce rêve
s'ouvrait sur une époque de ma vie qtiè l'avais oubliée. Dis donc, Ludovic,
toi qui sais tant.de choses, est-ce que c'est vrai que l'on a déjà vécu avant de
venir au monde? — • Oh ! pauvre enfant, tu effeuilles là avec tes jolis petits
doigtô le grand secret que les hommes regardent à. la ieupa depuis sùL
mille ans. — Alors, tu n'en sais rien? répondit Rose d'un air triste. — HélasI
non; mais pourquoi me fsis-^Ui cette question, Rosette ? — Attends» je
vais te le dire: e*est qu^en lisant la deserip.

IS SALVAÏOR tion du pays ^Qu'habitaient Paul et Virginie, de ces grands bois de ces cascades fraîches, de ces eaux limpides, de ce ciel azuré V il me semblait que, dans ma première vie, dont je ne me souviens que depuis que j'ai lu Paul et Virginie, il me semblait que j'avais habité un pays pareil au leur, avec des arbres à larges feuilles, avec des fruits gros comme ma tête, avec des forêts immenses, avec un soleil d'or, avec une mer couleur du ciel. Tiens, cependant, par exemple, la mer, je ne l'ai jamais vue; eh bien, quand je ferme les yeux, il me semble que je suis suspendue à un hamac comme celui de Paul, et qu'une femme, noire comme Domingo, me berce en me chantant une chanson... Oh! mon Dieu! mon Dieu! il me semble qu'il ne s'en faut de rien que je me rappelle les paroles de cette chanson. Attends! attends!... Et Rose-de-Noël ferma les yeux, faisant un effort pour fouiller au plus profond de sa mémoire. Hais Ludovic lui serra la main en souriant. — Ne te fatigue pas, petite sœur, dit-il; ce serait inutile, et, comme tu le disais» c'est un rêve : tu ne saurais te souvenir, enfant, d'une chose que tu n'as ni vue ni entendue. — Il est possible que ce soit un rêve, dit tristement Rose-de-Noël ; mais, en tout cas, ami, j'ai vu en rêve un bien beau pays. Et elle tomba dans une douce et profonde rêverie. Ludovic la laissait rêver; car, à travers l'obscurité, il voyait rayonner son sourire au-dessus de sa tête. Mais, comme cette rêverie durait cependant un long temps, à son avis: — Ainsi, la Brocante t'avait effrayée, pauvre enfant? dit-il« — Oui, murmura Rose en hochant la tête de haut en bas, sans néanmoins être entièrement à ce que lui disait Ludovic. Celui-ci lisait dans la pensée de l'enfant comme dans un livre. Elle songeait au beau pays des tropiques. — La Brocante est une sotte, reprit Ludovic, une sotte que je tancerai moi-même. «^ Vous? demanda Rose-de-Noël avec étonnement.

SALVATOR 11 — Ou que je ferai tancer par Salvator, reprit le jeune homme avec un peu d'embarras; car il a son franc parier chez vous, n'est-ce pas, Salvator? ^ La questioi^ acheva de tirer complètement l'enfant de sa rêverie. — Oh! plus que son franc parler, ami, dit-elle : autorité entière et absolue; tout ce qui est chez nous est à lui. — Tout? — Oui, tout, les choses et les gens. — Vous ne vous comptez ni parmi les choses ni parmi les gens, j'espère, Rose-de-«Noël? demanda Ludovic. — Pardonnez-moi, mon ami, répondit l'enfant. — Comment! dit Ludovic en riant, tu appartiens à Salvator, ma chère petite Rose? — Sans doute. — A quel titre? — N'appartient-on pas aux gens qu'on aime? — Vous aimez Salvator? — Plus que tout le monde. — Vous!... s'écria Ludovic avec une sorte d'étonnement qui s'exprima par un soupir. ; Et, en effe^ ce mot aimer, dans la bouche de la jeune jAlle et s'adressant à un autre que lui, serrait douloureusement le cœur de Ludovic. — Ainsi, vous aimez Salvator plus que tout au monde? Insista-t-il voyant que Rose-de-Noël ne lui répondait pas* — Plus que tout au monde! répéta l'enfant. — Rose! dit tristement Ludovic. — Ehbien, qu'as-tu donc, ami? — Tu demandes ce que j'ai, Rose?..» s'écria le ieune homme près d'éclater en sanglots. — Sans doute. — Tu ne comprends donc pas? — Non, en vérité. —Ne me dlsiez-vous pas. Rose, que vous aimiez Salvator plus que tout au monde ? — Oui, je le disais; oui, je le répète; en quoi cela peut^il vous causer du chagrin? — L'aimer plus que tout au monde,' n'est^se pas m'aimer moins que lui. Rose? — Vous! moins que lui... toit Que dis-tu donc là» mon

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

14 SALVATOR Ludoviot..4 Ifais j*aiine Salvator comme ttn frère, comme un père... tandis que toi».. — Tandis que moi, Rose?... continua ie jeune homme tout frissonnant de plaisir. — Tandis que vous, ami, je vous aime... eomme... *- Gomme?... Voyons, dis, Rose : comment m'aimes-tu? — Comme. M — Achève! ^ Comme Virginie aimait Paul Ludovic jeta un cri de joie. — Oh! chère enfant I encore! encore! Dis-moi la diOe* rence qu'il y a entre Tamour que tu as pour moi et tous les autres amours I dis-moi ce que tu ferais pour Salvator! dismoi ce que tu ferais pour moi! — Eh hien, écoutez, Ludovic : par exemple» si M» Salvator mourait, oh! je serais bien triste! je serais bien malheureuse! je ne m'en consolerais jamais!... tandis que, si vous mouriez, vous... tandis que, si tu mourais, toi, reprit la jeune fille avec passion, tandis que, si tu mourais^ toi, je mourrais l — Rose ! Rose! chère Rose l s'écria Ludovic. Et, se haussant sur la pointe des pieds, et, attirant à lui les mains de la jeune fille, il parvint à mettre ses lèvres de niveau avec ses mains et les baisa amoureusement. A partir de œ moment, ce fut entre les deux jeunes gens un échange, non de paroles, non de mots, non de sons, mais de sensations pures et d'émotions délicieuses» Leurs cœurs battaient d'un même battement, et leur souille se confondait en un seul souffle. Quiconque eût passé par lit en ce moment, et les eût aperçus ainsi entrelacés au milieu de cette nuit sereine^ eût emporté comme une parcelle de leur amour, comme une fleur de ce bouquet, comme une note de ce concert. Rien, en efllet, n'était plus adorable que cette fusioti de deux âmes chastes^ de deux ccfiurs vierges ne demandant à l'amour que ses mystérieux ravissements, que ses poétique» extases; c'était tout ce que la plume et le pinceau ont créé de plus doux depuis Eve amoureuse dans le paradis en fleurs^ jus({u'B la Mignon de Goethe, cette autre Eve née à l'extrémité de la civilisation, non plus dans l'Éden du mont Ararat» mais Ū9m iea jardins de la bohème.

The text on this page is estimated to be only 22.53% accurate

SALVATOI 18 Qadtte heure étiiUil? lis eusient été bien enbâMSftôs de le dire, les pauvres enfants! Les minutes passaient si douce* ment, que ni Tua ni l'autre ne sortait de son extase au bruit de leurs ailes. Le Val*de«6ràoe, Siint^Jaoques^^u^Haut^Pas et SaintËienne-dtt-Mofit avaient beau sonner les quarts d'heure, les demi-beures, les heures, de toute la force de leur marteau, ils ne les entendaient pas, et le tonnerre fût tombé dans la rue qu'ils n'y eussent pas fait plus d'attentioti, certainement, qu'au but inconnu ou courent les étoiles en tom^ ^nt du dei^ Et, cependant, un bruirblen autrement faible que la voix >s horloges fit tressaillir tout à coup Ludovic. Rose^de'^Noëi avait touasé. Une sueur froide passa surlô front du jeune homme. Oh ! cette toux, il la reconnaissait : c'était Celle qu'il avait combattue et vaincue avec tant de pèifie. ^ Pardon! pardon, Rose, ma chère Roset s'ëcria-t-il. ^ Pardon de quoi, et qu'ai-je à vous pardonner, mon ami? dit-elle. — Tu as froid, mon enfant chérie. — Moi, froid? dit l'enfant étonnée et charmée en même temps de cette attention de Ludovic. La pauvre petite — excepté par Salvator -* - n'était point accoutumée à s'entendre parler avec une pareille sollicitude. — Oui, Rose, tu as eu froid» tu as toussé; il est tard» il faut rentrer, Rose. — Rentrer I dll-^lle. Et elle prononça ce mot du ton dont elle eût dit : c Mais je croyais que nous allions rester ici toifjours. % Aussi» fûtrce à la pensée et non au mot que répondit Lu

16 8ALVAT0R Ludovic, qu6 les boucles de ses cheveux effleurèrent le front du jeune homme. — Oh! Rose ! ... Rose! murmura-t-il avec amour. Puis, se dressant sur la pointe des pieds, il leva la tête, se grandit de toute sa taille, si bien que ses lèvres se trouvèrent juste à la hauteur du front blanc de la jeune fille. — Je t'aime, Rose I dit-il tout bas en baisant ce front & pur. — Je t'aime! répéta la jeune ŪUe en recevant le baiser dL son amant. Puis elle disparut, rentrant dans sa cage, si vite, qu'on eût dit qu'elle s'était envolée. Ludovic sauta à terre; mais il n'avait pas eu le temps de faire trois pas à reculons, — car, en s'éloignent, il ne voulait pas un instant perdre de vue cette fenêtre,— que cette fenêtre se rouvrit. — Ludovic ! dit la douce voix de Rose-de-Noël. Le jeune homme bondit en avant et se retrouva sur sa borne, sans savoir comment il y était remonté. — Rose, dit-il, soufTirais-tu ? — Non, répondit la jeune ŪUe en secouant la tête, mais je me souviens. — Comment! tu te souviens! et de quoi ? — D'avoir vécu avant de vivre, dil-elle. — Mon Dieu ! dit Ludovic, es-tu folle? — Non : tu sais, dans le beau pays que je revoyais tout à l'heure, quand j'étais enfant, couchée comme Virginie dans un hamac, et que ma nourrice, une bonne négresse, nommée... attends! oh l elle s'appelait d'un drôle de nom!... elle s'appelait... Danaé l... — et qu'une bonne négresse, nommée Danaé, chantait, tout en me berçant dans mon hamac. Et Rose-de-Noël chanta sur un air de berceuse, et en cher« chant les premiers mots comme s'ils ne se présentaient que difUcilement et l'un après l'autre à son souvenir ; «Dodot dodol piU monde & maman l Maman chanter, maman cuit voua nauan. . . • Ludovic regarda Rose-de-Noël avec un profond étonnement. . — AtteadSf attends, continua celle-ci.

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

SALVATÛR 1t «Ytissean qui là, si Yoa te lagti Porté poisson, porté bagage..* » — Rose! Rose! s'écria Ludovic^ sais-tu bien que tu m*er* frayes ? — Attends, attends, dit Rose; l'enfant répond : « MtttYais, bon Dié, pas vlé droumi; lld vléd^ier;*. LA MAMAN* Gavoosdilàixaiiiiil Paix booche à you, n*a pas fait moi la peine. Penné grands yeux, fende coulé fontaine... » — Rose t Rose ! — Attends donc, ce n*est pas fini; l'enfant reprend : c ManYais, bon Diél pasYlé drooinl; Moi vie danser... LA MAMAN. Çafousdilà, zamil Fourré dans fleurs pitis bras, piti tête ; Me Toir là-bas cherdié vous méchant bèto} Ça chien la mer qui rodé dans bois nous. Si Yous pas bon, li caler nanan vous. Ti monde à moil n'a pas fait moi la peine; Fermé grands yeux, tende coulé fontaine. L'BNFANT. Maman, bon Dié! moi Ylé droumi, Pas Ylé danser. LA MAMAN. Cuis nanan pour zami ; Li va grandi 1 11 va droumi, droumi !... » Et Rose s'arrêta. Ludovic était demeuré lialetant. — C'est tout, dit l'enfant. ^ Rentre, rentre, dit Ludovic, nous reparlerons de tout cela plus tard. Oui, oui, tu te souviens, chère Rose à moi; oui, comme tu le disais tout à l'ieure, nous avons déjà vécu avant de voir le jour*

tl »AL VATOR Et Ludovic sauta à bas de sa borne. — Je t'aime I
lui jeta Rose en refermant sa fenêtre. — Je t'aimel lui renvoya Ludovic assez
vivement poui |ue les deux mots charmants pussent encore passer par la
fenêtre entre-bâillée. — Oh! se dit-il ensuileà lui-même, l'étrange chose !
c'est bien une chanson créole qu'elle m'a chantée ià. D'où venait donc la
pauvre enfant quand la Brocante l'a recueillie!... Des demain» je consulterai
làdessus Salvator... Ou je me trompe, ou Salvatoren sait sur Rose-de-Noël
beaucoup plus qu'il n'en dit. En ce moment, trois heures sonnaient, et une
légère lueur blanchâtre, qui se répandait à Torienti annonçait que le jour ne
tarderait pas à paraître. — Dors bien, chère enfant de mon cœur, dit
Ludovic. A demain! Et, comme si Rose-de-Noël avait entendu et que ces
mots eussent eu un écho dans son cœur, la fenêtre s'entr'ouvrit de nouveau,
et l'enfant jotii à Ludovic ; — A demain ! LXXIII Le boullrard des
Invalides. La scène qui se passait à la même heure boulevard des Invalides,
hôtel de Lamothe-Houdan, quoique semblable, au fond, aux deux scènes
que nous venons de raconter, était toute différente dans la forme. Chez
Rose-de-Noël, l'amour était en bouton. Chez Régina, il entr'ouvrait sa
corolle, Chez madame do Marande, il était en pleine fleur. Quel est le
moment le plus délicieux de Tamour ? Touto

SALYATOE 19 ma vie, f ai cherché cette énigme sans la pouvoir trouver. Est-ce l'heure où il naît ? est-ce l'heure où il grandit ? est-ce l'heure où, près de s'arrêter^ fruit savoureux et suave, il va tomber dans la robe d'or de la maturité? Quel est le moment où le soleil a ses rayons les plus beaux? Est-ce à son aurore? est-ce à son midi? est-ce à l'heure où, incliné vers le couchant, il trempe l'extrémité de son disque de pourpre dans les flots tiédis de la mer ? Oh! qu'un autre le dise, qu'un autre prononce, qu'un autre décide; nous craindrions trop de nous tromper sur une si grave question. Et voilà pourquoi nous ne saurions dire quel était le plus heureux de Jean Robert, de Ludovic ou de Pétrus, et laquelle savourait le plus délicieusement les joies de l'amour» de madame de Marade, de Rose-dooNoëi ou de Régine. Mais, pour qu'on envoie et que Ton compare, disons quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux amants, ou plutôt les deux amoureux ... — trouves-moi donc un mot, chers lecteurs, trouvez-moi donc un mot, belles lectrices, pour peindre ma pensée ; les deux amoureux? non : les deux amoureux! ^ quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux amoureux échangèrent pendant cette lumineuse et resplendissante nuit Pétrus était arrivé vers minuit et demi devant la grille de l'hôtel. Après avoir fait, en long et en large, sept ou huit tours sur le boulevard des Invalides, pour voir si personne ne l'observait, il était revenu se blottir dans l'angle que formait le pan de mur en retour dans lequel était scellée la grille. Il était là depuis dix minutes environ, les yeux fixés avec une certaine tristesse sur les persiennes fermées et à travers lesquelles il n'apercevait aucune lumière; il commençait à trembler que Régine n'eût pu venir au rendez-vous, quand il entendit un petit hum! hum! bien bas qui indiquait, de l'autre côté de la muraille, la présence d'une seconde personne. Pétrus répondit par un kum hum! semblable. Et, comme si ces deux monosyllabes eussent été cloués du même pouvoir magique que le mot ésamCp la petite porto

SO flALVATOR percée à dix pas de la grille s'ouvrit mystérieusement sans que Ton aperçût même la main qui la tirait. Pendant ce temps, Pétrus s'était glissé le long de la muraille, de la grille à la porte. — C'est vous, ma bonne Nanon? demanda Pétrus à voix basse, en apercevant, avec ses yeux d'amoureux, à travers l'obscurité de la sombre allée de tilleuls qui venait jusqu'à la porte, une vieille femme que tout autre que lui eût prise pour un fantôme. — C'est moi, répondit Nanon du même ton; car c'était en effet, la bonne vieille nourrice de Régine. Oh ! les nourrices ! depuis la nourrice de Phèdre jusqu'à celle de Juliette, depuis la nourrice de Juliette jusqu'à celle de Régina f — Et la princesse? demanda Pétrus. — Elle est ici. — Elle nous attend? — Oui. — - Mais il n'y a de lumière ni à la fenêtre de sa chambre, ni à celle de sa serre. — Elle est au rond-point du jardin. Non, elle n'était plus là ; elle était au bout de l'allée, où elle apparaissait comme une blanche vision. Pétrus s'envola vers elle. Deux mots se confondirent entre quatre lèvres. — Chère Régina t — - Cher Pétrus ! — Vous m'avez donc entendu ? — Je vous ai deviné. — Régina ! — Pétrus ! On eût dit l'écho du premier baiser qui se répétait. Puis Régina entraîna vivement Pétrus. — Au rond-point, dit-elle. — Où vous voudrez, mon amour. Et les deux jeunes gens, rapides comme Bippomène et Atalante, silencieux comme ces sylphes et ces ondines qui passent, sans les courber, sur les hautes herbes du Brumenthal, arrivèrent en un instant à la partie du jardin que l'on appelait le rond-point. Le rond-point dans lequel venaient de s'abattre Pétrus et

SALVATOft m Régina était bien le plus doux nid d'amoureux qui se pût imaginer : fermé de toutes parts, en apparence, par des charmilles, comme le rond-point d'un véritable labyrinthe, on ne comprenait point par où Ton pouvait y entrer, et, une fois entré, par où Ton pouvait en sortir; les arbres^ déjà fort serrés à leur base, étaient si inextricable* ment enchevêtrés à leur cime, qu'on eût dit les mailles d'un filet de soie verte; ce qui donnait aux deux amants qui étaient dessous l'apparence de deux papillons pris dans un immense réseau. Et cependant, les feuilles n'étaient pas tellement serrées que les rayons des étoiles ne pussent y pénétrer; mais avec quelle timidité ils semblaient traverser ces feuilles, avec quelles précautions infinies ils avaient l'air d'égrenier des émeraudes sur le sable doré! Dans ce rond-point, il faisait plus sombre encore qu'ailleurs* Régina était délicieusement habillée tout en blanc comme une fiancée. Il y avait eu soirée à l'hôtel ; mais Régina avait eu le temps de quitter sa toilette de salon pour un grand peignoir de batiste brodée, aux larges manches, laissant sortir ses magnifiques bras nus; seulement, pour ne pas faire attendre Pétrus, elle avait gardé ses bijoux. Son cou était entouré d'un fil de perles fines qui semblaient autant de gouttes de lait durci; deux diamants, de la grosseur d'un pois chacun, étincelaient à ses oreilles; une rivière de brillants était tordue dans ses cheveux; enfin, des bracelets d'émeraudes, de rubis, de saphirs, sous toutes les formes, chaînes, fleurs et serpents, élreignaient ses bras. Elle était adorable ainsi ! blanche à la fois d'une blancheur éclatante et pure, comme la blancheur de la lune, et, comme die, toute constellée ! Lorsque Pétrus put s'arrêter, respirer, voir, il fût ébloui, Nul mieux que le jeune homme, peintre, poète el amoureux, ne pouvait se rendre compte du tableau féérique qu'il avait sous les yeux : ce bois lumineux et frissonnant, ce sol moussu, jonché de violettes et de vers luisants, les uns répandant leur parfum, les autres répandant leur lumière! sur une branche voisine, un rossignol chantant sa cantilèna nocturne et égrenant son chapelet de notes mélodieuses t et elle, Régina ! elle ! debou* Appuyée à son bras ! enivrante

Il fit et enivrée! centre de ce ravissant tableau et une
d'alcôve rose. C'était on en conviendra, plus qu'il n'en eût fallu pour
rendre amoureux un indifférent et fou un amoureux; c'était bien
véritablement le effigie d'une nuit d'été, -^ songe d'amour et de bonheur.
Pétras en subit tous les enivrements* Et chose terrible pour lui, pauvre
Pétras au milieu de ces enivrements était celui de la richesse* Certes, sans
perles, sans diamants, sans rubis, sans émeraudes, sans saphirs Régine
eût été belle toujours, car elle restait femme; mais, avec son nom de Régine,
était-ce assez pour elle que d'être femme, et ne lui fallait-il pas être un peu
reine ? Hélas ! ce fut ce que se dit Pétras en soupirant à la fois d'amour et de
tristesse : il se rappelait l'aveu qu'il avait à faire à sa bien-aimée. Il ouvrait
la bouche pour tout lui dire; mais il lui sembla que bien d'autres paroles que
celles de cet humiliant aveu se tenaient sur ses lèvres, se pressaient au seuil
de son cœur — Plus tard, plus tard, murmura-t-il tout bas* Et, comme
Régine s'asseyait sur un banc de mousse, lui se coucha à ses pieds, baisant
ses mains, et cherchant parmi les pierreries qui chargeaient ses bras, une
place où appuyer ses lèvres* Régine vit bien que tous ces bracelets gênaient
Pétras* ^ Excusez-moi, mon ami, dit-elle, je suis venue comme j'étais. Je
tremblais de vous faire attendre; puis j'avais hâte de vous voir. Aidez-moi à
me débarrasser de tous ces bijoux* Et, alors, elle se mit à presser, les uns
après les autres, les ressorts de ses bracelets, et à laisser tomber autour
d'elle, comme une pluie scintillante, tous ces rubis toutes ces émeraudes,
tous ces saphirs enchâssés d'or* Pétras voulut les ramasser. ^ Oh ! laisse,
laisse, dit-elle avec cette aristocratique insouciance de la richesse, c'est
l'affaire de Nanon. Tenez mon Pétras bien-aimé, voici mes bras et mes
mains; ils sont bien à toi, maintenant: plus de chaînes même d'or} plus
d'entraves, même de diamants ! Que dire à cela ? S'agenouiller et adorer*

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

SALVATOR n Pétrus se laissa aller, oomme ilndion, à la délicateuse rôvarie, à la contemplation muette delà beauté^ à une ivresse, enfin, qui ressemblait à celle du hachich. Puis, après un instant de silencei pendant lequel son regard semblait s'ôtrû absorbé dans le regard de Régina, pen« dant lequel son âme semblait s'être ravivée dans i'&me de la jeune fille: — Ah I ma bien-aimée Régine 1 B'éCrla*t^il dans un élan passionné, Dieu peut maintenant me rappeler à lui, car j'ai touché à la fois des mains et des lèvres celte fleur inconnue que Ton appelle la félicité humaine, et j'ai vécu. Jamais^ même en espérance, mon rêve le plus doux ne m'avait donné une parcelle des joies que vous répandez en moi oomme une divinité bienfaisante. Je vous aime, Régine, au delà de toute expressioni au delà du temps, au delà de la vie, et réiernité me semble à peine suffisante pour vous répéter : Je t'aime» Régine, je t'aime t La jeune femme laissa d'elle-même tomber sa main sur ses lèvres. Ré^ina^ nous Tavons dit, était assise, et Pétrus était couché à ses pieds; mats, en baisant la main de Régine, il se releva à demi; mais, en passant son bras autour du cou de Régine, il se releva tout b l^it. Il en résulta qu'il se trouva debout, et elle assise. De cette façon^ il la dominait de toute la hauteur de sa tame« Alors, la pensée lui reviflt de sa pauvreté, et il poussa un souptf. Régine tressaillit: elle comprit que, celui-là, c'était un soupir de douleur, et non d'amour. — Qu'avez-vous donc, mon ami ? demanda-t-elle avec une espèce d'efllroi. — Moi? Rien ! dit Pétrus en secouant la tête. — Si fait, dit Régine; vous êtes triste, Pétrus; parles, je te veux. -« J'ai eu de profonds chagrinsi mon amieé •- Vous? -Oui. *- Quand ? «»• fin ces temps derniers*

24 SÂLVATOR — Et vous ne m'en avez rien dit, Pétrus? Voyons, que vous est-il arrivé? Parlez, parlez! Et Régina releva la tête pour mieux voir Pétrus. Ses beaux yeux étaient chargés d'amour et brillaient comme ces diamants épars dans sa chevelure. S'il n'y eût eu que les yeux de Régina, Pétrus eût peut-être parlé. Uais il y avait les diamants. Les diamants le fascinèrent. Oh ! n'était-ce pas, en effet, une cruelle confidence que celle qui consistait à révéler à cette grande dame, aussi riche que belle, qu'elle avait pour amoureux un pauvre diable de peintre dont on allait, dans quatre ou cinq jours, vendre les meubles à l'encan? Et puis, ce pauvre diable de peintre, en avouant sa pauvreté à la femme riche, n'était-il pas forcé d'avouer en même temps, à son amie sans défauts, qu'il avait âilli être un mauvais fils. Cette fois encore, le courage lui faillit. — Mauvaise^ dit-il, n'est-ce point un chagrn profond que d'être forcé de quitter Paris et de demeurer six jours sans vous voir? Régina l'attira vers elle en lui présentant le front. Pétrus y appuya ses lèvres avec un frissonnement de joie qui fit rayonner son visage. En ce moment, la lumière naissante de la lune arrivait directement sur le front de Pétrus. En le voyant si splendidement éclairé par cette double lumière, Régina ne put retenir un cri d'admiration. — Vous me dites quelquefois que je suis belle, Pétrus. Le jeune homme l'interrompit. — Je vous le dis toujours, Régina ! s'écria-t-il, quand ce n'est pas avec mes lèvres, c'est avec mon cœur. — Eh bien, laissez-moi vous dire une fois que vous êtes beau 1 — A moi ? fit Pétrus tout étonné. — Laissez-mo) vous dire que vous êtes beau et que je vous aime, mon noble Van Dyek ! Tenez, je voyais hier au Louvre le portrait du grand peintre dont Dieu vous a donné le talent, et dont, moi, je vous ai donné le nom ; eh bien, en me souvenant d'avoir entendu raconter à Gènes les amours

SALVATOR 95 de Van Dyck avec la comtesse de Biignoles, j'étais prête à vous dire, — vois comme c'est heureux, mon Pétrus, que je ne t'aie pas rencontré dans ce moment-là ! — j'étais prête à le dire : « Jo vous appartiens comme elle lui a ap« partenu^ car vous êtes beau comme lui^ et je t'aime, certes » plus qu'elle ne l'aimait. » Pétrus jeta un cri de joie. Alors, se laissant tomber près d'elle et l'enlaçant par la taille, il l'attira doucement à lui. Régine plia comme un palmier sous la brise du soir, et. Inclinant sa tête sur la poitrine de Pétrus, elle écouta en souriant les battements précipités de son cœur, dont chaque battement lui disait: « Régine, je t'aime I > En vérité, c'était un groupe ravissant que celui de ces beaux jeunes gens, et l'ange du bonheur eût dû les pétrifier dans cette extase. La parole s'arrêta sur leurs lèvres. Qu'avaient-ils à se dire ? L'haleine de Pétrus, caressait doucement les cheveux de la jeune femme, et la faisait frissonner comme une sen« sitive au souf« d'un oiseau. Elle avait fermé les yeux, et jouissait intérieurement de ces délices ineffables que la religion fait espérer aux mourants, lorsqu'ils se réveilleront dans une autre monde sous le regard du Seigneur. Une heure se passa ainsi dans cette enivrante léthargie, chacun jouissant de son côté du bonheur qu'il donnait à l'autre, et le savourant en silence, comme si le témoignage trop éclatant d'une pareille félicité devait rendre jaloux les astres qui les éclairaient. Mais ni l'un ni l'autre n'échappaient à l'influence de l'étreinte amoureuse; leur haleine devenait plus pressée, leur regard plus humide; leur soufl« semblait une plainte; leur sang, comme une marée qui monte, semblait avoir suhmergé le cœur » et battait dans les artères de leur front. Régine se réveilla en sursaut comme un enfant qui échappe è un mauvais songe, et, tremblant de tous ses membres, les lèvres presque collées à celle du jeune homme » elle murmura : --Pars... va-t'en... quitte-moi, Pétrusl 9U t

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

2« 8ALVATGR -^ Déjà t.. .dit le jeune homme, déjà!... Et poufquoi te quitter, mon Dieu? — Je te dis de partir mon bien^^aimé; va-t'en... vafenl -^ Un danger nous menace-t-il, mon ange adoré? — Oui, un grand, un terrible ! Pétrus se lev| et regarda autour de lui« Régina le fit rasseoir, et, aveo un sourire qui n'était pas exempt d'effroi : ^ Non, dit Régina f le danger n'est point où tu le ohercbes, amL — Où est-il dono ? demanda Pétrus. — Il est en nous, il est dans nos cœurs» il est sur nos lèvres, il est dans Tétreinte de tes bras» dans les chaînes des miens... Aie pitié de moi, Pétrus... je t*aime trop I — Régina l Régina t s^écrla Pélrus en pressant entre ses mains la tête de la jeune fille et en la baisant avec passion. L'étreinte dura Uû temps indicible. Dans ce baiser ardent, et cependant chaste comme celui de deux anges, leurs âmes se confondirent. Une étoile glissa du ciel et sembla tomber à quelques pas d'eux. Régina, par un effort suprême, s'arracha des bras du jeune homme. — Ne tombons pas du ciel comme elle, mon bien-«imé Pétrus, dit Régina en le regardant avec ses deux beaux yeux noyte des larmes de Tamour. Pétrus lui prit la main, l'attira à lui et déposa sur son front un baiser qui n'eût pas été plus pur sous les lèvres d'un frère. — A la face de Dieu qui nous regarde, dit-il, à la face des étoiles qui sont ses yeux, je vous donne oe baiser comme la marque de la x>lus haute eatima et du plus pro« fond respect. — Merci, ami, dit Régina. Ton front? Pélrus obéit, et la jeune femme lui rendit le baiser qu'elle Venait de recevoir. En ce moment^ trois heures sonnèrent, et Nanon parut. — Dans une demi-heure, il fera jour, dit-elle. — Ta le vois, Nanon, fit Régina, nous nous disons adieu.

SALVATOR n Os se séparèrent. Mais, au moment où leurs deux mains allaient se quitter, la main de Régina retint la main de Pétrus. — Amt dit-elle, demain Je l'espère, tu recevras une lettre de moi. — Je Tespère bien aussi, dit le jeune homme. — Mais une oonne lettre. — Toutes tes lettres sont bonnes, Régina;- seulement, la dernière est toujours la meilleure. — Celle-là sera meilleure que la meilleure. — Ohl mon Dieu t je suis si heureux, que j'ai presque peur. — N'aie pas peur, et sois heureux, dit Régina. — Que me diras-tu donc dans cette lettre, mon amour chéri ? — Ohl aie la patience d'attendre; ne faut-il pas nous garder du bonheur pour les jours où nous ne nous voyons pas. — Merci, Régina ; tu es un ange. «*^ Au revoir, ami! p- A toujours I n'est«ce pas? ^ Tenez, fit Nanon, quand je vous disais. Voioi le jour. Pétrus secoua la tête et s'éloigna, le regard oonstamment tourné vers la jeune femme. Que disait donc Nanon et que parlait-elle du jour? En ce moment, au contraire, aux yeux des deux amants, le ciel se couvrait d'un crêpe, le rossignol cessait de chanter, les étoiles s'effaçaient du ciel, et toute cette féerie créée pour eui semblait s'éteindre avec leur dernier baiser.

28 SALVATOR LXXIV La me de Jérusalem. Salvator, en quittant les trois jeunes gens, avait dit : c le vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours. » Après avoir laissé les jeunes gens s'engager chacun de son côté, Salvator descendit rapidement la rue d'Enrer, prit la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, longea le quai, et, au même moment à peu près où chacun de ses amis arrivait à son rendez-vous, il arrivait, lui, devant rhôtel de la Préfecture. Gomme la première fois, le concierge arrêta Salvator en lui demandant : — Où allez-vous? Comme la première fois, Salvator se nomma. — Pardon, monsieur, dit le concierge, je ne vous avais pas reconnu. Salvator passa. Puis il traversa la cour, entra sous la voûte, monta deuil étages et arriva dans l'antichambre où se tenait le garçoiii de bureau de service. — -M. Jackal? demanda Salvator. — - Il vous attend, répondit l'huissier en ouvrant la porte du cabinet de M. Jackal. Salvator entra et aperçut le chef de police enfoui au fond d'un immense fauteuil Voltaire. En voyant apparaître le jeune homme, M. Jackal se leva et alla à lui avec empressement.

SALVAtOR 4» — Vous voyez que je vous attendais, cher monsieur Solvator, lui dit-il. — Je vous remercie, monsieur, répondit Salvator avec assez de hauteur et de dédain, selon son habiude. — Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda M. Jackal, qu'il s'agissait tout simplement d'une petite expédition aux environs de Paris ? — En effet, répondit Salvalor. — Faites atteler, dit M. Jacltal au garçon de bureau. L'huissier sortit. — Asseyez-vous, cher monsieur Salvalor, dit M. Jaclialen montrant au jeune homme un siège. Dans cinq minutes, nous pourrions partir. J'avais donné l'ordre de tenir les chevaiyc tout harnachés. Salvator s'assit, non pas sur le siège que lui indiquait M. Jackal, mais sur un autre plus éloigné. On eût dit que le jeune homme aux purs instincts fuyait le contact du limier de police. M. Jackal remarqua ce mouvement, mais n'indiqua que par un léger mouvement de sourcils qu'il l'eût remarqué. Puis il tira sa tabatière de sa poche, bourra son nez de tabac, et, se renversant dans son fauteuil en relevant ses lunettes * -^ Savez-vous à quoi je pensais quand vous êtes entré, monsieur Salvator? — Non, monsieur, je n'ai pas le don de deviner, et ce n'est pas mon état. — £h bien, je me demandais où vous pouviez prendre cette puissance d'amour pour l'humanité. — Dans ma conscience, monsieur, répondit Salvator; cf j'ai toujours admiré avant tout, même avant les vers de Yii' gile, ce vers du poète de Garthage, qui ne Ta fait peut-être que parce qu'il avait été esclave : Homo tttm, et xài humABi a me aUenum puto. — Oui, oui, dit M. Jackal, je connais le vers : il est do rérence, n'est-ce pas? Salvator fit de la tête un signe approbatif. M. Jackal continua. — En vérité, cher monsieur Salvalor, dit-il, si le mot phi2.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

M SALVATOR l'anthropologue n'aurait pas inventé, il faudrait le créer pour vous. Le journaliste le plus croyable de la terre - « si un journaliste était croyable — écrirait demain que vous » êtes venu à minuit me trouver pour m'associer à une bonne action, qu'on ne le croirait pas; bien plus, on vous soupçonnerait un intérêt quelconque à cet acte désintéressé. Vos amis politiques ne manqueraient pas de vous désavouer, et crieraient tout haut que vous êtes vendu au parti bonapartiste ; car » enfin vous acharner à sauver la vie à ce M. Sarranli, qui arrive de l'autre monde, que vous n'avez peut-être jamais vu que le jour où il a été arrêté place de l'Assomption ; mettre cette persistance ^ vouloir prouver à une cour de justice qu'elle n'est absolument ^ trompée et qu'elle a condamné un innocent, n'est-ce pas, diraient vos amis politiques faire preuve de bonapartisme ? — Sauver un innocent, monsieur Jackal, c'est faire preuve d'honnêteté. Un innocent n'est d'aucun parti. ou, plutôt, il est du parti de Dieu. - ^ Oui » oui, sans doute » et cela est clair et suffisant pour moi qui vous connais de longue date, et qui sais depuis vieux temps que vous êtes, comme on a dit, un lièvre pensif. Oui, je sais que l'on serait mal venu à vouloir entamer des opinions si profondément enracinées. Aussi, n'entreprendrai-je point cette tâche. Mais enfin » si quelqu'un se repentait, si l'on essayait de vous calomnier ? - i « * Ce serait peine perdue, monsieur : personne ne le croirait. « - J'ai eu votre âge, dit avec une légère teinte de mélancolie M. Jackal; j'ai eu de mes semblables la même opinion que vous en avez. Je m'en suis amèrement repenti depuis, et je me suis écrié comme Méphistophélès » — vous avez fait votre citation » cher monsieur Salvator » permettez-moi de faire la mienne » — j' « me suis écrié comme Méphistophélès : < Crois-en l'un des nôtres : ce grand tout n'est fait que pour un dieu; pour lui les lumières éternelles! il nous a créés, nous, pour les ténèbres.. • » — Soit! dit Salvator ; alors, je vous répondrai comme le docteur Faust : c Mais je veux! » — < Le temps est court, l'art est long! » continua M. Jackal poursuivant la citation jusqu'aux extrêmes limites. — Que voulez-vous ! répondit Salvator » le ciel m'a ainsi fait. Les uns sont naturellement poussés au mal; moi » au

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

SÀLYATOR St ûonUraire^ par un iastinot baluirel, par une puisaiioe irrésistible, je me sens poussé au bien. C'est vous dire, monsieur Jackaly que tous les philosophes les plus pédants et les plus bavards, réunis ensembiSy ne parviendraient pas à m'ébranler. •^ Oh I Jeunesse! Jeunesse! murmura aveo une sorte de découragement M. Jaokal en hochant tristement la tête« Salvator crut que le moment était venu de donner un autre cours à la conversation. Selon lui, M. Jaokal mélancolique déshonorait la mélancolie. — Puisque vous m'avez ftit Thonneur de me re6evôï% monsieur Jackal, dit-il, permettez-moi de vous rappeler en quelques mots le but de l'expédition que Je Vous ai proposée avant-hier. — Je vous écoute, cher monsieur SalvBtor, répondit M. Jackal. Mais à peine achevait-il ces mots, que l'huissier rouvrit la porte et annonça que la voiture était attelée. M. Jaûkal Se leva. — Nous causerons en route, cher monsieur Salvator^ dit-il en prenant son chapeau et en faisant signe au jeune homme de passer devant lui. Salvator s'inclina et passa. Arrivé dans la cour, M. Jackal, après avoir fait entrer le jeune homme dans la voiture, mit à son tour le pied sur le marchepied en demandant : — Où allons-nous ? ^ Route de Fontainebleau, à la Cour^de^rSinoè, répondit Salvator. M. Jaokal répéta Tordre. ^ En passant par la rue Mâcon, ajouta le jeune hommOé •^ Par la rueMâcon ? interrogea M. Jaokal. — Oui, par chez moi ; nous avons à y prendre un compa*> gnon de route. — Diable 1 ât M. Jackal, si j'avais su oela» J'aurais ordonné la berlinô au lieu du ooupé» — Oh! dit Salvator, soyez tranquiUe, celtli-lh ne tous gênera point. -" Rue Mâcon, n"" 4, dit M. JackaL La voiture partiL

n 8ALYAT0R Quelques secondes après, elle s'arrêtait devant la porte de Saivator. Salvator entra en ouvrant la porte de l'allée avec la clef. A peine avait-il mis le pied sur la première marche de l'escalier tournant, que l'extrémité supérieure s'éclaira. Fragola parut une bougie à la main, et pareille à une étoile que Ton voit du fond d'un puits. — C'est toi, Salvator ? dit-elle. — Oui, chérie. — Rentres-tu f — Non, je ne serai ici que demain à huit heures du matin. Fragola poussa un soupir. Salvator devina ce soupir plutôt qu'il ne l'entendit. — Ne crains rien, dit-il, il n'y a aucun danger. — Prends toujours Roland. — Je venais le chercher. Et Salvator appela Roland. Comme s'il n'eût attendu que cet appel, le chien bondit par les escaliers et vint jeter ses deux pattes au cou de son maître. ^ Et moi ? demanda Fragola attristée. — Viens, dit Salvator. Nous avons tout à l'heure comparé la jeune fille à une étoile. Une étoile qui glisse au ciel, et qui, en quelques secondes, parcourt la distance qui s'étend d'un horizon à l'autre, n'y glisse pas plus rapidement que ne fit Fragola le long de la rampe de l'escalier. Elle se trouva dans les bras du jeune homme. Là, le sourire calme et l'œil limpide de Salvator la rassurèrent. — A demain, ou plutôt, à aujourd'hui huit heures ? dit-elle. — A aujourd'hui huit heures. — Va, mon Salvator, dit-elle; Dieu est avec toi I Et elle suivit des yeux le jeune homme jusqu'à ce que la porte fût refermée. Salvator reprit sa place près de M. Jackal, et, par la portière : — Suis-nous, Roland, dit-il

SALVATOR 33 Bt, eomine si Roland savait où Ton allait, non-seulement il suivit, mais encore il prit les devants en s'élançant dans U direction de la barrière Fontainebleau» LXXV Le château de Virjt Four ceux de nos lecteurs qui Ignoreraient le but de l'expédition de Salvator, de M. Jacical et de Roland, nous allons dire quelques mots de ce qui s'était passé la surveillance. Salvator, en voyant le délai fixé par le roi pour le retour de l'abbé Dominique arriver à pas de géani, Salvator était venu trouver M. Jackal et lui avait dit: — Vous m'avez autorisé, monsieur, à venir vous trouver toutes ^es fois que j'aurais à vous signaler une injustice ou un mal quelconque à réparer. — En effet, mon cher monsieur Salvator, avait répondu M. Jackal, je me rappelle vous avoir dit cela. — Eh bien, je viens vous parler de la condamnation do k. Sarranti. — Ah! vous venez pour me parler de cette condamnation? -Oui. — Parlons-en donc, avait dit H. Jackal en abaissant ses lunettes. Salvator continua : — Monsieur, si vous aviez la conviction que M. Sarranti est innocent, feriez-vous pour le sauver tout ce qui est en voire pouvoir? ^ Naturellement, cher monsieur Salvator.

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

84 8ALVAT0R -«* Bh bien, vous allez me comprendre alors ; J'ai Mtte eertitudo* — Malheureusement, avait fait H. Jackal, Je ne Pai pas, moi. — Aussi, vlens-je chez vous pour vous la donner; j'ai non-seulement la certitude, mais même la preuve de l'innocence de M. Sarranti. — - Vous, cher monsieur Salvator? Ah f tant mieux! Salvator confirma ce qu'il avait dit par un signe de tête. — Vous avez celte preuve? -Oui. — Eh bien, que ne la montrez-vous, en ce cas? — Je viens précisément vous prier de m'aider à la mettre au jour. — Tout à votre disposition, cher monsieur Salvator; parlez donc vite. -« Non, je ne viens point vous parler ; les paroles ne sont pas des preuves : je viens pour agir. ^ Agissons. — Pou vez-vous disposer de la nuit prochaine ? M* Jaeluil lança de côté sur Salvator un regard rapide comme l'éclair. — Non, dit-il. — Et de la nuit qui suivra la nuit prochaine? — Parfaitement; seulement, il faut que je sache pon» combien de temps vous m'enlevez? — Pour quelques heures seulement. — Si l'expédition est dans Paris ou hors Paris? •^ Hors Paris. » — A combien de lieues^ à peu près? — A quatre ou cinq lieues. — Bien! — Alors vous serez prêt? -* Je serai à vos ordres. — A quelle heure? — A partirde minuit, corps et âme. ^ A après-demain donc, à minuit? — Aaprès*demain, à minuit. Et Salvator avait quitté M. Jackal. n était huit heures du matin.

SALVATÔft 35 Sous la voûtô, Il s'était croisé avec un homme
 tellemetit enveloppé dans une longue redingote à collet droit, qu'elle
 semblait faite exprès pour lui cacher le visage. Il n'y avait pas fait grande
 attention. Les gens qui rendaient visite à H. Jackal avaient quelque* fois de
 graves raisons pour ne pas rendre les visites à visage découvert. L'homme
 était monté chez M. JackaU On avait annoncé M. Gérard. M. Jackal avait
 laissé échapper une espèce d'exclamation de joie, et la porte s'était refermée
 sur eux. La conférence avait duré près d'une heure. Peut-être saurons-nous
 plus tard ce qui s'était passé dans cette conférence; mais, pour le moment,
 nous sommes obligé de suivre sur la route de Fontainebleau Salvator, M.
 Jackal et Roland. La route se fit rapidement. Arrivé devant le pont Godeau,
 Salvator dit au cocher d'arrêter, et Ton descendit. — Je crois, dit M. Jackal,
 que nous avons perdu voire chien ; ce serait dommage, car il a l'air d'un
 animal bleu intelligent. — D'une intelligence extraordinaire, dit Salvator; au
 reste, vous allez voir. M. Jackal et Salvator suivirent cette route de
 pommiers que nos lecteurs connaissent déjà, et qui aboutissait à la grille du
 parc. En avant de la grille, ils trouvèrent Roland, qui les attendait, étendu
 tout de son bng au clair de la lune, la tête haute et dans l'attitude des grands
 sphinx d'Egypte. ^ C'est ici t dit Salvator. — Belle propriété 1 dit H. Jackal
 en relevant ses lunettes et en plongeant son regard à travers la grille dans la
 profondeur du parc. — Et comment pénètre-t-ori là dedans ? — Oh ! bien
 facilement, comme vous allez voir, répondit Salvator. — Houp I Brésil ! Le
 chien se dressa d'un seul mouvement sur les quatre pattes. ^ Je croyais que
 vous appeliez votre chien Roland, dit M. Jackal. o« A la ville, oui ; mais, è
 la campagne, je l'appel Brésil;

36 SALVATOR c'est toute une histoire que je vous conterai en son lieu et place. -Ici, Brésil! Salvator avait gagné la portion du mur qu'il avait l'habitude d'escalader. Brésil, sur l'injonction de son maître, s'était approché. ' Salvator le prit et l'enleva à bras tendus, ••- comme nous Tavons vu faire à la première expédition à laquelle nous avons assisté,— jusqu'au chaperon du mur, sur lequel Brésil se cramponna avec ses deux pattes de devant, et, lui posant les deux pattes de derrière sur ses épaules : — Saute ! dit-il. Le chien sauta et retomba de l'autre côté. — Ah ! ah I fit M. Jackal, je commence à comprendre; c'est une manière de nous montrer le phemin. — Justement! A notre tour, dit Salvator en s'enlevant à la force des poignets jusqu'au chaperon du mur, et en s'asseyant à califourchon sur Taréte. Puis, de là, tendant les deux mains à M. Jackal : — A vous, dit-il. — Ah I dit celui-ci, c'est inutile. Et il s'enleva à son tour comme avait fait Salvator, avec une agilité que le jeune homme était bien loin de soupçonner chez lui. Il est vrai que maigre comme il l'était, les mains n'avaient pas un grand poids à porter. — Alors, dit le jeune homme, je ne m'inquiète plus de vous. Et il sauta de l'autre côté du mur. M. Jackal en fit autant avec une légèreté et une dextérité qui révélaient une grande habitude de la gymnastique. — Maintenant, dit Salvator tout en contenant Brésil du geste, savez-vous où nous sommes ? — Non, dit M. Jackal; mais j'espère que vous me ferez la grâce de me le dire. — Nous sommes au château de Yiry. — Ah! ah 1 Viry !.,. Qu'est-ce que c'est que cela? —Je vais aider votre mémoire>: au château de Viry, che2 l'honnête M. Gérard. — Chez riionnéte H. Gérardi? Hum h., le nom ne m'est pas inconnu. —Non, je crois du moins ; c'est cette propriété qu'il n'ha

SALVATOR a? bitait plus depuis longues années^ et qu'il avait louée à M. Lorédan de Valgeneuse pour y cacher Mina. — Mina?... Quelle Mina ? demanda M. Jackal. — C'est la jeune fille qui avait été enlevée à Versailles» » Ah 1 bon ! Êtqu'est-elle devenue? — Voulez-vous me permettre de vous raconter une petite anecdote, monsieur Jackal ? — Racontez^ cher monsieur Salvator; vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre. — Eh bien, un de mes amis, en Russie (il était à Saint* Pétersbourg)» eut l'imprudence^ en jouant chez un grand seigneur, de mettre sur la table de jeu une fort belle taba« tière garnie en diamants; la tabatière disparut. Il tenait beaucoup à sa tabatière. ^ — Gela se comprend, dit M. Jackal. — Celait moins à cause des diamants qu'à cause de la personne qui la lui avait donnée. • — J'y eusse tenu pour les deux raisons. — Eh bien, comme il y tenait autant pour une seule que vous y eussiez tenu pour les deux, il confla sa mésaventure au maître de la maison, employant toute sorte de circonlocutions pour en arriver à lui dire qu'il' avait un voleur chez lui. Mais, à -sa grande stupéfaction^ le maître de la maison ne parut pas autrement étonné. 1 -r- Donnez-moi le signalement bien exact de votre tabatière, lui dit-il. I 1 Mon ami le lui donna. 9 — Bien, dit l'autre, je tâcherai de vous la rattraper. » — Vous allez vous adresser à la police, alots? > -- Oh 1 pas du tout ; ce serait le moyen que vous ne la revissiez jamais. Ne dites pas un mot du vol, au con\raire. » — Mais quel moyen emploieriez-vous ? ' • — C'est mon afTaire; je vous dirai cela en vous rendant la tabatière. > Au bout de huit jours, le grand seigneur se présenta chez mon ami. B — Est-ce celle-là? lui demanda- t-il en lui montrant une tabatière. » — Justement, dit celui-ci. » — C'est votre tabatière? m. 9

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

~~—^ Comment diable avez-vous pu la rattraper ? • — C'était un de mes amis qui vous l'avait prise : le comto un tel. » — Et vous avez osé la lui redemander ? » — * La lui redemander ? Oh ! non pas^ il se serait blessé de la réclamation. » — Comment avez-vous fait, alors ? i — Comme il avait fait lui-même : je la lui ai volée. — AhtahlfitH. Jackai. — Comprenez-vous l'apologue, cher monsieur Jackai ? — Oui, M. de Valgeneuse avait enlevé Mina à Justin. — C'est cela; et, moi, j'ai enlevé Mina à M. de Valge* neuse. M. Jackai bourra son nez de tabac. — Je n'ai rien su de cela, dit-il. — Non. — Comment donc M. de Valgeneuse n'est-il pas venu se plaindre à moi ? • — Nous avons arrangé la chose ensemble, cher moiH sieur Jackai. ^ — Si la chose est arrangée..., dit l'homme de police< — Jusqu'à nouvel ordre, du moins. — N'en parlons plus. — : Non, parlons de M. Gérard. — J'écoute. — Eh bien, M. Gérard, comme je vous le disais, avait doue quitté le château depuis longues années. — Quelque temps après le vol de M. Sarranti et la disparition de son neveu et de sa nièce ; ces faits sont à ma connaissance; ils ont été établis par les débats, devant la cour d'assises. «^Maintenant, la façon dont le neveu et la nièce de M. Gérard ont disparu est-elle à votre connaissance ? — Non; vous savez que M. Sarranti a constamment nié sa participation^ ce fait. — U avait raison ; car, lorsque M. Sarranti quitta le chà*~~

SALVA
Oh 39
teau de Vlry, tes deux enfans étaient parfaitement vivants et jouaient tranquillement sur la pelouse. — Il Ta dit, du moins. — Eh bien, moi, monsieur Jaekal, dit Salvator, je sais ce que ces deux enfans sont devenus. — Bah I — Oui. — iDltes, cher monsieur Salvator; vous m'intéressez vivementi — La jeune fille a été tuée d'un coup de couteau par madame Gérard, et le petit garçon noyé par M. Gérard. — Dans quel but ? demanda M. Jaekal. — Vous oubliez que M. Gérard était à la fois tuteur et héritier des enfans. — Oh ! que me dites-vous ià, cher monsieur Salvator! Je n'ai point connu madame Gérard... — Qui n'a jamais été madame Gérard, mais qui était simplement Orsola. — C'est possible; mais j'ai connu M. Gérard, Thonnête U. Gérard, comme on l'appelle. Et la lèvre de M. Jaekal se crispa sous un sourire qui n'appartenait qu'à lui. — Eh bien, dît Salvator, Thonnête M. Gérard noyait le ' petit garçon, tandis que sa femme égorgeait la petite fille. — Eti vous pouvez me donner la preuve de cela ? dit H. Jaekal. — Certainement. — Quand T — Tout de suite... si toutefois vous consentez à me suivre* — Puisque je suis venu jusqu'ici..., dit M. Jaekal. * — Autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ? M. Jaekal fit de la tête et des épaules un signe d'assentiment. — Venez donc, dit Salvator. Et tous deux, suivant le mur du parc, s'acheminèrent vers la maison, tandis que Salvator, de la voix et du geste, retenait Brésil, qui semblait attiré vers un point du parc par quelque puissance inconnue et invisible.

10 SALVATOR LXXVI Où M. Jackal déplore que Salvator soit honnête horomi. Tous deux arrivèrent ainsi jusqu'au perron du château. Le château était parfaitement sombre; pas une fenêtre n'était éclairée ; il était évident qu'il était désert. — Arrêtons-nous un instant ici, cher monsieur Jackal, dit Salvator ; je vais vous raconter comment la chose s'est passée. — Selon vos conjectures? — Selon mes certitudes. Nous avons devant nous l'étang où l'on a noyé le petit garçon, et, derrière nous, le -ca veau où l'on a égorgé la petite fille. Commençons par le caveau. — Oui; mais, pour commencer par le caveau, il faut entrer dans la maison. -r Que cela ne vous inquiète pas : la dernière fois que j'y suis venu, pensant que j'y reviendrais un jour ou l'autre, j'ai pris la clef de la porte. Entrons. Roland voulut suivre les deux hommes^ — Tout beau, Brésil I dit Salvator ; restons là jusqu'à ce que le maître nous appelle. Brésil s'assit sur son derrière, et attendit. Salvator entra le premier. M. Jackal le suivit. Salvator referma la porte derrière eux. — Vous voyez dans les ténèbres comme les chats et les lynx, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? demanda Salvator. — Grâce à mes lunettes, dit M. Jackal en les releveril jusqu'au sommet du front; oui, cher monsieur Salvator... j'y vois assez, du moins pour qu'il ne m'arrive pas d'accident.

SALVATOR 4t — Eh bien, alors^ suivea^moi. Salvator prit le corridor à gauche. M. Jaekal continua de le suivre. Le corridor, en descendant une douzaine de Ojarches, conduisait, on se le rappelle^ à la cuisine, et la cuisine au ceN lier, où s'était passée la scène terrible que nous avons racontée. Salvator .traversa la cuisine sans s'arrêter ; mais, arrivé au cellier : — C'est ici, dit-iU — Quoi, ici ? demanda M. Jaekal. — C'est Ici que madame Gérard a été étranglée. — Ah I c'est ici ? — Oui.— N'est-ce pas, Brésil, que c'est ici? dit Salvator en élevant la voix. On entendit comme une trombe qui se précipitait; et, passant à travers un carreau de la fenêtre, le chien tomba en grondant aux pieds de son maître et de M. Jaekal. — Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda l'homme de police en se reculant. — C'est Brésil qui vous montre comment la chose s'est passée. -* Oh I oh t fit M. Jaekal, est-ce que ce serait, par hasard, Brésil qui aurait étranglé la pauvre madame Gérard? •— Lui*même. — Mais, alors, Brésil est un misérable assassin qui mérite une boulette. — Brésil est un honnête chieji qui mérite le prix Montyon. — Expliquez- vous. — Brésil a étranglé madame Gérard, parce qu'elle^ était entrain d'assassiner la petite Léonie; il adorait l'enfant, il Ta entendu crier, il est venu. — N'est-ce pas, Brésil? Brésil fit entendre un hurlement lugubre et prolongé. — Maintenant, continua Salvator, si vous doutez que ce soit ici, allumez une bougie et regardez les dalles. Comme si c'était la chose la plus simple que d'avoir sur soi un briquet, des allumettes et une bougie, M. Jaekal tira de la poche de sa redingote un briquet phosphorique et un rat de cave. Cinq secondes après, le rat de cave était allumé et jetait unfi lueur qui fit clignoter les paupières de M. Jaekal..

4} 8ALYAT0R On eût dit que, pareil aux oiseaux de nuit, c'étaient les ténèbres qui étaient son jour. — Baissez-vous, dit Salvator. ~ M. Jackal se baissa. Une légère teinte rouffefftre colofait la dalle. Salvator lui indiqua du doigt la teinte. On eût pu nier que cette tache, tant elle était peu appa*rente, fût une tache de sang; mais M. Jackal, sans doute, la reconnut, pour telle, car il ne contesta point. — Eh bien, dit-il, que prouve ce sang? Il peut être aussi bien le sang de madame Gérard que celui de la petite Léonie. — Celui-ci, dit Salvator, est, en effet, le sang de madame Gérard. >,— Gomment le reconnaissez-vous? — Attendez. Salvator appela Brésil. — Brésil I dit-il, chaud! lèf chaud t Et il montrait au chien la trace du sang. Le chien approcha son nez de la dalle; mais il rpleva les lèvres en grondant, et essaya de mordre la pierre. — Vous le voyez I dit Salvator. — Je vois que votre ohiea est enragé ; voilà ce que je vois. — Attendez!... Maintenant, je vais vous montrer le sang de la petite Léonie. M. Jackal regardait Salvator avec un profond étonnement. Salvator prit le rat de cave des mains de M. Jackal, et, passant daas la pièce qui suivait le bûcher, et montrant sur les dalles, dans la direction delà porte qui conduisait au jardin, d'autres taches rougeâtres : — Tenez, dit-il, voici le sang de la petite fille. — N'est-ce pas, Brésil? Cette fois, Brésil approcha doucement ses lèvres de la dalle, comme sMl eût voulu la baiser. Il poussa un hurlement douloureux et effleura la dalle du bout de la langue. — Vous le voyez! dit Salvator, la petite fille n'était point égorgée tout à fait : tandis que Brésil étranglait Orsola, elle se sauvait du côté du jardin. ^ Hum I bum I fit M. Jackal ; après ?

SALVATOR 4S — Eh bien, voilà pour la petite fille. A présent, nous al« ras nous occuper du petit garçon. Et, éteignant le rat de cave, il le rendit à M. Jackal. Puis tous deux passèrent au jardin. — Là, dit Salvator, nous sommes à la seconde partie du drame. Voici l'étang où M. Gérard noyait le petit Victor, tandis que madame Gérard assassinait la petite fille? En quatre pas, on fut au bord de Tétang. * ! — Voyons, Brésil, reprit Salvator. dis-nous un peu com« ment tu as tiré de Teau le cadavre de ton jeune maître. \ Brésil, comme s'il eût parfaitement compris ce qu'on attendait de lui, ne se le fit point dire à deux fois : il s'élança dans l'eau, nagea jusqu'au tiers du lac à peu près, plongea, reparut, puis s'en^alla se coucher, avec un lugubre hurlement, sur le gazon. — Voilà un chien, dit M. Jackal, qui eût bien certaine* ment battu Munito aiix échecs. — Attendez, attendez, répliqua Salvator. — J'attends, fit M. Jackal. Salvator conduisit M. Jackal au pied d'un massif d'arbres. Là, il invita M. Jackal à rallumer son rat de cave. M. Jackal obéit. — Tenez, fit Salvator en montrant à l'homme de police une cicatrice profondément creusée dans le tronc d'un d^s arbres formant le massif, regardez, et dites-moi ce que c'est que cela I -* Il me semble que c'est un trou de balle, dit H. Jackal. — Et moi, j'en suis sûr, dit Salvator. Prenant alors un coutpau mince et effilé, qui tenait à la fois du couteau, du poignard et du scalpel, il creusa la bles* sure de l'arbre et fit tomber une parcelle de plomb. — Vous voyez 1 la balle y est encore, dit-il. • — Je ne dis pas non, fit M. Jackal; mais que prouve une balle dans le tronc d'un arbre? Il faudrait voir par où elle a passsé avant d'arriver là.^ Salvator appela Brésil. Brésil accourut. Salvator prit le doigt de M. Jackal et l'appuya alternativement sur le flanc droit et sur le flanc gauche de BréftU« — Ne sentez^vous pas? demanda-Hlt -* En effet, je sens*

«« SALVATOR -Quoi? — Quelque chose comme deux cicatrices* -- Eh bien, dit Salvator, vous demandiez, par où avait passé la balle : vous le savez, maintenant. M. Jackal regarda Salvator avec une admiration croissante. — Maintenant, venez ! dit Salvator. — Où allons-nous? demanda M. Jackal. — Où Ilorace dit qu'il faut se hâter d'arriver, au dénouement : Ad etentum/estina. — Aht cher monsieur Salvator, s'écria M. Jacical, quel malheur que vous soyez honnête homme ! Et il suivit Salvator. LXXVII Buisson creux. — Maintenant, dit Salvator en longeant l'étang, vous comprenez tout, n'est-ce pas? — Pas encore tout à fait, dit M. Jackal. — • Eh bien, tandis que Ton tenait la petite fille dans le cet* lier, on noyait le petit garçon dans l'étdng, Brésil accourait aux cris de la petite fille, étranglait Orsola ou madame Gérard, comme vous voudrez; puis, après avoir étranglé madame Gérard, il se mettait en quête de son autre ami, le petit garçon, le retrouvait au fond de Tétang, le ramenait sur le gazon, recevait à travers le corps une balle qui, après lui avoir traversé le corps, allait s'enfoncer dans le tronc de l'arbre où nous l'avons retrouvée. Le chien, cruellement blessé, se sauvait en hurlant. Alors, le meurtrier prenait le cadavre du petit garçon, l'emportait et allait l'enterrer. — L'enterrer I fit M. Jackal; et où cela f

, SALVATOR <5 — Où vous allez voir. M. Jackal secoua la tête.
— Où je Tai vu moi-même, dit Salvatôr. M. Jackal secoua la tête de nouveau. ' i— Mais enfin, si vous le voyez?... dit Salvatôr.. ^ Dame, si je le vois..., fit M. Jackal. ^Qu^direz-vous? — Je dirai qu'il y est, — Allons donc, alors! dit ie jeune homme. Et il doubla le pas. Nous connaissons le chemin qu'ils suivent : une fois nous y avdns vu passer M. Gérard, une autre fois SalVator; la première fois ie crime, la seconde fois la justice. Brésil marchait à dix pas devant eux, se retournant de cinq en cinq minutes pour voir s'il était suivi. — Nous y voici, dit Salvatôr en entrant dans le fourré. M. Jackal marcha sur ses traces. Mais, arrivé là, Brésil s'arrêta comme désappointé. Au lieu de piquer le nez en terre et de gratter le sol avec ses pattes, il restait debout, humant l'air de tous côtés, et grondant. Salvatôr, qui semblait lii'e dans toutes les pensées de Brésil aussi facilement que Brésil semblait lire dans les siennes, comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il regarda autour de lui. Son regard s'arrêta sur M. Jackal : la lune l'éclairait en ce moment. L'homme de police avait sur les lèvres un étrange sourire. — Vous dites que c'est ici ? demanda M. Jackal. ^ C'est ici, répondit Salvatôr. Puis, s'adressant au chien : — Cherche, Brésil î Brésil rapprocha son nez de la terre; puis, relevant la tête, laissa échapper un lugubre hurlement. — Oh ! oh ! dit Salvatôr, nous sommes-nous trompés, mon bon Brésil ? Cherche!... cherche !.i. Mais Brésil secoua la tête comme pour répondre qu'il était bien inutile de chercher. — Bah! dit Salvatôr au chien, est-ce que...? Et hii-même, se jetant à genoux, fit ce que ie chien refu

46 SALVATOR sait de faire, c'est-à-dire qu'il plongeait profondément sa main dans le sol. La chose était d'autant plus facile que la terre était et semblait avoir été nouvellement retournée* — Eh bien ? demanda M. Jackal — Eh bien, dit Salvator d'une voix rauque, car sa suprême espérance lui échappait, le cadavre a été enlevé. — C'est fâcheux, dit M. Jackal. Diable ! diable ! diable ! c'eût été une preuve... Cherches bien. Malgré la répugnance visible qu'il éprouvait* à mettre sa main en contact avec cette terre, Salvator plongeait son bras jusqu'à l'épaule dans la fosse, et, se relevant, le visage pâle, le front en sueur, l'œil en feu, il répéta pour la seconde fois ; — Le cadavre a été enlevé ! — Bon, dit M. Jackal, par qui ? — Par celui qui avait intérêt à le faire disparaître. — Êtes-vous sûr qu'il y avait un cadavre ? demanda M. Jackal. * — Je vous dis, moi, qu'ici, à cette place, conduit par Roland, par Brésil, comme vous voudrez, j'ai retrouvé le squelette du petit Victor, qui y avait été enterré, après avoir été noyé par son oncle, et tiré de l'eau par Roland. — N'est-ce pas, Roland, qu'il était là ? Roland se dressa, appuya ses deux pattes sur la poitrine de Salvator et fit entendre une longue et lugubre plainte. — Mais quand était-il là ? demanda M. Jackal. ^ Avant-hier encore, dit Salvator ; c'est donc dans la nuit d'hier qu'il a été enlevé. «- Naturellement !... naturellement ! reprit M. Jackal sans qu'on pût remarquer aucune altération dans sa voix ni sur son visage, puisque vous prétendez qu'il y était encore avant-hier. — Je ne prétends pas, dit Salvator, j'affirme. — Diable ! diable ! diable ! répéta M. Jackal. Salvator regarda en face l'homme de police. i — Avouez, lui dit-il, que vous saviez d'avance que nous ne trouverions rien ici, ^ Monsieur Salvator, je crois tout ce que vous me dites, et, comme vous me assurez que nous y trouverions quelque^ chose... ^ Avouez que vous vous doutez qu'il a enlevé ce cadavre*

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

8ALVAT0R 4t — En vérité, mon cher monsieur Salvator, je ne m'en doute pas. — Sacrebleul mon cher monsieur lackal, s'écria le jeune homme, vous n'êtes pas en veine de perspicacité, ce soir. — J'avoue, répopdit M. Jacical avec une bonhomie par* faite, que cette scène de nuit, dans un parc désert, au bord d'une fosse, n'est point faite pour donner à l'esprit, même au plus malin', et j'ai beau chercher, je n'^ devine pas qui a pu enlever ce squelette. - dit H. Jacical] mais ce pourraient être ses complices; car, enfin, qui dit que ce cadavre n'a pas été déposé ici par M. Sarranti? qui dit que ce n'est pas M. Sarraoti qui a noyé Tenfant, tiré sur le chien? ^ Moi! moi ! moi I fit Salvator, c'est moi qui le dis I et la preuve... Mais non, Dieu merci! j'espère en trouver une meilleure que celle-là... Vous admettez, n'est-ce pas, que celui qui a enlevé le corps est le meurtrier? — Vous allez bien loin. — Ou tout au moins son complice. — Il y aurait matière à soupçon, en effet. — Roland, ici! dit Salvator. Le chien arriva. — Holà t Roland, il est venu ici quelqu'un pendant la nuit dernière, n'est-ce pas, mon chien? Le chien gronda. — Cherche, Roland l cherche I dit Salvator. Roland traça un cercle, parut reconnaître une piste, et s'élança du côté de la grille. — Tout beau, Roland ! tout beau t dît Salvator^ n'allons pas trop vite. — Monsieur Jackal, suivons Roland. £tM. Jackal suivit Roland, en disant : — Fameux limier, monsieur Salvator l fameux limier! Si jamais vous vous en défaites, je connais quelqu'un qui vous en donnera un bon prix. Le chien suivait sa piste en grognant. Au bout de vingt pas, il fit un crochet, puis tourna à gauche. — Tournons à gauche, monsieur Jackal, dit Salvator. H. Jackal obéit comme un automate.

18 SALVATOR Au bout de vingt autres pas, le chien tourna à droite. — Tournons à droite, monsieur Jackal, dit Salvator. Et M. Jackal obéit avec la même ponctualité. Au bout de dix pas, le chien s'arrêta au milieu d'un massif. Calvalor marcha dans le massif après lui. — Ahl dit-il, celui qui emportait les os de Tenfent a eu l'idée de les déposer ici; il a même donné en terre les deux premiers coups de bêche; mais il n'a pas trouvé la place assez sûre et a continué son chemin, n'est-ce pas, Roland? Roland poussa une plainte et reprit le chemin de la grille. A la grille, il s'arrêta, mais faisant effort pour essayer de passer. — * Il est inutile que nous cherchions davantage dans l'intérieur du parc, dit Salvator : le cadavre est sorti par là. — Diable ! diable ! fit M. Jackal, la grille est fermée et la serrure me paraît solide. ^ — Oh! dit Salvator, nous trouverons bien quelque levier, quelque pince pour la faire sauter. Le mieux aller, d'ailleurs, serait d'escalader le mur comme nous avons fait pour entrer. Nous reprendrons la piste de l'autre côté de la grille. Et Salvator s'avança vers la muraille dans l'intention de l'escalader. — < Bon ! dit M. Jackal en l'arrêtant par le pan de sa redingote, je sais quelque chose de plus court encore. Et, tirant de sa poche un petit trousseau de rossignols, il en essaya trois, et, au troisième, la porte s'ouvrit comme par magie. Brésil passa le premier, et, comme l'avait prévu Salvator, ^trouva immédiatement la piste. ' La piste longeait le mur, et, à travers terres, par la ligne %) plus directe^ rejoignait le grand chemin. En traversant une terre labourée, on revit jusqu'à la trace des pas. — Tenez, dit Salvator, voyez- vous ! voyez-vous ! — Oui, je vois, dit M. Jackal. Par malheur, ces pas-là ne sont pas signés. — Bahl dit Salvator, peut-être trouverons-nous la signature au bout de la piste.

SALVATOR 41 Mais la piste aboutissait au grand chemin, route royale, large de soixante-quatorze pieds, et pavée. Roland alla jusqu'au pavé, puis leva la tête et hurla. — Une voiture attendait ici» dit Salvator; l'homme y est monté avec le cadavre. — Alors? demanda M. Jackal. ^ Alors il me reste à chercher où il est descendu. M. Jackal secoua la tête. — Ah cher monsieur Salvator, dit-il, j'ai grand'peur que vous ne vous donniez bien du mal pour rien. — Et moi, monsieur Jackal, dit Salvator piqué au jeu, je suis sûr d'arriver à quelque chose. M. Jackal fit avec la bouche ce petit bruit qui indique le doute. — La piste perdue, reprit-il, madame Gérard étranglée, les deux enfaiits morts. . . — Oui, fit Salvator; mais les deux enfants ne sont pas morts. — Comment! les deux enfants ne sont pas morts? s'écria M. Jackal en feignant le plus vif étonnement; vous m'avez dit que le garçon avait été noyé? — Oui; mais je vous ai montré la trace du sang de la petite fille qui se sauvait. — Eh bien? — Eh bien, pendant que Brésil étranglait cette bonne madame Gérard^ la petite fille se sauvait... et... elle est 'sauvée. — Ah l fit M. Jackal; et vit-elle toujours? — Elle vit toujours. — Voilà, en effet, qui va jeter un grand jour sur l'affaire, surtout si elle se rappelle. — Elle se rappelle. — Ce sera un souvenir bien pénible pour cette enfant, dit en secouant la tête M. Jackal. — Oui, dit Salvator; mais, si pitoyable que vous soyez, cher monsieur Jackal; quelque émotion que ce souvenir puisse lui causer, comme il s'agit de la vie d'un homme, vous l'interrogerez, n'est-ce pas ? — Sans doute ; c'est mon devoir. — Voià tout ce que je veux savoir pour le moment. Maintenant, voici le jour qui commence à poindre ; quand vous

6Ô SALVATOR voudrez revenir à Paris, clier monsieur Jackal, je ne vous retiens plus. ' Et Salvator fit un mouvement pour repasser le fossé. - ^ Où allez-vous ? demanda M. Jackal. — Rejoindre la voiture que nous a^ons laissée au pont Godeau. — Bon 1 dit H. JacJialy c'est à la voiture à nous rejoindre. Et il tira de son immense poche un sifflet qui, approché de ses lèvres, rendit un son tellement aigu, qu'on devait l'entendre h une demi - lieue. Ce son fut répété trois fois. Cinq minutes après, on entendit le bruit d'une voiture roulant sur la grande route. Cette voiture était celle 4e M. Jackal. Les deux hommes y montèrent. Roland, qui semblait infatigable, partit en courrier, A huit heures du matin, la voiture franchissait la barrière de Fontainebleau, -* Laissez-moi vous déposer chez vous, monsieur Salvator, c'est notre chemin, dit M. Jackal. Salvator n'avait, aucune raison pour refiiser cette politesse de M. Jackal. Il acquiesça en silence. La voiture s'arrêta rue Mâcon, n° 4. «

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

SALVATOR ^i Un Ips'ant, il oublia le terrible désappointement de la nuit dans cette douce étreinte qui lui faisait tout oublier. Fragola revint à elle la première. ^ — Rentre, Salvalor, dit-elle; depuis sept beures du matin, il y a là une vieille femme qui t'attend et sd désole sans vouloir dire ce qui la fait pleurer. — — Une vieille femme ! s'écria Salvator; c'est la Brocante. Et, s'élançant dans l'appartement : — Rose-de-Noël? cria-t-il, Rose-de-Noël? — Hélas I répondit la Brocante, ce matin, quand Je suis entrée dans sa chambre, la fenêtre était ouverte et la pauvre petite n'y était plus. — Ah! s'écria Salvator en se frappant la tête du poing, j'aurais dû me douter que, du moment où je ne trouvais plus le cadavre du frère, on ferai t, en même temps, dispa^raitre la sœur! LXXVIII Vive l'ampleur l Expliquons maintenant comment manquait le cadavre qu'étaient venus chercher inutilement^ dans le parc de Viry, Salvator et M. Jackal. On se rappellera que Salvator, en sortant de chez ce dernier, avait rencontré — quoique la rigueur du temps ne nécessiiât point encore une pareille précaution •— un individu engoncé dans une énorme houppelande dont le collet sem* blait destiné à lui servir de masque. Cet homme, auquel Salvator n'avait prêté qu'une médiocre attention^ avait monté Tescalier derrière lui, et 9'était fait annoncer sous le nom bien connu de M. Gérard.

55 SALVÂTOR C'était M. Gérard, en effet. A voir la précipitation avec laquelle il avait arpenté la cour et s'était engagé sous la voûte qui conduisait au cabinet du chef de la police secrète, à examiner le soin minutieux avec lequel il baissait vers la terre la partie de sa figure que laissait à découvert la solution de continuité existant entre son chapeau et le collet de sa redingote, un observateur n'eût pas manqué de tourner la tête avec dégoût en reconnaissant dans cet homme un mouchard dans toute l'acception du mot. Comme nous l'avons dit, on annonça M. Gérard. La porte du cabinet de M. Jackal s'ouvrit, et le visiteur s'y engouffra. — Ah ! ah ! dit M. Jackal, c'est l'honnête M. Gérard ! Venez, mon cher monsieur, venez ! — Je vous dérange peut-être ? demanda M. Gérard. — Comment donc ! vous, me déranger ? Jamais ! — Vous êtes trop bon, monsieur, fit M. Gérard. — D y a plus, j'allais vous envoyer chercher... Vous, me déranger, par exemple ! vous mon féal, mon héros, mon favori ? Allons, allons, monsieur Gérard, vous ne me dites pas cela sérieusement. — Il m'avait semblé que vous étiez debout ? — Oui, certainement ; je viens de reconduire un de vos amis. — Un de mes amis... Lequel ? — H. Salvator. — Je ne le connais pas, dit M. Gérard étonné. — Oui ; mais lui vous connaît, j'en ai peur du moins. — Et j'ai cru que vous alliez sortir. — Si bien que vous espériez esquiver notre petite cause* rie, ingrat ! ^ Monsieur Jackal... — Voyons, posez votre chapeau ; vous avez toujours l'air d'avoir envie de fuir... La, bien... Et maintenant asseyez-vous. Où diable trouveriez-vous, cher monsieur Gérard, un plus joyeux compagnon, un plus aimable boute-en-train que moi ? Ingrat ! Sans compter que, tandis que Vous veillez sur le roi, je veille sur vous, moi. Oui, J'allais sortir, en effet ; mais vous voilà, je reste... Sortir ! ah bien, oui ! je sacrifierais mes affaires personnelles les plus intéressantes pour avoir la joie ^e causer' un moment avec vous. Eh bien.

SALVATOR 5S que me conterez-vous de nouveau, honnête monsieur Gérard? — Peu de chose, monsieur. — Tant pis, tant pis. M. Gérard secoua la tête à la manière d'un homme qui dit : c La conspiration ne donne pas. » — Mais encore? demanda M. Jackal. — - On a dû hier vous amener un homme que j'ai fait arrêter devant le café de Foy. — Qu'y faisait-il ? — Une propagande napoléonienne démesurée. — Conte-moi cela, cher monsieur Gérard. — Imaginez-vous... — D'abord, son nom ? — Je l'ignore, monsieur... Vous comprenez qu'il eût été imprudent à moi d'aller le lui demander. — Son signalement ? — Mais c'était un homme grand, fort, vigoureux, vêtu d'une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, avec un ruban rouge à sa boutonnière. — Quelque officier en retraite. — C'est ce que je me suis dit, surtout en voyant son chapeau à larges bords enfoncé sur sa tête et résolument penché sur l'oreille. — Pas mal, monsieur Gérard, pas mal, pour un commençant, murmura M. Jackal ; vous verrez que nous ferons quelque chose de vous. Continuez. — Il entra au café, et, sa tournure m'ayant paru suspecte, je le suivis. — > Bien, monsieur Gérard, bien ! — Il s'installa à une table et demanda une demi-tasse de café et un carafon d'eau-de-vie, en disant tout haut : c Je ne puis boire mon café qu'au gloria, moi; j'aime le gloria! » Et il regarda autour de lui comme pour voir si personne ne lui répondrait. — Et personne ne lui répondit? — Personne... Alors, pensant qu'il n'en avait pas dit assez: t Vive le gloria! » continua-t-il. — Diable ! diable ! diable! fit H. Jackal, voilà qui est passablement séditieux. « Vive le gloria ! » c'est comme si l'on disait: Five

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

M SALVATOR ^ C'est justement oe que j'ai pensé» et, commoi sous le gouvernement paternel qui nous régit, il n'y a aucun motif de crier: c Vive la gloire! » cet homme ma devint tout à fait suspect. ^ -* Trèfr-bienl... brigand de la Loire.. • — Je m'installai à la table en faoe de la sienne, résolu k tenir mes oreilles et mes yeux tout grands ouverts. -^ Bravo, monsieur Gérard I — Il demanda un journal... — Lequel? — Ah 1 je ne sais. -> Voilà une faute» monsieur Gérard. — Je crois que c'était le ConstîtutionneU — C'était le ConstitutUmnel, — Vous croyez? — J'en suis sûr. — Si vous en êtes sûr, monsieur Jackal.»* «-* Il demanda le ConsUtutionneL,, Continue?. — Il demanda le Constitutionnel; mais je vis bien que c était par pure forfanterie ; car, soit hasard, soit dédain, il lé tint constamment à l'envers» jusqu'au moment où Tun de ses amis entra dans le café. — A quoi vites'Vous que c'était un de ses amis» monsieur Gérard? — A ce qu'il était vêtu exactement comme lui des pieds à la tête; seulement, il était infiniment plus râpé. — - Retour du Champ-d'Aslle... Continuez» monsieur Gérard; c'était son ami, je n'en doute plus. — La chose est d'autant moins douteuse que celui qui venait d'entrer alla droit à celui qui était assis et lui présenta la main. > — Bonjour, dit le premier d'un ton rude. > — Bonjour, répondit le second du même ton. Tu as fait un héritage? »-Moi? » — Oui, toi. » — Pourquoi cela? » — Parbleu! te voilà tout -flambant neuf. > — C'est mon épouse qui m'a équipé ainsi pour mé féle. > — J'ai cru qu'on avait reçu ia paye?

The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate

SALVATOR SS » ^ Non, et il faudra, je crois, que nous continuions à faire encore, pendant quelque temps, crédit à notre ooreslant de Yienno. — Le duc de.Reichstadty fit M. JackaU — C'est ce que je me suis dit, répliqua M. Gérard. >» — Tu sais, continua le premier militaire, que le susdit correspondant de Vienne a failli venir à Paris. » ^ Je le sais, répondit l'autre, mais il a été empêché. > — Ce qui est différé n'est pas perdu. — Hum I hum l monsieur Gérard, que disiez-vous donc, pas grand'choseî mais je trouve que c'est déjà beaucoup» ce que vous avez dit là, et, quand il n'y en aurait pas davantage... — Il y en a davantage, monsieur. — Bon ! poursuivez, poursuivez, monsieur Gérard. Et, en signe de satisfaction, M. Jackal tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac. M. Gérard reprit : — Le premier .venu continua : » — Une belle redingote, ma foi l » Et il passait sa main sur le drap. » — Très-belle, répondit orgueilleusement le second. » — Un poil magnifique. > — De Telbeuf, tout simplement. » — Un peu large, peut-être. » — De quoi, un peu large ? » — Je dis: ta redingote, je la trouve un peu large, pour un soldat... — 6e qui prouve bien, observa M. Jackal, que c'était ttn militaire, et que vous ne vous étiez pas th)mpé, mon* sieur Gérard. — c Pourquoi un peu large? répondit l'ofAcier. Les habits ne sauraient jamais être trop larges : je suis pour toutes les grandes choses; j'aime tout ce qui est large, moi. ■ Vive l'empereur l » — Vive l'empereur l Comment, vive l'empereur! à propos d'une redingote? — Je sais bien que cela n'a pas grand rapport, répliqua M. Gérard un peu ei^abarrassé; mais j'ai entendu : t Vive Tempereur! » * M. Jackal aspira bruyamment uae seconde priser

M SALVATOR — Mettons qu'il ait crié : « Vive l'empereur ! » dit-il. — Oui, mettons cela, dit M. Gérard, que la discussion embarrassait visiblement. Vous comprenez bien qu'en entendant pousser ce cri séditieux, qui fit retourner plusieurs personnes, je suis sorti du café ? — Je comprends. — A la porte, je trouvai deux agents; leur signalai un homme, et Je ne m'éloignai, que lorsque je les vis lui mettre la main sur le collet. •^ Bravo, monsieur Gérard ! mais, c'est étonnant, je n'ai point vu votre homme, et il ne m'a pas été fait de rapport. — Je vous affirme pourtant que l'homme a été arrêté, monsieur Jackal. M. Jackal sonna. L'huissier parut. — Faites appeler Gibassier, dit H. Jackal. L'huissier sortit. Cinq minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles M. Jackal fouilla tous les dossiers de son bureau. — Je ne vois rien, dit-il, absolument rien) L'huissier rentra. — Eh bien ? demanda M. Jackal — M. Gibassier attend. — Qu'il entre. — Il dit que vous n'êtes pas seul. — C'est juste... M. Gibassier est comme vous, monsieur Gérard, un homme modeste et qui n'aime pas à être vu ; si on Ten croyait, il en serait de lui comme de la violette : il ne se révélerait que par son parfum... Passez dans cette chambre, monsieur Gérard. M. Gérard, qui, en effet, ne se souciait pas plus d'être vu que M. Gibassier, passa promptement dans la chambre voisine, dont il referma avec soin la porte sur lui. — Entrez, Gibassier! cria M. Jackal; je suis seul. Gibassier entra, le visage souriant, comme toujours. — Qu'est-ce à dire, Gibassier! fit M. Jackal, il se fait des captures importantes, et je n'en sais rien ! Gibassier tendit le cou et ouvrit les yeux comme un homme qui dit : c Expliquez-vous. »

SALVATOR " 57 •— Hier, continua M. Jackal, on a arrêté un homme qui avait crié : tVive Tampereur l » — Où cela, monsieur Jackal? — Au café de Foy, monsieur Gibassier. — Au café de Foyl Ce n'était pas < Vive l'empereur! » que jei homme avait cric. — Qu'avait-il donc crié ? — C'était f Vive l'ampleur l » — Vous vous trompez, monsieur Gibassier, — Me permettez -vous d'affirmer que je suis sûr de ce que j'avance? — Et comment pou vez-vous être sûr de cela ? — C'était moi, dit Gibassier, M: Jackal releva ses lunettes et regarda Gibassier avec un de ces sourires silencieux qui lui étaient habituels. — Voilà ce qiie c'est, dit enfin M. Jackal, que d'avoir double police ! 4 ne faut plus qu'une pareille mystification se représente. Et, allant à la porte de la chambre où s'était enfermé M. Gérard. — Hël monsieur Gérard, dit-il, vous pouvez rentrerl — Vous êtes donc seul? demanda M. Gérard à travers la porte. — Seul ou à peu près, répliqua M. Jackal. M. Gérard rentra avec sa timidité habituelle. . Aussi, en apercevant Gibassier, fit-il un pas en arrière. — Oh ! dit-il, qu'est-ce là? — Monsieur? ^ Oui, monsieur. — Vous le reconnaissez? — Je crois bien ! , Puis, se penchant à roreille de M. Jackal: — C'est mon officier du café de Foy. M. Jackal prit if. Gérard^ par la main. — Mon cher monsieur Gérard, dit -il, je vous présente M. Gibassier, mon sous-chef de brigade. Puis, s'adressant à Gibassier : — Mon cher Gibassier, continu a-t- il, je vous présente M. Gérard, un de nos agents les plus dévoués. — Gérard? fit Gibassier.

8S SALVATOU — Oui, l'honnête monsieur Gérard, de Vanvres, celui que vous savez. Gibassier s'inclina avec un certain air de respect, et sortit presque à reculons. — Comment, celui que vous savez? demanda M. Gérard m pâissant. H. Gibassier sait donc?... — Tout, mon cher monsieur Gérard ! L'assassin devint livide. — Mais que cela ne vous inquiète aucunement, dit M. Jackal ; Gibassier est un autre moi-même. — Oh ! monsieur, balbutia l'espion, pourquoi m'avez-vous présenté à cet homme? — D'abord, parce qu'il est bon de se connaître quand on est engagé dans le même régiment. Puis, avec une voix dont chaque syllabe s'enfonça jusqu'au fond du cœur de M. Gérard : — Ensuite, ajouta M. Jackal, n'est-il pas important qu'il vous connaisse, pour vous faire relâcher dans le cas où quelque maladroit vous arrêterait à votre tour? A l'idée qu'il pouvait être arrêté, M. Gérard tomba dans le fauteuil à la Voltaire de M. Jackal. Mais H. Jackal n'était point susceptible; il laissa M. Gérard sur son trône et s'assit en face de lui sur une simple chaise. LXXIX Un bon avis. M. Jackal donna quelques secondes à H. Gérard pour se remettre. Puis, enfin, M. Gérard leva lentement les yeux sur lui. M. Jackal fit un mouvement d'épaules.

SALYATOR 69 r — Que voulez- VOUS I lui dit-il avec une apparence de {parfaite bonhomie, c'est encore une affaire manquée pour celte fois-ci. — Laquelle ? demanda M. Gérard. — Dame, la croix de la Légion d'honneur. Le pauvre M. Gérard, il faut l'avouer, n'y pensait plus. -* Voyons^ dit M. Jackal, n'av«z-vous rien de nouveau et de plus sérieux à me dire ? — Rien, monsieur, je vous l'avoue. •» Diable 1 diable 1 diable !... fh bieUi alors, c'est donc à moi à VOUS dire quelque chose qui vous intéressera peut-être. ft M. Jackal, relevant ses lunettes, fixa ses yeux de lynx sur son interlocuteur, qui se sentit pâlir malgré lui sous ce xegard lancinant. M. Gérard lui était sacré par ordre supérieur; mais l'homme de police n'avait point pour cela abdiqué son droit de torture morale :il ne pouvait rien sur i'âme sereine et stoïque de M. Sarranti, emprisonné dans le cachot des condamnés et attendant la mort d'un moment à l'autre; il pouvait tout sur M. Gérard libre et considéré. Voilà ce que sentait bien M. Gérard ; voilà pourquoi il pâissait sous le regard de M. Jackal. Chaque fois qu'il sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem, il ^n sortait comme le patient sort de la question. La différence était du plus au moins^ de la question ordinaire à la question extraordinaire. Tout en pâissant, M. Gérard prêtait une oreille attentive à ce qui devait l'intéresser. Mais le chat tenait la souris sousjsa griffe, et il se donnait le plaisir de jouer avec elle. M. Jackal tira sa tabatière de sa poche, *pui3 il y inséra les deux doigts, et en tira une énorme prise qu'il huma avec volupté. M. Gérard c'osait presser Thomme de police de parler, et il écouta avec une résignation qui n'était point exemple d'une certaine impatience. —Vous savez, cher monsieur Gérard, dit enfin H» Jackal que c'est dans huit jours qu'expire le délai accordé par le ra Charles X à Sarranti ? — Je le sais, murmura M. Gérard en jetant sur M* Jackal un regard plein d'inquiétude.

eo SALVATOR — Vous savez également que l'abbé Dominique peut être de retour après-demain... demain... aujourd'hui, peut-être ? ' ^ Oui, oui, je sais encore cela, répondit le philanthrope en tremblant de tous ses membres. , — Oh! mais, si vous tremblez ainsi au premier mot que je vous adresse, cher monsieur Gérard, vous vous évanouirez incontestablement quand vous saurez de quoi il est question; et, une fois évanoui, vous n'entendrez plus ce qui me restera à vous dire, et qui sera probablement le plus intéressant. — Que voulez-vous! dit M. Gérard, c'est plus fort que moi. — Voyons, qu'avez-vous à craindre du côté de l'abbé Dominique, puisque je vous ai dit que le pape rejetterait sa demande ? M. Gérard respira* — Vous croyez ? dit-il. — Nous connaissons Sa Sainteté Grégoire XVI ; c'est une barre de fer. k, Gérard respirait de plus en plus, M. Jackal lui donna tout le temps de remplir d'air ses poumons. — Non, dit-il, non , ce n'est point cela que vous avez à craindre. — A)il mon Dieu! murmura M. Gérard, j'ai donc quelque chose à craindre ? — Oh ! cher monsieur Gérard, êtes-vous si peu philosophe que vous ne sachiez pas que l'homme, créature faible, sans cesse en lutte avec tout ce qui l'entoure, n'aurait pas un instant de repos s'il voyait les dangers incessants à travers lesquels il passe, et auxquels il n'échappe que par miracle ? — Hélas 1 murmura M. Gérard, c'est une grande vérité que vous dites là; monsieur Jackal. — Ceci reconnu par vous, reprit M. Jackal en s'inclinant, f désire vous faire une question. -- Faites, monsieur, faites. — Les poètes, monsieur Gérard... vilaine engeance, n'est-ce pas ? — Je ne les connais point, monsieur ; je crois n'avoir pas à me reprocher d'avoir lu quatre vers dans ma vie.

SALVATOR 61 — Eh bien,. les poêles prétendent que les morts sortent quelquefois du tombeau. En croyez- vous quelque chose ? M. Gérard murmura cinq ou six mots inintelligibles, et recommença do trembler plus fort que jamais. — Je n'y avais pas cru jusqu'ici, reprit M. Jackal; mais un fait arrivé récemment à ma connaissance m'a tellement édifié en cette matière, que je pourrais maintenant soutenir une thèse là-dessus ; non, ils n'en sortent pas d'eux-mêmes, mais on peut les en faire sortir. M. Gérard continua de blêmir. —Voici l'anecdote; je vous laisse à l'apprécier. Un homme de votre tempérament, de votre caractère, de votre humeur, enfin, un philanthrope, a, dans un mauvais moment, — on n'est point parfait, hélas! cher monsieur Gérard, je sais cette vérité mieux que personne ! — noyé son neveu ; et, ne sachant que faire du cadavre, — on ne sait jamais que faire des cadavres ! c'est généralement même ce qui perd ceux qui les font... — et ne sachant que faire du cadavre, il l'a enterré dans un massif de son parc. M Gérard poussa un gémissement et baissa la tête. — Là, il le croit bien caché. Il l'est en elTet; mais la terre n'a pas toujours la discrétion qu'on lui suppose. Ne voilà-t-il pas que ce matin, — eh! mon Dieu, cet homme sortait comme vous entriez I — un homme est Venu me trouver, et, en propres termes, m'a dit ces paroles : » — Monsieur Jackal, dans huit jours, on va exécuter un innocent. » Vous comprenez que j'ai nié, cher monsieur Gérard, que j'ai répondu qu'il n'y avait plus d'innocent quand la justice avait prononcé le mot' coupable; mais lui m'a imposé silence en disant : » — Celui qu'on va exécuter est innocent, et, le vrai coupable, je le connais. M. Gérard cacha sa tête dans ses mains. •^ J'ai nié de plus belle, continua M. Jackal; mais cet liomme m'a arrêté en me disant': — Pouvez-vous disposer d'une nuit? , ^ — Oui, certainement, lui ai-je répondu. — De la nuit prochaine? — Non, la nuit prochaine est prise. — Eh bien^ la nuit suivante? /

< * 63 SALVATOR » — Parfaitement... Pour une excursion? ai-je hasardé. » — Pour une excursion.. » Vous comprenez que je désirais savoir où Toa m'emmenait. » — Daps Paris ou hors Paris? ai-je demandé. » — Hors Paris. > — Bien. > Et il a été arrêté que, non pas cette nuit, mais Taulre, la preuve me serait donnée que ce n'était pas celui que Ton allait exécuter qui était coupable, mais, tout au contraire, un homme qui est en liberté. — Ainsi, balbutia SI. Gérard, vous avez accepté cette excursion? — Pouvais-je faire autrement? je vous le demande, à vous qui êtes un homme de sens. Vous savez quelle est ma mission. Prudhon a fait un tableau là-dessus : la Justice poursuivant le Crime ; vous savez quelle est ma devise, celle du philosophe de Genève : Vitam impendere vero. J'ai été obligé de dire : c J'irai. > — Et vous irez? y — Parbleu 1 il le faut bien, je sais requis; mais, je vous Tai dit, je n'irai pas la nuit prochaine; je n'irai que l'autre nuit.., l'autre nuit, vous entendez ? • — Oui, répondit M.. Gérard, qui entendait en effet, mais sans comprendre, et dont les dents claquaient comme des castagnettes. — Ah I je savais bien, fit M. Jackal, que je vous intéresserais par ce récit. — Mais, enfin, monsieur, le but de ce que vous me dites, le résultat de la confiance que vous me faites, balbutia M. Gérard avec un effort sur lui-même, quel est-il? — Quel est-il? Commept ! vous ne le voyez pas?... Je me suis dit : c M. Gérard est un philanthrope; quand il saura qu'un pauvre diable court un danger pareil à celui que je lui, expose, il va se mettre au lieu et place de ce pauvre diable, de ce malheureux meurtrier, de cet assassin infortuné ; il va ressentir ses tortures comme s'il était le coupable lui-même. » Je ne me suis pas trompé, à ce qu'il me semble, n'est-ce pas, cher monsieur Gérard ? — Oh 1 nonl... oh! nonl... s'écria celui>«ci. — Eh. bien, ce premier ré«uitat Jxi'engage à continuer.

3ALVATQR 63 Demain, à minuit, je pars donc avec cet autre philanthrope... ah ! qui ne vous ressemble pas, monsieur Gérard ; car on peut bien dire qu'il y a philanthrope et philanthrope, comme Molière disait qu'il y avait fagots et fagots; je pars avec lui; j'ignore de quel côté se dirigera notre course, il ne m'en a rien dit; mais, avec une perspicacité que je dois à ma longue expérience, je devine que ce sera du côté de la Cour-de-France. — De la Cour-de-France ? — Oui.,. Arrivés là, nous prenons à droite ou à gauche, à droite, probablement ; nous entrons, — comment ? je n'en sais rien ; — mais, enfin, nous entrons probablement dans un parc; nous y constatons la présence d'un squelette dans un trou; nous verbalisons, et nous venons apporter le fruit de ces pénibles travaux à M. le procureur du roi, qui se trouve forcé, sur nouveaux renseignements, de demander à M. le ministre de la justice de surseoir à l'exécution de M. Sarranti. — De M. Sarranti? s'écria M. Gérard. — Ai-je dit de M. Sarranti? Le nom m'a échappé; j'ai, je ne sais pourquoi, éternellement le nom de ce diable d'homme à la bouche... On sursoit donc à l'exécution; on décrète d'arrestation le véritable coupable, et une nouvelle instruction commence... Vous comprenez bien, n'est-ce pas? — Parfaitement, répondit M. Gérard. — Voilà donc une situation épouvantable pour ce pauvre assassin, pour ce malheureux meurtrier, dit M. Jackal; car, enfin, le voyez- vous, ce brave homme : il se promène au soleil du bon Dieu, les deux mains dans ses poches, libre comme l'air; tout à coup, il voit venir des misérables gendarmes qui l'arracheront du soleil pour le mettre à l'ombre, qui lui tireront les mains de ses poches pour les enchaîner ; il va voir son innocente tranquillité détruite, sa sérénité céleste perdue; et cela, par je ne sais quelle banale formalité, par quel détail minutieux; alors, il se repentira de n'avoir pas profité de la voie de salut que je lui avais ouverte. — Mais il y en a donc une ? — En vérité, cher monsieur Gérard, dit l'homme de police, il faut que vous ayez le crâne bien dur, le cerveau bien obtus et la mémoire bien courte. — Oh ! mon Dieu ! s'écria l'honnête M. Gérard, J'écoute pourtant de toutes mes oreilles.

64 SALVATOR — Et voilà, fit M. Jackal, ce qui prouve que le résultat n'est pas toujours en raison de la capacité. Ne vous ai-je pas dit que j'avais refusé de faire Texpédition la nuit prochaine? — Si fait. — Que je l'avais remise à la nuit de demain à après-de' main? — Vous l'avez dit. — Eh bien ? M. Gérard resta la bouche ouverte et attendant. — En vérité, dit M. Jackal en haussant les épaules devant une pareille stupidité, c'est cependant l'ABC de l'art, et il faut être aussi honnête homme que vous l'êtes pour n'avoir pas déjà compris. M. Gérard fit de la tête et des mains quelques mouvements désespérés, qui, joints aux sons rauques qui sortaient de son gosier, voulaient dire : c Continuez. » — Je sais bien que cela ne vous regarde pas, mon Dieu ! continua M. Jackal; que voué n'avez nul intérêt à cacher le meurtre d'un autre. Mais, enfin, supposez un instant — ce qui est insupposable — qu'au lieu d'avoir été commis par un autre, le crime ait été commis par vous; qu'au lieu d'avoir été enterré par un autre, le cadavre ait été enterré par vous. Supposez que le théâtre du drame soit une propriété qui vous ait appartenu... le château de Viry, par exemple; supposez que vous connaissiez le massif et l'arbre à l'ombre mystérieuse desquels a été confié le cadavre ; supposez que vous sachiez que, dans la nuit de demain ou d'après-demain, une descente de justice doit être opérée dans le château de Viry et une exploration exécutée dans le parc; voyons que vous resterait-il à faire pendant la nuit que vous aurait ménagé un ami, pendant la nuit d'aujourd'hui à demain, par exemple ? -^ Ce qui me resterait à faire... ? — Oui... — Pour qu'on ne trouvât point... ? — Le cadavre, oui. — Il me resterait... M. Gérard essuya la sueur qui roulait en grosses gouttes sur son front. — Voyons, achevez donc ! 11 vous resterait...? — Il me resterait à l'en...

SALYATOR 65 — A l'en.:, f — A Tenlever, à le faire disparaître.
— Allons donc I... Ah! cher monsieur Gérard, que vous avez l'imagination paresseuse t Vous avez besoin de l'actû ver par l'air des champs, par la brise de la nuit. Je vouf donne donc "ongé pour aujourd'hui et demain. Il va fain une journéb splendide; c'est une bonne fortune pour un amant de la belle nature. Allez donc à la campagne, aliez^ et qui sait si, dans les bois de Meudon ou de Vanvres,— les bois sont le refuge des pécheurs comme lui, — qui sait si vous ne trouverez pas ce pauvre diable d'assassin, qu'avec votre charité accoutumée, vous préserverez du petit danger qu'il court? -* Je vous comprends l s'écria M. Gérard en faisant le main de l'homme de police. Merci l — Fi l dit M. Jackal en repoussant dédaigneusement l'assassin, croyez-vous donc que c'est en vue de sauver votre misérable carcasse que je fais tout cela ? Allez, allez, vous voilé prévenu ; le reste vous regarde. M. Gérard s'élança hors du cabinet de M. Jackal. — Pouah ! fit celui-ci en regardant la porte qui se refer* mait derrière lui. • LXJX Un eocheur qui prend ses précaution!. M. Gérard sortit précipitamment de l'hôtel de Jérusalem. Arrivé sur le quai, il se jeta dans une voilur» et cria au cocher : — A l'heure et à dix francs l'heure, si tu fais deux lieues à rheure. -• C'est convenu... Ou al!o^s-nous, bourgeois?

\ ea SALVATOR — A Vanvres. Au bout d'une heure, on était à Vanvres. •^ Me gardez-vous, bourgeois? demanda le cocher, qui trouvait la condition bonne. M. Gérard réfléchit un instant. Il avait dans sa maison chevaux et voitures; mais il craignait quelque indiscretion de la part de son cocher : il pensa que mieux valait un étranger, un homme auquel il n'aurait plus jamais affaire, une fois qu'il aurait réglé son compte avec lui. Il résolut donc de garder son Limousin* Seulement, il craignait, en le gardant au même prix, de lui inspirer quelque soupçon. Le désir d'aller plus vite lui avait fait commettre une imprudence ; il ne fallait pas en commettre une seconde. — Merci, dit-il; j'ai manqué de quelques minutes la personne après laquelle je courais. Elle était partie pour Viry-sur-Orge. ^ Tant pis, no^re bourgeois, dit le cocher, tant pis t ^ Je voudrais pourtant bien la voir aujourd'hui, murmura M. Gérard comme s'il se parlait à lui-même. — On peut vous conduire à Viry-sur-Orge, notre bourgeois^ sept lieues, c'est bien vite avalé. — Ah! oui; mais, vous comprenez, dit M. Gérard, par les petites voitures, j'irai pour trois francs à Viry-sur-Orge. — Le fait est que je ne vous y conduirai pas pour trois francs; mais, dans les petites voitures, faites-y attention, vous serez avec toute sorte de gens, tandis qu'avec mon fiacre vous êtes chez vous. — Je sais bien, je sais bien, dit M. Gérard, qui désirait surtout être chez lui, et cela mérite considération. — Eh bien, voyons, notre bourgeois, combien lui donnerez-vous, à ce pauvre Barnabe, pour vous conduire à Viry? — Il faudrait me ramener aussi. — On vous ramènera. — Et puis m'attendre. -* On vous attendra. -* Eh bien, ce sera... ? Voyons, soyons raisonnable. — Pour aller et revenir, trente francs. — Et pour m'attendre ? , — Vous mettrez les heures d'attente à quarante sous. Ah! j'espère qu'il n'y a rien à dire f ,

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

SALVATOR • « Il n'y avait, en effet, trop rien à dire. Pour avoir l'air de débattre, M. Gérard diminua cinq francs, et le marché fut conclu pour vingt-cinq francs, aller et retour, quarante sous les heures d'attente. Ce prix convenu et arrêté, M. Gérard prit chez lui la clef du château de Viry, et, ayant laissé souffler les deux chevaux de maître Barnabe, remonta dans la voiture. — Par Fromenleau? demanda le cocher. — Par Fromenteau, si vous voulez, répondit M. Gérard, à qui peu importait le chemin que l'on suivrait/pourvu que Ton arrivât. La voiture partit au grand trot. Maître Barnabe était un honnête homme, qui tenait à gagner loyalement son argent. Aussi, quand M. Gérard arriva à Viry, il faisait encore grand jour, et l'on ne pouvait en vérité songer à se livrer, en plein soleil » à cette triste exhumation qui le ramenait au château. M. Gérard, plus que jamais enfoui dans son chapeau, descendit de voiture, et, laissant le cocher à Taubei^e, lui ordonna de se reposer jusqu'à onze heures. A onze heures précises, il devait être à la porte du château. « M. Gérard ouvrit cette porte et la referma sur lui, après avoir échappé aux regards d'une douzaine d'enfants et de quelques vieilles femmes que le bruit d'une voiture avait attirés. On comprend l'émotion du philanthrope en remettant le pied dans la demeure de son frère, où il avait assassiné un des enfants de son frère. Aussi n'essayerons-nous point d'exprimer le serrement de cœur avec lequel il monta le perron et remit le pied dans la fatale maison. En passant près du lac, il avait détourné la tête. Après avoir refermé derrière lui la porte du vestibule, il fut obligé de s'appuyer contre la muraille; la force lui manquait. Il monta dans sa chambre. Les fenêtres de cette chambre, on se le rappelle, donnaient sur l'étang.

os ' SALVATOR Celaït des fenêtres de cette chambre qu'il avait vu Brésil plonger et rapporter le cadavre du petit Victor. n alla tirer les rideaux pour ne pas voir l'étang. Mais les rideaux tirés faisaient la chambre sombre. Il n'osa rester dans cette chambre sombre. Deux moitiés de bougies étaient plantées sur les deux chandeliersr qui ornaient la cheminée. M. Gérard avait eu Je soin d'apporter un briquet phosphorique. Il alluma les bougies. "Là, un peu plus tranquille, il attendit la nuit. Vers neuf heures, la nuit étant tout à fait tombée, il pensa qu'il était temps de se mettre en campagne. Il s'agissait d'abord de se procurer une bêche. Il devait y avoir une bêche dans la serre aux outils du potager. M. Gérard descendit, se retrouva en face de l'étang, qui brillait dans l'obscurité comme un miroir d'acier poli ; puis il se glissa^ dans la petite ruelle qui conduisait au jardin potager, et se mit à la recherche de l'instrument dont il avait besoin. La serre aux outils était fermée à clef. La clef n'était point sur la porte. Il y avait, par bonheur, une fenêtre. M. Gérard s'approcha de la fenêtre dans l'intention de briser un carreau, d'ouvrir l'espagnolette et de pénétrer dans a serre par la fenêtre. Au moment de casser le carreau, il s'arrêta, effrayé du truit que le carreau allait faire en se brisant. Le malheureux s'eiïrayait de tout! U demeura donc hésitant, et la main sur son cœur. Son cœur battait à hii briser les côtes. Il perdit ainsi plus d'un quart d'heure. EfifLn, il se rappela qu'il avait un diamant au petit doigt. Le précieux caillou glissa en grinçant sur les quatre côtés de la vitre, et M. Gérard n'eut plus qu'à pousser la vitre pour qu'elle tombât. U attendit un instant encore, poussa la vitre et, du même coup, passa son bras dans l'ouverture. L'espagRolette tourna sur elle-même et la fenêtre s'entrebâilla.

SALVATOR 60/ M. Gérard regarda tout autour de lui pour s'assurer que ' la nuit était bien solitaire, et enjamba par-dessus Tappui de la fenêtre. Une fois dans l'intérieur du petit bâtiment, il alla tâtonnant et cherchant l'instrument dont il avait besoin* Il tomba sur deux ou trois manches d'instrument avant de rencontrer le manche d'une bêche. Enfin, il y arriva. Il prit la bêche et repassa par le même chemin. Dix heures sonnaient. Il réfléchit alors qu'il aurait bien plus court chemin de sortir par la grille du parc donnant sur le pont Godeau que de repasser par ce maudit étang qui lui tirait l'œil, et qui, certainement, le lui tirerait bien davantage encore après l'effroyable opération qu'il allait accomplir. Il prit en même temps une autre résolution. C'était de prévenir le cocher d'aller l'attendre à la grille du parc donnant sur la plaine, au lieu de venir l'attendre, comme il le lui avait dit, à la porte d'entrée donnant sur le village. M. Gérard rouvrit cette dernière porte, posa sa bêche dans un coin et se glissa le long des maisons afin d'arriver au cabaret. En route, il changea encore d'avis. Une voiture stationnant à la porte du parc pouvait être remarquée,' tout le monde sachant que la maison était inhabitée. Il était plus prudent que le cocher attendît sur la grande route de Fontainebleau, à une centaine de pas au-dessus de la Cour-de-France. Arrivé au cabaret, M. Gérard regarda à travers les carreaux. Il vit son homme qui buvait bouteille et jouait aux cartes avec des rouliers. M. Gérard avait bonne envie de ne pas se montrer dans le cabaret^ où il pouvait être reconnu, quoiqu'il fût bien horriblement changé depuis qu'il avait quitté Viry. Cependant, comme Barnabe ne pouvait deviner qu'il était là derrière la vitre et qu'il désirait lui parler, force fut à M. Gérard d'ouvrir la porte et de faire signe au cocher de venir à lui.

70 SALVATbB Un quart d'heure s[^]écoula avant que M* Gérard eût pris cette résolution. Il espérait toujours que quelqu'un sortirait et qu'il chargerait ce quelqu'un de dire à Barnabe que son voyageur avait besoin de lui parler. Personne ne sortit. V. Gérard fut donc obligé d'entrer. Quand nous disons d'entrer, nous commettons une erreur : M. Gérard n'entra point : M. Gérard entre-bâilla la porte et appela, d'une voix tremblante : — Monsieur Barnabe ! M. Barnabe était tout entier à ses cartes; M. Gérard fut obligé de répéter trois fois le même nom en haussant le ton à chaque fois. Enfin, maître Barnabe releva le nez. — Ah ! ah! dit-il, c'est vous, bourgeois! •[^] Oui, c'est moi, dit M. Gérard» — Vous voulez partir...?. — Pas encore. [^] --> A la bonne heure ! les pauvres bêtes ne sont pas encore reposées.— Non, ce n'est point cela. — Qu'est-ce alors? — Deux mots à vous dire. — C'est votre droit, je suis à l'heure. Et, se levant, il vint à la porte, en dérangeant sur son chemin autant de joueurs que cela lui fut possible. Tous les visages des buveurs dérangés se tournèrent vivement vers la;porte. M. Gérard se rejeta dans l'ombre du corridor. — Oh! oh! dit un des commensaux de rhôtellerie, est-ce qu'il se croirait déshonoré d'entrer dans une auberge, votre bourgeois? — C'est un amoureux en bonne fortune! dit un autre en riant. — Alors, c'est son genou qu'il a passé par la porte, et non sa tête, dit un troisième. [^] — Imbécile ! répliqua le premier, puisqu'il a parlé, — Eh bien? •m On ne parle pas avec le genou*

SALVATOR . 71 «^ Me voilà, bourgeois» dit Barnabe; qu'est-ce qu'il y a pour votre service? M. Gérard lui expliqua le changement survenu dans le programme, et comme quoi il le priait de l'attendre sur la grande route, au lieu de l'attendre à la porté d'entrée du château. ^ L'expositioq^de M. Géi^rd fut coupée par de fréquents: c Huml huml • M. Gérard comprit qu'il y avait dans ces changements apportés au premier plan quelque chose 'qui contrariait maître Barnabe. Enfin, lorsqu'il eut bien exposé son désir : — Mais, dit Barnabe, si nous ne nous retrouvons pas sur la grande route? * — Gomment voulez-vous que nous ne nous retrouvions pas? — Si vous passez sans me voir, par exemple? • — 11 n'y a pas de danger, j'ai de bons yeux» — C'est que, voyez-vous, il y a des gens dont la vue s'affaiblit qu^nd ils ont une voiture depuis quatorze heures et qu'ils 4loivent cinquante francs au cocher. J'ai connu des bourgeois, par exemple, — je ne dis pas cela pour vous, Dieu merci! qui avez l'air du plus honnête homme que la terre ait jamais porté I — je disais donc que j'avais connu des bourgeois qui, après m'avoir gardé toute la journée, se faisaient conduire, vers cinq heures du soir, au passage Dauphine ou au passage Yéro-Dodat, et qiii disaient: c Attendezmoi là, cocher ; je reviens. » *- Eh bien ? demanda M. Gérard. ^ Eh bien... et qui ne revenaient pas. «- Ohl dit M. Gérard, incapable, mon ami.,« — Je vous crois, je vous crois; mais, voyez-vous, cependant... — Mon cher ami, dit M* Gérard, n'est«*ce que cela/ Et, tirant deux louis de sa poclîie, il les donna à maître Barnabe. Maître Barnabe profita d'un rayon de lumière qui filtrait à travers la porte entre-bâillée pour s'assurer que les louis étaient l)ons. — On vous attendra à cent pas au-4essus de la Gour-de« France, et, cela^ à partir de ^onze heures, comme c'est

72 SALVATOR convenu. Du moment où l'on est payé d'avance, plus d'objection. -^ Mais, moi, j'en ai une. — Laquelle? -^ oi«** si«»» M. Gérard n'osait pas achever. — Si quoi? ^ Si je n'allais pas vous trouver, moi ? — Où? — Sur la grande route ? — Pourquoi ne m'y trouveriez- vous pas? — Parce qu'étant payé d'avance... — - Ail ça l vous vous défiez donc de Barnabe? ' — Vous vous défiez bien de moi, vous! — Vous n'avez pas de numéro, vous, et j'en ai un... et un fameux! un numéro qui porte bonheur à ceux qui le regardent passer, le numéro 1. ' — J'aimerais mieux, dit M. Gérard, qu'il portât bonheur à ceux qui sont dedans. — Il leur porte bonheur aussi ; il porte bonheur à tout le monde, le numéro i. ^ — Tant mieux, tant mieux^ dit M. Gérard en tâchant de calmer l'enthousiasme de son cocher pour son numéro. — Et l'on vous attendra à partir de onze heures, sur la grand'route, puisque vous le désirez comme cela. — C'est bien, dit M. Gérard à voix basse. — A cent pas au-desus de la Gour-de-France. Est-ce bien cela? — Oui, oui, dit M. Gérard, c'est bien cela, mon ami; mais il est inutile de le crier si haut. -» C'est juste, motus! et puisque vous avez des raisons de vous cacher... , — Mais je n'en ai pas! dit >I. Gérard. Pourquoi voulezvous que j'aie des raisons de me cacher? — Oh l ça ne me regarde pas. Du moment où je suis payé, ni vu ni connu. A onze heures, on sera à Tendroit en question. — Je tâcherai de ne pas vous faire attendre. — Oh! faites-moi attendre, je ne m'en plaindrai pas., Vùtttf m'avez pris à l'heure; je vous mènerai, si vous vouiez, comme cela jusqu'à Isi vallée de Josaphat, et vous serez pro«

SALVATOR 73 bablement le seul qui serez venu au jugement dernier en fiacre. Et, tout joyeux de son mot, maître Barnabe rentra en riant dans le cabaret, tandis que, essuyant la sueur qui lui coulait du front, M. Gérard reprenait le chemin du château. LXXXI Un objet difficile à placer. M. Gérard rouvra la porte entr'ouverte et sa bêche appuyée au mur. Il referma la porte à la clef et mit la clef dans sa poche. Tout à coup, il tressaillit et s'arrêta, les yeux fixes sur les fenêtres du château. La fenêtre était éclairée. Un moment de terreur fit frissonner le misérable de la tête aux pieds. Tout à coup, il se rappela les deux bougies qu'il avait laissées allumées. Il comprit l'imprudence qu'il avait commise. Cette lueur qu'il avait vue, d'autres pouvaient la voir: on savait le château inhabité, et cette lueur devait donner lieu à bien des conjectures. M. Gérard s'avança donc d'un pas précipité vers le château, détournant toujours ses regards de l'étang, rencontra rapidement le perron, et se précipita par les degrés. Il souffla une bougie, . et s'apprêtait à souffler l'autre» quand il songea qu'il lui faudrait traverser le corridor et descendre l'escalier sans lumière. Il n'y avait pas songé un instant auparavant, préoccupé qu'il était par la crainte qu'on ne vit la lumière, nu 6

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

74 SALVàTOR Cette cramte mvlérielle passée, ki ortinte idéale écaïl venue. Que pouvait craindre M. Gérard dans tes corridors et les 'asciïers d'une maison déserte? Ce que craignent, si peu de ressemblance qu'il y ait entre 3UX, Tenfantet le meurtrier: les fantômes. Dans Tobscurité, M. Gérard tremblait d'entendre marcher derrière lui sans savoir qui marchait. Il craignait de se sentir arrêté par sa redingote sans savoir qui l'arrêtait. Il lui semblait qu'au détour du corridor il se trouverait tout à coup en face de quelque spectre, spectre d'enfant ou spectre de femme. N'y avait-il pas eu deux meurtres, et peut-être trois, dans cette maison maudite? Voilà pourquoi M. Gérard avait conservé une bougie allumée. Il pouvait sortir par deux portes : la porte du perron, la porte dM cellier. Arrivé dans le vestibule, il hésita. En face de la porte d^ pe^rojQ él^it l'étang, le teri^ible étang ! Avant d'arriver à la porte du cellier, il fïUait traverser le caveau vouité où avait été étranglée Orsola. M. Gérard se ifappelçi\Ues ^çhjes de s^ag dlçs dalle.s. Il préféra cependant sortir par le cellier; U n'qtait po.ur fiendaascesaog'-la. IL tenait la bougie d'une main; il prit sa bêcbçde r9Htre, descendit l'escalier, tr^aversa la cuij^Qe^ hésita, up instant avant de poi^e^ la porte dM cellier, secoua, sa téie pour en fiiipe tomber 1% suqur; — ses deux mains^ étaient gcqvipçes, il ne pouvait s'essuyer le front. Enfin, il poui^a du pied< is^pQfilc» du cellier ; le. yoat s'en9^ffta j^r le cbdssia kfi^, ia b0ugi%»'«tf»gmt* Il demeuna dana l'ote fNrisoaaiei^ ea« quelque sorte dea ténèbresk Un ori lui éefa^ppa en inéme temps que la flamme mourait; puis il frissonna et se tut; iiaavaïi peur que le son de sa voix n^éveillât les morte. Il lui faUaittiiftverserle4e)kter>ottrei&uni6»eD arriôie»

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

SALVATOR n RekourMT en acrièrtt : et ai le spectre d'Oraola le suivait!... Il préféra eontittuer son chemiii. Ce qui se passa dans cette âme, plus tremblante que la feuille du peuplier, pendant les cinq secondes que le meurtrier mit à traverser la voûte sombre, serait impossible a décrire. Enfin, \\ atteignit le bûcher. Là, il se crut presque sauvé. Mais la porte, qui donnait sur le parc, était fermée, la clef n'était pas à la serrure; le pêne était rouillé, ne glissait plus dans la gâche, et résista à sa première secousse. Les forces furent près de manquer au malheureux.] Il lui semblait qu'il ne repasserait pas à travers lé cellier sans mourir de terreur. Il réunit toutes ses forces. La serrure céda; la porte s'ouvrit. Le vent frais de l'extérieur vint frapper son front humide et glaça la sueur sur son visage. Mais cette impression lui parut d'uoee douceur infinie après l'atmosphère étouffon^e du souterrain. Il reçpiraK doncr^piir pur de la nuit Ses poumons s^e dilatèrent. Il ouvrit la bouche pour remercier Dieu : il n'osa. S'il y avait un Pieu^ cojnment lui, Gérard, était-il libre, et M. Sarranti en prison? Il est vrai que, selon toute probabilité, U. Sarranti dofrait de ce sommeil calme qui donne au juste la force de monter sur réchafsiud» tandis que lui veillait, le remords et la terreur daasi Tâme, les genoux tremblants, les mains tremblantes, le front ruisselant de sueur. |!t ((ans quel but terrible veillait-il ? quelle était l'œuvre effroyable qui lui re^^it à accomplir? Il kii fallait exhumer et cacher les os de sa victia^« En aurait-il le courage? en aurait -«il surtout U| forcet Il allait le tenter du moins. ' « • • Il traversa d'un pas rapide e(presque ferme tout Tesp^c^ qui se trouvait à découvert et éclairé du château au parc.. M aiS; lorsqu'il se trouve sous l'ombre des grands arbres, lorsque la mystérieuse et muNauiiante ebsousitédu bois s'èr

76 SALVATOR tendit à sa droite et à sa gauche, la main glacée de la terreur le saisit de nouveau aux cheveux. D'ailleurs, il était dans l'allée qui conduisait au massif. Il commençait à voir le grand chêne; il commençait à distinguer le banc. L'angoisse avait beau le tirer en arrière, il fallait aller en avant. Il était aussi fatalement entraîné que le patient forcé d'aller à l'échafaud. Un instant, il se demanda si l'échafaud n'était pas préférable à ce qu'il allait faire. Un coup qui Teul frappe sans qu'il s'y attendit, et qui l'eût tué roide et sans soullrance, il l'eût béni. Mais Tagoaie d'un jugement, mais le cachot, suant et froid vestiibule du sépulcre, mais le bourreau et sa sombre toilette, mais l'échafaud peint en rouge dont on aperçoit de loin les deux itras décharnés, mais les degrés qu'il faut monter, soutenu par les valets de la guillotine, quand les forces manquent, mais la bascule qui vous enlève, mais le fer triangulaire qui glisse dans la double rainure : voilà ce qui fait la mort cruelle, hideuse, impossible ! Voilà ce qui l'effrayait qu'aux yeux de l'assassin, il valait encore mieux déterrer ce cadavre, mourir de terreur peut-être en le déterrant, que mourir de la mort des Gastaing et des Papavoine. Il entra résolument dans le massif et se mit à l'œuvre. D'abord, il fallait retrouver le trou exact. Il s'agenouilla et tâta avec la main. Un frisson mortel lui passa dans les veines, non point à cause de ce qu'il faisait, — c'était bien terrible cependant ! — mais quelque chose de bien autrement terrible l'impressionnait. Il lui semblait qu'à cette place, bien connue de lui, la terre avait été remuée il n'y avait pas longtemps. Arriverait-il trop tard ? Une crainte fit place à l'autre. Il plongea, avec la frénésie de l'effroi, sa main dans le sol mouvant, et jeta un cri de joie. Le squelette y était toujours. Il avait senti cette douce et soyeuse chevelure d'enfant qui avait tant épouvanté Salvator.

SALVATO r Elle le rassurait, lui... Il se mit à creuser.

Détournons les yeux de ta hideuse besogne. Respirons Tair pur. Regardons les belles étoiles du ciel, poussière d'or qui jaillit sous les pas de Dieu. Écoutons si, par celte nuit sereine, ne descendraient pas jusqu'à nous, à travers les espaces incommensurables de rétber, quelques noies du cantique céleste que chantaient les anges en adorant le Seigneur. Il sera bien temps de ramener nos regards sur la terre quand l'homme maudit sortira pale et frissonnant du massif sombre, tenant la bêche d'une main, et de l'autre quelque chose d'informe dans son manteau. Maintenant, que cherche-t-il de son œil hagard et clignotant? Il cherche un endroit sûr pour lui confier le funèbre dépôt qu'il vient de reprendre à celui qui ne l'est plus. M. Gérard marcha sans s'arrêter jusqu'à l'autre extrémité du parc, déposa son manteau à terre et commença à creuser. Mais, au troisième ou quatrième coup de bêche, il secoua la tête en murmurant : — Non, non, pas ici! Et il reprit son manteau, fit cent pas sous l'épaisseur des arbres, s'arrêta une seconde fois, hésita... Puis, secouant encore la tête: — Trop près do l'autre! dii-il. Enfin, une illumination lui traversa le cerveau. Une seconde fois, il ramassa son manteau, et, de la même course névreiise dont il avait déjà fait deux étapes, il se remit en chemin. Celle fois, il se dirigeait vers l'étang : cette fois, il n'avait plus peur de voir un spectre glissera la surface. Le spectre, il le tenait enfermé dans son manieau. Arrivé sur le bord de l'étang, il déposa le manteau (ur le â:n7on et commença h le dénouer. En co iiiomont, uu burlement lointain et lugubre se fit entendre. C'étaii celui de quelque chien pleurant daus une ferme voisine.

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

»B «ALVATOR — Oh t non! non I dit-il, pas là !]^s (et m
(Aû^tk t'en a déjà tiré... Puis, si l'on vidait l'étang, on trooterail ce
squelette... Mais t!|tié faire ?... Mon Dieu, inspirez-moi. Celte prière sembla
avoir monté au ciel, comme âieie n*eût pas élè un blasphème. — Oui, oui,
murmura le misérable, c'est cela! c'est cela ! Ces ossements, si bien cachés
qu'ils fussent dans le p&rc de Viry, pouvaient y être découverts une seconde
fois, y ayant été découverts une première. st. Gérard leà emporterait avec lui
et les enfouirait dan» son jardin de Yanvres. A Vanvres, M. Gérard était,
plus que j^artout ailleurs, l'honnête M. Gérard. Il reprit le manteau, mais
laissa la bêche, et se dirigea rapidement vers la grille du parc donnant sur le
pout Godeau. Il avait là Clef de celte grille et il l'ouvrit sans difficulté.
Chose étrange l de] iis qu'il tenait ce squelette dans son manteau, la terreur
des choses surnaturelles avait disparu. Il est vrai qu'une autre terreur avait
succédé à la première, et que l'honnête M. Gérard n'avait rien perdu au
change. La grille refermée, M. Gérard coupa à travers les terres pour arriver
le plus vite possible à la grande route. Roland nous a montré le chemin qu'il
avait suivi. Barnabe avilit tenu parole : il attendait avec son ûacre à l'endroit
indiqué. Il faisait même mieux qu'attendre : il dormait sur son siège; mais,
si bien qu'il dormit, M. Gérard, en ouvrant id portière y donna à la voiture
une secousse qui le réveilla. — Ilum I fit Barnabe, c'est vous, notre
bourgeois ? ^ Oui, c'est moi, fit M. Gérard; ne vous dérangez pas. —
Voulez- vous, dit le cocher en avançant la main, que je mette sur mon siège
ce paquet^là, qui parait vous embarrasser? Et maître Barnabe désignait le
manteau. — Non pas! non pas! s^écia M. Gérard effrayé; ce sont

The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate

SALYATOR 7^ é6B plantes rares el qui demandant à être
préservées de tout cahot; je les porterai sur mes genoux. — Comme vous
vmé^m... Et nous retourbons? — A Vanvres, dit M. Gérard. •— Eli route
pour Vanvres 1 dit le eoher en fouettant ses chevaux. Et la lottfHle
vottiM*e)

80 SALVATOR relue qu'une l'ois, mais dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur. Il était facile de voir que le jeune homme était brisé. De temps en temps, il appuyait ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre le bruit qui se faisait dans la chambre voisine. De temps en temps aussi, de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur la lettre ouverte devant lui. Pourquoi donc Pétrus, qui, à la voix de Salvator, avait pris résolument son parti, pourquoi donc Pétrus était-il redevenu plus pâle et plus plein d'hésitation que jamais? C'est qu'il venait de recevoir une lettre de Régina, et que cette lettre avait brisé comme verre la résolution du jeune homme. On se rappelle qu'au moment où il avait quitté Régina, celle-ci lui avait fait une douce promesse pour le lendemain» — une lettre. Seulement, elle n'avait point voulu lui dire ce que contiendrait cette lettre. Elle avait voulu avec une délicatesse toute féminine, qu'un parfum de bonheur, d'autant plus suave qu'il était inconnu, suivit celui qu'elle aimait. Cette lettre, Pétrus l'avait reçue. C'était celle sur laquelle se fixaient ses yeux; c'était celle sur laquelle tombaient ses larmes. Et, en effet, vous allez voir qu'elle promettait bien du bonheur, et que l'on pouvait longuement et tristement pleurer sur un pareil bonheur perdu. La voici : c Mon bien-aimé Van Dyck, Y Je vous ai promis, hier en vous quittant, une heureuse nouvelle. > Cette nouvelle, la voici : » C'est dans un mois la fête de mon père, et il a été décidé entre ma tante et moi que le cadeau que nous ferions au ma* réchai serait le portrait de la petite Abeille. > En outre, hier, M. le comte Rappt a été chargé par le château d'une mission pour la cour de Saint-Petersbourg, mission qui doit l'éloigner pendant six semaines...

SALVATOU 81 1 Vous devinez, n'est-ce pas ? > Une fois ce point décidé, que le présent à faire au maréchal serait le portrait de sa petite favorite, il ne fut pas difficile d'arrêter que le peintre qui ferait ce portrait serai/ M. Pétrus Herbel de Courlenay. > Vous savez que ce dernier nom a une influence énorme «ur la marquise de la Tournelle, qui est à genoux devant les couronnes fermées. » Or, voici ce qu'il me reste à vous apprendre : > A partir de dimanche prochain, à midi, il y aura séance tous les jours à l'atelier de M. Pétrus Herbel de Courlenay. > La petite Abeille sera conduite chez son peintre ordinaire par la marquise de la Tournelle, sa grand'tante, et par la comtesse Régina, sa grande sœur. > Il y aura des Jours où la marquise de la Tournelle sera empêchée par son régime d'hygiène ou ses devoirs de dévotion. > Sa sœur Régina la conduira donc seule. » Selon l'habileté du peintre, le portrait sera fait en quelques séances ou durera un mois. > Pourvu que le portrait soit ressemblant, on ne se plaindra point du temps que le peintre aura mis à le faire. > Afin qu'il n'y ait point de discussion sur le prix, ce prix a été fixé d'avance à deux cents louis. > Seulement, comme M. Pétrus Herbel de Courtenay sera peut-être trop fier pour les accepter, il est convenu d'avance que cette somme sera employée à faire des aumônes, à acheter des potiches et à donner à la petite Rose-de-Noël une robe couleur de ciel pareille à celle que désirait tant la pauvre Peau-d'Ane. B Ainsi, mon bien cher Van Dyck, attendez dimanche à midi la petite Abeille, la marquise de la Tournelle et votre bien tendre » RÉGINA. » Or, c'était cette lettre qui, malgré la bonne nouvelle et surtout à cause de la bonne nouvelle qu'elle contenait, faisait Pétrus désespéré. Dimanche, à midi, Régina viendrait avec sa tante et sa sœur, et que trouveraient les trois femmes?

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

82 SALVATOR Le commissaire-priseur vendant les Uiblëaux et les iiteubles de Pélrus! Et Pélrus n'avait rien dit ! Comment supporterait-il celle honte? Il eut un instant l'idée de fuir, de s'exiler, de ne plus revoir Régina. Mais ne plus revoir Régina, c'était renoncera la vie. C'était bien plus que cela : c'était la niorfc dU cœur dans un corps vivant. Un instant, Pélrus regretta^ non pas d'avoir sauvé soq père de la ruine, — disons-le, cette mauvaise pensée ne se présenta pas même à son esprit, — mais de he pas avoir accepté l'offre de Jean Robert. Pélrus, en effet, n'avait qu'à IraVëiiler ardemment comme il travaillait autrefois peut rendl'è à Jean Robert, dans un bien court espace de temps, l'argent que celui-ci lui aurait prêté. Son repos momentané, son luxe, ses chevaux, sa voiture avaient même produit, commercialement parlant, un excellent effet. On avait cru qu'il avait hérité de quelque oncle inconnu, qu'il n'avail point besoin d'argent, et, de ce moment-là, ses tableaux avaient doublé de prix. Seulement, tout à son amour, Pétrus ne faisait pas de tableaux. Mais, s'il trouvait seulement à emprunter une somme de dix mille francs, il en ferait, des tableaux, et, en Irois mois, il rendrait la somme, ù quelque taux qu'elle lui fût prêtée. Pourquoi ne demanderail-il pas à Salvator de lui faire prêter celte somme? Non : le visage sévère de Salvator interdirait une pareille demande. D'ailleurs, la Voix de Salvalor, pareille à un écho de l'inexorable loyauté, n'avaii-elle pas répondu : • Le 4 avril! » Pétrus secoua donc la léie, et, comme s'il répondait luimême à sa propbè pensée : — Non, non, dit-ii ; tout, plutôt qÛé de m'adrësseif à Salvator ! Il est vrai qu'il ajouta : — Mais aussi tout, plutôt que de perdre Règitia 1...

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

8ALVAT0II 89 Eu ee nMiHieiil oiémei ûq nouveau visiteur faisait son en* trée dans l'atelier. Comme ce iHMiveeu visiteur est destiné à jouer un grand rôle dans les scènes qui vont suivre, que nos lecteurs nous permettent d'abandonner Pétrus à ses sombres pensées pour cter un regard sur le nouveau venu. C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans» d'assez haute taille^ aux épaules carrées^ au cou robuste, à h poitrine iarge% Sa tête était couverte d'une i'orét de cheveux roux, friséf et presque crépus ; ses sourcils, d'un noir de jais, — coo traste étrange avec ses cheveux, — étaient épais et rudes, < ; semblaient armés de longs poils roides et piquants comme des aiguilles. Ses favoris, qu'il portait en collier, étaient d'un brun qui tirait sur le roux et mêlés de quelques poils gris et blancs qui, les émaillant ça et là« ne permettaient pas d'en indiquer franchement la couleur. En somme, le visage de cet inconnu indiquait la franchise, ia rudesse même, mais non la méchanceté. Tout au contraire, le sourire qui semblait en permanence sur ses lèvres, dénonçait une sorte de débonnairelé joviale, une manière d'humeur rude à la surface, mais douce et bonne au fond. A la première vue, on se fût éloigné de lui. A la seconde» on lui eût tendu la main, tant l'expression hilare dont sa figure éUiit empreinte donnait de sympathie pour luii Nous avbns dit l'âge qu'il paraissait avoir. Cet âge éuiit constaté, ou à peu près» par une double ride assez profonde creusée en accent circonflexe sur son froiit. immédiatement au-dessus du nez. Quant à la profession du personnage, elle était facile a déterminer d'après plusieurs indices. D'abord^ sa marche trahissait l'allure du.. marin parce dt^hancbement particulier aux gens qui ont)opgjemp.< voyagé sur mieir et qui^ même sur l'élément spljde» conservent cet écartement de jambes à l'aide duquel les SlS.de Neptune, comme dirait un membre de l'Académie frauçaisia, otit l'hebiuide de lutter contre le rouli» et le laDgagev .. Snoutre^ à défaut de reconnaissance de oe sigQe> l'ia

84 SALYATOR vestigation des curieux eût pu être guidée par un autre non moins significatif. L'inconnu portait à ses oreilles deux petites ancre d'or. Son costume était assez recherché, quoiqu'il eût semblé, même aux gens les moins difficiles, d'un goût un peu équivoque. Il consistait en un habit bleu à boutons de métal, démesurément ouvert pour laisser voir un gilet de velours sur lequel flottait en sautoir une énorme chaîne d'or. Le reste du corps était vêtu d'un pantalon large à plis sifflant et rétrécissant sur la botte et connu à cette époque sous le nom de pantalon à la cosaque. Enfin, les bottes elles-mêmes, au contraire du pantalon, qui se rétrécissaient sur elles, s'élargissaient sous lui pour destiner le contour d'un pied que la nature, dans sa maternelle prévoyance, avait évidemment formé pour maintenir son propriétaire en équilibre au milieu des mouvements les plus fantasques de l'Océan irrité. A l'autre extrémité, son visage s'épanouissait dans une cravate blanche surmontée d'un large col, comme aurait pu le faire un bouquet de pivoines dans un cornet de papier blanc. Un foulard à carreaux rouges et verts, attaché autour du cou par un de ces nœuds que l'on appelle à la marinière, et un chapeau de feutre noir, à larges bords et à long poil, complétaient ce costume. Ajoutons qu'il tenait à la main un énorme rotin cueilli par lui sans doute dans les Indes orientales ou occidentales qui, toutes deux, ont l'avantage de voir pousser ce végétal intéressant; et qu'en l'honneur d'un souvenir quelconque qui lui rappelait cette canne, il y avait fait adapter une pomme d'or proportionnée à sa taille gigantesque. Qui pouvait attirer à une vente de tableaux ce singulier personnage? Si Pétrus eût été un peintre de marine, la visite de quelque riche marin retiré et voulant faire l'acquisition d'une galerie maritime n'eût rien eu de surprenant. Mais un marin dans l'atelier d'un peintre d'histoire, et même d'un peintre de genre, avait de quoi étonner à bon droit les véritables amateurs. Aussi, à l'arrivée du marin dans l'atelier, l'attention des personnes présentes, uniquement concentrée jusque-là sur

8ALVAT0R 65 ies tabledux, se tourna-t-elle en grande partie sur le nouveau venu. Lui, sans se déconcerier, s'arrêta juste au milieu de Tescalier, jeta un regard investigateur tout autour de lui, tira un étui de sa poche, tira de Tétui une paire de lunettes à branches d'or, appliqua les lunettes sur son nez et marcha droit à un tableau de Chardin, qui, au moment où il l'avait aperçu, sembla l'attirer tout particulièrement. Ce tableau représentait une ménagère ratissant les légumes qu'elle va mettre dans son pot-au-feu. Le feu, le pot et les légumes étaient peints avec une telle vérité, que le marin, à la vue du pot-au-feu dont le couvercle était sur le fourneau, s'écria tout haut en approchant son nez de la toile et en aspirant bruyamment : — Huml hum I... Puis, faisant clapper sa langue : — Le bouillon vous en vient à la bouche, continua-t-iL Ensuite, levant la main gauche en l'air avec un mouvement qui dénotait la plus complète admiration : — Magnifique! dit-il toujours sur le même ton élevé et absolument comme s'il eût été seul, magnifique de tout point! Quelques visiteurs, qui partageaient l'opinion du nouveau venu sur le tableau de Chardin, se rapprochèrent de lui, tandis que s'en éloignaient ceux qui ne la partageaient point. Après avoir longuement et minutieusement regardé le tableau en élevant et en abaissant tour à tour ses lunettes, il le quitta, quoique avec un air de profond regret, et, apercevant une des premières marines de Gudin : — Oh ! ohl dit-il, voici de l'eau 5 regardons un peu cela de plus près. Et, en effet, il s'avança jusqu'à toucher le tableau du bout du nez. — Oui, mille sabords l dit-il, c'est de l'eau, et de l'eau salée même... Ohl oh! mais de qui est donc ce tableau?... — D'un jeune homme, monsieur, d'un jeune homme, dit un vieux monsieur qui savourait une prise de tabac devant ta marine que contemplait l'homme de mer. — Gudin, reprit l'amateur, qui venait de découvrir la signature du tableau. En effet, j'avais entendu prononcer ce nom-là en Amérique; mais c'est la première fois que je vois un tableau de ce maître; car, tout jeune que vous dites qu'il

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

^ SALVATOft est, monsieur, à mon avis, celui qm â fait celte
bêt^ue-ll et cetto vague-là est un maître. Je suis moins content des matelots
qui la montent; mais 0)l ne peut pas ekè^H^^ en tout. Ah! voyons,
voyons... Elle marin se mit à regërder de plus près. — Et que dites-vous de
ce bricic qu'on voit là-bali, dans le fondf — Monsieur, ne vous en déplaise,
je dis que c'est une corvette et non un brick... une corvette qui court devant
le vent, bâbord feimures, sous sa grande voile, sa misaine et ses deux
huniers; ce qtiî est bien modeste de sa part, éar, avec une pareille brise, elle
pourrait hisser ses perroqdets et même ses bonnette^. Moi, par ce temps -là,
j'avais Thabitude de crier : c Toutes voiles dehors 1 » Et, selon Thabilude
qu'il avait eue, et qu'il conservait, le marin prononça ce commandement du
plus haut de sa voix. Tout le monde se retourna. Quelques amateurs
contimièrent leurs investigations particulières; mais la plus grande partie
des auditeurs se rallia autour du hiarin, et, ^our nour servir d'un terme
empruitté à la professioh poétique à laquelle il appartenait, marcha dé
conserve avec lui. L'inconnu, comme on voit, n'avait point parié pour des
sourds. Aussi le vieux m<: qui="" avait="" d="" queiqui="" mots=""
avec="" lui="" ramassant="" ses="" paroles="" au="" bond="" :=="" ah=""
monsieur="" dit-il="" il="" paraît="" que="" vous="" avez="" command=""
un="" navire="" j="" eu="" cet="" bonheur="" r="" t="" trois="" brick=""
une="" corvette="" corvette.="" puis="" comme="" s="" ne="" pas=""
pousser="" plus="" loin="" la="" conversation="" en="" mati=""
nautique="" du="" moins="" le="" marin="" ab="" les="" vagues=""
barque="" et="" de="" gudin="" pour="" boucher.="" mais="" vieil=""
amateur="" sans="" doute="" savolrce="" qif="" lin="" homme="" si=""
expert="" art="" penspit="" peintre="" ordinaire="" miidame="" barry=""
l="" point="" daub="" qu="" astre="" entra="" satellites="" dans="" son=""
tourbillon="" tous="" auditeurs="" mahn="" quoique="" celui-ci="" soit=""
sign="" dit="" notre=""/>

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

SÂLVATOk 8? regàriiant le tableau du successeatr de Gàrle Vanloo, il n'est pas besoin de demander de qui il est : c'est la Toilette de Vénus de Boucher. Le peintre, par flatterie, a donné à sa Vénus les traits de la inalheureuse courtisane qui, à celle époque, déshottorait la liionarchê française... Mauvaise peinture ! mauvais peintre ! je n'ainie pas Boucher! El vous, messieurs? ft, sans attendre que ceux auxquels il s'adressait lui répondissent : •— C'est un colôk-iste estimable, ajouta-t-il toujours à haute voix, je le sais; mais c'est un peintre prétentieux et maniéré comme les personnages de son temps... Vilaine époque ! mesquine imitation des manières de la renaissance! Ce n'est ni de la chàlr comme Titien, ni de la Viande comme Rubens. Puis, se retournant vers ses auditeurs : — Et voilà précisément, messieurs, dit-il, pourquoi j'ainie Chardin : c'est le seul véritablement fort, parce qu'il est véritablement simple au milieu de ralTêteWe et de la convention de ce siècle... Oh! la simplicité, messieurs, la simplicité! vous avez beau dire, il faudra toujouhà en revenir la... t^ersoutie ne contesta la vérité de l'axiokhe. Bien plus, l'amateur qui avait déjh dialogué avtâc le marin regarda autour de M comme pour detnbtider la parole^ et> voyant que personne ne la lui cottleslêlt : — Parfaitement juste, monsieur, dltil,t)arfaitement juste. L'amateur commençait à s'ehgoiiei* Singulièrement de ce marin brusque toàis franc, brillai mais philosophe. — Si je vis assez longtemps pour réaliser mon rêve, continua te capitaine d'ùh ton mélanôbliquë, je mout*rai le plus heureux des hommes, car j'aurai attaché mon nom à tine grande œuvre. — El serait-on indiscret, monsieur, demanda le Vieil amateur, de chercher Si cbnhaltrë ce l'évé ? — Nullemetit, hionsieur, hülleinerti, répbndille capitaine. Je veux fonder uhë école gratuite de dessin où les tuoiires n'auront d'autre mission que d'enseigner la Simplicité en art. — Grande idée, monsieur — N'esl-ce pas?

S8 SALVATOR — Très-grande, très-grande, et tout à fait philanthropique. Monsieur habite la capitale? — Non, mais j'espère m'y fixer; je commence à me lasser de taire le tour du monde. — Vous avez fait le tour du monde? s'écria le monsieur avec admiration. — Six fois, monsieur, répondit simplement le capitaine. L'amateur recula d'un pas. — Mais c'est donc pire que M. de la Pérouse, dit-il. — M. de la Pérouse ne l'avait fait que deux fois, répondit le marin avec la même simplicité. — Je parle peut-être à un marin illustre? répliqua l'amateur. — Peut-être fit l'inconnu avec modestie. — Enfin, monsieur, puis-je vous demander votre nom? — Je me nomme Lazare-Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban. — Seriez-vous parent du fameux Berthaut de Montauban, neveu de Charlemagne? — Renaud de Montauban, vous voulez dire? — Ah! c'est vrai. — Renaud... Berthaut... — Oui, Ton confond facilement l'un avec l'autre; je ne crois pas avoir cet honneur, à moins que ce ne soit par les femmes. Puis il y a dans notre nom une H que les Renaud de Montauban n'ont jamais eu l'honneur de porter. L'amateur, qui ne comprenait pas à quel endroit de son nom le capitaine Monte-Hauban mettait l'H, essaya vainement de prononcer Montauban en mettant l'H avant l'M. Mais, après de vains efforts, il y renonça, se persuada qu'il avait mal entendu et que c'était au blason du marin et non pas à son nom qu'il fallait faire honneur de cette arme et non plus de cette lettre. Alors, tirant de sa poche une carte de visite, il la remit au capitaine en lui disant : — Capitaine, on me trouve chez moi les lundis, les mercredis et les vendredis, de trois à cinq heures du soir. A cinq heures, je dîne, et, si vous voulez me faire parfois l'honneur d'accepter mon modeste repas, j'ai une femme qui raffole des combats maritimes : vous ferez son bonheur et le mien en nous en narrant quelques-uns. ^ Avec plaisir, monsieur, dit le capitaine en mettant k

SALVATOR 89 carte dans sa poche; les combats, à mon sens, ne sont faits que pour être racontés. — Très-juste, monsieur, très-juste, dit Tamateur en saluant et en se retirant. Cet amateur conquis par le capitaine, celui-ci recommença de plus belle ses exclamations devant chaque tableau et fit la conquête de deux ou trois autres amateurs qu'il étonna comme le premier par la justesse de ses jugements et son enthousiasme passionné pour la peinture simple. Au bout de deux heures, il faisait l'admiration générale. On le suivait dans les différentes courbes qu'il décrivait à travers l'atelier, et on l'écoutait avec cette attention et ce recueillement qui sont le propre des écoliers studieux lorsqu'ils se trouvent en face d'un célèbre professeur. Ce manège — et c'en était un dans toute l'acception du mot — dura jusqu'à cinq heures, heure à laquelle, comme nous l'avons dit, les visiteurs se reliraient. Au moment où le domestique de Pétrus ouvrait la porte pour signifier que l'heure de sortir était arrivée^ le capitaine venait de retourner un tableau posé contre la muraille et qui, par sa position, comme on le voit, ne paraissait pas destiné à être vendu avec les autres. En effet, ce tableau était une esquisse du combat de la Belle-Thérèse contre la Calypsô, esquisse que, d'après un récit animé de son père, Pétrus s'était amusé un jour à jeter sur la toile. A peine eut-il vu ce tableau, que le capitaine Pierre Berthaut se mit à jeter des cris d'admiration qui arrêtaient sur le seuil de la porte ceux qui étaient déjà près de sortir. — Par le dieu des mers, s'écriait-il, est-ce croyable? Malgré l'invitation du domestique, les assistants se groupèrent autour du capitaine. — Que voulez-vous dire, monsieur? demanderont vingt voix en même temps. — Oh! messieurs, exclama le capitaine en s'essuyant les yeux, excusez mon émotion; mais en voyant, aussi fidèlement représenté, un des premiers combats auxquels j'ai pris part, et une part glorieuse, je puis le dire, les larmes, malgré moi, s'échappent de mes yeux. — Pleurez, capitaine! pleurez! dirent les assistants.

90 SALVATOR — Un seul homme, ajouta le capitaine^ aurait pu peindre avec cette fidélité extraordinaire le combat de la Calypso et de la Belle-Thérèse^ et cet homme n'a jamais tenu un pinceau. — Mais, enfin, demandèrent les auditeurs, dont la curiosité était au dernier point éveillée par cet épisode dramatique, quel est cet homme ? — C'est le capitaine qui commandait la Belle-thérèse, — Et le capitaine de la Belle-Thérèse^ dirent plusieurs voix, c'était vous, n'est-ce pas, monsieur ? — Non, ce n'était pas moi, reprit Monte-Hauban avec un geste superbe; non: c'était mon fidèle ami, le capitaine Herbe). Qu'est-il devenu depuis que nous nous sommes séparés à Rochefort, après avoir vainement tenté de sauver l'empereur... je veux dire Bonaparte ? — Oh! dites l'empereur, dites l'empereur^ affirmèrent quelques assistants plus hardis que les autres. — Eh bien, oui, l'empereur, s'écria le capitaine; car, enfin, on a beau lui contester ce titre, il l'a porté, et glorieusement même. Pardonnez à un ancien serviteur cet enthousiasme peut-être irréfléchi. — Oui, oui, dirent plusieurs voix; mais enfin, pour revenir au capitaine Herbel...? — Dieu sait où il est maintenant, le pauvre vieux, continua le capitaine en levant les yeux et les bras au ciel. — Monsieur, dit le domestique, que cette scène touchante empêchait de renvoyer les visiteurs, je ne sais pas où est le capitaine Herbel aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est qu'il y a huit jours à peine il était ici. — Le capitaine Herbel? s'écria l'amateur d'une voix de tonnerre. — Lui-même, répondit le domestique. — Et vous dites que vous ignorez où il est maintenant? — Quand je dis cela, monsieur, c'est une manière de parler : il doit être à Saint-Malo. — Je cours le rejoindre! s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, toujours suivi de son flot d'amateurs. Puis, s'arrêtèrent tout à coup en occasionnant un reflux parmi ceux qui le suivaient : — Mais ne vous trompez-vous pas dit-il au domestique; vous avez vu le capitaine?

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

SALVATOÀ âl — ïd même. — Dans cel atelier? — Dans cet ateli^ . — Et vbôs êtes sûr d© te que vbus diteè? — Je crois bien que j'en suis âûrî c'est mol qui i'&> Taîi molntef, ou plutôt c'est lui qui m'a fait descendre. — Et pourquoi cela ? — Parce que je Tempêchais de monter. — El, à propos de quoi, demanda le capitaine, tnon vieik ami se trouvait-il dans Taielier d'un peintre? — Mais à propos de ce que ce peintre est son fils, réponîii le domestique. ~ Eh quoi l s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant, le célèbre peintre Pétrus est fils de l'illustre capitaine Herbel? — Oui, monsieur, son propre fils, dit le domestique, et le propre neveu du général de Courtenay. — Bon ! bon I je suis un marin, moi, et ne connais pas les généraux de terre, surtout quand ils sont devenus généraux dans l'armée de Gondé. Mais, se reprenant aussitôt : — Pardon, messieurs, t)iiardon, dit-il; peut-être ma brusque franchise heurte-t-elle quelque susceptibilité ; mais c'est sans intention aucune, je vous le proteste. — Non, capitaine, non, rassurez- vous, reprirent plusieurs voix. — Mais alors, dit le capitaine, dont le visage sembla s'inonder de joie, alors... si ce jeune Pétrus... est le fils de mon ami Herbel...? — Mais alors...? répétèreat les assistants vivement intéressés. — Faites-moi venir ce jeune homme, dit brusquement le capitaine. — Excusez, répondit le doinestique, mais oaoDsieur ne r^^'oit perscne. La figure du capitaine se décomposa et les aiusdes de SI face s'émurent de façon à imiter le mouveiuefitdes values. — Mais tu me prends donc pour personne... ou pour toui l6 monde? s'écria le eapitalae d'une voix tonnante «n

92 SALVATOR s'avançant vers le pauvre diable, comme s'il s'apprêtait à le prendre au collet. Le domestique se souvint de l'entrée du capitaine Herbel chez son fils, et, n'ayant aucune raison de croire que le capitaine Monte-Hauban était d'humeur plus douce que son confrère, il pria poliment les amateurs de descendre, afin que le capitaine pût jouir d'un tête-à-tête avec celui qu'il désirait tant voir. A leur grand regret, les visiteurs évacuèrent l'atelier. Ils eussent voulu jouir de la joie qu'allait éprouver le brave capitaine en embrassant le fils d'un ancien ami. Lorsque le domestique se trouva seul avec le capitaine : — Qui annoncerai-je, monsieur? demanda-t-il à celui-ci. — Annonce un des héros de la Belle-Thérèse, dit le capitaine en se rengorgeant. Le domestique entra chez Pétrus. LXXXIII Abordage. Resté seul, le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban, s'enfonça dans une chaise, passa la main dans ses cheveux et dans son collier de favoris; puis, croisant une de ses jambes sur l'autre et s'accoudant sur le sommet de son genou, il resta ainsi plongé en apparence dans les réflexions les plus profondes jusqu'au moment où Pétrus, soulevant la portière, apparut sur le seuil de l'atelier, sortant de sa chambre. Il aperçut le capitaine dans la posture que nous venons de dire. L'entrée silencieuse de Pétrus ne fut point remarquée

8ALVAT0R if« sans doute du capitaine, car il resta le front appuyé sur sa main et dans la position d'un homme complètement absorbé. Pétrus le regarda un moment, puis toussa pour tirer le visiteur de sa méditation. Le capitaine frissonna en entendant cette voix, et, soulevant la tête, il ouvrit les yeux, comme un homme qui se réveille, regardant Pétrus sans sortir de la causeuse ni se lever. — Vous désirez me parler, monsieur ? demanda Pétrus. — C'est la voix, la véritable voix de son père! s'écria le capitaine en se relevant et en allant au jeune homme. — Vous avez connu mon père, monsieur? dit Pétrus en s'avancant. — C'est la démarche, la véritable démarche de son père! s'écria une seconde fois le capitaine. — Si j'ai connu ton père... votre père? Je le crois morbleu bien ! Puis, croisant les bras : — Mais regarde-moi donc, dit-il. — Je vous regarde, monsieur, dit Pétrus étonné. — En vérité, c'est tout le portrait de son père au même âge, continua le capitaine en regardant le jeune homme avec amour, ou, pour nous servir d'une expression populaire qui rend encore mieux notre pensée, —en le mangeant des yeux. — Oui, oui, et, à quiconque me dira le contraire, je répondrai simplement qu'il en a menti. Tu ressembles à ton père comme deux gouttes d'eau. — Embrasse-moi donc, mon gars t — Mais à qui donc ai-je l'honneur de parler? demanda Pétrus de plus en plus surpris de l'air, du ton et des façons familières de cet inconnu. — A qui tu parles, Pétrus?... continua le capitaine en ouvrant les deux bras. Et tu m'as regardé et tu ne m'as pas reconnu! Il est vrai, ajouta-t-il mélancoliquement, que, la dernière fois que tu m'as vu, tu n'étais pas plus haut que cela. Et le capitaine avec la main mesura un bambin de cinq ou six ans. •» J'avoue, monsieur, dit Pétrus^ de plus en plus décon

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

U SALVATOA tenancé, que, malgpé les BouveUes indicstions que vdus venez de me doQQer..»ioo... je ae vous reconnai» pa». — Je te pardonne, dit d*un air de boiUé le capitaine; et eepeodant, cootiima-t-ii avec une légère nuance de tristesse dans la voix, j'aurais préféré que tu me reconnusses : on n'oublie pas ij^'ordins^e un second père. — Que voulez-vous dire? demanda Pétrus en regardant fixemeot le marin, car il se croyait enfin sur la voie. — Je veux dire, ingrat, répondit l« capitaine, qu'H feut que les travaux de la guerre et le soleil des tropiques m'aient bien changé, puisque tu ne reconnaisi pas ton parrain. — Comment l vous seriez Tami de mon père, Berthaut, surnommé Monie-Haulian, qui vous êtes séparé de lui à Rochefort et qu'il n'a jamais revu depuis? — Eh t pardieu, oui l Ah l vous y voilà donc, mille sabords t ce n'est pas sans peine. Allons, viens donc m'embrasser, mon petit Pierre; car tu t'appelles Pierte, comme moi, puisque c'est moi qui t'ai donné mon nom. C'était une vérité incontestable» quoique le nom de l^apiéme du jeune homme ei^t subi une légère modiûoatioa. — De grand cœur, mon parrain, répondit en sounant Pétrus. Et, comme le capitaine lui ouvrait ses deux bras, ii ^*y jeta avec une elT^sion toute juvénile. De son côté, le capitaine le serra sur s» poitrine à l-étoufTer. — Oh I morbleu t que cela fait de bien l s'éam ce dernier. Puis, l'écartant de lui, mais sans le lâcher : — C'est que c'est son père tout craché, dit-il en te contemplant aveo admiration. Ah! ton père avait juste ton âge quand je l'ai connu... Mais, non, non, j'ai beat» étro partiel pour lui, non, sacrebleu l ii n'était pas si beau que toi. ïa mène^ y a mis du sien, mon petit Pierre, el cela n'a rien gâté. Ahi ton jeune visage me rajeunit de vîngt ans, mon gai». Alloos, assieds-toi, je te verrai pins b mon aise. Et, s'essuyani d'une main les yeux avec le revers de sa manche, il le fit asseoir de l'autre sur le canapé. — Ah ça ! je ne te gêne pas, dit-il avant de s'asseoir luimême, et j'espère que tu as quelques instants à me donner? fii- ToiU le reate àm l^ jounée si yi&a» voulez, monsieur ;

The text on this page is estimated to be only 14.65% accurate

SALVATQII 95 je Q'aur-iiiis pa» les quelques iastaoi,» que vous me ^coaudez, que je les prendrais. — Jj^^nsieut'»' qu'e*t-ce que c'est que cela, monsieur? Ahl oui, la civilisation, la ville, la capitale. Si tu étais un paysan, tu m'appellerais ton parrain Çerlhaut, tout'court. Vous êtes un càballerOy et vous m'appellez njQOS^içuç. Le capitaine poussa un soupir. — A^! diWl, si loa père, çfton pauvre vieil B{erl;>el, savail qne: son fila m'appelle çiousieur ! r- Peomet(€^-aioi d» ne paa Ini ^\r^ que le yqu^ ^1 appel^ mdDsieui^ et je vous appellerai p^ircain]peçt(^aut, tp.\ii courte -^ A la boane heure* voilà qiui est pa^leç, Qw^^at k IUQi, que veux-tu! c'est une vieille habitude de uiaçUv^ mais U faut que je te tukikie : je tutoyais (q& pauvre père, qui était Bftoo ancieft et mon chef. — Juge (Joqc ce que^ ce serait sd un gamin comme toi, car tu es ù^ gamin, m'iu^posait l'obligation de dire vous. — Mais je ne vous impose aucuueco^ent cette oblbgç^tioq, dit en riant Pétrus. — Et tu fais biea. D'ailleurs, je né saurais plu9, çn disant vous, comment te dire ce qu'il me reste à te dire. — Il v«us. reste donc quelque chose à me dire? — Sanis doute, monsieur mon filleul. ^ Alan, parrain, dites. Pierre Berthaut regarda un instaat Pètru;» en face. Puis, commf^ s'il feisait un eflbrt ; — £h bien, mon pauvre garçon, accouctia-t-il enfin, pq^s sommes dcmc dans la panne t Pétra» treasaîEit en rcHi^issant, — Gomment, dans la panoeS Qu'eatendez^vo^ua par là, dftmanéa Pétrus, qui ne s'atteadait aucuoemeat à la qmç^tion et sarlout à la brusquerie aveo laquelle elle ét^it faite. — SaM doute, daua la panne, irépétçi le capitaine; auti^emeot dit, b^ Anglaia ont éo^c ieta lei s^^appin 4'£^]i)irclage sur notre mobilier? ^'- Hélas ! mon cher parvaiR, dii Sétim»«ft recouvra Ut son sang-froid et en essayant de sourire, les Anglais diC tei^re iont bien plus terribles que les Anglaia de mer ! ^ J'avais toujours entendu dire le contraire, Qt avec une feusse bonhomie le capitaine; il parait que Ton m'a trompé. •^ Cependant, dit vivement Péti^us, U f^ut que vous aç

96 SALVATOR cliiez tout : je ne suis aucunement forcé de vendre mon r>obilier. Pierre Berthaut secoua la tête en manière de dénégation. — Gomment, non ? dit Pélrus. — Non, répéta le capitaine. — Cependant, je vous assure... — Voyons, filleul, espères-tu me faire accroire que, lorsqu'on a fait une colleclion comme la tienne; que, lorsqu'on a réuni à ton âge ces potiches du Japon, ces bahuts de Hollande, ces porcelaines de Sèvres, ces figurines de Saxe, — moi aussi, je suis un amateur de bric-à-brac, — me feras-tu accroire que Ton se défait de tout cela volontairement et de gaieté de cœur? — Je ne vous dis pas, capitaine, répondit Pétrus essayant d'échapper au mot parrain, qui lui semblait ridicule, je ne vous dis pas que ce soit volontairement et de gaieté de cœur que je vends tout cela ; mais c'est sans y être forcé, contraint, obligé, dans ce moment du moins. — Oui, c'est-à-dire qye nous n'avons pas encore reçu de papier timbré, qu'il n'y a pas encore de jugement, que c'est une vente à l'amiable pour éviter une vente par autorité de justice; je comprends parfaitement tout cela. Filleul Pétrus est un honnête homme qui préfère avantager ses créanciers des frais, plutôt que d'enrichir les huissiers; mais je n'en dis pas moins : il y a de la panne là-dessous. — £h bien, pris à ce point de vue, j'avoue qu'il y a du vrai dans ce que vous me dites, répliqua Pétrus. — Alors, dit Pierre Berthaut, il est bien heureux que je sois entré ici vent arri^e. G'est tout bonnement Notre-Danie de la Délivrance qui m'y a conduit. — Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Pétrua. — Monsieur!... qu'est-ce que c'est que cela? s'écria Pierre fierthaut en se levant et en regardant autour de lui ; où y a-t-il un monsieur ici, et qui est-ce qui a appelé ce monsieur? — Voyons, voyons, asseyez*vous, parrain, c'est un lapsus linguœ, — Ah t bon t voilà que tu me parles arabe, la seule lan^e que je ne sache pas. Morbleu ! parle-moi français^ anglais, espagnol, bas breton, je te répondrai, mais pas de lapsé lingus, je ne sais pas ce que cela veut dire.

SALVATOK »7 — Je vous disais tout simplement de vousasseoir, parrain. Et Pétnis appuya sur le titre. — Je veux bien, mais à une condition. — Laquelle ? — C'est que tu vas m'écouter. — Religieusement. — Et que tu répondras à mes questions. — Catégoriquement. — Alors, je commence. — Et, moi, j'écoute. Et, en effet, Pétrus, très-vivement inléressè, quoi qu'il en dit, par cette conversation, ouvrit, pour ainsi dire, ses oreilles à deux battants. — Voyons, commença le capitaine, ton brave homme de père n*a donc plus le sou ? — Cela ne m'étonne pas. — Quand je Tai quitté, il était en train, et le dévouement, cela va plus vite que la roulette. — En elTet, son dévouement à l'empereur lui a enlevé les cinq sixièmes de sa fortune. — Et le dernier sixième ? — Les frais de mon éducation le lui ont enlevé, ou à peu près. — De sorte que, toi, ne voulant pas ruiner tout à fait ton pauvre père, et cependant désirant vivre en gentleman, tu as fait des dettes... C'est cela ? Dis 1 — Hélas 1 — Mettons quelque amour là-dessous, désir de briller aux yeux de la femme que l'on aime, de passer devant elle au Bois avec un beau cheval, d'aller k rejoindre à un bal dans une belle voiture ? — C'est incroyable, parrain, quel coup d'oeil vous avez pour un marin ! — Pour être marin, mon ami, on n'en a pas moins un cœur et quelquefois deux. Malheureux que nous sommes, GTett toujours cet amour qui tourmente les hommes ! — Comment, parrain, vous savez par cœur des vers de Ghénier ? — Pourquoi pas ? Dans ma jeunesse, je vins à Paris ; je voulais voir M. Talma ; on me dit : « Vous tombez bien, il nu 6

The text on this page is estimated to be only 26.83% accurate

M SALVATOR joua dans one tragédie de M. Chénier, Charles IX.
i Je dis: « Allons voir Charles IX. » Pendant la représentation, on se dispute, on se boxe, en se cogne; la garde entre, on m'emmène au violon, où je reste jusqu'au lendemain matin. Le lendemain matin, on me dit que l'on s'est trompé et Ton me met à la porte; à la suite de quoi, je repars pour ne revenir à Paris que trente ans après. — Je demande des nouvelles de M. Talma .*< Mortl... > je demande des nouvelles ûj M. Chénier : c Mort!... » je demande des nouvelles de Charles IX : • Défendu par autorité supérieure l.., — Ah! diable! fis-je, j'aurais pourtant bien voulu voir la fm de Charles /J, dont je n'ai vu que le premier acte. — C'est impossible, me répond-on ; mais, si vous voulez le lire, rien de plus facile. — Que faut-il faire ? — L'acheter. » Rien n'était plus facile, en effet; j'entre chez un libraire. « Les œuvres de M. Chénier? — Voici, monsieur. — Bon î me dis-je, je lirai cela à bord. » Je retourne à bord, j'ouvre mon livre, je cherche : pas de tragédie, rien que des vers ! des idylles , des madrigaux à mademoiselle Camille. Ma foi, je n'ai pas de bibliothèque à bord, j'ai lu mon Chénier, je l'ai relu, et voilà comment j'ai fait celte imprudente citation. Seulement, j'ai été floué; j'avais acheté Chénier pour lire Charles U, et Charles JJ n'était pas de Chénier, à ce qu'il paraît. Oh I les libraires! les lihraires 1 quels flibustiers 1 —Pauvre parrain, dit Pcirus en riant, ce n'est pas la faute des libraires. — Coniment ! ce n'est pas la faute des libraires? — Non, c'est la vôtre. ~ Ma faute, à moi ? -Oui. — Ëxplique-moi cela. — La tragédie de Charles IX est de Marie-Joseph Chénie^ k conventionnel. — Bon! — Et le livre que vous avez acheté est d'André Chénier, le poète. — Ah ! ah ! ah ! ah 1 ah ! fit le capitaine accentuant cette e;KclamatiQn sur cinq tops différents. .. Puis, après un moment de profonde réflexion : — Alors, ce!^ s'explique, dit Pierre Berthaat; mais les libraires n'en sont pa^ moin^ d^ ûibu^tiefâ.

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

•JiLLVATOft 99 PétmSf voyant que sm parrain tenait à aon opinion sur les libraires, ai il 'ayant aucun moUf de défendre cette honorable corporattoB» résolut de ne point la combattre plus obs* tioémeiit et attendit q«be Pi^re Berthaut reprit où il Tavait quittée une conversation qui ne laissait point que de Hû paraître intéressante. — Enfin, reprit le marin, nous disions donc que tu ai C^ des dettes; —car nous en étions là, n'est-ce pas, Qileui , alrus? ^ Nous en étions là, en effet, dit le jeune homme. LXXXIV Un parrain d'Amérique. Il se fit un instant de silence, pendant lequel Pierre Berthaut fixa sur son filleul un regard qui semblait vouloir lire dans le plus profond de son âme. — Et à combien s'élèvent nos dettes... à peu près ? — A peu près? demanda PétrUs en souriant. — Oui; les dettes, mon gars, c'est comme les défauts, dit le capitaine : on n*en sait jamais le chiffre exact. — Je sais pourtant celui des miennes, dit Pèirus. — Toi? — Oui, moi. — Eh bien, cela prouve que tu es un homme d'ordre, filleul. Voyons le chiffre. Et Pierre Berthiâut se renversa dans son fauteuil, bligna des yeux et tourna ses pouces Tun autour de raulre. — Mes dettes s'élèvent à trente-trois mille francs, dit Pétfus. — A irenle-trols mille francsl s'écria le capitaine.

100 SALVATOR — Ah! ah! fit Pétrus, qui commençait à s'amuser des originalités de son second père, comme s'était intitulé le marin, vous trouvez le chiffre exorbitant, n'est-ce pas ? — Exorbitant ! mais c'est à-dire que je ne m'explique pas comment tu n'es pas mort de faim, mon pauvre garçon 1... Trente-trois mille francs I mais, à ton âge, si j'eusse vécu aur terre, j'aurais dû dix fois cette somme. Et c'eût été bien peu encore auprès de ce que devait César! — Nous ne sommes César ni l'un ni Tautre, mon cher parrain ; de sorte que vous me permettrez, comme je l'ai déjà dit, de trouver le chiffre exorbitant. — Exorbitant I quand on a cent mille francs dans chaque poil de sa brosse; car j'ai vu tes tableaux, et je m'y connais, moi qui ai vu les Flamands, les Italiens et les Espagnols. Eh bien, ta peinture est tout simplement de la peinture delà ,étrus. — C'est de la grande peinture, te dis-je, insista le marin. Eh bien, quand on a l'honneur d'être un grand peintre, on ne peint pas à moins de trente^rois mille francs de dettes par an. C'est un chiffre fixe, cela ; le talent représente bien un capital d'un million, que diable! et, avec la réduction de M. de Villèle, eh bien, trente-trois mille francs font juste la rente d'un millioQ. — Ahl ahl mon parrain, dfl Pétrus, savez-vous une chose ? — Laquelle, filleul ? — C'est que vous avez de l'esprit. — Peuh I fit Pierre Berthaut. — N'en faites pas fi; je connais de très-honnêtes gens qui s'en contenteraient. — Des gens de lettres? — Oh I oh I encore ! — Non, c'est fini; revenons à tes dettes. — Vous y tenez donc bien ? — Oui ; car j'ai une proposition à te faire. — Relativement à mes dettes ? — Relativement à tes dettes. — Voyons, faites; vous êtes un si singulier homme, par» rain, que, de votre part, je m'attend» à tout.

SALVATOR 101 — Eh bien, voici ma proposition : je t'offre de devenir à l'instant même ton unique créancier. — Plait-il? — Tu dois trente-trois mille francs» et c'est pour les payer, n'est-ce pas, que tu vends tes meubles, tes tableaux^ tous tes bric-à-brac ? ' — Hélas ! fit Pétrus, l'Évangile n'est pas plus vrai. — Eh bien, je paye les trente-trois mille francs, et tu ^rdes les bric-à-brac, les tableaux et les meubles. Pétrus regarda sérieusement le marin. — ^ue voulez-vous dire, monsieur ? lui de^ianda-t-il. — Bon ! il paraît que j'ai pris mon (Hleul à rebroussepoil, dit Pierre Berthaut. Excusez-moi, monsieur le comte de Courtenay : je croyais parler au fils de mon vieil ami Herbel. — Eh bien, oui, oui, oui, dit vivement Pétrus, oui, cher parrain, vous parlez au fils de votre bon ami Herbel, et c'est lui qui vous répond et qui vous dit : Ce n'est pas le tout que d'emprunter trente-trois mille l'rancs, même à son parrain, il faut savoir comment on les lui rendra. — Comment tu me les rendras, filleul? C'est bien facile : lu me feras un tableau d'après cette esquisse. Et il montrait à Pétrus le combat de la Belle-Thérèse con« tre la Calypso. — Un tableau de trente-trois pieds de long sur seize et demi de hauteur, reprit-il. Tu me mettras sur le pont près de ion père, au moment où je lui dis : c Je serai le parrain de ton premier, Herbel et nous serons quittes. » — • Mais où mettrez- vous un tableau de trente-trois pieds ie long ? — Dans mon salon. — Mais vous ne trouverez jamais une maison avec uo salon de trente-trois pieds de long. ^ J'en ferai bâtir une exprès. — Alors vous êtes donc millionnaire, parrain ? — Si je n'étais que millionnaire, mon enfant, dit Pierre jBerthaut d'un ton dédaigneux , j'achèterais du trois pour cent, je me ferais quarante à cinquante mille Uvres de rente et je vivoterais. — Oh ! oh t oh I fit Pétrus. fi.

VO^ SALVATOR — Mon cher ami, reprit le capitaine, laisse-moi te dire en deux mots mon histoire. — Dites. — AU moment où je me suis séparé de ton brave homme de père à Rochelbrt, je me suis dit : « Voyons, Pierre Berthaut, il n'y a plus rien à faire en France avec rhonnête état de iô piraterie; faisons le commerce. » En conscquetice, je fis du lest avec mes canots, et je me mis à vendre du bois d'ébène. — C'est-à-dire que vous fîtes la traite, cher parrain. -«^ Gela s'appelle-t-il faire la traite ? demanda naïvement le crépitai ne. — Mais je crois que oui, répondit Pétrus. — Ce petit commerce me fit vivre pendant trois ou quatre ans, et, en outre, me mit en relation avec l'Amérique du Sud ; de sorte que, lorsque l'insurrection éclata, désespérant de la fortune de l'Espagne, nation vermoulue et décrépite, •je me mis au service de Bolivar. J'avais deviné le grand homme. — Alors, cher parrain, dit Pétrus, vous êtes un des lifoéjrateurs du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade, un des fondateurs de la Colombie ? — Je m'en vante, filleul t seulement, comme l'abolition de l'esclavage fut proclamée, je résolus de faire fortune d'une autre façon. J'avais cru remarquer, aux environs de Quito, un terrain orné de pépites d'or ; j'étudiai scrupuleusement l'endroit, je reconnus une mine et j'en demandai la concession. En vertu des services rendus par moi à la République, la susdite concession me fut accordée. Au bout de six ans d'exploitation, j'avais réalisé la modique somme de quatre millions, et je cédaï ladite exploitation moyennant cent mille piastres, autrement dit cinq cent mille livres par an. Cette cession faile, je suis revenu en France, où mon intention est de me faire un établissement confortable avec mes quatre millions et de vivre de mes cinq cent mille livres de rente. Approuves-tu le projet, filleul? — • Parfaitement. — Or, je n'ai pas d'enfants, pas de parents... ou des arrière-cousins que je ne connais pas même de vue; je ne me marierai jamais; que veux-tu que je fasse de ma fortune, si, toi à qui elle appartient de droit., f

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

^ALVATOi 103 — Capitaine ! — Encore!... si, loi à qui elle appartient de droit, tu commences par refuser les trente-trois mille francs que je t'offre? — J'espère que vous comprendrez ma répugnance, cher parrain. — Non, j'avoue que je ne la comprends pas ; je suis célibataire, je suis démesurément riche, je suis ion second père, je t'oITre une bagatelle, et tii refuses! Mais sais- tu, garçon, que, pour la première fois que nous nous revoyons, tu me fais là une mortelle injure ? — Ce n'est point mon intention. — Que ce soit ou que ce ne soit pas ton intention, dit le capitaine d'un ton pénétré, tu ne m'en as pas moins fait un profond chagrin ! tu ne m'en as pas moins blessé au cœur ! — Pardonnez-moi, cher parrain, dit Pétrus alarmé; mais je m'attendais si peu à cette offre. Que je n'ai pas été maître de moi lorsque je vous ai entendu me la faire, et que je ne l'ai peut-être pas reçue avec toute la recoiinaissance que je vous dois. En ce cas, je vous en fais toutes mes excuses. — Et tu acceptes? — Je ne dis pas cela. ~ Si tu refuses, sais-tu ce que je vais faire? — Non. — - Eh bien, je vais te le dire. Pétrus attendit. Le capitaine tira de la poche décote de son habit un portefeuille qui paraissait grassement garni et ToUvrit. Le portefeuille était bourré de billefe de bahqae. — Je prends trente-trois billeis de banque dans ce. portefeuille, où il y en a deux cents, je les rodle en fâmpo, j'ouvre la fenêtre et je les jette dians la rue. — Et pourquoi faire? déinândâ Pétrus. — Pour te prouver le cas que je fais de ihéi chlITôhâ de papier. Et le capitaine se mit à ndhlër ed tâa)0on «ne douzaine de billets de banque, comme s'il avait afl^iM ^ dû simple papier Joseph. Après quoi, il se leva pour aller le plus sérieusement du monde à la fenêtre. Péti-usTarreia.

MH SALVATOR — Voyons, dit-il, pas de folie, et transigeons. — Trente-trois mille francs ou la mort ! dit le capitaine. — Non pas trente-trois mille francs, attendu que je n'ai pas besoin de trente-trois mille francs. — Trente-trois mille francs ou... — Eh t sacrebleu t écoutez-moi donc è votre tour, ou je vais jurer comme un matelot; je vous prouverai que je suis fils de corsaire, niille sabords ! — L'enfant a dit papa, s'écria Pierre Berthaut ; Dieu est grand ! écoutons ses propositions. — Oui, écoutez. Je suis gêné parce que, comme vous l'avez dit, cher parrain, j'ai fait de folles dépenses. — Il faut bien que jeunesse se passe. — ^Mais je n'eusse point été gêné en faisant ces folles dépenses si, en même temps que je les faisais, je n'eusse été un paresseux. — On ne peut pas toujours travailler. — Mais je suis décidé à me remettre à la besogne. — • Et les amours? Pétrus rougit. — Les amours et le travail peuvent aller de pair; je suis donc décidé à piocher, comme on dit. — Soit, piochons; mais les Anglais, autrement dit les créanciers, en attendant que nous ayons tiré parti de notre pinceau, il faudra les arroser, comme on dit en termes de ardinage. — C'est justement cela. — Eh bien, dit le capitaine en présentant son portefeuille à Pétrus, voilà Tarrosoir, mon garçon ; je ne te force pas la main, prends ce que tu voudras. — A la bonne heure! dit Pétrus, vous devenez raisonnable et je vois que nous allons nous entendre. Pétrus prit dix mille francs et remit le portefeuille à Pierre ^rthaut, qui le suivait du coin de l'œil. — Dix mille (jrancs, fit le capitaine, le premier marchand de peaux de lapin venu t'aurait prêté cette somme à six du cent... A propos, pourquoi ne me parles-tu pas d'intérêts? — Cher parrain, tout simplement parce que je croirais vous offenser. — Pas du tout; et je vais t'en demander, moi, des intérêts, — Faites.

SALVATOR IOS — Je suis arrivé d'hier à Paris avec l'intention d'acheter une maison et de l'aménager du mieux qu'il me sera possible. — Bien. — Mais, avant que j'aie trouvé une coque à ma convenance, il faut bien compter huit jours. — C'est deux mois. — Avant que cette maison soit meublée, il faut bien en compter huit autres. — Mettons-en quinze. — Mettons-en quinze, je ne veux pas te contrarier; cela fait trois semaines. — Vingt-deux jours. — Oh ! ne vas-tu pas me chicaner pour un tour de cadran ? alors, je retire ma proposition. — Quelle proposition ? — Celle que j'allais te faire. — Et pourquoi la retirez-vous ? — Parce que je vois bien qu'avec un caractère aussi taquin que le tien, aussi têtu que le mien, nous ne pouvons pas vivre ensemble. — Vous comptiez donc vivre avec moi ? demanda Pétrus. — Ma foi ! je trouve, dit le capitaine, qu'arrivé depuis hier à l'hôtel du Havre^ j'en ai déjà par-dessus la tête. Je comptais donc te dire : Pétrus, mon cher fils, mon brave garçon, as-tu une chambre, un cabinet, une mansarde, un endroit grand comme cela, où l'on puisse suspendre un hamac ? as-tu cela pour le pauvre capitaine Berthaut Monte-Hauban ? — Comment donc !... s'écria Pétrus enchanté de pouvoir faire à son tour quelque chose pour un homme qui mettait avec tant de simplicité une fortune à sa disposition. — Oui, reprit le capitaine ; mais, tu comprends, si cela t'était désagréable d'une façon ou d'une autre, si cela te gênait le moins du monde... dame, il faudrait le dire. — Comment diable pouvez-vous supposer cela ? — Ah ! c'est que, vois-tu, avec moi, c'est oui ou non ; la franchise sur les lèvres, le cœur sur la main. — Eh bien, le cœur sur la main ! la franchise sur les lèvres>, ici (i) vous dis, cher parrain : Rien ne peut m'être plus agréable que la proposition que vous me faites ; seulement...

ibè SALVÀtôî ~ Seulement, quoi? — Dame, les Jours où j'aurai modèle, les jours où J'aùrét séance... — Compris... compris... Liberté ! h*6er/as/ — Son i voilà que vous parlez arabe à votre tour. — Je parle arabe! c'est donc sans le savoir , Comme M. Jourdain faisait de la prose. — Bon ! voilà que vous citez Molière mainiènanl, En irérité, cher parrain, vous êtes quelquefois d'une érudition qui m'épouvante. J'ai peur que l'on ne vous ait changé en Colombie. Mais revenons, s'il vous plait, à votre désir. — Eh bien, oui, à mon désir, et à mon désir bien vif. Je ne suis point accoutumé à la solitude : l'ai toujours eu autour de moi une douzaine de gaillards Dons vivants et bien vivants, et je me soucie' peu de m'assombrir dans ion hôtel du Havre. J'aime la société, et surtout celle de la jeunesse. Tu dois recevoir ici des artistes et des savants. J'adore les savants et les artistes : les premiers, parce que jô ne les comprends pas; les autres, parce que je les comprends. Vois-tu, filleul, un marin qui n'est pas tout à fait un imbécile sait un peu de tout. Il a appris l'astronomie avec la grande Ourse et l'étoile polaire; la musique avec les sifflements du vent dans les cordages; la peinture avec les soleils couchants. Eh bien, nous parlerons astronomie, musique, peinture, et ta verras que, sur ces différents points, je ne suis pas plus bête que ceux qui en font leur état ! Oh! sois tranquille, à part quelques termes de marine, tu n'auras pas trop à rougir de moi. Au reste, quand je me lancerai par trop, nous conviendrons d'un pavillon que tu .«rboreras, et je mettrai ma langue au capot. — Que dites-vous donc là ? — La vérité; voyons, une dernière fois, la chose te convient-elle ainsi? — C'est-à-dire que j'accepte avec joie. — Bravo! alors, me voilà le plus heureux homme de la (terre; mais, dame, tu sais, quand tu auras besoin d'clre seul, quand viendront les jolis modèles et les grande» dames, je wire de bord. — C'est convenu. — Boni Le capitaine tira sa montre.

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

SALVATOU 107 — Ah! ah! six heures el demie, fit-il. — Oui, dit Pétrus. — Eh bien, où dînes-tu d'habitude, garçon ? — Un peu partout. — Tu as raison, il ne faut mourir nulle part; dîne-l-on toujours bien au Palais-Royal? — Comme on dîne au restaurant... vous savez. — Véfour, Véry, les Frères-Provençaux, cela existe-t-il toujours ? — Plus que jamais. — Allons dinfer par là. — Alors, vous me donnez à dîner? — Je te donne à dinar aujourd'hui; tu me donneras à dîner demain, et ainsi nous serons quittes, monsieur le susceptible. — Laissez-moi changer de redingote et de gants. — Change, garçon, change. Pétrus s'avança vers sa chambre. — A propos... Pétrus se retourna. — Tu me donneras l'adresse de ton tailleur; je veux me faire habiller au goût du jour. Puis, voyant le chapeau de Pétrus à travers la porte de sa chambre entr'ouverte. •— Ah! ah! fit le capitaine, on ne porte donc plus les chapeaux à la Bolivar? — Non, on les porte à la Murillo. — Je garderai cependant le mien, en souvenir du grand homme auquel je dois ma fortune. — C'est d'un bon cœur et d'un grand esprit, mon cher parrain. * — Ah l tu te moques de moi? — Pas le moins du monde. — Va, va, va... ohl j'ai bon dos, moi, et j'en puis porter plus que tu n'en mettras jamais dessus. Mais voyons d'abord, où me loges-tu ? — Au-dessous de moi, si vous voulez; fai là tout un appartement de garçon qui vous ira à ravir, — Garde ton appartement (Je garçon pour une maîtresse qui te (lemandera à être dans ses meubles; moi, je n'ai besoin que d'une chambre» et , nourv^ue, dans cette

108 SALVATOR chambre, il y ait un cadre, des livres, quatre chaises et une mappemonde, je n'ai pas besoin d'autre chose. — Je commence par vous dirte, mon très-cher parrain, que je n'ai aucune maîtresse à mktre en chambre et que vous ne me privez en rien en prenant un appartement que je n'habite pas et qui est destiné à servir de retraite à Jean Hobert le jour de ses premières représentations. — Ahl ahl Jean Robert, un poète à la mode... Oui, oui,)ui, connu. — Comment, connu ? Vous connaissez Jean Robert? — J'ai vu jouer son drame, traduit en espagnol, à Rio e Janeiro; je le connais... Mais, mon cher filleul, tout loup de mer que je suis, il faut que lu saches ceci : c'est que je connais infiniment de gens et de choses. Sous mon air de marin du Danube, Je t'étonnerai plus d'une fois, va! Ainsi l'appartement au-dessous du tien...? — Est à vous. — Cela ne le gêne en rien ? — En rien. — Va donc pour l'appartement de dessous. — Et quand voulez-vous en prendre possession? — Demain... ce soir. — Voulez-vous y coucher ce soir? — Dame, garçon, si cela ne le dérange pas trop... — Bravo, parrain l dit Pétrus en tirant le cordon de la sonneite. — Que fais-tu? — J'appelle mon domestique pour qu'il prépare votre appartement. Le domestique entra et Pétrus lui donna les ordres nécessaires. — Où faut-il que Jean aille prendre vos malles? demanda 'hétrus au capitaine. — Je m'en charge, dit le marin, ^is, à demi voix : — J'ai des adieux à faire à mon hôtesse, dit-il en regar-> dant Pétrus d'un air significatif. — Parrain, dit Pétrus, vous savez que vous pouvez recevoir chez vous qui vous voulez; la maison n'est pas un cloître. ■^ Merci l

SALVATOR 10e Puis, à demi voix, à son tour : — Il paraît, ajouta Pétrus, que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps, à Paris ? ^ Je ne t'avais pas encore retrouvé, mon cher enfant» dit le capitaine : il fallait bien me faire une famille. Le domestique remonta. — L'appartement est tout prêt, dit-il, et il n'y a que de» draps à mettre au lit. — A merveille ! — Attelle, en ce cas. Puis, au capitaine : — En passant devant la porte de votre appartement, ^ voulez- vous entrer? dit-il. — Je ne demande pas mieux, quoique, je le répète, nous soyons assez peu d'Éciles, nous autres vieux écumeurs de mer. Pétrus passa le premier pour montrer le chemin à son hôte, et, ouvrant la porte de fentre-sol, il le fit entrer dans un appartement qui était bien plutôt un nid de petite-maitresse qu'un logis d'étudiant ou de poêle. Le capitaine parut demeurer en extase devant les mille curiosités qui émaillaient les étagères. — Ah ça t c'est un appartement de prince royal que tu m'offres là. — Bon t dit Pétrus , qu'est-ce qu'un appartement de prince royal pour un nabab comme vous ? Au bout âe dix minuies, pendant lesquelles le capitaine ne cessa point de s'extasier, le domestique vint annoncer que le cheval était à la voiture. Le parrain et le filleul descendirent bras dessus, bras dessous. Arrivé devant èa loge du concierge, le capitaine s'arrêta. — Avance ici, lascar! dit-il au portier. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda celui» ci. — Fais-moi le plaisir d'arracher toutes les affiches qui annoncent la vente pour dimanche et de dire aux amateurs qui viendront demain... — Eh bien? demanda le concierge... — Tu leur diras que mon filleul garde ses meubles. — En route t ni* « 7

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

t}0 âALVATOR fi, sautant dans le coupé, qui faille s'elTondrer
aous «on poids : — Aux Frères-Provençaux! cria-l-il. Pétrus i^o^^ derrière
le capitaine, et I9 voiture psrtit rapidement. — Par la carcasse de la
Ccdypso, que nous avons trouée, ton père et mpi, cquime une écumoire, tu
as l^ m Joli cheval, Pétrus, et c'eut été dommage 4e Iq v^dr^l hWVi Où le
capitalnp Berlhaut Monte -Hauban prend des proportions gigantesques. Le
parrain et le filleul s'installèrent dans un des eabineti des Frères-Provençaux
, Ot, sur la demande du eapitaine Monte-Hauban, qui prétendait ne pas s'y
connaître, Pétrus Qommanda le dincnr. ^ Tout ce qu'il y aura de meilleur
dans l'établissement, garçon, tu entends? dit-il à Pétrus. Tu dois être
familiarisé avec les soupcupa doquela^ mon drôle I Les mets les plus chers,
les vins les plus généreux. J'ai entendu parler d'un certain vin de Syracuse
que Ton buvait loi sutrefois. Assure-toi, Pétrus, si ce vin existe toiijpurs; je
sui^ la^ dn ipadàre : j'ai mis cinq ans à er^ tK)ire tout un ab^rgeipent» e(c^
m'en a dégoûté. Pétrus demanda du vin de ^yrçcu^e. Nous ne dopQerons
point la car(Q du dinef que Peines commanda, sur les pressantes instances
de sou parrain. Ce fut un véritable diner de nabab, et le capitaine avoua au
dcsser(qu'il n'avait pas trop uial dioQ. Pétrus le regarda avec étonnement;
car de sa vie, piême

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

cb#3(t^ géiiér^l» gU) »'y connaissait a^^ez cçpepdant, il n'avait (i^stoyé de eetie luxueuse façon. Ce n'était point, au reste, le premier étonnemeiit andonnât pendant quelques instants. Le ciel noir et bas au-dessous duquel il errait depuis quelques jours s'éclairait peu à peu, et Aqit, grâce à TimaginaUon brillante du jeune peintre, par s'illuminer tout à, coup 4gs feux les plus éclatants. Cette vie de luxe, qui lui paraissait la condition nécessaire de son amour princier, lui en«

Il SALVATOR voyait ses parfums les plus doux, ses souffles les plus caressants. Qu'allait-il lui manquer, en effet ? N'avait-il point, eomme la couronne fermée de quatre diadèmes des dauphins de France, n'avait-il point cette quadruple couronne de la jeunesse, du talent, de la richesse et de l'amour? C'était à n'y pas croire. Tombé si bas la veille, toucher tout à coup aux sommets les plus élevés ! Cependant, cela était. Il fallait donc s'accoutumer au bonheur, si imprévu, si improbable qu'il fût. Mais, s'écrieront les délicatesses et les susceptibilités, Pétrus allait donc désormais faire dépendre son bonheur, son génie, sa fortune, du caprice d'un inconnu; il allait donc recevoir l'aumône de la richesse d'une main étrangère? Ce n'est pointainsique vous nous aviez, monsieur le poète, présenté votre jeune ami. Éhl mon Dieu, messieurs les puritains, Je vous ai présenté un cœur et un tempérament de vingt-six ans; je vous ai présenté un homme de génie aux passions ardentes; je vous ai dit qu'il ressemblait à Van Dyck jeune. Rappelezvous les amours de Van Dyck à Gènes, rappelez-vous Van Dyck cherchant la pierre philosophale à Londres. Avant d'accepter l'intervention du marin dans sa vie, Pétrus s'était fait à lui-même toutes les objections que vous nous faites; mais il s'était dit que cet homme n'était pas un étranger, que cette main n'était pas une main inconnue : cet homme était Tami de son père; cette main était celle qui, en versant sur son front l'eau du baptême, avait pris l'engagement de veiller à son bonheur dans ce monde et dans "l'autre. D'ailleurs, l'aide que lui offrait le capitaine était momealanée. Pétrus acceptait, mais à la condition de rendre. Nous l'avons dit, ses tableaux avaient acquis une grande valeur par son repos même; Pétrus pouvait, en travaillant d'une façon raisonnable, gagner ses cinquante mille francs par an; il aurait, avec cette somme, bientôt rendu au parrainfi les dix mille francs que celui-ci lui avait prêtés, et à ses créanciers les vingt ou vingt*cinq mille francs qu'il leur redevait peut-être.

SALVATOR 118 Puis, voyons, supposez un instant que ce parrain inattendu, mais dont on connaissait cependant Texistence, supposez qu'il fût mort là-bas, à Calcutta, à Yalparaiso, à Bogota, aux îles Sandwich; supposez qu'en mourant il eût laissé toute sa fortune à Pétrus, Pétrus eût-il dû la refuser? En pareille circonstance, lecteur sévère, si sévère que fous soyez, refuseriez- vous quatre millions de capital et cinq cent mille livres de renie que vous laisserait, à vous, un parrain, si inconnu, si étranger, si inattendu qu'il fût? Non, vous les accepteriez. £b bien, puisque vous accepteriez quatre millions de capilal et cinq cent mille livres de renie d'un parrain mort, pourquoi n'accepteriez-vous pas dix, quinze, vingt, trente, cinquante, cent mille francs d'un parrain vivant? Autant vaudrait trouver mauvais tous les dénoûments antiques, parce qu'ils sont descendus du ciel dans une machine t Vous me direz que le capitame Monte-Hauban n'était pas un dieu. Si l'or n'est pas un dieu, les dieux sont d'or. Puis joignez à tout cela une passion, c'est-à-dire une folie, tout ce qui remue le cœur, tout ce qui trouble la raison. Aussi quel avenir Pétrus rêva-t-il pendant ces quelques minutes de silence ! quels horizons dorés se développèrent . à ses yeux ! comme il se berça doucement sur les nuages d'azur de l'espérance ! Le capitaine finit par le tirer de sa rêverie. — Eh bien? lui demanda-t-il. Pétrus tressaillit, Ût un elTort et retomba du ciel sur la terre. — Eh bien, dit-il, je suis à vos ordres, mon parrain. — Même pour aller au Théâtre-Français? demanda celui-ci en riant. — Pour aller où vous voudrez. — Ton dévouement est si grand, qu'il mérite d'être récompensé. Eh bien, non, nous n'irons pas au Théâtre-Français : des vers tragiques après boire, et même avant boire, ne sauraient être que d'un médiocre intérêt. Je vais aller chercher ma vaUse, remercier mon hôtesse, et, dans une heure, je suis chez toi. — Vous accompagnerai-je?

Iti SALVÀTOft — Non, Je te rends la liberté ; va h tes afTaîres, si tu as des afTaires nocturnes, — et tu dois en avôî^, mon gaillard I car, avec une tournureetune physionomie comme les tietinea, toutes les femmes doivent être folles de toi. — Oh ! oh! dit Pélrus, vous me Voyez en véritable parrain» c'est-à-dire en second père. — Et gageons, continua le capitaine avec son grbS rire iHoitié vulgaire, moitié narquois, que tu les aimes toutes, ou tu ne serais pas le fils de ton père. Fy a-t-il pas Utl em> pereur romain qui désirait que tous les hommes n'eussent qu'une seule télé pouîr décapiter l'univers d'un seul coup? — Oui, Galigulâ. — Eh bien, ton brave homme de père, tout au contraire de désirer comme ce bandit-là la fin du mdnde, aurait voulu avoir cent bouches pour etnbrâsser cent femmes à la fois. — Je ne suis pas si gourmand que mon père, dit PétrUs en riant, et uoe seule bouche me stiflît, k moi. — Alors, nous sommes amoureux ? — Hélas! fltPétrus. — Bravo! je t'eusse déshérité si tu n'avais pas été amoureux... Et nous sommes payés de retour, cela va sans dire? — Oui... Oh l je suis bien aimé et j'en remercie le ciel. — Tout est pour le mieux... Et belle ? — Belle comme un ange l — Eh bien, mon garçon, j'arrive comme marée en cerême;~ car, en ma qualité d'enfant de la mer, je sais qu'on dit marée en carême et non pas mars en carême, comme Vous dites, vous autres terriens. — Était-ce la dol qui empêchait le mariage de se faire? ~ J'en apporte une, deux, s'il le faut. — Merci celât fois, mon parrain : elle est mariée. — Comment ! malheureux, tu aimes une femme mariée I et la morale donc ? — Mon cher parrain, des ciî*constatîcs font que, toute mariée qu'elle est, je puis l'aimer sans que la morale soit offensée le moins du monde. — Allon^ allons, tti me raconteras ce ronlati. Non? N'en péirlons plus; garde ton secret, mon garçon ; tu me le raconteras quand nous nous connaîtrons davantage, et tu n'auras peut-être pas tout à fait perdu ton temps; je suis un homme

SAL.VATOB 115 de ressources, va t Nous autres vieux loups de mer, nous avons du loisir de reste pour étudier toutes les ruses de guerre ; je pourrai t'elre utile dans Toccasion; mais, provisoirement, motus, n'en parlons plus, t Il est plus aisé de se taire tout â fait que de ne point commencer de parler du moment oii Ton a ouvert la bouche, » comme il est dit dails Y Imitation de Jésus-Christ y livre I^r, chap. XX. Cette citation faillit faire tomber à la renverse Pélrus, |ui vetiait de se leuef. C'était décidément un puits de science que le parrain Pierre, et, si le fameux Puits-qui-parle avait véritablement parlé, il ne se serait certes pas permis de parler rtiieUx que le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban. Il parlait de tout, voyait tout, savait tout comme le Solitaire : astronomie et gastronomie, peinture et médecine, philosophie et littérature; il avait des connaissances universelles, et il était facile de soupçonner qu'il cachait encore plus de choses quil ti'en disait. Pétrus passa une dé ses mains sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à y perler, et Tautre mdin sur ses yeux pour toir, é*i\ était possible, plus (ilâir danâ cette aventure. — Oh ! oh I fit le marin eil tirant un immense chrortomètre de son gousset, il est dix heures ; 11 est temps d'appareiller, mon garçdn. Les deux dîheufs prirent leurs chapeaux et descendirent. La carte du dîner montait à cent soixante et dix francs. Lé capitaine donna deux cents francs 6t laissa les trente francs pour le garçon. La voiture de PétMis stationnait à là porte. Pétrus engagea le capitaine à y monter ; mais celui-ci réftisa, disant (jûll avait envoyé chercher iitte Voittiî*e par le garçon^ pour ne pas priver Pétrus de la sienne. Pétrus eut beau ré.sster^ le capitaine fut inébranlable. La voiture arriva. — A ce soir, mon garçon, dit JPierrë Berthaiit en sautant dans le sapin que lui avait amené le garçon ; mais ne te gêne pas pour rentrer : si je ne te dis pas bonne nuit ce soir, je te dirai bonjour demain matin.— Cocher, Chaussée-d'Antin, hôtel du Havre, dit-il.

116 SALVATOR — A ce soir t répondit Péirus en jetant de la main un adieu au capitaine. Puis, se penchant à l'oreille du cocher : — Où vous savez, dit-il. Et les deux voitures partirent en sens inverse, la voiture du capitaine remontant la rive droite, la voiture de Pétrus traversant la Seine au pont des Tuileries et remontant la rive gauche jusqu'au boulevard des Invalides. Le lecteur le moins perspicace s'était bien douté, nous Tespérons, que c'était là qu'allait le jeune homme. La voiture l'arrêta à l'angle du boulevard et de la rue de Sèvres, laquelle, comme on sait, est parallèle à la rue Plumet. Arrivé là, Pétrus ouvrit lui-même son coupé et sauta légèrement à terre. Puis, laissant au cocher le soin de refermer la portière, il commença sous les fenêtres de Régina sa promenade accoutumée. Toutes les persiennes étaient fermées, excepté les deux Persiennes de la chambre à coucher. C'était l'habitude de Régina de laisser ses persiennes ouvertes, afin que les premiers rayons du jour vinssent la réveiller. Les doubles rideaux étaient baissés ; mais la lampe qui était pendue à la rosace du plafond éclairait les rideaux de façon qu'il pût voir passer et repasser la silhouette de la jeune femme, comme on voit sur les draps blancs les personnages de verre des lanternes magiques. Le front de la jeune femme était penché et elle se promenait lentement dans la chambre, le coude droit dans sa main gauche et le bas de la figure appuyé dans sa main droite. C'était l'attitude de la rêverie dans son expression la plus gracieuse. A quoi rêvait-elle ? Oh ! la chose est bien facile à deviner. A l'amour qu'elle avait pour Pétrus, à l'amour que Pétrus avait pour elle. A quoi peut rêver, en effet, une jeune femme quand cet ange en prières qu'on appelle un amant étend vers elle ses deux bras protecteurs ?

SALVATOR 117 Et lui, que venait-il lui dire, à cette belle rêveuse qui ne le savait point là ? Il venait lui raconter les féeries de la soirée, lui dire sa joie, lui faire part en pensée, sinon en paroles, de sa bonne fortune, accoutumé qu'il était, ne vivant qu'en elle, que par elle et pour elle, à rapporter à elle tout ce qui lui arrivait de gai ou de triste, d'heureux ou de malheureux* n se promena une heure environ et ne s'éloigna qu'après avoir vu s'éteindre la lampe de Régina. Puis, l'obscurité s'étant faite, il lui envoya à deux mains toute sorte d'heureux rêves et reprit le chemin de la rue de l'Ouest, le cœur rempli des émotions les plus douces. En arrivant chez lui, il trouva le capitaine Pierre Berthaut déjà carrément installé dans son appartement. LXXXVI lies rêves de Pétms, En rentrant chez lui, Pétrus eut la curiosité de voir comment son hôte était aménagé, comme lui-même disait en termes de marine. Il frappa doucement à la porte, ne voulant pas tirer son parrain du sommeil si celui-ci dormait ; mais sans doute il ne dormait pas, ou avait le sommeil bien léger, car à peine les trois coups d'usage, également espacés, eurent-ils retenti sur la porte, qu'une vigoureuse voix de basse-taille \jtM • -» Entrez I Le capitaine était déjà dans son cadre, coiffé d'un foulard qui, après lui avoir enveloppé la tête, lui passait sous le CCN1* T.

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

118 SALVATOK Celle précaution nocturne était sans doute prise pour imprimer aux cheveux et à la barbe le pli qu'ils avaient adopté le jour. Il tenait à la main un livre pris à la bibliothèque où il paraissait faire ses délices. Pétrus jeta un coup d'œil à la dérobée sur le volume, afin de se faire une idée des goûts littéraires de son parrain et de se rendre compte à lui-même de ce problème : à savoir, si Pierre Berthaut était pour la vieille ou la nouvelle école ! Le livre que lisait Pierre Berthaut, c'étaient les Fables de la Fontaine » ^ Ah ! & h) Ht Pétrus, déjà couché, cherchait à part lui ? — Oui, répondit celui-ci, et ornementé d'un fil, comme tu vois, filleul. — Vous trouvez le lit bon ? — Non. — Comment, non ? — Nous autres vieux loups de mer, nous sommes habitués à coucher sur la dure : c'est te dire, mon filleul, que je serai peut-être un peu trop douillettement ici ; mais bah ! je m'y habituerai : on s'habitue à tout, même au bien. Pétrus fit à part lui cette réflexion que son parrain employait un peu trop fréquemment peut-être cette locution : c Nous autres vieux loups de mer. > Mais, comme, dans la conversation, Pierre Berthaut était, ainsi qu'on l'a pu voir, d'une certaine sobriété sur les autres termes de marine, il passa par là-dessus, et, en vérité, c'était justice, car ce tic était plutôt dû à de si bonnes qualités, que Pétrus eût eu mauvaise grâce à faire, sous ce rapport, la moindre récrimination. En conséquence, chassant le léger riuage qui venait de passer sur son esprit : — Alors, il ne vous manque rien ? demanda Pétrus. — Absolument rien ! la cabine d'un vieux capitaine d'amiral n'est pas à beaucoup près, aussi bien aménagée que ce prétendu appartement de garçon, et cela me rajeunit de quatre ou cinq lustres. — Libre à vous, cher parrain, d'être si jeune, de vous y rajeunir jusqu'à la fin de vos jours. — Ma foi ! maintenant que j'en ai l'âge, je ne dis pas tant, tiens,

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

SALVATOU iiiè Quoique, dou3 autres vieux loups de mer, nous aimions assez lo changement. Pé^rus ne put réprimer une légère grimace. —Ah! oui, fit le capitaine, mon tic; oui, mus autres vieux,.. Vais 3ois tranquille, je m'en corrigerai. — Oh ! vous éies parfaitement libre. "-Non, non, je connais mes défauts, va! d'ailleurs, tii n'es pas le premier qui mn reproche cette mauvaise habitude. — Remarquez que je ne vous reproche, au contraire, ah* solument rien. — Mon garçon, un homme habitué à lire dans le ciel l'orage vingt-quatre heures d'avance, se rend compte du moindre nuage. Sois donc tranquille, encore une fois; à partir de ce moment je me surveillerai, surtout quand il y aura du monde. — Mais, en vérité, je suis confus... — De quoi? de ce que ton parrain, tout capitaine qu'il se vante d'être, n'est qu'un matelot mal dégrossi dans sa forme? Mais ic cœur est bon, et l'on t'en donnera la preuve, entendstu, garçon?... Maintenant, va te coucher; demain, il fera jour, et noua parlerons de tes petites affaires d'intérêt; seulement, avoue que tu ne t'attendais guère ce matin à voir arriver ton parrain a cheval sur un gaUon. — Vous m'en voyez abasourdi, ébloui, fasciné; j'avoue que^ si je ne vous voyais pas devant moi en chair et en w, je me soutiendrais à moi-même que j'ai rôvé. — N'est-ce pas? dii sans l'ombre d'orgueil le capitaine. Puis, baissant tristement la lêie, et devenant pensif», il prononça les mots suivants avec une profonde mélanoolie : -* fh bien, mon tilleul, tu me croiras si tu veux, mais j'aimerais mieux avoir un talent quel qu'il fut, ou — puisque je suis en train de souhaiter^ souhaitons rimpoasible, •j ^n laliiDI eomme le tien, que de posséder cea trésôn» inépuisables. Je ne pense pas une seule fois k eette iremeose fofyUioe sans me dire à lOKil-iitéffle ces vers 4» bdtia Foniaioe... ft, montrant son livre posé sur la table de nuit t •>• Ml fof si U grtfilMr lie itoultf retidëtff hvttifitl Cm dcMX divinil^ D'tecoîAeot à BM f œnx i Que des bieDi pen eerUim, qM'uo pUUir pm tn«)g«iU«. . ^ ' -^ Ited! heil fit Fétraa ifirëiquànt ^\f\ étfffit aMsM disposé à combattre l'opinion du capitaine.

190 SALVATOR — Heu I heu t répéta celui-ci avec la même inflexion ; e'est-è-dire que, si Je ne t'avais pas retrouvé, j'étais empêtré positivement; je ne savais que faire de toute cette fortune; j'eusse fondé sans doute quelque pieuse Institution, quelque nuiison de retraite pour les marins infirmes ou les rois exilés; mais je t'ai retrouvé et je puis dire comme Oreste: Ha tniUM ▼ » prendre ime liée Bovraltot St, sur ce, va te coucher! — Ma foi, je vous obéis, et de grand cœur même; car lemain, il faut que je me lève de bonne heure : la vente est annoncée pour dimanche, et je dois prévenir le commissairepriseur; sans quoi, samedi, il viendrait tout enlever. — Enlever quoi ? — Les meubles. — Les meubles I répéta le capitaine. — Oh l rassurez-vous, fit en riant Pétrus, votre appartement est réservé. — N'importe! enlever tes meubles, mon garçon ! dit le capitaine en fronçant énergiquement le sourcil ; je voudrais bien voir qu'un particulier quelconque, fût-ce le mousse d'un commissaire-priseur, vint enlever quelque chose ici sans ma permission ! Mille sabords ! je ferais de sa peau une jolie toile à voile. — Vous n'aurez pas cette peine, mon parrain. — Ce n'en serait pas une, ce serait un plaisir. Allons ! bonne nuit et à demain ! Attends-toi, du reste, à ce que j'aille te réveiller; car, nous autres vieux loups... — allons, bon l voilà que je retombe dans mon tic! — car, nous autres marins, nous avons l'habitude de nous lever à la fine pointe dtt jour. Embrasse-moi donc et va te coucher. Cette fois, Pètrus obéit. Il embrassa chaleureusement le eapitaine et monta chez lui. Il va sans dire que, toute la nuit, il rêva Potose, Golcond% Eldorado. Dans son rêve, ou plutôt dans la première partie de so^ fève, le capitaine lui apparut dans un nuage étincelant, comme le génie des diamants et des mines ! Aussi passa-t^il la première partie de l» nuit dans un

SALVÂTOR 121 songe ravissant y féerique, accidenté comme un conte arabe; mais ce qui' domina toute cette fantasmagorie, l'étoile qui rayonna dans ce ciel lumineux, ce fut Régina, dans les cheveux de laquelle lui, Pétrus, égrenait, fleurs étincelantes, les diamants des deux Indes. Disons, toutefois, que la locution familière de son parrain, « nous autres vieux loups de mer, » ne lui revenait point du tout, ou plutôt lui revenait incessamment à la pensée comme une vilaine tache dans un diamant de la plus belle eau. Le lendemain de cette journée fantastique, à la plus fine pointe du jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le capitaine Monte-Hauban ouvrait l'œil à la lueur d'un rayon matinal qui filtrait à travers les persiennes ; il consulta son chronomètre. Il n'était pas encore quatre heures du matin. Il se fit un scrupule sans doute d'aller réveiller son filleul à cette heure encore plus nocturne que matinale, et, décidé à lutter contre ce triomphant rayon de soleil qui entrait ainsi chez lui sans se faire annoncer, il tourna le nez le long de la muraille et ferma les yeux avec une espèce de grognement qui annonçait une profonde détermination de reprendre son sommeil. L'homme propose et Dieu dispose. Soit que ce fût son heure habituelle de s'éveiller, soit qu'il ne jouit pas d'une conscience sereine, le capitaine ne put se rendormir, et, au bout de dix minutes, avec un juron des mieux accentués, il sauta à bas du lit. Les soins de sa toilette le préoccupèrent d'abord assez longuement. Il donna le tour à ses cheveux, le pli à sa barbe; puis il s'habilla de pied en cap. Il était quatre heures et demie lorsque le capitaine eut mis le dernier coup de main à sa toilette. Sa toilette finie, il parut retomber dans le même embarras. Que faire en attendant une heure moins excentrique? Se promener. Le capitaine se promena donc pendant un quart d'heure environ : il fit dix ou douze fois le tour de sa chambre en long et en large comme le malade imaginaire; puis, fatigué sans doute de cet exercice, il ouvrit la fenêtre qui donnait

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

125 SÀLVATOtI sur ie boulevard Montparnasse et aspira Vafr
frais du matin en écoutant le ramage des oiseaux qui faisaient, en chantant,
leur toilette du matin dans les arbres. Mais il fut bientôt rassasié de la brise
matinale» bientôt blasé sur le chant des oiseaux. Il arpenta de nouveau sa
chambre; mais il épuisa bien vite encore cette distraction qu'il connaissait.
Se mettre à cheval sur son siège lui parut sans doute un divertissement
nouveau ; car, apercevant une haute chaise de chêne, il Tenfourcha et siffla
un de ces airs maritimes comme ceux, probablement, qui ravissaient
l'équipage de sa corvette; aussi les oiseaux du boulevard, ni plus ni moins
que les oiseaux de mer, se turent pour Tëcouter. Une fois cette gymnastique
labiale épuisée, le capitaine fit clapper sa langue, comme si la symphonie
eût desséohé Ion palais. Èi^fin, après avoir répété cet exercice cinq ou six
fois d0 suite, il prononça d'un ton mélancolique ees quatre syllabes: — Il
fait très-soif! Alors, il sembla réfléchir et chercher un moyen de re«» médier
à cet inconvénient qu'il venait de signaler. Tout à coup, se frappant assez
vigoureusement le frofit pour être un instant étonné lui-même de la force
dU odup qu'il se portait : — Mais, se dit-il, suis-je assez brutal d'un côté et
assei bête de l'autre! Commetit, moti capitaine, il y a une hèùfé que tu es sur
le pont, et tu as oublié que la soute aux vins, autrement dit le cellier, se
trouvait juste ëu-dessous de toi. Il ouvrit doucement la porte et descendit sur
la pointe du pied les douze ou quinze marches qui conduisaient au cellier.
C'était, pour un cellier de garçon, un fort beaii cellier, ma foi, bien garni...
sinon d'un choix très-varié. Il y avait trois ou quatre crus de bordeaux et de
bourgogne, mais des plus tins. Il suflit au capitaine de jeter, à la lueur du rat
de cave qu'il tira de sa poche, un rapide coup d'oeil sur une pile de
bouteilles, pour reconnaître, à leurs cous allongés, un choix de vins de
Bordeaux. Il tira délicatement un flacon, l'éleva à la hauteur de son

SALVATOR 123 ceil, porta son rat de éave derrière» et reconnut du vin blanc. — Bon pour tuer le ver! dit-il. Puis, tirant une seconde bouteille au même tas, il referma doucement la porte du cellier*, et remonta chci: lui à pa§ de loup. — Si le vin est boq, dît le capitaine eh fermant la porte de sa chambre, et en posait avec une précaution infinie les bouteilles sîir sa table, je pourrai un peu plus patiemment attendre le réveil de mon filleul. Il prit sur la toilette le verre qui lui avait servi à se rincer la bouche, l'essuya avec la plus minutieuse attention ^ afm que l'odeur de Teau de Botot ne vînt pas neutraliser le parfum du bordeaux, et, rapprochant une chaise, il s'assit devant la table. ^ tin autre, dit-il en fourrant la liialn dans lé poche de son immense pantalon à la cosaque et en tirant un couteau à manche de corne, orné de plusieurs lames et ^e^forcÔ de toute sorte d'accessoires, — un autre serait bien empêché, ayant deux bouteilles devait lui, de tie pouvoir, comme Tanlique Tantale, les déguster feiite d'un tire-bouchôn ; mais, nous autres vieux loups dé méir^ continua le capitaine en souriant d'un air goguenard, nous ne sommés embarrassés de rien, et nous avons asseâs l'hëbitude de houâ ëtnbarquer avec armes et bagages. Ce disant, il attira à lui, avec un soin et un respect infinis, l'immense bouchon hors de la bouteiUe; puis, rapprochant soi! nez de Torifice du goulot : — Ah! bigre! s'écria-t-il, parfumé, ma foi! il est pâi*fumé! Si son ramage ressemble à son plumage, nous allons avoir ensemble une conversation qui ne manquera pas de charmes l Il se versa un demi-verre et le flaira encore un moment avant de le porter h ses lèvres. — Parfum tout i^ fait exquis l rpùrmîtrà-t-il eiï l'avalant. Puis, posant le verre sur la iable, il ajouta : — C'est véritabiernent du grave premièi*e!... Oh ! ôh! si la vin rouge ressemble au vin blanc, j'ai là, par ma foi, un filleul dont je n'aurai aucunement à rougir. Je lui dirai, dès son réveili d'emmagasiçier quelques paniers de ce riche vin dans ma chambre; de cette façon, je pourrai en bbiire è

124 SALVATOa moD cou cher comme è mo lever; car, enflu, je ne vois pas, puisque le vin blanc tue le ver le matin, pourquoi il ne Tenterrerait pas le soir. Et le capitaine absorba ainsi, sans paraître y songer, en moins d'une heure, les deux bouteilles de bordeaux, ne se reposant de boire que pour faire sur le vin blanc en particulier les plus judicieuses réflexions. Ce soliloque et cette sollbeuverie, si l'on* nous permet de forger un mot pour représenter l'action d'un homme qui boit tout seul, conduisirent le capitaine jusqu'à six heures du matiR. Arrivé la, il s'impatienta et recommença à arpenter sa chambre de plus belle. Il regarda sa montre. Elle marquait six heures et demie. Juste en ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonnait six heures. Le capitaine secoua la tête. — Tl est six heures et demie, dit-il , et c'est Thorloge du Val-de-Grâce qui doit avoir tort. Puis, philosophiquement, il ajouta : — Au reste, que peut-on attendre de bon de l'horloge d'un hôpital ? Enfln, après quelques instants d'attente : — Allons, allons, dit-il, mon filleul m'a dit qu'il désirait être réveillé de bonne heure; ce sera donc agir selon ses intentions que d'entrer dans sa chambre. Sans doute vaisje le troubler au milieu d'un rêve d'or; mais, ma foi, tant pis I Ayant dit, il monta, en sifflant un air, l'étage qui séparait l'entre-sol du premier. La clef était sur la porte et de l'atelier et de la chambre à cou cher. — Oh! oh! fit le capitaine en voyant cette sécurité, jeunesse! imprudente jeunesse! Puis, tout doucement, il ouvrit d'abord la porte de l'atelier, passa sa tête par rentre-bâillement et regarda. L'atelier était vide. Le capitaine respira bruyamment et referma la porte aussi doucement que possible. Mais, si doucement qu'il la refermât, les gonds crièrent.

SALYATOR 125 — Voilà une porte qui a besoin d'être huilée, murmura le capitaine. Puis il alla à celle de la chambre de Pétrus et l'ouvrit avec les mêmes précautions. Celle-là ne faisait pas le moindre bruit en s'ouvrant et en se fermant, et, comme le plancher était garni d'un excellent tapis de Smyrne sourd et moelleux, le vieux loup de fner put pénétrer dans la chambre à coucher et arriver jusqu'au lit de Pétrus sans que celui-ci se fût éveillé. Pétrus était couché les bras et les jambes hors du lit, comme si, dans le rêve qui l'agitait, il avait tenté des efforts pour se lever. Or, dans cette position, Pétrus avait une ressemblance incontestable avec l'enfant de la fable qui dort auprès d'un puits. Le capitaine, qui, dans certains moments, était savant jusqu'au pédarisme, saisit la situation au collet, et, secouant le bras de son filleul comme si celui-ci était Tenfant et qu'il fût, lui, la Fortune : « Mon mignon, lui dit-il Je vous laufe la tie. Soyez une autre fois plus sage, je Toai priel Si TOUS fussiez tombé, Ton s'en fût pris à moi... » Peut-être allait-il poursuivre plus loin la citation; mais, réveillé en sursaut, Pétrus ouvrit de grands yeux eflarés, et, voyant le capitaine debout devant lui, il étendit la main vers un trophée d'armes qui faisait au fond de son lit un ornement et une défense, en arracha un yatagan, et sans doute en eût frappé le marin sans autre explication, si celui-ci ne lui eût arrêté le bras. — Tout beau, garçon I tout beaul comme dit M. Corneille. Peste! comme tu y vas quand tu as le cauchemar; car tu as le cauchemar, avoue-le. ^ Ah! parrain, s'écria Pétrus, que je suis content que vous m'ayez réveillé I — Vraiment ? — Oui, vous l'avez dit, j'avais le cauchemar, et un ter* rible cauchemar, allez ! — Que rêvais-tu donc, garçon? -T- Ah! c'est absurde.

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

126 SÀLVATOR — Bon! je parie que tu rêvais qiiè j'étais reparti pour les Indes ? — Non : si j'eusse rêvé cela, j'eusse été fort content, au c/^Q traire. - Gomment, fort content? Sais-tu que ce n'est point galant, ce que tu me dis là ? •*^ Ah! si vous saviez ce que je rêvais! continua Pétrus on essuyant la sueur qui lui coulait du front. — Voyons, conte-moi cela en t'habiliant, dit le capitaine avec cet accent de bonhomie qu'il savait si bien prendre dans l'occasion ; cela me divertira. --- Oh! non, ma foil mon rêvé est par tropstupide. — Bon I est-ce que tu crois, garçon, que, nous autm loups de mer , nous ne sommes point de taille è tout entendre ? — Aïe! dit tout bas Pétrus, voilà ce diable do loup de mer qui revient. Puis, tout haut : — Vous le voulez ? — Sans doute, je le veux, puisque je te le demande. — A votre guise; mats j'eusse préféré garder cela pour moi seul. — Je suis sûr que tu as rêvé que je mangeais de la chair humaine, dit en riant le marin* — SI ce n'était que cela... — Tribord et bâbord 1 s'écria le capitaine; mais ce serait cependant déjà un joli petit rêve. — C'est pis que cela. — Va donc ! — Eh bien, quand vous m'avez réveillé... — Quand je t'ai réveillé ? — Je rêvais que vous m'assassinie2. — Tu aâ rêvé que je t'assassinais? — A la lettre. — Parole d'honneur? — Parole d'honneur ! — Eh bien, tu peu* dire que tu as une ftère chance, toi, garçon. — Comment cela? — « Rêve de mort, rêve d'or, » disent les Indiens, qui se

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

SALVÀtÔfe . 127 connaissent en or et en mort. Tu es vériiableiiiiient ûh garçon privilégié, Pétrus. — Vraiment î — J'ai rêvé cela une fois aussi^ garçon; ^t sais-tu ce qui m'est arrivé le lendemain? —]Spn, ma foi. — Éh bien, le lendemain de la iiuit oii j'étais assassiné en songe, •— et c'était ton père qui m'assassinait, vois ce que c'est que les rêves! —j'aidai ton père a capturer le SaintSébastien, vaisseau portugais venant de Sumatra et tout chargé de roupies. Ton père Seul, pdtl^ sa part de prise, a toiichê six cent mille liVreà, et moi cent tniile écus. Voilà ce qui arrive trois fois sur quatre, garçon» lorsqu'on a la chance de rêver que l'on v6Us assassine. L XXXVII Pétrus et 868 hOies. Pétrus se leva et sonna même avant de B'habiUer« Le domestique entra^ — Qu'on attelle, dit Pétrus; je sortirai oe matin avant de d^euner. Puis le jeune homme se mit à sa toilette. A huit heures, on vint le prévenir que le cheval était à la voiture. «- Vous êtes cheis vous^ dit Pétrus au capitaine : chambre à coucher, atelier^ boudoir sont a votre disposition. «- Oh! ehl garçon, même l'atelier? dit le capitaine. — L'atelier surtout» — C'est bien le moins que vous jouissiei. p0r la vue des biihuts, des potiches et des ^bleaux qu« vous m'avez conservés.

138 8ÂLVÂT0R — Eh bien^ je te demande, tant que cela ne te gênera point» de me tenir dans Tatelier. — Tenez-vous dans l'atelier, excepté au moment... vous savez ? » — Oui, où tu auras modèle ou séance. Ck>nvenu I —

SàLVATOR 129 taigne, Descartes, Kant, SpiDosa, chez les modernes, — voilà mes lectures favorites, à moi ! — Mon cher parrain, dit Pétrus en riant. Je vous avoue que j'ai beaucoup entendu parler des messieurs qui font vos délices, mais qu'à part Platon et Socrate, chez les anciens, et Montaigne, chez les modernes, je n'ai eu aucune relation avec les autres. Cependant, comme j'ai un libraire qui achète iSs pièces de mon ami Jean Robert et qui me vend les Odes et Ballades d'Hugo, les Méditations de Lamartine et les Poèmes d'Alfred de Vigny, je lui dirai, en passant, de vous envoyer une collection des philosophes. Je ne les lirai pas plus que je ne les lis; mais je les ferai relier, et leurs noms brilleront dans ma bibliothèque comme des étoiles fixes au milieu des nébuleuses. — Eh bien , va, garçon 1 et donne dix livres de ma part au commis pour couper les pages ; j'ai les nerfs d'une telle susceptibilité, que je n'ai jamais pu m'astreindre à cette besogne-là. Pétrus jeta un dernier signe de la main au parrain Pierre et s'élança hors de l'appartement. Le parrain Pierre resta à la même place, l'œil fixe et l'oreille au guet, jusqu'à ce qu'il eût entendu le roulement de la voiture qui s'éloignait. Alors, relevant et secouant la tête, il enfonça ses deux mains dans ses poches et passa en fredonnant de la chambre à coucher dans l'atelier. Là, en véritable amateur qu'il était, chaque meuble devint l'objet de son investigation particulière. Il ouvrit tous les tiroirs d'un vieux secrétaire Louis XV et les sonda pour savoir s'ils n'avaient pas de double fond. Un chiffonnier de bois de rose subit le même inventaire, et, comme il paraissait fort adroit à découvrir les secrets, le capitaine, en appuyant dans ce chiffonnier ou plutôt sous ' ce chiffonnier d'une certaine façon, fit jaillir de sa base un tiroir parfaitement invisible, si invisible, que, selon toute probabilité, ni le marchand qui l'avait vendu à Pétrus, ni Pétrus lui-même, n'en avaient jamais soupçonné l'existence. Ce tiroir contenait des papiers et des lettres. Les papiers étaient des rouleaux d'assignats. Il y en avait pour cinq cent mille francs à peu près, qui pouvaient peser une livre et demie valant quatre sous.

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

[30 84LY4TQR Les l^hitçes épient une corrQspppdkince poliliqye
§i\ ppftaient la date de ilⁱ k 1798. Il paraît quq |ç capitaine avait (e plus
gcant) mépris pour (ûs papiers et pour les lettres au\$ dates
révQiutionnairo[^]; car, après s'être assuré de l'identité des ups e(dei[^] 9Ulres,
il repoussff le tiroir du pied avec upe telle adressa, que le tiroir se referma
pour n'être peut-être ouvert que quiqse qu trente ans après, comme cela
venait de lui cirriver. Maib |e pieuble auquel le capitaio[^] attacha une
attention toute particulière Tut le bahut dans lequel Pétrus reofermât les
lettres de Régina. Ces lettres, comme nous l'avons dit» étaient déposées
49ns uo' petit coffro de fer, merveilleux ouvrage du temps de Louis XIII. Ce
coffre était scellé à l'intérieur du bahut et ne pouvait s'enlever; bonne
précaution, pour le cas où un amateur eût pi) être tenté par ce chef-d'œuvre
de serrurerie. Le capitaine .était sans doute un grand amateur de ees sortes
de bijoux; car, après avoir tenté de le soulever, — sans doute pour le
rapprocher de la lumière, — et s'être aperçu qu'il était inamovible, il en
examina les différentes parties et surtout la serrure avec le plus grand soin.
Ce soin l'occupa jusqu'au moment où il entendit la voiture de Pétrus
s'arrêter devant la porte. Il referma alors vivement le bahut, prit le premier
livre venu dans la bibliothèque et s'enfonça dans une causeuse. Pétrus
rentrait au cpmble de la joie : il avait été che? tous ses fournisseurs pour
porter à chacun un [^]-ppmpte selon sa créance, et chacun avait été touché de
la peine que prenait M. le vicomte Iferbel de venir lui-même apporter un
argent qu'on aurait très-bien été çl[^]ercher chez U* le vicomte, dont,
d'ailleurs, on u'élait pîoint inquiet, Quelques-uns hasardèrent \x[^] mot de
ce[^]te Y(m(e [^]Qj[^]i il9 avaient entendu parler; Riais Pétrus, [^]n fougissai[^]t
légèrement, répondit qu'il y avait du vrai \^ 4[^]dans, qu'up instant il avait eu
l'intention de reqouveler son q[^]obilier. en vendaq^t l'ancien; mais qu'au
rnoipent de se séparer de ipeubles qu'il aimait comme de vieux arpis, il
avait eu dCt3 regrets (|ui ressemblaient 9 des r[^]morç[^]s. On s'èxias[^]§i sur ([^]
bon cœqr ie M. le v[^]coi[^]tç, çt ç[^] fut [^]

ULV4TQ» Ul qui lui QRilAii ^s service pour le C8\$ où il
reynieodrait sur sa résolution de garder un vieux mobilier. Péuus ra|^p§rt9it
prte de trois mill9 francs ot s'ôtdit créé un nouveau crédit de quatre ou cinq
mois. D^iei à quatre ou cinq mois« il gagnerait quavante mille francs.
Admitable puissance de l'argent 1 Pétrus, grftee à la liasse de billets qu'on
lui avait vus dana les mains, pouvait maintenant acheter pour cent mille
francs de meubles à trois ans de crédit t Pétrus, les mains vides, n'eût pas
obtenu quinze jours pour ceux qu'il avait achetés. Le jeune homme tendit
les deux mains au capitaine ; il avait le cœur plein de joie et ses derniers
scrupules s'étaient endormis. Le capitaine parut sortir d'une profonde
rêverie, et ë tout ce que put lui dire son filleul ne répondit que ces mots : —
A quelle heure déjeune-t-on ici ? — A l'heure que l'on veut, cher parrain,
répondit Pétrus. — Alors, déjeunons, dit Pierre Berlhaut. Mais, auparavant,
Pétrus avait une question à faire. Il 9onna son domestique. Jean entra.
Pétrus échangea avec lui un coiy) d*œil. Jean ût un signe affirqialif. — Eh
bien, alors? demanda Pétrus. Jean désigna le marin du coin de rœi|. — Bah!
dit Pétrus, donne! donne 1 Jean s'approcha de son maître, et, d'un petit
portefeuille de cuir de Russie qui paraissait fait exprès pour Tofûce qu'il
remplissait qu ce moment, tira une petite lettre coquettement pliée. Pétrus la
prit avidement, la décacheta et la lut. Puis, de sa poche, il tira un
poriefeuie semblable, y prit une lettre de la veille probablement, l'y
remplaça par celle qu'il venait de recevoir, et, allant au babut, 11 ouvrit,
avec une petite clef qu'il portait à son cou, le coffret de fer, dans lequel,
après l'avoir furtivement baisée, il laissa tomber la lettre dont il se séparait.
Alors, refermant le coffret avec soin, il se retourna vers

1S3 8ALYAT0R Sb capitaine» qui Tavait suivi du regard avec rattention la ^\\xs profonde. — Maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez déjeuner, parrain... •— A dix heures du matin, je veux toujours, répondit celui-ci. — Eh bien, alors, la voiture est en bas, et, à mon tour, je vous offre un déjeuner d'étudiant au café de l'Odéon. ~~ Chez Risbecq ? répondit le marin. — Ah 1 ah! vous connaissez cela? — Mon cher ami, dit le marin, les restaurants et les philosophes sont les deux choses que j'aie le plus profondément étudiées, et je t'en donnerai une preuve en faisant cette fois la carte moi-même. Les deux hommes montèrent en voiture et s'arrêtèrent au café Risbecq. Le marin prit l'escalier sans hésitation, monta au premier, et dit au garçon en repoussant la carte que celui-ci lui présentait : — Douze douzaines d'huîtres, deux biftecks aux pommes de terre, deux turbots à l'huile, poires, raisins et chocolat à l'eau. — Vous avez raison, parrain, dit Pétrus, vous êtes un grand philosophe et un vrai gourmand. Ce à quoi le capitaine ajouta avec le même sang-froid : ' — Sau terne première avec les huîtres, beaune première avec le reste du déjeuner. — Un bouteille de chaque r demanda le garçon. — On verra, selon le cru. Pendant ce temps, le concierge de Pétrus renvoyait les nombreux amateurs désappointés, en leur disant que son maître avait changé d'avis et que la vente n'avait plus lieu.

SALVATOIA 133 LXXXVIII Quoellefi furent les opiDions des trois amis sur le capitahiê. Après le déjeuner^ le capitaine envoya chercher par le garçon une voiture de remise , et, comme Pétrus lui demandait : — Nous ne rentrons pas ensemble? — Boni dit le capitaine, et cet hôtel qu'il faut que j'achète. — C'est juste, répondit Pétrus; voulez- vous que je vous aide dans vos recherches ? — J'ai mes affaires et tu as les tiennes, — ne fût-ce que de répondre à la petite lettre que tu as reçue ce matin; — d'ailleurs, je suis un esprit assez fantasque, je ne sais pas même si un hôtel bâti sur mes plans me plairait huit jours ; juge ce que serait un hôtel acheté au goût d'un autre... Je n'y ouvrirais même pas mes malles. Pétrus commençait à connaître assez intimement son parrain pour comprendre qu'il fallait, pour rester bien avec lui, le laisser maître absolu de sa volonté. Il se contenta donc de lui dire : — Allez, parrain; vous savez qu'à quelque heure que vouf reveniez, vous serez le bienvenu. Le capitaine fit un petit signe de tête qui voulait dire : « Pardieu! » et sauta dans son remise. Pétrus rentra chez lui, le cœur léger comme une plume. Il rencontra Ludovic, et reconnut à l'instant même, à la tristesse de son visage, qu'il devait lui être arrivé quelque malheur. nu 8

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

En effet, Ludovic venait annoncer à son ami la disparition de Rose-de-Noël. Pétrus commença par plaindre le jeune docteur; puis ces mots s'échappèrent naturellement de sa bouche : — As-tu vu Salvator ? — Oui, répondit Ludovic. — Eh bien ? — Eh bien, j'ai trouvé Salvator calme et sévère comme toujours; il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre. — Quel a-t-il dit ? — Il m'a dit : c Je retrouverai Rose-de-Noël, Ludovic; mais ce sera pour la mettre dans un couvent où vous ne la verrez que comme médecin, ou quand vous serez décidé à la prendre comme femme. L'aimez-vous ? — • — Et que lui as-tu répondu ? demanda Pétrus. — La vérité, ami : c'est que j'aime cet enfant de toute mon âme ! Je me suis attaché à elle non pas comme le lierre au chêne, mais comme le chêne au lierre ; je n'ai donc pas hésité, c Salvator, ai-je répondu, si vous m'en rendez Rose-de-Noël, sur ma parole, le jour où elle aura quinze ans, Rose-de-Noël sera ma femme ! — illicite ou pauvre ? » a ajouté Salvator. J'hésitai. Ce n'était pas le plaisir qui m'arrêtait, c'était le mot riche... Comment ! riche ou pauvre ? répétais-je. — Oui, riche ou pauvre ? reprit Salvator. Vous savez bien que Rose-de-Noël est une enfant perdue ou une enfant trouvée; vous savez bien qu'en d'autres termes, elle a connu Roland; or, Roland est un chiefo d'aristocrate; il se pourrait donc que Rose-de-Noël reconnût un jour qui elle est, et il y a autant de chance pour qu'elle soit riche que pour qu'elle soit pauvre; la prenez-vous les yeux fermés ? — Mais les parents de Rose-de-Noël, en supposant le cas où elle les retrouverait, voudront-ils de moi ? — Ludovic, me dit Salvator, cela me regarde. Prenez-vous Rose-de-Noël pour femme, riche ou pauvre, telle qu'elle sera à quinze ans ? • J'ai tendu la main à Salvator, et me voilà fiancé, mon cher; seulement, Dieu sait où est la pauvre en Tant 1 — Et Salvator, où est-il ? — Je l'ignore; il quitte Paris, je crois; il m'a demandé sept ou huit jours pour s'occuper des recherches que nécessite la disparition de Rose-de-Noël et m'a donné

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

SALVATOR 185 VOUS chez lut, hieît^cdn, jeudi prochain. Hais, toi, voyons, que fais-tii? que t*esl-il arrivé? Tu as changé d'avis, à ce qu'il piâraît ? Pélrus, dans l'enthousiasme, raconta à Ludovic révéiiemeht de la veillé dans tous ses détails ; mais ee dernier, sceptique cooitue utl médecin, ne s'en rapporta pas à ië simple parole de son ami, il voulut des preuves. ^étrus lui fr^nta les deux hillets de banque qui lui restaient, des dix que lui avait prêtés le capitaine. Ludovic prit utl des deux billets, l'examina avec la plus scruiuleûse attention. — Eh bien, demanda Pélrus, est-ce qu'il serait apocryphe, par hiââtd? et la signature Garât serait-elte fatisse? • — Xon, répondit Ludovic; quoique j'aie, dans ma vie» peu vu et peu tâtiché de billets de banque, celui-ei me pe-» rail de bon alôî. — Eh bien, après ? — Je te dirai, cher ami, que je crois peu aux oncles qui arrivent d'Amérique et encore moins aux parrains ; il faudrait raconter cela à Salvator. — Mais, répliqua vivement Pétrus, ne viens-tu pas de me dire que Salvator sera absent de Paris pendant quelques jours et ne rentrera que jeudi prochain ? — C'est vrai, répondit Ludovic; mais tu nous le feras cotinaître, n'est-ce pas, ton nabab? — Pardieu I c'est de droit, fit Pétrus. Maintenant, qui de nous deux verra le premier Jean Robert ? — Moi, dit Ludovic : je vais à sa répétition, — Eh bien, raconte-lui le capitaine. — Quel capitaine? — Le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, moii parrain. — En as-tu écrit à ton père ? — De qui ? — De ton parrain. — Tu comprends bien que c'a été ma première idée ; niais Pierre Berthaut veut lui faire une surprise et m'a supplié de me taire de ce côté-là. Ludovic secoua la tête. — Tu continues de douter? dertianda téirus. — La ciiose me parait si extraordinaire t

136 SALVATOR — Elle m'a paru bien plus extraordinaire qu'à toi ; il m'a semblé et il me semble encore que je fais tout simplement un rêve. Chatouille-moi, Ludovic ! quoique, je te l'avoue, j'ai grand-peur de me réveiller. — N'importe, reprit Ludovic, esprit plus positif que ses deux compagnons, c'est malheureux que Salvator ne soit pas là ! >- Oui^ sans doute, dit Pétrus en posant la main sur l'épaule de son ami, oui, c'est malheureux ; mais, que veux-tu. Ludovic ! il ne peut pas y avoir pour moi de malheur plus grand que celui auquel j'étais condamné. Je ne sais où les nouveaux événements me mèneront ; mais je sais une chose : c'est qu'ils me détournent de la pente où me faisaient rouler les anciens. Or, au bas de la pente était le malheur. L'autre pente est-elle aussi rapide ? se termine-t-elle par un précipice ? Je n'en sais rien ; mais, sur celle-là, au moins, je tiens les yeux fermés, et, si je me réveille au fond de l'abîme, j'aurai, avant d'arriver là, traversé du moins le pays de l'espérance et du bonheur. — Allons, soit ! Te rappelles-tu Jean Robert, qui, le soir du mardi gras, demandait du roman à Salvator ? En voilà Comptons : d'abord Salvator et Fragola, — passé inconnu, — mais roman dans le présent ; Justin et Mina, roman ; Carmélite et Colomben, roman, roman sombre et triste, mais roman ; Jean Robert et madame de Maraude, roman, le plus gai de tous, riant aux yeux de saphir et aux lèvres de rose, mais roman ; toi et... — Ludovic ! — C'est vrai... roman mystérieux, sombre et doré tout à la fois, mais roman, mon cher, roman ! Enfin, moi et Rosede-Noël, moi, fiancé à une enfant trouvée, reperdue, et que Salvator promet de me retrouver, roman, mon cher, roman ! Il n'y a pas jusqu'à la princesse de Vanvres, jusqu'à la belle Éthante-Lilas qui, elle aussi, ne file son roman, — Comment cela ? — Je l'ai vue passer avant-hier sur les boulevards dans une calèche à quatre chevaux, conduite à la Daumont par deux jockeys à culotte blanche et à veste de velours cerise. Je ne voulais pas la reconnaître, tu comprends bien, et je m'étonnais de la ressemblance ; mais elle m'a fait un signe

SALYATOR 1S7 de la main, et cette main, gantée chez Privât ou chez Boivh), tenait un mouchoir de trois cents francs... roman, Pétrus, romani Maintenant, lesquels de tous ces romans finiront bien ou finiront mal ? Dieu le sait! Adieu, Pétrus; je vais à la répétition de Jean Robert. — Raraène-le. — Je tâcherai; mais pourquoi n'y viens-tu pas avec moi? — Impossible ! il faut que je range l'atelier; j'ai séance dimanche. — Alors, dimanche?... — Dimanche, porte close, cher ami, de midi à quatre heures; tout le reste du temps, la porte, le cœur, la main, tout ouvert. Les deux jeunes gens échangèrent encore un adieu et se séparèrent. Pétrus se mit à ranger l'atelier. C'était une grande affaire pour lui que de recevoir Régina. Régina n'était pas venue chez le jeune homme depuis la seule fois qu'elle y fût venue, c'est-à-dire depuis sa visite avec la marquise de la Tournelle. Il est vrai que ce jour-là avait décidé de la vie de Pétrus. Au bout d'une heure, tout était prêt. Au bout d'une heure, non-seulement la toile était posée sur le chevalet, mais encore le portrait était esquissé. La petite Abeille, sous un museau, contre un iatanier, au milieu de la végétation tropicale de la serre si bien connue de Pétrus, assise sur un frais gazon, s'amusait à faire un bouquet de ces fleurs fantastiques comme les enfants en cueillent en rêve, et, cela, tout en écoutant chanter un oiseau bleu à moitié perdu dans le feuillage d'un mimosa. Si Pétrus se fût laissé aller à sa verve, l'esquisse faite, il eût pris sa palette, et, le jour même, il eût commencé le tableau, qui, huit jours après, eût été fini. Mais il comprit qu'en procédant ainsi, il escomptait son bonheur, et en fit tout. Seulement, il s'assit en face de sa toile blanche et vit son tableau complètement terminé, comme parfois le poète, avant qu'un mot de son drame soit écrit, le voit représenter depuis la première jusqu'à la dernière scène.

The text on this page is estimated to be only 25.30% accurate

138 SALVATOR C'est ce qu'à bon droit on pourrait appeler le mirage dii génie. Le capitaine ne rentra qu'à huit heures du soir. Il avait couru tous les quartiers neufs pour trouver une maison à acheter; ii s'élaïi informé à tous les écriteaux. Il n'avait rien rencontré qui lui convînt. Il se proposait de continuer les n)êmës courses le lendemain. A partir de ce moment, le capitaine Monte-Hauban s'installa chez son filleul comme s'il eûl été chez lui. Pétrus le présenta à Ludovic et à Jean Robert. Les trolé jeunes gens passèrent avec lui la soirée du samedi, et il fut convenu que, tant qu'il resterait chez Pétrus, on lui consacrerait une soirée par semaine. Quant à la journée, il n'y fallait pas songer. Sous prétexte de chercher un logement dU plutôt une mai8bii, le capitaine décampaît dès le matin après déjeuner et souvent au petit jour. Où allait-il? Dieu ou le diable le savait sans doute; itiais, quanta Pétrus, il l'ignorait absolument. . Jl avait cependant cherehé à l'apprendre, el une ou deux fois, pour le savoir, il avait interrogé son parrain. Um cêlui-oi lui avait fermé la bouche en lui disant : — Ne me questionne pas, garçon; car je ne puis le répondre; c'est un 96cret. Cependant, je dois te dire que Tai)our n'est pas tout à fait étranger à l'histoire. Ne t'inquièle donc pa^ de mo voir absent pendant des journées entières ; je puis disparaître tout à coup pour un jour, pour une nuit, pour plusieurs jours ou pour plusieurs nuits. Comme tous les vieux loups de mer en général, quand je suis bien quelque part, j'y res^e. « Où tu vois ton bien, attache tpn lien, » dit le proverbe. C'est une façon comme une autre de te dire que, si d'aventure je me trouvais bien un de ces soirs ch^ certaine connaissance, je ne rentrerais que le lendemain matin. — Je vous comprends parfaitement, avait dit Pél^us; mais ^oiis faites fort bieii de rne donner ce renseignement. ' — C'est donc convenu, garçon : nous ne notis «-onimes à charge ni l'un ni l'autre; mais, parconti'e, il se peut (jue je passe des joufnéeé entières à la maison; j'ai, à Certaines

SALtAtOR 139 heu^es, besoin de me recueillir et de méditer. Tu serais donc tout à fait gracieux de faire porter dans mon appartement quelques livres de stratégie si tu en as, ou tout simplement d'histoire et de philosophie, eh y ajoutant une douzaine de bouteilles de ton grave. — Tout cela à eï'a chez vous dans une heul'e. Les conventions ainsi arrêtées, l'affaire marcha comme sur des roulettes. Au feste^ repinon des trois jeunes gens sur le capitaine était bien diff^retite. Il était profondément antipathique à Ludovic, Soit que Ludovic, l)artisan du système de Gall et de Lavater, n'eût pas trouvé les lignes de son visage et les protubérances de , son front en rapport direct avec ses paroles; soit que, le cœur rempli des plus chastes pensées, la conversation du capitaine, touthottitne de mer qu'il était, le rejetât trop vivement sur la terre. En somme, comme il avait dit à la première vue, il ne pouvait pas digérer ce compagnon. Jean Robert, fantaisiste à tous crins, ëthëleur passionné du pittoresque, lui avait trouvé un certain cachet d'originalité dans le caractère, et, sans Tadorer précisément, il éprouvait pour lui un certain intérêt. Quant à Pétrus, il était payé pour l'aimer. Il eût été assez mal venu, on en conviendra , de disséquer, comme le faisait Ludovic, un homme qui ne lui demandait pas autre chose que de se laisser combler de r chesses. Disons toutefois que certaines locutions familières aii capitaine, et surtout celle de loup de mer^ lui agaçaient horriblement les oreilles. En somme, comme on le voit, le capitaine n'avait pas excité chez les trois jeunes gens une sympathie absolue ; et, en effet, même pour Jean Robert et Pétrus, les plus disposés à fraterniser avec lui, il était difficile de se livrer complètement à un personnage si fantastique, si complexe que l était le capitaine Pierre Berthaut Monte -Hauban, naïf en apparence, admirant tout, aimant tout, se laissant aller franchement à toutes ses impressions. Certains mots cependant révélaient un homme profondément blasé, n'aimant rien et né croyant à Hen; jovial par Instauts, oit eût dit, en d'autres occasion^, un conducteur

140 SALVATOR de pompes funèbres; c'était un composé des éléments les plus hétérogènes, un mélange inexplicable des qualités les plus brillantes et des plus immondes défauts, des sentiments les plus nobles et des plus basses passions; savant, comme nous l'avons dit, parfois jusqu'au pédantisme, il paraissait par moments l'être le plus ignorant de la création; il peignait admirablement et ne savait pas faire une oreille; il parlait admirablement musique et ne connaissait pas une note; il avait, un matin, demandé qu'on voulût bien, le soir, lui lire les Guelfes et les Gibelins, et, après la lecture, il avait indiqué à Jean Robert le défaut principal du drame avec tant de justesse et de netteté, que celui-ci avait dit: — Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler? — Un aspirant confrère tout au plus, avait modestement répondu le capitaine, quoique je puisse revendiquer ma part de collaboration dans quelques tragédies représentées vers la fin du siècle dernier, et notamment dans la tragédie de Geneviève de Brabant, faite en collaboration avec le citoyen Cécile et représentée pour la première fois au théâtre de la République, le 14 brumaire an vi. Huit jours se passèrent ainsi. On conduisit le capitaine dans tous les théâtres de Paris ; on l'emmena faire une promenade à cheval au bois de Boulogne, exercice dans lequel il se montra un écuyer consommé; enfin, on imagina pour lui tous les genres de divertissements possibles, et le capitaine, touché jusqu'aux larmes, fit entendre à Pétrus qu'avant peu ses deux amis recevraient des marques certaines de sa reconnaissance et de son amitié. LXXXIX Les cabinets particuliers. Le dimanche où devait avoir lieu la première séance du portrait de la petite Abigail, Pétrus attendait dans l'atelier

SALVATOR Ht dès huit heures du matin, quoique ses visiteuses ne dussent arriver qu'à midi. A dix heures, il fit demander au capitaine s'il voulait déjeuner avec lui. Mais Jean lui annonça d'un petit air discret que le capitaine n'était pas rentré depuis la veille. Pétrus éprouva un sentiment de bien-être à l'annonce de cette absence. Il craignait que Régina ne rencontrât le capitaine. Si des natures comme celle de Ludovic, comme celle de Jean Robert, comme la sienne même, éprouvaient parfois de la répugnance devant cet homme, qu'en serait-il donc de l'organisation de Régina? Il lui semblait maintenant qu'il aimerait autant dire qu'il était ruiné et obligé de vendre ses meubles, que d'avouer qu'il avait chance de devenir quatre fois millionnaire en héritant de son parrain. Aussi donna-t-il l'ordre à Jean, si le susdit parrain rentrait pendant que Régina serait dans son atelier, de dire au capitaine qu'il était en séance. Ces précautions prises, il déjeuna les yeux fixés sur la pendule. A onze heures, il fit sa palette le plus lentement possible. A onze heures et demie, il se mit à tracer sa composition au crayon blanc sur la toile. A midi, une voiture s'arrêta devant la porte. Pétrus posa sa palette sur une chaise et courut au haut de l'escalier. Dès le premier jour, le hasard le favorisait. Régina accompagnait seule la petite Abeille. Nous avons dit que Régina, pour le premier jour, avait choisi un dimanche. La marquise de la Tournelle n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'entendre la grand'messe à sa paroisse de Saint-Germain-des-Prés. Régina, pour cette fois, était venue seule avec Abeille. La petite Abeille courut à son ami Pétrus avec toute sorte de démonstrations d'amitié. Il y avait fort longtemps qu'elle ne l'avait vu. Régina tendit la main au peintre. Pétrus prit celle-ci, écarta avec les lèvres la manche

14» SALVATOÏ du gant^ et psr l'ouverture la baisa longueMetit, tendretiieDt, avec ce murmure joyeux dont le bonheur est si g^ahd, qu'il ne saurait demeurer muet. Puis il leur montra les préparatifs faits. Bég:fna adopta complètement la disposition du tâbleâti. Quant h Abeille, elle fut enchantée des fleurs qui i'atleti* daietit. La veille, pour se les procurer, Pétrus avait dêpoiitllé leS serres dû Luxembourg et du jardin des Manies. On entra en séance. taire le portrait de ftégina avait été une joie. Faire celui d'Abeille fut un enivrement I Pour le premier, Régina avait été le modèle. Pour le second, elle était la conseillère. te titre de conseillère lui donnait le droit de s'approcher de Pétrus, de s'appuyer sur son épaule, de disparaître aveo lui derrière la loile. Et alors, dans ces moments rapides comme Téclair, oiaïs brûlants comme lui, les cheveux de la jeune femme eUfleuraien le visage de Pëtrus; ses yeux lui racontaient toutes les féeries de Tamour; ses lèvres le caressaient de cesouiûequi| mourant, Feût rendu à la vie, qui, vivant, le transportait au ciel. t'uis^le conseil donnée Pétrus reprenait son travail d'une main tremblante et en regardant Régina. Mais qu'avait-il besoin de voir Abeille? n'eût-il pas fait le portrait de la petite fille les yeux fermés? Puis il fallait bien dire quelque chose, non pap que les jeunes gens en comprissent la nécessité : il leur eût sulU de ae rogarder et de sourire éternellement; leurs regards et leurs sourires en disaient bien plus que leurs paroles. Cependant, il fallait parier. Alors, Pétrus raconta le disparition de Rose-de-Noël, le désespoir de Ludovic, la promesse de Salvator de la retrouver, le serment étrange fait par Ludovio de l'épouser, fût die piehe I A son tour, Régina raconta que Carmélite s'était fait entendre chez elle à M. Sosihène de la Rochefoucauld, y avait eu un succès d'enthousiasme et avait obtenu son ordre de début à rOpéra.

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

SALVADOR H» Pui\$ Pélrus demanda des nouvelles de {naoame de MaTande. Madame de Marande était toujours la plus heureuse femme ^e la terre. Il est vrai que M. de Marande faisait toute sorte de folies {vourune nouvelie maîtresse; mais il était en même temps si plein d'égards pour sa femme, il la laissait si parfaitement libre de ses actions, que, dans la situation de cœur et d'esprit où se trouvait madame de Marande, elle ne pouvait lui en avoir qu'une profonde reconnaissance. Au reste, les affaires pécuniaires et politiques du banquier marchaient à merveille : il allait partir pour Londres aân de contracter pour TEspagne un emprunt de soixante millions, et il était évident qu'au premier retour que ferait la roi vers l'opinion libérale, il serait nommé ministre. Puis Régina demandait des nouvelles de Fragola. Elle voyait rarement la jeune fille ; comme le fruit dont elle portait le nom se cache sous l'herbe, de même Fragola semblait se cacher dans son bonheur. Pour la voir, il fallait que Régina allât la trouver chez elle. Mais aussi, quand elle y allait, elle en revenait le cœur tranquille et le visage souriant, comme une ondine qui vient de se mirer dans un lac, comme un ange qui vient de se mirer dans le ciel. Pétrus, par Salvcjtor, eq avait de fréquentes nouvelles.]\ n'était donc pas étonnant gue ce fût Régina qui s'informât de Fragola à Pétrus. On comprend avec quelle rapidité passait le temps dans cette douce occupation. Peindre un ravissant visage d'enfant» regarder un ravissant yisiage de jeune femme, écbsinger ave a i'eoiaat des sourires, av^c la jeune femme des regards, des paroles, presque des baisers I La pendule, eq sonnait, attira l'attention de Régina. r- QMatre heures I s'éâria-t-elle. Les jeunes geyis \$q regardèrent. ^ peine le.Mr semblait-il qu'ils fusseiit i'ua près de l'a.. ^ depuis yiRgt minuton. Il fallut se séparer. Mais il y avait séanoé pour le surlendemain, «t, dans la soirée du lundi au mardi, c'esl-à-dire du lendemain ftu s^ r

144 BALVATOR l'endemain, Régina croyait pouvoir donner à Pétrus une heure dans la serre du boulevard des Invalides. Régina sortit avec la petite AbelUa. Pétrus les regarda, penché sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu sous la grande porte. •Puis il courut à la fenêtre pour les voir encore une fois au moment où elles montaient en voiture. Enfin, il suivit la voiture des yeux tant qu'il put la voir. Alors, il referma la porte et la croisée de l'atelier, comme s'il eût craint que le parfum de la visite charmante ne s'évaporât. * Il toucha tous les objets qu'avait touchés Régina, et, en trouvant son mouchoir de batiste garni de point de Bruxelles, son mouchoir qu'elle avait laissé par oubli ou à dessein peut-être, il le prit à deux mains et y plongea son visage pour en respirer le parfum. Il était tout entier absorbé dans ce doux rêve, lorsque le capitaine entra brusquement et avec de grands éclats de joie. Il avait enfin trouvé dans la nouvelle Athènes une maison qui lui convenait. Le lendemain du surlendemain, on en passait l'acte de vente chez le notaire, et, la semaine suivante, on pendait la crémaillère. Pétrus fit au capitaine ses compliments bien sincères. — Ah ! garçon, dit le marin, il paraît que tu es content de me voir déménager? — Moi ? dit Pétrus. Tout au contraire, et la preuve, c'est que vous pouvez conserver votre appartement en garni chez moi, à titre de maison de campagne. — Ma foi, je ne dis pas non, fit le capitaine; mais à condition que je te payerai loyer et que je fixerai moi-même le prix de ce loyer. L'arrangement fut accepté de part et d'autre. Les trois amis avaient rendez-vous ensemble pour dîner. Jean Robert et Ludovic arrivèrent à cinq heures. Ludovic était fort triste; on n'avait aucune nouvelle positive de Rose de Noël ; Salvator n'avait reparu chez lui qu'à de rares et rapides instants pour donner de ses nouvelles à Fragola, qui ne l'attendait que le lendemain au soir ou le surlendemain au matin.

SALVATOR U% Pour distraire Ludovic, à la peine duquel le capitaine paraissait prendre le plus vif intérêt,, il fut résolu que Ton irait dîner chez Legriel, à Saint-Gloud. Ludovic et Pétrus iraient dans le coupé; Jean Robert et > capitaine à cheval. A six heures, on se mit en route; à sept heures moins uc)uart, les quatre compagnons étaient installés dans un ca iinet chez Legrlel. Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie dans le res« taurant ; le cabinet attenant au leur surtout laissait déborder les paroles bruyantes et les rires étincelants. D'abord les nouveaux venus n'y firent point attention. Ils avaient faim, et le bruit des cuillers et des assiettes couvrait presque le bruit des voix et des rires. Mais bientôt Ludovic écouta plus attentivement. C'était^ par conséquent, le plus triste et le moins distrait des trois. U sourit faiblement. — Bon l dit-il, voilà une voix, je pourrais même dire voilà deux voix que je connais t — Est-ce que ce serait la voix de la charmante Rosenle» Noël ? demanda le capitaine. — Non, par malheur, répondit Ludovic avec un soupir; c'est une voix plus joyeuse, mais moins pure. — Et quelle voix est-ce donc ? demanda Pétrus. Un éclat de rire qui parcourut tous les tons de la gamme fit irruption d'un cabinet dans l'autre. Il est vrai que tous ces cabinets qui, en cas de grande réunion, étaient destinés à former une seule chambre, n'étaient séparés que par des panneaux couverts de papiei collé sur toile. — Dans tous les cas, le rire est franc, dit Jean Robert; /en répondrais. -r Oh l tu peux en répondre, cher ami ; car les deux femmes qui sont dans le cabinet voisin, c'est la princesse de Yanvres et la comtesse du Battoir. — Ghante-Lilas ? dirent ensemble les voix des deux amis. — Gbante-Lilas elle-même. Ecoutez plutôt. — Messieurs, dit Jean Robert, qui paraissait légèrement embarrassé, nous est-il bien permis d'écouter ce qui se dit dans la chambre voisine f nu 9

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

t46 8ALVAT0R — Pardieu ! dit Pétrus> du moment où on le dit assez haut pour que nous Tentendions, c'est que ceux qui parlent n'ont pas de secrets. «— Parfaitement jugé, mon filleul, dit Pierre Berthaut, et j'ai là-dessus une théorie exactement semblable à la tienne. Seulement, avec la voix des deux femmes, j'ai cru entendre une voix d'homme. — - Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher capitaine, dit Jean Robert, que toute voix a son écho; seulement, en général, récho delà voix d'une femme est une voix d'homme, tandis que l'écho de la voix d'un homme est une voix de femme. *- Puisque tu es si habile à reconnaître les voix, dit Pétrus à Ludovic, sais-tu quelle est celle de l'homnie ? — Il me semble, dit Ludovic, que je pourrais nommer le eavalier sans plus me tromper que quand j'ai nommé les femmes, et vous-mêmes, si vozis vouliez bien écouter, je crois que vous ne conserveriez pas plus de doute que moi. Les jeunes gens écoutèrent. — Laisse-moi te doqner le démenti le plus poli qu'il soit possible de faire, princesse, disait la voix. — Mais quand je te jure que c'est la vérité pure, la vérité» 4x bon Dieu 1 — Que m'importe que ce soit la vérité, si la vérité est invraisemblable 1 Dis-moi un .mensonge croyable, et je te oroiraL — Demande plutôt à Pâquerette, et tu verras. — Obi la bonne caution! Sophie Arnould qui répond de madame du Barry 1 la comtesse du Battoir qui répond de la princesse de Yanvresl Pâquerette, de Chante-Lilas I — Vous entendez? dil Ludovic. — Nous tirons donc toujours des pétards, monsieur Camille? dit Chanle-Lilas. -. Plus que jamais, princesse 1 et, cette fois-ci, j'ai une raison : c'est en l'honneur de votre hôtel de la rue de la Bruyère, de vos quatre chevaux alezan brûlé, et de vos deux jockeys ctnise, le tout donné gratuitement. — Ne m'en parle pas, je crois qu'il cherche des rosières et que son intenlion est de me faire couronner. -^ Mais non, il te réserve peut-être pour le mariage Mb Imbécile ! puisqu'il est mariée

SALVATÛÂ 147 — Fit priacessel vivre avec un homme maitél c'est bien immoraL — BoQ I qu*est*ce que vous êtes donc» vous? •^ Oii ! moi» je le suis si peu l et puis je ne vis pas avec loi. / — Non, vous dînez avec moi, voilà tout. Oh (monsieur Camille, vous eussiez mieux fait d'épouser la pauvre Carmélite, ou plutôt de lui écrire à temps que vous ne Taimiez plus; elle aurait épousé M. Colomban et ne serait pas vêlué de deuil comme elle est aujourd'hui. Et Chante-Lilas poussa un profond soupir. — Et qui diable voulais-tu qui se doutât de cela? répondit rinsoucieux créole ; on fait la cour à une femme, on est son amant, on n'est pas obligé de Tépouser pour cela. — Les monstres i fit la comtesse du Battoir. — Je n'avais pas pris Carmélite de force» continua le jeune homme, pas plus que toi, Chante-Lilas; voyons, sois franche, t'al-je prise de force? — Oh l monsieur Camille , ne nous comparez pas l'une à l'autre : mademoiselle Carmélite est une honnête fille. — Eh bien, et toi donc? — Oh l moi» je ne suis qu'une bonne fille. ^ Oui, tu as raison, une bonne, une excellente fille. — Et encore, si je n'étais pas tombée de mon âne et si je n'étais pas restée évanouie sur le gazon, ça ne se serait point passé comme cela* — Et avec ton banquier? — Mais, avec mon banquier» puisque ça ne s'est pas passé du tout. — Allons! tu y tiens... Tu sais que Salomon dit qu'il y a trois choses en ce monde qui ne laissent pas de traces : le passage de l'oiseau dans Tair» le passage du serpent sur la pierre, et... le... — Je sais, interrompit Chante-Lilas, qu'avec tout votre esprit vous êtes un sot, monsieur Camille de Rozan, et que j'aime deux fois mieux mon banquier, quoiqu'il m'ait donné cent mille francs, que vous qui ne m'avez rien donné du tout. — Comment l je ne t'ai rien donné du tout, ingrate?... El mon cœur, pour quoi donc le comptes-tu ? — Ohl votre cœur, dit Chante-Lilas en se levant et en

148 6ALVAÎ0R repoussant sa chaise, c'est comme le poulet de carton que j'ai vu servir l'autre jour au théâtre de la Porte-Saint-Martin : on le sert à toutes les représentations et personne ne l'entame jamais. Voyons, demandez si ma voiture est prête. Camille sonna. Le garçon accourut. — L'addition d'abord^ fit le créole, et ensuite demandez si la voiture de madame la princesse est prête. -* Elle attend à la porte. — Me reconduis-tu à Paris, princesse? — Pourquoi pas? ^ Et ton banquier ? -^ Mon banquier me donne toute liberté ; d'ailleurs» h cette heure-ci, il doit être en route pour l'Angleterre. -- Alors, tu profiteras de cela pour me montrer ton hôtel de la rue de la Bruyère. — Avec plaisir. — Eh bien, comtesse du Bataillon, dit Camille, j'espère que voilà une chance qui doit te donner bon espoir. — Ah! ouichel fit Pâquerette, est-ce qu'il y a deux Ma* rands au monde ! — Comment! s'écrièrent ensemble Pétrus et Ludovic, c'est M. de Maraude qui fait ces folies-là pour la princesse de Vanvres! Est-ce vrai, Jean Robert? — Ma foi ! dit Jean Robert en riant, je ne voulais pas vous le nommer ; mais, puisque Pâquerette en a fait l'indiscrétion, je dois dire que j'ai entendu raconter la chose par quelqu'un qui doit être parfaitement informé. En ce moment, la princesse de Vanvres, en toilette ébouriffée, passa devant la fenêtre du cabinet, donnant le bras à Camille de Rozan et suivie par Pâquerette, le chemin n'étant point assez large pour donner passage à la fois aux robes bouffantes des deux femmes.

PALVATOn 149 xc Catastrophe. Le lendemain soir, à dix^ heures, dans l'espérance de la bonne promesse faite par Régine, Pétrus était embusqué derrière le plus gros arbre du boulevard des Invalides qui se trouvât dans le voisinage de la petite porte de l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan. A dix heures cinq minutes, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Nanon parut. Pétrus se glissa dans la grande allée de tilleuls. — Eh bien! eh bien I s'écria la vieille nourrice. — Au rond-point, n'est-ce pas?... n'est-eile pas au rondpoint? — Oh ! vous n'irez pas jusque-là sans la rencontrer I Et, en effet, avant que Pétrus fût au lond de l'allée, son bras était enlacé au bras de Régina. — Oh l que vous êtes bonne, que vous êtes charmante, ma belle Régina, d'avoir tenu votre promesse ! et que je vous remercie et que je vous aime! s'écria le jeune homme. — Eh bien, dit la jeune femme, n'allez-vous point crier cela tout haut! Elle lui mit sur la bouche une belle main que Pétrus baisa avec fureur. — Oh! mon Dieu! qu'avez-vous ce soir? fit Régina. — J'ai que je suis fou d'amour, Régina; j'ai qu'à cette espérance de bonheur que vous m'avez donnée d'avoir un mois de liberté, de vous voir tous les deux jours chez moi, de vous voir le soir ici... — Pas tous les deux jours.

m SiLVATOR — Le plus souvent possible, Régina... Voyons^
aurez-vous le courage, quand mon bonheur sera entre vos mains, de vous en
faire un jeu? — Eh l mon Dieu l reprit la jeune femme^ puisque votre
bonheur, ami, c'est le mien. — Eh bien, vous me demandiez ce que j'avais. -
Oui. — J'ai que j*ai peur; j'ai que je tremble t Tout en venant» tout en
attendant à la porte... — Oh l vous n'avez pas attendu longtemps, — Non,
et je vous en remercie de toute mon âme, Réginal... J'ai qu'en venant, qu'en
vous attendant, il me pas« sait des frissons dans le cœur. «- Pauvre ami ! —
Et je me di3ais : < Oh I je vais la trouver en larmes, désespérée; elle va me
dire : c Pétrus, impossible I je vous f ai reçu pour vous dire ce soir : Je ne
vous verrai pas demain ! i — Eh bien, vous le voyez, ami, au lieu d'être
désespérée et en larmes, je suis joyeuse et souriante; au lieu de vous dire : a
Je ne vous verrai pas demain, > je vous dis : «De^ main, à midi précis,
Pétrus, je serai chez vous. » Seulement, cette fois, je ne serai pas seule avec
la petite Abeille : il y aura la tante; mais, bahl la tante voit mal sans ses
lunettes, et elle est si coquette, qu'elle ne les met que quand elle y est
absolument forcée; la tante s'endort de temps en ternps^ et, quand elle dort,
elle y voit encore moins que quand elle n'a pas de lunettes : eh bien, nos
yeux, nos mains, le frottement de ma robe, mon inclination sur votre épaule
pour étudier la ressemblance de plus près, tout cela, Pétrus, n'est-ce pas
encore de la joie, du bonheur, de l'enivrement, comparé à la douleur de ne
pas nous voir? — Ohl ne pas nous voir, Régina! ne prononcez pas ce mot-là
l C'est le tourment incessant de mon cœur, qu'un moment puisse arriver où
je ne vous verrai plus. Régina haussa légèrement ses belles épaules. — Ne
plus me voir! dit-elle; et quelle puissance an monde peut empêcher que je
ne vous voie? Cet homme? Mais vous savez bien que je n'ai rien à craindre
de lui. Le maréchal, le maréchal seul, s'il apprenait notre amour... Mais qui
le lui dira? Personnel et, le lui dît-on, je nierais, je mentirais, je dirais que ce
n'est pas vrai. Qh I ce sérail

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

SALVATOR 151 bien dur cependant de dire que je ne vous aime pas, mon cher Pélrus, et je ne sais si j'en aurais le courag^e. ^ — Chère Rég^anai Ainsi rien n'est changé ft rambassade? — Rien. *- Il part toujours à la An de cette semaine t — Il est aux Tuileries è cette heure pouf prendre ses dernières instructions. — Pourvu que cela tienne 1 — Gela tiendra; il paraît que c'est résolu en conseil des ministres; oh I si ce n'était pas si ennuyeux de parler politique, je vous dirais la conversation que j'ai entendue entre mon père et M. Rappt, et cela vous rassurerait tout à fait. ^ Oh! dites, dites, chère Régine t du moment où la po-* litique peut avoir cette influence que je vous voie, la politique devient pour moi l'étude la plus intéressante à laquelle l'esprit humain puisse se livrer. — fh bien, l'on est en train dans ce moment-ci de Taïre un nouveau ministère, *- Ah! diable! voilà qui m'explique l'absence de mon ami Salvalor, dit gravement Pélrus : il y travaille. ' ~Pla|t-il? — • Rien; continuez, chère Régine. •—Ce ministère se compose de M. de Martignac, de M. Porlalis, de M. de Caux, de M. Roy; — on avait offert le ' ministère des finances à M. de Maraude, mais il a refusé; — de M. de la Ferronnays, et peut-être de mon père...Mais mon père ne veut pas d'un ministère mixte, d'un ministère de transition, comme il l'appelle. — Ohl Régina, Réglna, la belle chose que la politique , quand c'est vous qui en parlez!... Continuez, je vous écoute. — M. de Chateaubriand, qui était en disgrâce depuis une lettre écrite par lui au roi, trois jours avant la fameuse revue de la garde nationale où Ton a crié : « A bas les ministres 1 > M. de Chateaubriand, qui s'était relire à Rome, au milieu des ruines, va y recevoir ses lettres d'ambassadeur; enfin, il se fait, comme on dit, un revirement de politique. — Et vous, chère Régina, qu'ôles^vous nommée dans tout cela ? -* Moi, je suis nommée gardienne de l'hôtel du boulevard des Invalides, tandis que mon père yat orobablement» être

U% SALVÂTOR nommé gouyeroeur du château, et que M.
Rappt est nommé envoyé extraordinaire près Sa Majesté Nicolas I*^.

SALVATOR 151 Tout à coup, le roulement d'une voiture se fit entendre. Régine releva la télé et prêta Toreille. On entendit la voix du cocher qui criait : — La porte ! La grille s'ouvrit. Le roulement se rapprocha. La voiture entra dans la cour. — Les voilà dit Régine; il faut que j'aille au-devant de mon père. A demain, cher Pétrus! — Oh! mon Dieu ! murmura Pétrus, que je voudrais pouvoir rester ici jusqu'à demain ! — Mais qu'avez-vous donc ? — Je ne sais; je sens un malheur. — Enfant ! Et Régine tendit une seconde fois son front à Pétrus. Pétrus Teffieura des lèvres, et la jeune femme disparut dans les allées sombres en jetant, comme une consolation, ces deux mots à celui qu'elle abandonnait : — A demain ! — A demain! murmura tristement Pétrus, comme si, au lieu d'être une promesse d'amour, ce mot était une menace de malheur. Cinq minutes après, Pétrus entendit des pas qui venaient à lui, et une voix qui l'appelait doucement. C'étaient les pas et la voix de Nanon. — La petite porte est ouverte, dit-elle. — Oui, oui, ma bonne Nanon, répondit Pétrus en faisant un effort pour s'arracher de sa place. Et, tout en envoyant son cœur, sa vie, son âme à Régine dans un baiser, il regagna cette petite porte et sortit sans être vu. Sa voiture l'attendait à cent pas de là. En rentrant, il demanda à son domestique des nouvelles du capitaine. Le capitaine était venu vers les dix heures, avait demandé des nouvelles de Pétrus, et, ayant appris qu'il était sorti, l'avait attendu plus d'une heure dans l'atelier. A onze heures et demie, voyant que Pétrus ne revenait pas, il était rentré dans sa chambre. Pétrus, tourmenté d'une vague inquiétude, descendit et frappa à la porte. 9.

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

tu SALVATOR On ne répondit pas. Pétrus chercha la clef pour ouvrir La clef n'était point sur la porte. Il frappa de nouveau. Même silence. Ou le capitaine dormait» ou il était savli* Pétrus remonta chez lui. Il se promena longtemps de son atelier dans sa chambre. Le capitaine avait laissé sa trace dans râtelier : ia lainfifr brûlait. Un volume de Malebranche était tout ouvert sur la tabie< Pétrus se décida à rentrer dans sa chambre. Ilétoufl'ait : il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air déjà froid de la nuit. Cette fraîcheur nocturne le calma un peu. Enfin, il se coucha. Le sommeil fut long à venir, etj une fois venu, interaiit* tént, fiévreux, agité. Vers cinq heures du matin, cependant, la fatigue l'emporta. A sept heures du matin, on frappa à ia porte. Pétrus vit entrer son domestique. Il se souleva vivement. — Qu'y a-t-ii, Jean? demanda- t-il. — Une dame voilée demande à pariera monsieur, répoftl«. dit celui-ci tout effaré. — Une dame voilée, à moi? — Une dame voilée, à vous. — La connais-tu ? demanda Pétrus. — Oh 1 monsieur, elle n'a pas dit son nom«.. mais... — Mais quoi ? — Je crois bien.. — Que crois-tu ? Voyons, achève. — Je crois bien que c'est madame la princesse. — Tu crois que c'est Régina ? «- J'en suis sûr même. — Régina! s'écria Pétrus en sautant à bas de son lit, et en passant rapidement un pantalon à pieds-^et sa robe de chambre; Régina ici! à cette heure! Il faut qu'il soit arrivé quelque catastrophe I Oh! mes pressentiments! mes près-sentiments 1 Péti'us s'était habillé à la bête.

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

SALVATOR !«§> •— Faites inonteri dit-il; j'atlends dans
Taieller* Le domestique descendit. *- Mon Dieu! mon Dieu! murmurait
Pétras presque fou» vous m'aviez envoyé le pressenlimeat d'un malheur;
mais que peut-il être arrivé? En ce moment, la femme voilée parut sur le
seuil. Le domestique la suivait» Il nes'ét;»it pas trompé. A travet j (e voile,
Pétras reconnut Régina. — Sortez, dit-il au domestique. Jean obéi tel ferma
la poriesur celle qu'il venaitd'introduire. -^ Régina I s'écria Pétras en
s'élançant vers, la jeune femme, qui lui paraissait chanceler, Régina 1 est-ce
bien vous? Régina -r- c'était bien elle — souleva son voile et dit : — C'est
mol, Pétras. Pétras recula de deux pas en voyant le masque de mar»* bre, le
visage pâle jusqu'à la lividité de la comtesse Rappt. Qu'était-il donc arrivé?
XCI Rome. Nos lecteurs voudront bien — du moins telle est notre es
pérance — ajourner pour quelques instants L'es^plication qui va avoir lieu
entre Pétras et Régina, afin de suivre dans soa pèlerinage un des héros de
cette histoire, héros abandonné depuis longtemps et auquel il nous a paru
qu'ils voulaient bien prenure quelque intérêt. Comme il nous est impossible
de le suivre dans sa \ongue course à travers les Alpes, le long des Apennins,
nous sup« poserons que six semaines se sont écoulées depuis que frère
Dominique a pris congé de Salvator sur la route de Fontai*

Ifie SALVATOR nebleau ; qu'il est arrivé depuis huit jours a Rome; que, soit hasard, soit précaution prise d'avance, il a fait d'inutiles efforts pour parvenir jusqu'au pape Léon XII, et qu'en désespoir de cause, il est résolu à recourir à la lettre que lui a remise à cet eitet Salvator. Le lecteur entrera donc avec nous dans la cour du palais Colonna, situé via dei Santi-Aposioli; il montera ai piano fwbile, c'est-à-dire au premier étage; il se glissera, grâce au privilège que le romancier a de pénétrer partout, par les deux battants d'une porte entre-bâillée, et il se trouvera dans le cabinet de l'ambassadeur de France. Le cabinet est simple, tendu de papier vert, avec des rideaux de damas et des meubles de même étoffe et de même couleur. Le seul ornement qu'il y ait dans ce cabinet, autrefois l'un des plus riches en tableaux de Rome, est un portrait du roi de France Charles X. Autour de l'appartement, appuyés aux murailles, sont des tronçons mutilés de colonnes, un bras de femme, un torse d'homme, arrachés à la terre par des fouilles récentes; près d'eux un énorme bloc de marbre grec, et, en face du bureau, un modèle de tombeau. Ce tombeau, d'une forme très-simple, est surmonté d'un buste du Poussin. Le bas-relief représente les Bergers (Tjércadie. Au-dessous du bas«relief, on lit cette inscription : A Nicolas Poussin POUR LA gloire DES ARTS ET l'honneur de LA FRANCE, F.-R. DE Gh« Au bureau, un homme est assis et écrit une dépêche d'une écriture longue et lisible. Cet homme est âgé de soixante ans, à peu près; son IVoni large et proéminent est ombragé de quelques cheveux gris; ses sourcils noirs abritent un œil qui jette des regards pareils à des éclairs; le nez est mince et long, la bouche est mince et iine, le menton est bien dessiné; les joues, brunies par le soleil des longs voyages, sont légèrement marquées de peliic yérole; l'easemble de la physionomie est lier et

SALVATOR 157 doux à la fois; tout indique rhomme de haute intelligence, aux aperçus lumineux et aux décisions rapides; poêle ou soldat, il appartient à la vieille race française, à la race mililante. En effet, cet homme, c'est le poète qui a écrit ELené^ Ataîa, les Martyrs; c'est Thomme d'État qui a publié le pamphlet intitulé Bonaparte et les Bourbons, et qui a critiqué la célèbre ordonnance du 5 septembre dans la brochure De If monarchie selon la Charte; c'est le ministre qui, en 1823, a déclaré la guerre d'Espagne, le diplomate qui a succès* sivement représenté la France à Berlin et à Londres ; c'est le vicomte François-René de Chateaubriand, ambassadeur à Rome. Sa noblesse est vieille .comme la France. Jusqu'au xin« siècle, ses ancêtres ont eu pour armes un semis de plumes de paon au naturel; mais, depuis la bataille de Mansourah, Geoffroy, quatrième du nom, qui portait devant saint Louis le drapeau de la France, s'étant enveloppé dans son drapeau plutôt que de le rendre aux Sarrasins, et ayant reçu plusieurs blessures qui déchirèrent à la fois l'étendard et la chair, saint Louis lui accorda le privilège de l'orner de gueules aux fleurs de lis d'or sans nombre, avec celte devise : MON SANG A T£INT LBS BANNIÈBBS DB FBANGB. Cet homme, c'est le grand seigneur et le poète par excellence; la Providence l'a placé sur la route de la monarchie comme ce prophète dont parle l'historien Joseph, et qui, pendant sept jours, fit le tour des murailles de Jérusalem en criant: c Jérusalem,malheur à toil > et qui, le septième, cria : « A moi malheur I » puis qu'une pierre partie des murailles coupa en deux. La monarchie le hait comme tout ce qui est juste et dit la vérité ; aussi Ta-t-elle éloigné d'elle, tout en ayant l'air de récompenser son dévouement. On a spéculé sur l'artiste : on loi a offert l'ambassade de Rome; il n'a pu résister è l'aimant des ruines, et le voilà ambassadeur à Rome. Que fait-il à Rome? Il suit des yeux la vie de Léon XII, qui s'éteint. Il écrit à madame Récamier, la Béatrix de cet autre Dante,

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

158 SALVÂTOU la Léonor de cet autre poêle; il prépare un monument au Poussin, dont Desprez fera le bas-relief et Lemoyne le buste; enfin, dans ses moments perdus, il fait des fouilles à Torre Vergala, non point avec l'argent du gouvernement, mais avec le sien, bien entendu, et les débris d'antiquités que vous apercevez dans son cabinet, ce sont les produits de ses fouilles. Vous le voyez heureux comme un enfant : la veille, il a gagné à cette loterie des morts, comme il l'appelle, un bloc de marbre grec assez considérable pour faire son buste du Poussin. C'est dans ce moment de joie que la porte s'ouvre, qu'il relève la tête et qu'il demande à l'huissier qui garde cette porte : — Qu'y a-t-il, Gaetano? — Excellence, répond l'huissier, c'est un moine français qui a fait à pied le voyage de Paris à Rome, et qui désire vous parler pour une affaire, dit-il, de la plus haute importance. — Un moine ! répéta l'ambassadeur étonné; et de quel ordre? — Dominicain. — Faites entrer. Et aussitôt il se leva. Il avait, comme tous les grands cœurs, comme tous les grands poètes, le respect profond des choses saintes et des hommes religieux. On put voir alors qu'il était petit de taille, quo sa tête était un peu trop grosse pour son corps, et que, comme tous les descendants des races guerrières dont les ancêtres ont trop porté le casque, il avait le cou légèrement rentré dans les épaules. En apparaissant sur le seuil de la porte, le moine le trouva long debout. Les deux hommes n'eurent besoin que d'échanger un regard pour se connaître, disons mieux, pour se reconnaître. Certains cœurs et certains esprits sont de la même famille : partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent; ils ne se sont jamais vus, c'est vrai; mais les âmes qui ne se sont jamais vues ne se reconnaîtront-elles pas au ciel? Le plus vieux des deux tendit les mains. Le plus jeune s'inclina.

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

SALYATOR tSt Puis le plus Vieux dit au plus jeune avec un sentiment de profond respect : «— Entrez, mon père. Frère Dominique entra. L'ambassadeur fit de l'œil un signe à l'huissier, afin que celui-ci refermât la porte et veillât à ce que nul ne vint les déranger. Le moine tira de sa poitrine une lettre et la remit à M. de Clateaubriand, qui eut à peine jeté les yeux dessus, qu'il reconnut sa propre écriture. •— Une lettre de moi dit-il. — Je n'ai pas trouvé de meilleur introducteur près de Votre Excellence, répondit le moine. *- A mon ami Yaigeneuset... Comment cette lettre est-elle entre vos mains, mon père? — Je la tiens de son fils. Excellence. •^ De son fils? s'écria l'ambassadeur; de Conrad? Le moine fit de la tête un signe affirmatif. — - Pauvre jeune homme! dit mélancoliquement le vieil* lard; je l'ai connu beau, jeune, plein d'espérance : il est mort bien malheureusement, bien fatalement 1 — Comme les autres, vous croyez qu'il est mort, Excellence; mais à vous, l'ami de son père, je puis dire : Il n'est pas mort, il vit et met son respect à vos pieds. L'ambassadeur regarda le moine d'un air stupéfait. Il doutait que ce dernier jouît de sa raison. Le moine comprit le doute qui venait de naître dans l'esprit de son interlocuteur. Il sourit tristement. -^ Je ne suis pas fou, dit-il; ne craignez rien, et surtout ne doutez pas : vous, l'homme initié à tous les mystères, vous devez savoir que la réalité va au delà de toutes les fictions. — Conrad vit? — Oui. — Et que fait-il ? ^ Ceci n'est pas mon secret, c'est le sien, Excellence. •—Quelque chose qu'il fasse, ce doit être une chose grande; je l'ai connu, c'était un grand cœur... Maintenant, comment et pourquoi vous a-t-il remis cette lettre ? Que désirez-vous ? Disposez de moi.

160 SALYATOB — £1 Votre Excellence se met ainsi à ma disposition sans savoir à qui elle parle, sans me demander qui je suis 1 — Vous êtes un homme : donc, vous êtes mon frère; vous êtes un prêtre : donc, vous venez de Dieu ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. — Oui; mais, moi, je dois tout vous dire. Il est possible que mon contact soit fatal à qui me touchera. — Mon père, rappelez-vous le Gid... Saint Martin, caché sous les haillons d'un pauvre lépreux, l'appelait à son aide du fond d'un fossé, lui disant : c Seigneur chevalier, prenez pitié d'un pauvre lépreux tombé dans cette fosse, d'où il ne peut sortir; tendez-lui la main : votre main ne risque rien, couverte qu'elle est d'un gantelet de fer. » Le Gid descendit de cheval, s'approcha du fossé, et, tirant son gantelet de fer : • Avec l'aide de Dieu, dil-il, je te donnerai bien la main nue. > Et il lui donna sa main nue, et le pauvre lépreux se transforma en un saint qui le guida vers la vie éternelle. Voici ma main, mon père ; quand on ne veut pas que j'aiUe au danger, il ne faut pas me dire : c Le danger est là. » Le moine garda sa main cachée dans sa longue manche. — ExcUence, dit-il, je suis le fils d'un homme dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous. — Dites ce nom. — Je suis le fils de... Sarranti, condamné à mort il y a deux mois par la cour d'assises de la Seine. L'ambassadeur fit malgré lui un mouvement en arrière. •— On peut être condamné à mort et être innocent. — Pour vol suivi d'assassinat! murmura l'ambassadeur. — Rappelez-vous Galas, rappelez-vous Lesurques; ne soyez pas plus sévère, ou plutôt ne soyez pas plus incrédule que ne l'a été le roi Gharles X. — LeioiGharlesX? — Oui; quand j'ai été le trouver, quand je me suis jeté i ses pieds, quand je lui ai dit : • Sire, j'ai besoin de ^ois mois pour prouver l'innocence de mon père, » il m'a répondu : c Vous avez trois mois ; pas un cheveu ne tombera de 11 tête de votre père avant trois mois. » Et je suis parti, et me voici devant Voire Excellence, à qui je dis : Sur l'honneur du serment, sur la sainteté de ma robe, sur le sang de Notre-Seigneur Jésus-Ghrist, qui a coulé pour nous, je jure à

SALVATOR eet Votre Excellence que mon père est innocent et que la preuve de son innocence est là. Le moine frappa sa poitrine. — Vous avez % sur vous, contre votre cœur, la preuve de rinnocence de votre père« et vous ne la mettez pas au jour! s'écria lepoëte. Le moine secoua la tête. ~ Je ne le puis, ditril. — Qui vous en empêche? — Mon devoir, la robe que je porte; le sceau de fer de la confession est posé sur mes lèvres par la main de la fatalité. — Mais alors il faut voir le saint-père, il faut voir le souverain pontife, il faut voir Sa Sainteté Léon XIL Saint Pierre, dont il est le successeur, a reçu du Christ lui-même le droit de lier et de délier.

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

tes SALYATOft XCII Le soccessenr de laint Pieire. Léon Xn —
Annibal délia Genga , né près de Spolète, le i7 août i760, élu pape le 28
septembre 1823 -* occupait le trône pontifical depuis près de cinq ans.
C'était donc , au jour où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-huit
ans, grand, mince, à Tair triste et se* rein à la fois; se tenant d'habitude dans
un cabinet pauvre, presque sans meubles, vivant, avec son chat, son compa*
gnon le plus habituel , d*un peu de polenta ; se sachant trôB*malade^ se
voyant dépérir avec une résignation presque joyeuse; ayant déjà reçu le
viatique vingt-deux fois, c'està-dire ayant déjà été vingt*deux fois en danger
de mort, et tout disposé à mettre, comme Benoît XIII, son cercueil sous son
lit. Annibal délia Genga avait été nommé sur la désignation de son collègue
le cardinal Severoli, qui , ayant été écarté i\ x pontificat par Texclusion de
l'Autriche, l'indiqua comme ion successeur. Au moment où trente - quatre
votes le firent pape et où les cardinaux qui venaient de le nommer lui
adressaient leurs félicitations, il leva sa robe de pourpre, et, montrant aux
électeurs du conclave ses Jambes enflées : — Comment, s'écria «t-il,
pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous
voulez m'imposer? Il est trop pesant pour moi ; que deviendra l'Église au
milieu de tous ses embarras, lorsque sa direction sera remise aux soins d'un
pape infirme et moribond f

SÀLVÀTOR Itt C'était justement cette qualité d'infirme et de moribond qui valait son exaltation à Léon XII. On n'élit un nouveau pape qu'à la condition qu'il mourra le plus tôt possible, et pas un des deux cent cinquante* quatre successeurs de saint Pierre n'avait encore atteint l'âge du prince des apôtres, — c'est-à-dire vingt-cinq ans de pontificat. Non videlU annos Pétri! tel est le proverbe ou plutôt la prédiction dont on salue l'élection de chaque nouveau pape. En s'imposant le nom de Léon XII, Annibal délia Genga semblait avoir pris le double engagement de mourir vite. Le Florentin Léon XI, élu en 1603, n'avait régné que vingt-sept jours. Et cependant cet homme débile, aux jambes enflées, sembla un instant avoir reçu des mains de saint Paul l'épée de l'Église. Il fit une terrible guerre au brigandage, enlevant tous les paysans d'un village pour les transporter dans son pays natal, à Spolète. Ces paysans étaient accusés d'avoir des relations avec les bandits et un peu d'être bandits eux-mêmes. A partir de ce moment, on n'entendit pas plus parler d'eux que s'ils eussent été transportés à Botany-Bay. D'un autre côté, il s'était montré fort sévère sur les règlements religieux en défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé. Il avait fait un désert de Rome. Or, les Romains de la ville n'ont qu'une ressource : le loyer de leurs maisons. Les Romains de la montagne n'ont qu'un commerce : leurs relations avec les bandits. Il en résultait que, le pape Léon XII ayant ruiné à la fois les Romains de Rome et les habitants de la montagne, le pape Léon XII était à la fois exécré des habitants de la ville et des habitants de la campagne. A sa mort, deux habitants d'Ostie, qui avaient commis le crime de manifester leur sympathie pour le défunt, faillirent être égorgés. Dans sa jeunesse, n'étant pas d'Église et étant appelé le marchesinoy — le petit marquis, — il lui avait été prédit par un astrologue qu'il serait pape un jour,

m SALVATOB Ce fut à la suite de cette prédiction que sa famille le fit entrer dans les ordres. Quel était le fait qui avait donné lieu à la prédiction? Un fait assez étrange et qui ne pouvait découvrir l'avenir qu'à un homme véritablement doué de la double vue. Étant au collège de Spolète, les enfants faisaient une procession à rinsu de leurs professeurs, portant sur un brancard la statue de la Madone. Le petit marquis de la Genga, — ses ancêtres avaient reçu le titre de marquis et la propriété de la terre de la main ût Léon X, — le petit marquis de la Genga, étant le plus beau de tous les enfants^ avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout h coup, on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge glisse de leurs épaules et tombe à terre sans pourtant tomber de la litière improvisée pour elle. Un sorcier prédit alors que l'enfant tombé des épaules de ses camarades en jouant le rôle de la Madone serait pape un jour. Cinquante aUs après, le sorcier mort depuis longtemps, la prophétie se réalisa. Cette beauté qui avait valu à l'enfant l'honneur de jouer le rôle de la Vierge avait, disait-on, plus d'une fois mis en péril l'âme du prêtre. On parlait de deux grandes passions qui avaient épuré sa vie, en supposant qu'elles ne l'eussent pas souillée : l'une pour une noble Romaine, l'autre pour une grande dame ba* varoise. Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il était occupé à faire la chasse aux petits oiseaux dans le jardin du Vatican. La chasse était la seule passion, — le saint-père l'avouait lui-même, — la chasse était la seule passion qu'il n'eût pas vaincue. Les zelanti lui faisaient un crime de cet amusement. Léon XII aimait fort M. de Chateaubriand. Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il se hâta de remettre aux mains de son valet de chambre le fusil à un coup avec lequel il chassait, et^ or

SALVATOR m donnant qu'on introduisit riUuslr visiteur sans le faire attendre une seconde, il se rendit à son cabinet. On introduisit Tambassadeur et son client à travers un corridor noir jusqu'au sanctuaire de Sa Sainteté. Lorsqu'ils parurent sur le seuil de la porte » le pape était déjà assis et attendant. Il se leva et alla au devant du poète. Le poète, selon le cérémonial habituel, et sans vouloir se souvenir de la haute charge dont il était revêtu, le poète mit un genou en terre. Mais Léon XII le releva vivement, ne souffrant point qu'il restât dans cette humble posture, le prit par la main et le conduisit à un fauteuil. Il n'en fut point de même pour Dominique, Le pape le laissa s'agenouiller et baiser le bas de sa robe. Quand le pape se retourna, il vit M. de Chateaubriand déboutât lui fit de nouveau signe de s'asseoir. Mais celui-ci : — Très-saint-père, dit-il, que Votre Béatitude souffTre nonseulement que je reste debout, mais que je me retiré. Je vous ai amené ce jeune homme, qui vient en appeler à vous de la vie de son père. Il a fait quatre cents lieues pour venir, il fera quatre cents lieues pour s'en aller. Il est venu dans l'espérance, et, selon que vous direz oui ou Tton, il s'en ira dans la joie ou dans les larmes. Puis, se retournant vers le jeune moine, qui était demeuré à genoux : — Ayez bon courage, mon père! lui dit-il; je vous laisse avec celui qui est autant au-dessus des rois que les rois sont au-dessus du pauvre mendiant qui nous a demandé l'aumône à la porte du Vatican. — Retournez-vous donc à l'ambassade, demanda le jeune n^oine, presque effrayé d'élre abandonné à ses propres Drees, et nç vous reverrai-je pas? — Oh! si fait, dit en souriant le prolecteur de frère Dominique; je ressens un trop vif intérêt à votre égard pour m'éloigner ainsi. Je vais, avec la permission de Sa Sainteté, vous attendre dans les Stanze. Ne craignez pas de me faire attendre, j'oublierai le temps devant les œuvres de celui qui l'a vaincu.

âee àALVATOft Le pape lui tendit la main, et, mal^ sa résistance»
rembassadeur la lui baisa. Puis ii sortit, laissant face à face le plus haut et le
plus bas degré de l'échelle religieuse : Le pape et le moine. Moïse n'était
pas plus pâle et plus tremblant lorsqu'il se trouva sur le Sinaï, aveuglé par
les rayons de la gloire divine, que ne le devint frère Dominique lorsqu'il se
trouva seul à seul avec Léon XII. Plus il était venu de loin pour chercher
celui qui tenait dans sa main la vie de son père, plus son cœur était plein
d'angoisse et de doute en l'abordant. Le pape n'eut qu'à jeter un regard sur le
beau moine pour comprendre qu'il allait s'évanouir. Il lui tendit la main. -^
Courage, mon fils! lui dit-il; quelque faute, quelque péché, quelque crime
que vous ayez commis, la miséricorde de Dieu est plus grande que toute la
malice humaine. — Je suis un pécheur, étant un homme, ô saint-père!
répondit le dominicain; mais, si je ne suis pas sans péché, j'espère être sans
faute et je suis sûr d'être sans crime. — En effet, il me semble que votre
illustre introducteur m'a dit, mon fils, que vous veniez m'implorer pour
votre père. — Oui| Votre Sainteté, c'est en effet pour mon père que je viens.
— Où est votre père f — Il est en France, il est à Paris. -Que fait-il? —
Condamné par la justice ou plutôt par la méchanceté des hommes, il attend
la mort. — Mon fils, ne nous faisons pas accusateurs de nos juges; Dieu les
jugera sans accusation. — En attendant» mon père est innocent et mon père
va mourir. — Le roi de France est un prince religieux et bon> mon fils ;
pourquoi ne vous êtes- vous pas adressé à lui? — Je me suis adressé à lui ,
et il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il a suspendu le couteau de la
justice pendant trois mois, le temps que je vinsse de Paris à Rome et que je
retournasse de Rome à Paris.

SALVATOR lit — ' Et qu'êtes- vous venu faire à Rome? — Vous le voyez, très-saint-père, me jeter à vos pieds. — Je n'ai pas dans ma main la vie temporelle des sujets du roi Charles X. Mon pouvoir ne s'exerce que sur la vie spirituelle. — Je ne demande pas grâce, très-saint-père, je demande justice. • — De quoi est accusé votre père? » mon fils f — Il est accusé de vol et d'assassinat. ^ Et vous dites qu'il est innocent de ces deux crimes? — Je connais le voleur, je connais l'assassin. — Mais pourquoi ne révélez- vous pas ce terrible secret? — Ce n'est pas le mien : c'est celui de Dieu, c'est celui de la confession. ' Et, en sanglotant, Dominique, prosterné aux pieds du saint-père, frappa le parquet de son front. Léon XII regarda le jeune homme avec un air de profonde commisération. — Et vous êtes venu me dire, mon fils ?... — • Je suis venu vous dire, ô très-saint-père, à vous Tévêque de Rome, le vicaire du Christ, le serviteur de Dieu, je suis venu vous dire: Dois-je laisser mourir mon père quand j'ai là, sur ma poitrine, dans ma main, à vos pieds, la preuve de son innocence? Et le moine déposa aux pieds du souverain pontife, mais couverte d'une enveloppe, mais cachetée, la confession de H. Gérard, écrite de la main de M. Gérard, signée de M. Gérard. Puis, toujours à genoux, les deux mains étendues vers le manuscrit, le regard suppliant, les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, le moine attendit la réponse de son juge. — Vous dites, mon fils, Ht Léon XII d'une voix émue, que cet aveu a été remis en vos mains ? «^ Par le coupable lui-même, très-saint-père» «- A quelle condition ? Le moine poussa un gémissement. -^ A quelle condition ? répéta Léon XII. — A celle de ne le rendre public qu'après sa mort* — Alors, attendez la mort du coupable, mon fils. — Mais mon père... mon père ! Le souverain pontife se tut à son tour.

m - SALVATOR — Mon père va mourir^ sanglota le moine, et mon père est innocent! — Mon fils, répondit le pape d'une voix lente mais ferme, mon fils, périsse un innocent, périssent dix innocents, périsse le monde plutôt qu'un dogme. Dominique se releva le désespoir dans l'âme, mais, chose étrange, le visage calme. Ses lèvres, relevées par le sourire du dédain, burent ses deux dernières larmes. Ses yeux se séchèrent comme si Ton eût passé un fer rouge devant eux. — C'est bien, très-saint père, dit-il, je vois que je n'ai plus rien à espérer en ce monde que de moi-même. — Vous vous trompez, mon fils, dit le pape, car je viens vous dire : Vous ne révélez pas la confession du coupable, et cependant votre père vivra. — Sommes-nous au temps des miracles, très-saint-père? car je ne vois plus maintenant qu'un miracle qui puisse sauver mon père. — Vous vous trompez, mon fils; car, sans que vous me révéliez rien, — le mystère de la confession est sacré pour moi comme pour les autres, — sans que vous me révéliez rien, je puis écrire au roi de France que votre père est innocent, que je le sais, — si c'est un mensonge, je le prendrai sur moi, et j'espère que Dieu me le pardonnera, — et que je lui demande sa grâce. — Sa grâce! vous n'avez pas trouvé un autre mot à dire, très-saint père, et, en effet, il n'y a pas d'autre mot que le mot grâce. Mais on ne fait grâce qu'aux coupables; mon père est innocent, et, pour les innocents, il n'y a pas de grâce. Mon père mourra donc. Et le moine s'inclina respectueusement devant le représentant du Christ. — Pas encore, s'écria Léon XII; ne vous en allez pas encore, mon fils, réfléchissez. Mais Dominique, pliant les genoux : — Une seule faveur, très-saint-père, dit-il, votre bénédiction. — Oh! de grand cœur, mon enfant, s'écria Léon XII. Et il étendit les mains.

SALVATOR 169 — Votre bénédiction in articulo mortis, murmura le moine. Le souverain pontife hésita. ^ Que comptez-vous donc faire, mon enfant? demanda-t-il. — Ceci, très-saint père, c'est mon secret^ plus profond, plus muet, plus terrible que celui de la confession. Léon XII laissa tomber ses deux mains. ^ Je ne puis bénir celui qui me quitte, dit-il, avec d secret qu'il ne peut révéler au vicaire de Jésus-Christ. -* Alors, ce n'est plus votre bénédiction que je vous demande, très-saint-père, ce sont vos prières. — Allez, mon fils, elles ne vous manqueront pas. . * ' Le moine s'inclina et sortit d'un pas ferme, lui qui était entré d'un pas tremblant. Quant au souverain pontife, la force lui manqua, et il se laissa retomber sur son fauteuil de bois en murmurant : — 0 mon Dieu ! veillez sur cet enfant; car il est de la race de ceux avec lesquels on faisait autrefois des martyrs. XCIII Torre-Vergata. Le moine sortit d'un pas grave et lent. Dans l'antichambre, il rencontra un huissier de Sa Sainteté. — Son Excellence le vicomte de Chateaubriand? demanda le moine. — Je suis chargé de vous conduire près de lui, répondit l'huissier. Et il se mit à marcher devant ; le moine le suivit.

1 17u SALVATOR Le poëte» comme il l'avait dit, attendait dans les Stanze de Raphaël, assis en face du Saint Pierre déHvré par V Ange. Dès qu'il entendit ralentir sur le plancher le claquement d'une sandale, il àe retourna. Il avait deviné le moine. En efTety le moine était devant lui. n jeta sur son visage un regard rapide; le visage était calme comme un masque de marbre, mais pâle et froid comme lui. L'homme tout de sensation se sentit frissonner en face de l'homme tout de glace. — Eh bien? demanda le poëte. — Eh bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir, répondit le moine. -> Il a refusé? balbutia M. de Chateaubriand. -^ Oui, et il ne pouvait faire autrement que de refuser. C'est moi qui ai été un insensé de croire un instant que, pour moi, c'est-à-dire pour un pauvre moine, que, pour mon père, c'est-à-dire pour un serviteur de Napoléon, on faillirait à une loi fondamentale de l'Église, à un dogme sorti de la bouche même de Jésus-Christ. — Mais, alors, demanda le poëte en plongeant son regard dans les yeux du moine, alors, votre père mourra? Le moine ne répondit point. — Écoulez, reprit M. de Chateaubriand, voulez-vous m'affirmer que votre père est innocent? — Je vous l'ai affirmé une fois. Si mon père eût été coupable, j'eusse donc menti. — C'est vrai, vous avez raison; excusez-moi. Voici ce que je voulais vous dire. Le silence du moine indiqua qu'il écoutait. — Je connais personnellement CharlesX; c'est un boa et noble cœur. J'allais dire un grand cœur, mais, moi non plus, je ne veux pas nlentir; d'ailleurs, devant Dieu, ceux qui ont été bons l'emporteront peut-être sur ceux qui ont été grands. — Vous allez, interrompit frère Dominique, m'oflrir de demander au roi la grâce de mon père ? -Oui. — Je vous remercie. Cette offre m'a déjà été faite par te souverain pontife, et j'ai refusé.

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

SALVATOR m — Et la raison que vo«i avez donnée à votre refus? — C'est que mon père est condamné à mort» que le roi ne peut que faire grftce aux coupables. Gracié par le roi, je connais mon père, le premier usage qu'il ferait de sa main droite serait de se brûler la cervelle. ; — Mais, alors, demanda le vicomte, que va-t»il arriver? *" -* Dieu, qui lit dans l'avenir et dans mon cœur, le sait , seul. Si le projet que j'ai conçu déplaît à Dieu, Dieu, qui d'un sigi3e peut m'anéantir, fera ce signe, et je tomberai en f poussière. Si, au contraire. Dieu l'approuve, 11 aplanira la route sur laquelle je marcherai. -* Permettez-moi, mon père, dit l'ambassadeur, de rendre cette route moins rude et moins fatigante. «- En payant mon passage sur quelque bâtiment ou dans quelque voilurin? •— Vous appartenez à un ordre pauvre, mon père, et ce n'est point vous offenser que de vous offrir une aumône au nom du pays. — Dans toute autre circonstance, répondit le moine, je recevrais cette aumône au nom de la France ou au vôtre, et je baiserais la main qui me la donnerait. Mais Je suis fait à la fatigue, et, dans la situation d'esprit et de cœur où je suiSi la fatigue est un bien pour moi. *- Sans doute; mais, sur un bâtiment ou dans une diligence, vous irez plus vite* — Pourquoi faire irais-je plus vite ? quel besoin ai-je d'arriver? Que j*arrive la veille du jour fixé pour l'exécution de mon père, c'est tout ce qu'il me faut. J'ai la parole du roi Charles X pour trois mois, je me fie à sa paroles que j'ajr* rive à Paris le quatre-vingt-neuvième jour, et^flarrive à temps. / «- Alors, puisque vous n'avez point hâte, laissez- moi vous oflrir l'hospitalité au palais de France. — Que Votre Excellence me pardonne de ne répondre que par des refus à ses bontés; maiç je pars. — Quand cela? — Aujourd'hui. — A quelle heure? — A l'instant même. — Sans (aire votre prière à Saint-Pierre? ^ Ma prière est faite, et, d'ailleurs, je prie en marchante

f7S 8ALVAT0R — Laissez-moi vous mettre sur la rente, au moins. -«Vous quitter le plus tard possible, après les obligations que je vous ai, sera un grand bonheur pour moi. — Vous me donnerez bien le temps de meure de côté mon habit d'ambassadeur? ^ A Votre Excellence personnellement, je donnerai le temps qu'elle me fera l'honneur de me demander. — Alors, remontons en voiture et repassons par l'ambassade. Le moine fit un signe d'assentiment. La calèche attendait à la porte du Vatican; le moine et l'ambassadeur y montèrent. Pas une parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet; on arriva à l'ambassade. M. de Chateaubriand rentra avec le moine dans son cabi[^] net, après avoir efdressé quelques mots à l'huissier. Puis, de son cabinet, il passa dans sa chambre. A peine la porte de sa chambre était-elle fermée, que l'on apporta une table à deux couverts toute servie. Dix minutes après, M. de Chateaubriand rentra, ayant dépouillé son uniforme et s'étant revêtu de ses habits ordinaires. Il invita frère Dominique à se mettre à table et à manger. — J'ai fait vœu, en partant de Paris, dit le moine, de prendre mes repas debout, de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à mon retour à Paris. — • Pour cette fois, mon père, dit le poêle, je partagerai votre vœu; moi aussi, je ne mange guère que du pain et ne bois guère que de l'eau. Il est vrai que cette eau est l'eau de la fontaine Trevi ! Tous deux mangèrent debout un morceau de pain et burent un verre d'eau. — Partons! dit le premier le poète au moine» — Partons, répéta celui-ci. La voiture attendait. — A Torre-Vergata, dit l'ambassadeur. Puis, se retournant vers le moine : — C'est ma promenade de tous les jours, dit-il; je n'ai donc pas mémo le mérite de me détourner de mon chemin pour vous. La voiture gagna la rue del Corso, la place du Peuple —

SALVATOR 175 OU plutôt du Peuplier, car peuple et peuplier se disent de la même façon en italien — et puis la route de France. On passa près de la ruine intitulée le Tùmheaa de Néron, Tout est Néron à Rome. Voltaire a dit de Henri IV : Le Jeul roi dont le peaple tit gtrdé la mémoire. Néron est le seul empereur dont se souviennent les Romainiy. c Qu'est-ce que ce colosse? — C'est la statue de Néron. — Qu'est-ce que cette tour?— C'est^ la tour de Néron. — Qu'est-ce que ce tombeau ? — C'est le tombeau de Néron. » Et tout cela est dit sans aucune exécution, sans aucune haine. Les Romains'de nos jours lisent peu Tacite. Qui a pu valoir à l'assassin de son frère Britannicus, de sa femme Octavie et de sa mère Agrippine, cette immense popularité? Ne serait-ce point qu'au milieu de tous ses crimes, Néron était artiste? C'est du virtuose et non de l'empereur que le peuple se souvient; non pas du César à la couronne d'or, mais de riiiistrion à la couronne de roses. A une lieue à peu près du tombeau de Néron, la calèche s'arrêta. — Voici où je m'arrête, dit le poète; voulez-vous que la voilure vous conduise plus loia? — Où s'arrêtera Votre Excellence, je m'arrêterai moi-même, mais le temps seulement de lui faire mes adieux. — Alors, adieu, mon père, dit le poète, et Dieu vous conduise 1 — Adieu, mon illustre prolecleuri dit le jeune homme. Je n'oublierai jamais ce que Votre Excellence a fait pour moi, et surtout ce qu'elle a eu le désir de faire. Et le moine fit un pas en arrière, les mains croisées sur sa poitrine. — Ne me donnez-vous point votre bénédiction avant de me quitter? dit le vieillard au jeune homme. Le moine secoua la tête. — Ce matin, dit-il, je pouvais encore bénir; mais, celle après-dinée, avec If^s pensées que j'ai au cœur, la bénédiction serait mauvaise et pourrait bien vous porter malheur. 10.

I 171 SALVàTOR — SoU| mon pèrOï dit le poète. C'est donc moi qui vous bénis. J'use du droit que me donne mon âge. Allez donc, et que pieu soit avec vous I Le moine s'inclina une dernière Cois et prit te chemin de Spolète, Il marcha pendant une demi-heure sans se retourner une fois vers Rome, qu'il quittait pour ne la revoir jamais sans doute, et qui ne semblait pas occuper plus de place dans son esprit que le dernier village de France. Le poêle te suivit des yeux, immobile et muet, tant qu'il put le voir, l'accompagnant de son regard au retour, comme avait fait Salvator au déparL Enfin frère Dominique disparut derrière la petite montée de la Storta. Pas une seute fois le pèlerin de la douleur n'avait retourné la tête. Le poêle lui jeté un dernier soupir, et, la tête basse, les bras inertes» il s'en alla rejoindre un groupe d'hommes qui l'attendaient à gauche de la route, près d'une fouille commencée... Le même soir, il écrivait à madame Récamier: c J'ai besoin de vous écrire, car j'ai le cœur triste. > Cependant, je ne vous parlerai pas de ce qui m'attriste te cœur; mais je vous parlerai de ce qui m'occupe l'esprit: de mes fouilles. Torre-Yergata est un bien de moines, situé à une lieue à peu près du tombeau de Néron, sur la gauche en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le plus > désert. Là est une immense quantité de ruines à fleur de terre recouvertes d'herbes et de chardons. J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en cessant de vous écrire ; j'étais accompagné de Visconti, qui dirige la fouille. Il faisait le plus beau temps du monde; une douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches qui déterraient des tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude, offrait un spectacle digne de vous; je faisais un seul vœu: c'est que vous fussiez là. Je consentirais volontiers à vivre avec vous, sous une tente, au milieu de ces débris. » J'ai mis moi-même la main à l'œuvre; les indices sont excellents; j'espère trouver quelque chose qui me dédom*

SALVATOR m'apportera de l'argent que je mets à cette loterie des morts. Dès le premier jour, j'ai trouvé un bloc de roche grec assez considérable pour faire le buste du Poussin. Hier, nous avons découvert le squelette d'un soldat romain et le bras d'une statue de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la ruine qu'il avait faite; nous avons une grande espérance de retrouver ce matin la statue. Si les débris d'architecture que j'apporte au Jour en valent la peine, je ne les renverserai pas pour vendre les briques, comme on fait ordinairement: je les laisserai debout, et ils porteront mon nom; ils sont du temps de Domitien, nous avons une inscription qui nous l'indique. C'est le beau temps de l'art romain. » Cette île va devenir le but de mes promenades; je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris, et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans à demi nus, tout retombera dans l'oubli et le silence... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés? Il y avait des maîtres et des esclaves, des heureux et des malheureux, de belles personnes que l'on aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres; il y reste quelques oiseaux, et moi, encore pour un temps fort court; nous, nous envoleront bientôt. Dites-moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu des Romains, et ambassadeur auprès de ces prêtres que l'on jetait aux lions ? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit pas ; le bruit de mes pas à Torre-Vergata n'aura éveillé personne, et, quand je serai à mon tour dans le tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de me rapprocher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comitatus le vôtre. » F. DE CHATJSAUBAUN. » La malle qui part tous les jours à six heures du soir de Borne emporta cette lettre, et, vers onze heures de la nuit, laissa entre Baccano et Nepi un pèlerin assis sur une pierre au bord de la route. ..

176 SALYATOR Ce pèlerin, c'était frère Dominique, qui faisait sa première balte sur le chemin de Rome à Paris. XCIV Épltre d'un maître chanteur. Pendant que l'abbé Dominique revient à Paris, le cœur brisé par le sombre résultat de son pèlerinage, que nos lecteurs nous permettent de les conduire rue Maçon, chez Saivator. Là, ils apprendront quel terrible événement avait amené, à sept heures du matin, Régina chez Pétrus. Saivator, absent depuis quelques jours, venait de rentrer chez lui, lorsqu'il fut interrompu au milieu des tendresses de Fragola et des caresses de Roland, par trois coups frappés à la porte. A cette manière de frapper, il reconnut un des trois amis; il alla ouvrir: c'était Pétrus. Saivator recula de deux pas devant la figure décomposée du jeune homme. Il lui prit vivement les deux mains. — Mon ami, lui dit-il, il vient de vous arriver un grand malheur, n'est-ce pas? — Un malheur irréparable, répondit Pétrus d'une voix presque intelligible. — Je ne connais qu'un malheur irréparable répondit gravement Saivator: c'est la perte de notre honneur, et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai autant de foi dans le vôtre que dans le mien. — Merci, répondit affectueusement Pétrus en serrant énergiquement les mains de son ami.

SALVATOR m — Voyons, maintenant; nous sommes des hommes, parlons en hommes. Que vous est-il arrivé, Pétrus ? demanda Salvator. — Lisez 9 répondit le jeune peintre en présentant à son ami une lettre toute chiffonnée et qui avait été profondément trempée de larmes. Salvator prit la lettre» la déplia, tout en regardant Pétrus. Puis , reportant ses yeux du jeune homme sur le papier » il lut : A la princesse Régina de la Motte^H Un homme, un scélérat, un misérable, un coquin digne du plus horrible châtement, a trouvé par hasard, dit-il. chez M. Pétrus, onze lettres signées du nom de Régina , comtesse de Brignoles. Il sait bien, madame, que vous n'êtes pas comtesse de Brignoles; votre noblesse est bien autrement ancienne que celle de ces dignes marchands de prunes; mais il dit que, si vous pouvez nier le nom, vous

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

Salvator ne pouvait pas oser réécriture. J'ignore par quelle fatalité ces lettres sont tombées dans ses mains ; mais je suis à même de vous renseigner sur le prix exorbitant qu'il met à leur restitution... >

Salvator regarda Pétrus comme pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce commencement de l'épître. — Obtenez, lisez, lisez, dit Pétrus, nous ne sommes pas au bout. Salvator continua : . « Il ne demande pas moins que la somme insensée de cinq cent mille francs, qui, enlevée d'une fortune comme la vôtre, fera un déficit à peine visible, tandis que, dans ses mains, elle assurera la tranquillité de toute sa vie... » En voyant ce chiffre, Salvator fronça si durement le sourcil, que Pétrus s'écria, d'une voix étouffée et en cachant son visage entre ses mains : — N'est-ce pas, c'est horrible ? — Horrible, en effet ! répondit Salvator en secouant tristement la tête. Hais, de cette voix calme que semblait ne devoir point troubler la chute du monde, il continua : < Ce misérable dit, madame, pour justifier le prix exorbitant qu'il met à ces précieuses lettres, que chaque épître, contenant une moyenne de cinquante lignes, ne peut s'estimer, vu la beauté et la condition de la personne qui les a écrites, moins de cinquante mille francs ; ce qui met chaque ligne à mille francs et les onze lettres à cinq cent cinquante mille francs. 9 Ne vous effrayez cependant pas trop, madame; vous verrez tout à l'heure que mon ami, — ai-je dit mon ami ? Je voulais dire que le misérable réduisait ses prétentions à cinq cent mille francs. » Quelques observations que j'aie pu lui faire, quelques prières, quelques supplications, quelques menaces même que j'aie pu lui adresser, non-seulement il a persisté dans son exécrable projet, mais encore il a soutenu que, vu les sentiments de toute nature, exprimés dans ces épîtres, et dont la publication mettrait en péril l'honneur de l'empereur le comte

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

8ÂLVAT0R 170 Rappt et les précieux jours de H. le ibaréchal de h VotteHoudan^ cinq cent mille livres étaient une véritable bagatelle. *J'ai été obligé de me rendre à cette péremptoire raison. 3 Ah! madame, il y a de bien grands coquins dans notre pauvre monde ! > J'ai donc la douleur de vous annoncer qu'après avoir cherché inutilement tous les moyens imaginables de parer à cette catastrophe,, vous n'avez, à mon avis, qu'un seul moyen d'assurer le repos de votre famille : c'est d'en passer par où veut cet indigne scélérat. » Donc, voici les propositions qu'il a Thonneur de vous faire, et que j'ai l'honneur de vous transmettre en son nom, souhaitant et espérant, madame, qu'en passant par laboucho d'un loyal et vertueux gentilhomme, les paroles de ce coquin âeffé perdront une partie de leur amertume. jt II demande donc cinq cent mille francs^ et, pour vous prouver sa loyauté et son désintéressement, — le cœur humain est un inextricable dédale, qui n'a d'équivalent que l'abus, que parfois on fait de la langue, — et pour vous prouver, répéterai-je, sa loyauté et son désintéressement, il offre de vous remettre d'abord une première lettre sans conditions, afin que, si vous avez l'aveuglement de conserver quelque doute, ce doute vous soit enlevé, et il me charge» en conséquence, de la joindre à cette épître. ^*

480 SALVATOft t Voilà comment il ne pousse qu'à cinq cent mille francs une prétention qu'il eût pu élever à cinq cent cinquante mille. > Il pense, au reste, qu'après vous avoir donné une preuve si éclatante de sa bonne foi, vous ne douterez plus de la franchise ultérieure qu'il mettra dans ses relations avec vous. » Si ces conditions sont acceptées, ce dont il ne doute pas, il vous prie de mettre, ce soir, en signe de consentement, une bougie à la dernière fenêtre de votre pa Villon. V Il sera sous cette fenêtre à minuit sonnant. » Ce premier point arrêté, il vous supplie de vous trouver, le lendemain, à la même heure, derrière la grille de votre jardin, du côté du boulevard des Invalides. » Un homme dont la vue ne devra aucunement vous ef. frayer, car autant son cœur roule de noires perfidies, autans son visage trompeur porte de douceur et d'innocence, un homme s'approchera de la grille et vous montrera de loin un paquet de lettres. 1 Vous, madame, de loin aussi, vous montrerez le premier paquet de cinquante mille francs, en billets de banque, soit de mille, soit de cinq mille francs. Cette démonstration de votre part sera la preuve que vous avez compris. Il fera alors trois pas vers vous, vous ferez trois pas vers lui, et, en même temps qu'il avancera sa main, vous étendrez la vôtre; alors vous lui remettrez le prix de la première épître, et lui vous remettra Tépllrre. 9 il sera ainsi fait avec la même régularité pour la deuxième, la troisième, enfin, jusqu'à la dixième inclusivement. » Il croit, madame, que les mauvais jours qu'il traversa en compagnie de toute la France, la cherté des vivres, Taug' mentation exorbitante du prix des loyers, les cris déchirants d'une famille nombreuse et arfamée sont autant de motifs^ sinon sullisants^ du moins spécieux, pour justifier ou tout au moins atténuer la hardiesse de sa requête. Quant à celui qui se charge, d'une façon tout à fait désintéressée, d'être l'inlrmédiaire de ce misérable près do ivous, il se prosterne bien humblement à vos pieds, vous

SALVATOR 181 suppliant une troisième fois, madame, de lecompler au nombre de vos plus dévoués et de vos plus respectueux serviteurs. » Comte Ebgolano ***. » — Voilà, en effet, un grand misérable I dit Salvator de sa voix calme et douce. — Ohl oui, un infâme coquin! reprit Pétrus les dents et les poings serrés. — Et que comptez-vous faire? demanda Salvator regardant fixement Pétrus. — Je n'en sais rien, répondit Pétrus désespéré. J'ai cru que j'allais devenir fou; par bonheur, j'ai tout naturellement pensé à vous, et je suis accouru vous demander conseil et assistance. — Ainsi, vous n'avez trouvé aucun remède? — J'avoue qu'un seul jusqu'à présent, s'est présenté à mon esprit. — Lequel? ~ Celui de me brûler la cervelle. — Ce n'est point un remède, c'est un crime, répondit froidement Salvator, et un crime n'a jamais guéri une douleur. — Pardonnez-moi, répondit le jeune homme, mais vous devez comprendre que je n'ai point la tête à moi. — Et cependant, si vous en avez eu jamais besoin, de votre tête, c'est aujourd'hui. — O mon ami, mon cher Salvator, dit le jeune homme en se jetant dans ses bras, tandis que Fragola les regardait les mains croisées, la tête inclinée sur l'épaule, et pareille à la statue de la Pitié, ô mon ami, sauvez-moi. — J'y tâcherai, dit Salvator; mais, pour que j'y arrive, il faut que je sache les circonstances dans tous leurs détails. Vous comprenez que ce n'est point par curiosité n'est-ce pas, que je vous demande vos secrets ? ^ Ohl Dieu me garde d'en avoir pour vous! Régina en a-t-elle pour Fragola? Et Pétrus tendit la main à la jeune fille. — Alors, dit Fragola, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver? • — Que pouviez-vous faire dans une circonstance pareille? demanda Pétrus. DU il

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

182 SALVATOR — Pieurur avec elle^ répondit simplement Fragola. — Vous éles un ange I murmura Pétries* — Voyons, dit Salvator, il n'y a pas de temps a perdre. Comment (iétte lettre, adressée à madame la comtesse Rappt, est-elle entre vos mains? comment les lettres de madame la comtesse Reppt sont-elles entre celles de ce bandii9 et qui soupçonnez-vous de vous les avoir volées? — • le vais tâcher de mettre autant d'ordre dans mes réponses que vous en avez mis dans vos demandes, mon cher èaWator; mais ne m'en veuillez passif n'ayant pas sur moimême le pouvoir que vous avez sur yqus^ je Qa'écar(e du chemin que vous me traces. -^ Dites, mon ami^ dites, reprit Selvator de sa voix la plus douce et la plut encourageantei — Dites, et ayez confiance en Dieu, ajouta Fragola en faisant un mouvement pour se retirei*. — Ohl restez, resteî, dit Pélrus; n'èlès-»VOus J)feè l'amie de Régina depuis plus longtemps que Saivator n'est le mieti? Fragola s'inclina en signe d'assentiment. — Eh bien, ca matin, 11 y à uiie demi^héiife, dit Pétrus après un moment de silence pendant lequel il avait rassemblé ses idéeSy lléglna est arrivée chez moi la ligure bouleversée. » — Avèz-vous mes lettres? m'a-t-elle demandé. » J'étais si loin de me douter de ce qui se passait^ que je lui demandai moi-même : > — Quelles lettres? t — Les lettres que je vous ai écrites, mon anit, réponditelle; onze Ici ires! » — Elles sont là, rèpondis-Je. » — Oû, là? € — Dans ce h^h\i\, dans notre colTre. t — Ouvrez-le, voyez-y, et montrez-les-moi. f J'avais 1q clef suspendue à. mon cou; je ne ĨA qqîtle jà« mais. Le coflre était scellé au bahuti j'avai3 donc cru pouvoir répondre alûrmativement. » — Moptrez-ics-moi vite, vite! répéta-t-elle. > J'allai au bahut, je tirai la porte, le colTre était à sa place. • — Voyez l liiidis-je.

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

SALVATOR » 8S » — En effet, répondit-elle, je vois le coffre; mais les lettres, les lettres? — Les lettres sont dedans? — Montrez-les-moi, Pétrus? — J'ouvris le coffre, plein de confiance et le «ourire \$ur les lèvres. t Le coffre était vide! » Je jetai un cH de désespoir, Règina ppussii une plainte. » — Ah! dit-elle, c'était donc vrail < J'étais écfasê, je n'osais pas relever la tête; je tombai a genoux devant elle. i Ce fut alors seulement qu'elle me présenta la lettre quQ vous connaissez. < » Je la lus... 9 Mon ami, je compris alors combien facilement on peut devenir un meurtrier. — Soupçonnez- vous quelqu'un ? êtes-vous sûr de votre domestique ? — Mon domestique est un imbécile; mais il est en même temps incapable d'une mauvaise action. > — Il est cependant impossible que vous n'ayez point de dûte sur quelqu'un. — J'ai bien un soupçon, mais nulle certitude. — - On procède du fconnu à IMnconnu. Qui soupçonneztous? — Un homme que vous eussiez vu chez moi, si, depuis qiiéiqué temps, vous y étiez venu. Salvator, au lieu de s'excuser de ne pas avoir été visitei^ sôti ami, garda le silence. — Un homme, répéta Fétrus, qui comprenait la cause du ftiutisme de Salvator, un homme qui se disait mon parrain. •— Votre parrain?... Ah i oui, une espèce de capitaine de Ytiisseau, n'est-ce pas? — Justement. •^ Oraud amateur de t)einture? — C'esl cela, uû vieux eamarade dé mon père; le connaissez-vous? — Non ; mais, avant mon départ, Jean Robert m*a dit deux mots de iui^ et^ au signalement qu'il m'a donné, j'ai senti tdf uement que vous alliez ëite dupe dé quelque escroquerie ou tout au moins de Quelque mystification; par malheur

184 SALVATOR j'étais forcé de m'absenter pendant quelques jours; mais, aujourd'hui même, j'allais aller chez vous pour faire connaissance avec ce personnage... Et vous dites que cet homme...? — S'est présenté chez moi comme un ancien ami de mon père, se nommant d'un nom qui m'était bien connu et que, tout enfant, j'avais appris à respecter comme celui d'un brave et loyal marin. — Mais celui qui se présentait chez vous avait-il le droit de porter ce nom ? — Gomme en aurais-je douté, et quel eût été son but? — Vous le voyez, de vous soustraire ces lettres. — Pourquoi aurais-je pu supposer cela ? Il se présentait chez moi riche comme un nabab, et a commencé par me rendre un service. — Un service! ûk Salvator regardant fixement Pétrus. Quel service? Pétrus sentit qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux sous le regard de Salvator. — Il a empêché, balbutia Pétrus, que je ne vendisse mes meubles et mes tableaux, en me prêtant dix mille francs. — Oui, pour lesquels il en demande cinq cent mille à la comtesse Rappt... Voilà, vous en conviendrez, mon cher Pétrus, un gaillard qui sait faire valoir son argent. Pétrus ne put s'empêcher de jeter un regard de reproche à Salvator. — Enfin, dit le jeune peintre, c'est un tort, j'en conviens; mais, ces dix mille francs, je les ai acceptés. — De sorte que c'est dix mille francs de plus que vous devez, dit Salvator. — Oh! dit Pétrus, sur ces dix mille francs, j'ai payé six ou sept mille francs de dettes pressées. — La question n'est point là, dit Salvator; revenons à malheur réel. Ce; homme a disparu de chez vous ? — Oui, — Depuis quand? — Depuis hier matin. — Vous ne vous êtes point inquiété de cette disparition? — Non ; il lui arrivait parfois de coucher dehors. — C'est cet homme 1

BALVATOR 185 — Cependant... — Je vous dis que c'est lui; nous ferions fausse route en suivant une autre trace. — Je le crois comme vous, mon ami. — Qu'a fait la comtesse en recevant cette lettre? — Elle a calculé ses ressources. — Elle est immensément riche? — - Oui; mais elle ne peut vendre ou emprunter qu'avec le consentement de son mari, et elle ne peut lui demander ce consentement, puisqu'il est à huit cents lieues d'elle. Elle a donc réuni ses diamants, ses dentelles, ses bijoux; mais toutes ces choses, fort chères quand on les achète, perdent plus de la moitié de leur valeur lorsqu'on veut les vendre : elle peut faire soixante et quinze à quatre-vingt mille francs au plus. — Elle a des amies. — Madame de Maraude... Elle a, en effet, couru chez elle; M. de Marande est à Vienne! Ne dirait-on pas que tout est conjuré contre nous? Madame de Marande lui a donné tout ce qu'elle avait d'argent et une parure d'émeraude; cela peut monter à soixante autres mille francs. Quant à la pauvre Carmélite, inutile d'y songer, c'était lui faire une douzaine sans résultat. ^ Et, quant à la pauvre Fragola, dit la Jeune fille, die D'à que cet anneau d'or, qu'elle ne donnerait pas pour cinq cent mille francs, c'est vrai, mais qui, pour un bijoutier, en vaut dix. — Vous avez votre oncle, insista Salvator; le général est riche, il vous aime, c'est un vrai chevalier, il donnerait certainement sa vie pour racheter l'honneur d'une femme comme la comtesse Rappt. — Oui, dit Pétrus, il donnerait sa vie, mais il ne donnerait point la dixième partie de sa fortune. J'ai pensé tout naturellement à lui, comme vous dites; mais le général^il est violent et ne connaît que les prompts expédients : il irait s'embusquer derrière un arbre avec sa canne à épée, et il tomberait sur le premier passant équivoque qu'il rencontrerait à cette heure sur le boulevard des Invalides. — Et, quand ce passant-là, reprit Salvator^ serait notre escroc lui-même, il pourrait bien n'avoir pas les lettres dans sa poche; d'ailleurs^, comme le docteur Mel'a dit lui-même, toute

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

196 âALVATOR tentative d'arrestation ou (Je meurtre antènerait un procès, ia publicité des lettres; celte publicité, le déshonneur delà comtesse. — Peut-ôtre y aurait-il un moyen, dit Pétrus. — Lequel? demanda Salvator, — Vous connaissez M. Jackal.,. ^ Eh bien y — Ce serait de le prévenir. Salvator sourit. *>* Oui, en eiïet, dit-il^ c'est l^ moyen le plu^ simple et le plus naturel en apparence; mais q'est le plus aangerem en réalité. — Comment cela ? — A quoi nous ont servi nos recherches légales dans l'enlèvement de Mina? Sans le hasard^ je me trompe, sans la Providence, quia permis que Je la retrouvassse d'une façon inespérée, eUe serait encore la prisonnière de M. de Yalgelieuse. A quoi nous ont servi ces mêmes reeherobes dans ralTairedeM. Sarranti? A faire disparaître Rose^de-Noël. comme avait disparu Mina. Sachez bien ceci, cher ami : c'est que notre police de 1828 ne découvre une chose que lorsqu'elle a intérêt à la découvrir; or, dans l'affaire dont il s'agit, je suis à peu près sur qu'elle ne découvrira rien» et, bien plus, que, loin de nous venir en aide, elle noua desservira de tout son pouvoir. — Mais pourquoi? — Parce que, ou je me trompe fort, ou l

The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate

SALVATOR 187 quel intérêt a-t-elle à ce que H. Gérard passe pour un honnête homme et obtienne le prix Montyon? quel intérêt a-t-elle enfin, à ce que Rose-de-Noël disparaisse de chez la Brocante? La police» cber ami, c'est une tortueuse et ténébreuse déesse qui ne s'avance que par des voies-jel mais le maréchal ne se laisse point prendre à tous ces marivaudages. Il refuse de faire partie d'un ministère de transition; peut-être veut-on forcer la main au maréchal et lui mettre entre un portefeuille et un scandale. Eh! mon Dieu, mon cher, par le temps qui court, tout est possible. -- Oui, dit Pétrus avec un soupir, excepté de trouver cinq mille francs. Salvator fit comme s'il n'eût rien entendu. Puis, poursuivant sa pensée; — Remarquez cependant que je n'affirme rien, dit-il, je cherche avec vous. — Oh! moi, dit Pétrus c'est-à-dire je ne cherche même pas. — Alors, dit Salvator avec un sourire qui ne laissa point que d'étonner Pétrus, alors, je tâtonne seul. Toutefois, ou je

188 SALVATOR me trompe étrangement, ou il doit y avoir de la police ou tout au moins du policier là-dessous. Cet homme de mer, qui vient s'installer chez vous, qui vous connaît depuis voire enfance, qui, en sa qualité d'ancien ami du capitaine Hervé!, sait tous vos secrets de famille, cet homme me paraît sortir tout vif de la rue de Jérusalem. Il n'y a qu'un père ou une mère, ou la police, cette mère de la société, qui connaisse ainsi la vie d'un homme depuis le berceau jusqu'à l'atelier; puis j'ai toujours pensé que, par l'écriture, on pouvait connaître le caractère d'un homme; voyez la main qui a tracé ces lignes... Salvator montra la lettre à Pétrus. — La main qui a tracé ces lignes n'a pas tremblé; écriture est large, droite^ ferme, aucunement déguisée; preuve que l'écrivain n'a pas peur qu'on le reconnaisse : elle est l'image de l'esprit qui la dicte. L'homme qui a confectionné cette épître est donc non-seulement un habile homme, mais encore un homme de résolution; lisait parfaitement qu'il risque les galères; pourtant pas une lettre n'hésite, pas une ligne ne dévie; c'est écrit clair et droit comme écrirait un teneur de livres. Nous voilà donc en face d'un compagnon hardi, adroit et résolu; eh bien, soit, j'aime la lutte autant que je hais la ruse; nous agissons en conséquence. — Nous agissons? dit Pétrus. — Je veux dire que j'agirai. — Mais, si vous me promettez d'agir, reprit Pétrus, c'est donc que vous avez quelque espérance ? — J'ai mieux qu'une espérance, maintenant : j'ai une certitude. — Salvator se s'écria Pétrus devenant presque aussi pâle de joie qu'il l'avait été de terreur; Salvator, faites attention à ce que vous me dites. — Je vous dis, mon ami, que nous avons affaire à un rude lutteur; mais vous m'avez vu à la besogne, et vous savez que j'ai les reins solides. Où est Régina ? — Elle est retournée chez elle, où elle attend avec anxiété que Fragola lui porte une réponse. — Elle t'a donc compté sur Fragola ? — Comme j'ai compté sur vous. — Allons, vous avez eu raison tous deux, et cela fait plaisir d'avoir des amis qui ont une pareille confiance en nous.

SALVATO On 189 — Mon Dieu, mon Dieu, Salvator, je n'ose vous interroger... — Mets ta mante et ton chapeau, Fragola; prends une voiture, cours chez Regina, dis-lui de rendre à madame de Marende sa parure et ses billets de banque ; dis-lui de remettre, quant à elle-même, ses diamants dans son écrin et son argent dans sa bourse; dis-lui surtout d'être tranquille, de ne point se tourmenter, et, ce soir, à minuit, de mettre la bougie de-
^mandée à la dernière fenêtre de son pavillon. — J'y vais, répondit la jeune fille sans paraître aucunement étonnée de la mission que lui donnait Salvator. Et elle entra dans sa chambre, pour prendre sa mante et son chapeau. — Mais, dit Pétrus, si Régina fait, ce soir, le signal demandé, demain, à la même heure, l'homme se présentera pour réclamer les cinq cent mille francs. — Sans aucun doute. — Que fera-t-elle, alors? — Elle les lui donnera. — Et qui les lui donnera, à elle, pour les donner à cet homme ? — Moi, dit Salvator. — Vous ? s'écria Pétrus presque épouvanté de cette assurance et près de croire que Salvator était fou. — Sans doute, moi. — Mais où les trouverez- vous ? — Cela doit peu vous importer, pourvu que je les trouve. — Oh ! mon ami , à moins que je ne les voie , je vous avoue... — Vous êtes bien incrédule, Pétrus; vous avez cependant un précédent, saint Thomas ! Eh bien, comme saint Thomas, vous verrez. — Quand cela ? — Demain. — Demain, je verrai les cinq cent mille francs? — Tout divisés en dix paquets afin d'épargner à Régina la peine de les diviser elle-même; chaque paquet^ comme il est indiqué, contiendra dix billets de banque de cinq mille francs chacun. — Mais, balbutia Pétrus, ce ne seront point de vrais billets. — • Bon ! et pour qui donc me prenez-vous? demanda Sal«

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

100 9ALVAT0R vator; je n'ai point envie que notre homme m*envôie a^x galères : ce seront de beaux et bons billets de cinq mille francs, h l'encre rouge et portant en toutes lettres celte légende : La lù^ punit de mort le contrefacteur. — Me voici, dit Fragola rentrant, toute prête pour la course. — Tu te souviens de ce que tu as à dire? — c Rends à madame de Uarande sa parure et ses billets (je banque, remets tes diamants dans ton écrin, et ton argent dans la bourse, et fais, demain, à Theure dite, le signal convenu. 9 — Qui est? -^ Qui est de mettre une bougie allumée derrière la dernière leoélre du pavillon. — Hein! fit Salvator en riant, ce que c est que d'être la maîtresse d'un commissionnaire ! voilà comme on fait les commissions. Va, ma colombe de l'arche, va ! Et Salvator regarda sortir Fragola avec un œil plein d'amour. (juant à Pétrus, il eût voulu baiser les petits pieds qui paraissaient se presser de porter une bonne nouvelle à uie amie. — Ah ! Salvaloir, s'écria Pétrus en se jetant dans les trqs de son ami quand la porte se fut refermée derrière Fragola, comment vous remercierai-je jamais du service que vous me rendez? — En rpubliant, répondit Salvator avec son doux et calme sourire. — Mais, pnfin, insista Pétrus, ne puis-je vous être bon à rien? — A rien absolument, mon ami. — Dites-moi cependant ce que je dois faire, — Vous tenir parfaitement tranquille. — Où cela ? — Ou vous voudrez; chez vous, par exemple. — Oh! je ne pourrai jamais. — Promenez-vous alors; courez h pied, montez 1 cheval, allez à Belleville, à Fontenay-aux-Roses, à Boridy, à Montmartre, à Saint-Germain, à Versailles; allez partout où vous Vaudrez, excepté au boulevard des învalliides. — Mg^is Régina, Régine?

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

SALVATOR 191 — Hégina va être complètement rassurée par Fragola, et je SUIS sûr que, plus raisonnable que vous, elle se tiendra chez elle, «— Voyez- vous, Salvator, c'est un rêve! — Oui, un mauvais rêve, mais qui, espérons-le, finira mieux qu'il n'a commencé. — Et vous dites que, demain, je verrai les cinq cent mille francs en billets de banque ? — A quelle heure serez-vous chez vous? — Oh ! à l'heure que vous voudrez; toute la journée s'il le faut. — Bon ! vous disiez que vous ne sauriez rester en place. — Vous avez raison, je ne sais ce que je dis. Eh bien, à demain dix heures, si vous voulez, mon cher Salvator. — A demain dix heures du soir. ~ Vous permettez que je vous quitte? Il faut que je prenne l'air, j'étouffe! ^Attendez; j'ai moi-même à sortir, nous allons descendre ensemble. — Oh! mon Dieu ! mon Dieu! dit Pétrus en battant l'air de ses bras, suis-je bien éveillé ? est-ce bien réel? nous sommes sauvés ! Et il remplit ses poumons d'air par une large et bruyante aspiration. Pendant ce temps, Salvator entra dans la chambre à coucher, et prenait dans le tiroir à secret d'un petit meuble en bois de rose, un papier orné d'un double timbre et couvert d'une fine écriture, qu'il mettait dans la poche de côté de sa veste de velours. Ensuite deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier laissant à Roland la garde de l'appartement. A la porte de la rue, Salvator tendit la main à Pétrus, --- Nous ne suivons pas le même chemin demanda celui-ci. •r^ ^e ne crois pas, dit Salvator; vous allez selon toute probabilité, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que, moi, j'irai certainement rue Quatre-Fers* n^ Comment! vous allez...? — A ma borne, dit en riant Salvator 5 il y a longtemps qu'ils se sont séparés de la halle ne m'ont vu, Qt elles doivent être inquiètes de moi; puis j je vous avouerai une chose, c'est

193 SALVATOâ que j'ai besoin de faire une ou deux commissions pour com pléter vos cinq cent mille francs. Et, le sourire sur les lèvres, Salvator salua de la main Pétrus, lequel reprit, en songeant à tout ce qui venait de se passer, le chemin qui conduisait à la rue Noire-Dame-desChamps. Comme nous n'avons rien à faire dans l'atelier du peintre, suivons Salvator, non point du côté de la rue aux Fers, où il n'avait nul dessein d'aller, quoi qu'il en eût dit à Pétrus, mais rue de Varennes, où était située Tétude du digne notaire que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous le nom de maître Pierre-Nicolas Baratteau. xcv Le stellio-notaire. r en est des notaires comme des pouîc!

SALVATOR 193 teaii. Il avait usé de tout son crédit près du ministre de l'intérieur pour le faire nommer chevalier de la Légion d'honneur; on sait que le crédit de M. Lorédan de Vaigeneuse était grand; aussi avait-il obtenu la croix demandée; Thonnéle notaire venait donc d'être décoré, au grand scandale de ses clercs, qui, sachant vaguement qu'il avait hypothéqué un immeuble dont il n'était point parfaitement certain d'être propriétaire, l'accusaient tout bas d'être coupable du crime de stellionat et appelaient ironiquement entre eux leur digne patron le stellio- notaire. L'accusation n'était point parfaitement juste; le stellionat consiste, en termes de jurisprudence, à vendre deux fois à deux acquéreurs différents une même chose qui vous appartient. Maître Baratteau, si bien instruite que se crût la chronique scandaleuse, ne s'était pas précisément rendu coupable de ce délit; il avait hypothéqué une chose qui ne lui appartenait pas; ajoutons que, lorsqu'il avait commis cette peccadille, il était maître clerc et non pas notaire; qu'il ne l'avait commise que pour acheter son étude; que, l'étude achetée sur la dot de sa femme, il avait remboursé la dette et fait disparaître, par bonnes et valables quittances, le délit primitif. Cette qualification de stellio-notaire, que les clercs de maître Baratteau donnaient à leur patron, était donc doublement défectueuse. Mais il faut pardonner quelque chose à de jeunes praticiens, égarés par la vue d'un ruban rouge comme le sont les taureaux d'un cirque par la capa écarlate du torero. C'était chez ce douteux personnage, — après ce que nous venons de dire l'épithète ne paraîtra peut-être pas exagérée, ^-c'était, répétons-nous, chez ce douteux personnage que se rendait Salvator. Il arriva au moment où maître Baratteau reconduisait un vieux chevalier de Saint-Louis, devant lequel il s'inclinait de la plus humble façon. En apercevant Salvator à la place où il venait de saluer, avec tant d'humilité, son noble client, maître Baratteau jeta sur le commissionnaire un regard dédaigneux qui équivalait à cette question : « Quel est ce manant ? » Puis, comme Salvator faisait semblant de ne point comprendre la dédaigneuse et muette interrogation, maître Baratteau la reproduisit tout haut en s'adressant à l'un de se

The text on this page is estimated to be only 21.04% accurate

194 SALVATOR clerc avec cotte variante, et en passant devant Salvator saiw le saluer : — Que veut cet homme ? -^ Je désire vous parler, monsieur, répondit te oommis^* sionnaire. — Vous êtes chargé de me remettre une lettre? ^ Non, moDsieur, je viens vous parler pour moi-même. — Pour vous-même ? — Oui. •^ Vous aveE une p.lTaire k couclure à mon élude ¥ — J'ai à causer avec vous. — Dites à mon maître clerc ce que vous avez à me dire, mon aifni; ce sera la même chose. — Je ne puis le dire qu'il vous. — Alors, repassez un autre jour; aujourd'hui, je n'ai pas je temps. — Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est aujouN d'hui, et non pas un autre jour, qu'il faut que je vous parle de celte affaire. — A moi-même ? — A vous-même. Le ton de fermeté grave avec lequel BaivatOf avait prononcé les quelques paroles que nous venons de i^èpporter^ ij-avait point laissé que d'impressionner maître BSNtteaii. Il se retourna donc assez étonrfé, ël, eoifitne prenant èbtl parti, mais sans faire entrer Salvator dans son cabiiiët : •— Èh bien, voyons, que me voulez- vdus? dil-ël. Coniôzmoi votre affaire en deux mois. — Impossible, dit Salvator : mon affaire n'est point de cellQS qui se disent eiilre deux portes. — Vous serez bref, au moins? — J'ai besoin d'urt bon quart d'heure d'entretien avec Vous, el encore je ne sais pas si, au bout d'un quart d'heure, vous serez décidé à faire ce que je désire. — Mais, alors, mon ami;, si la chose que vous désirez est si dii'ficile... — Elle est difficile, mais faisable. — Ah ça! mais vous êtes pressant!,.. Say^z-vous qu'un homme cor^n^e moi n'a pas de temps à perdre? — C'est vrai; mais je vous promets d'avance que vous ne

The text on this page is estimated to be only 21.03% accurate

5ALVAT0R 195 regretterez point le temps perdu avec moi; je viens de la p^rt de M. de Valgepeu^ç* «««* Vous? demanda le nolâtre étonné, en regardant Sa|valor d'une façon qui signifiait : « Quel rapport ce commissionnaire peut-il avoir avec un homme comme M, de Valgeneuse? i — Moi, répondit Salyator. r^ Kntre? donc dans mon cabinet, dit maître Baratteau vaincu par la persistfince de Salvaior, quoiqi|e je ne qomprenne pas quel rqqpor^ peu(exister entre M. de Yalgcneuse et vous. ^ Vous allez le comprendrei dit Salvator en suivant maître Baratteau dans son cabinet et en fermant derrière lui la porte qui séparait l§ cabinet de Tétude. Au bruit que fit Salvator, le notaire se retourna. f^ Pourquoi fermez-vous cette porte? dernanda-t-il. — Pour que vos clerks ^'entendent pas ce que j'ai à vous dire, répondit Salvator. — C'est donc bien mystérieux ? — Vous en jugerez vous-même. — Hum! fit maître Baratteau ep regardant le commissionnaire avec une certaine inquiciu()e, et en allant s'asseoir à son bureau comme un artilleur se place derrière un retranchement' Puis, après un instant d'investigation sanâ résiiltat ; — Parlez, dit le notaire. . Salvator regarda autour de lui, vit une chaise, la traîna vers le bureau et ^ssit. * •-" VûMs VQus fisseyez? demanda le npfaire étonné. — Ne vous ai-je pas prévenu que j'en avais pour un bon quart d'henre? — Mais jô ne vous avais pas dit de vous asseoir. — Je le Pais bi€in; s^^nlement, j'ai présumé qve (i'éiait un oubli. T- Pourquoi Bve?i*vous présumé cela ? -«. Pafce que voici le f^uJpuil où étajt assise la personne qui m*a précédé, lT- Hais cette personne étaU W, le comte de r^qirplerrp. chevalier de Saint-Louis. r- C'est possible; mm Ppnf^«««^ »* ¥ § âPP8 1^ Qq^o. ; ? Tous les Français sont égaux devant la loi; • queje suis Français

106 SALVATOR comme M. le comte de Noirelère, et même peut-être meilleur Français que lui, je m'assieds comme il s'est assis; seulement^ comme j'ai trente-quatre ans, tandis qu'il en a soixante et dix, je m'assieds sur une chaise au lieu de m'asseoir sur un fauteuil. Le visage du notaire manifestait un étonnement progressif. Enfin, comme se parlant à lui-même : — Allons, dit-il, c'est quelque pari. Parlez, jeune homme. — Justement! j'ai parié, avec un de mes amis, que vous^ auriez la complaisance de me prêter pour vingt-quatre heures une somme dont j'ai besoin. — Ah ! nous y voilà, dit maître Baratteau avec cet insolent ricanement qui échappe aux gens d'affaires lorsqu'on leur communique certaines propositions qui leur paraissent insolites. — Oui, nous y voilà, dit Salvator, et c'est votre faute si nous n'y sommes pas arrivés plus tôt, convenez-en; moi, je ne demandais qu'à parler. — • Je comprends cela. — J'ai donc fait ce pari... — Et vous avez eu tort. — Que vous me prêteriez la somme dont mon ami avait besoin. — Mon cher, je n'ai pas d'argent disponible en ce moment-ci. -^ Oh! vous savez, quand les notaires n'en ont pas, ils en font. ^ — Et, quand j'en ai, je ne prête que sur immeubles et par première hypothèque. Avez-vous des immeubles non grevés? -- Moi, en ce moment du moins, je n'ai pas un pouce de terre. — Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici? — Je viens de vous le dire. ^ Mon ami, dit maître Baratteau en appelant à son aide toute la majesté qu'il était capable de déployer, terminons cette plaisanterie, je vous prie; mes clients sont des gens prudents et sensés, qui ne prêtent pas leur argent au premier venu. — Mais aussi n'était-ce point l'argent d'un de vos clients

SALVATOR m que je venais vous demander, répondit Salvator sans paraître le moins du monde intimidé de la dignité qu'on déployait devant lui. — C'était le mien peut-être ? demanda le notaire. — Sans doute. — Mon bonhomme, vous êtes fou. — Pourquoi cela ? — Il est défendu aux notaires de spéculer avec leur propre fortune. — Bon 1 dit Salvator, il y a tant de choses qu'il est défendu de faire, et que cependant les notaires font. — Ah ça! mon drôle, fit maître Baratteau en se levant et en marchant vers la sonnette. — D'abord, je ne suis pas un drôle, fit Salvator en étendant le bras et en lui barrant le passage; puis, comme je n'ai pas encore dit tout ce que j'avais à vous dire, ayez la bonté de reprendre votre place et de continuer à m'écouter Maître Baratteau regarda le commissionnaire avec un œil flamboyant; mais il y avait dans tout l'ensemble de celui-ci, dans sa pose, dans sa physionomie, dans son regard, un tel aspect de force et de droit, un tel semblant, enfin, di>. lion au repos, que le notaire se rassit. Mais, en se rasseyant, un sourire crispa ses lèvres; il était évident qu'il préparait un coup qu'il allait être didlcile à son adversaire de parer. -* En effet, continua-t-il, vous ne m'avez pas dit comment vous venez de la part de M. Lorédan de Valgeneuse. — Votre mémoire vous fait défaut, digne maître Baratteau, répondit Salvator; je ne vous ai point dit que je venais de la part de M. Lorédan de Valgeneuse. — Ah! par exemple 1 — Je vous ai dit que je venais de la part de M. de Valgeneuse tout court. — C'est la même chose, il me semble. — Oui, excepté que c'est tout le contraire. -* Expliquez-vous, car je commence à me lasser. — J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, que, si jo n'en ai pas déjà fini avec vous, c'est votne faute. — Alors, finissons. — Je ne demande pas mieux. Malgré rxcollenlo mémoire dofit vous me paraissez doué, monsieur, continua Salvator,

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

198 SALVATOR VOUS me paraissez avoir oublié qu'il e[^]iste deux Valgeneuse, — Comment, deux Valgeneuse? répondit le notaire en tressaillant, — Sans doute, l'un qui s'appelle Lorédan de Yalgenepse, et l'autre Conrad de Valgçneuse. — Et vous venez de la part?... — Jç viⁿ8 de la part do celui qui s'appelle Conrad. — Bon! vous l'avez donc connu autrefois? — Je l'ai connu toujours, — Mais je veux dire avant sa mort? — Êtes-vous bien sûr qu'il soit mort? A cette question, bien simple cependantⁱ M. Baratlcau bondit sur son siège, — Comment l si j'en suis sûr? s'écria îe notaire. — Oui, je vous le demande, répOndJI; tranquillement le jeune homme. — Certainement que j'en suis sûr.' — Regardez-moi bien. — Que je vous regarde? -Oui. — Pourquoi faire? — Dame, je vous dis : • Je crois que M. Conrad de Valgoneuse vit; » vous me répondez : c Je suis sûr que M. Conrad de Valgeneuse est mort; > alors, je vous dis : < Hegersdez-moi bien. » Peut-être l'examen tranchera-il la question? — Mais comment cet examen trancherait-il la question? demanda le notaire. — i'ar la raison infiniment simple que e'est moi qui suis M. Conrad de Valgeneuse, — Vous, s'écria M. Baralleau, dont les joues se couvrirent d'une pâleur livide. — Moi, répondit Salvàtor avec le lîiôme flegme. — C'est une imposture! balbutia le notaire; M. Conrad de Valgeneuse est mort. — M. Conrad de Valgeneuse est devant Vous. Pendant cette courte discussion, les yeux hagards do maître Baratteau s'étaient fi5cés sui* le jeune homme, et Usans doute, en faisant appel aux souvenirs du notaire, avalent, en eiîet, établi une irrécusable identité; car celui-ci, cessant tout à coup de nier d'une manière absolue, passa à une autre forme de dialogue.

The text on this page is estimated to be only 25.63% accurate

SALVA^tOR 199 — Maïs, enfin, dit-il, quand ce serait vous? — Ah! dit Satvalor, convenez que ce serait déjà (Quelque chose. — Qu'y gagnôriez-vous? — ^'y gagnerais de vivre d'abord, et p^{als} ensuite de vous prouver que je ne mentais p^{^s} en vous disant que je venais de la part de M. de Valgeneuse, puisque M. de Valgeneuse c'est moi-même; enfin, j'y gagnerais et j'y gagne déjà, d'êlre écouté par vous avec une politesse plua grande et une attention plus soutenue. — Mais enfin, monsieur Conrad... — Conrad de Valgeneuse, insista Sfilvator. Le notaire sembla dire : c Puisque vous |e voulez, > et reprit : — jtaïs, enfin, pionsiçur (Jofirad de Valgeneuse, vous savez mieux que personne çé qui s'est passé è la mort de monsieur votre père. — Mieux que personne, en efllet, répondit le jeune homme d'un ton qui fit passer un frisson dans les veines du notaire. Celui-ci résolut néanmoins de payer d'audace, et, avec un sourire narquois : — Et cependant pas mieux que moi, dit M. Baratteau. — Pas mieux, mais aussi bien. Il se fit un moment de silence, pendant lequel Salva^{ior} fixa sur le magistrat un de ces regards avec lesquels le serpent fascine l'oiseau. Mais, de même que l'oiseau ne tombe pas sans lutte dans la gueule du serpent. M, Baraiteau essaya dé lutter. — Enfin, deroanda-t-il, que voqlez-vous? — D'abord, êtes-VQus bien convaincu de mo^u identité f demanda Salyator, — Autant qu'on peut êlre convaincu de la présence d'ytⁱ tonime a l'enterrement duquel on à été, dit le notaire espérpqt rentrer dans le doute. — C'est-à-dire, reprit Salvator, que vous rivez été h l'enferrement d'un corps que j*avais acheté à ramphîihéâtre et fait passer pour mon cadavre, par des motlfiâ que je n'ai aucun besoin de vous expliquer. Ce fut le dernier coup ; le notaire n'essaye plus de discuter. — En efllet, dit-il tàchani de se remettre de son troublé

IOO SALVATOa et n'étant point fôché que Solvator lui donnât une espèce de répit, en eiïet, plus je vous regarde, plus je me souviens de votre figure; mais j'avoue que je ne vous eusse pas reconnu à première vue, d'abord parce que je vous croyais véritablement mort, ensuite parce que vous êtes beaucoup changé. — On change tant en six ans! dit Saivator avec une sorte de mélancolie. — Comment! il y a déjà six années? C'est effrayant comme le temps passe ! fit le notaire engageant, faute de mieux, la conversation dans des lieux communs. Et, tout en parlant, maître Baratteau étudiait avec inquiétude le costume du jeune homme; mais, après s'être bien assuré que c'était un costume de commissionnaire auquel rien ne manquait, pas même la médaille, le calme rentra peu à peu dans son esprit, et il crut voir parfaitement clair dans la demande que Saivator risquait près de lui. En effet, de son examen, il conclut naturellement que» quoique le coslume fût assez propre^ celui qui le portait était dans la misère et venait, coo^pie il le lui avait dit, du reste, lui faire un petit emprunt; dans ce cas, maître Baratteau était un homme qui se respectait, et il s'était déjà répété à lui-même que, si Saivator était bien gentil, il ne serait pas dit que le notaire de la famille Valgeneuse avait laissé le fils du marquis de Valgeneuse, tout bâtard qu'était *ce fils, mourir de faim, faute de quelques louis. Ainsi rassuré, et amené par son assurance à la bonne disposition, maître Baratteau s'enfonça dans son fauteuil, croisa la jambe droite sur la jambe gauche, prit un des dossiers éparpillés sur son bureau, et commença de le parcourir, comptant mettre à profit le temps que le jeune homme embarrassé emploierait à lui exposer sa demande. Saivator le laissa faire sans dire un mot; mais, si le notaire eût levé les yeux sur lui en ce moment, il eût été véritablement effrayé en voyant l'expression de mépris dont était empreint le visage du jeune homme. Mais le notaire ne leva point les yeux; il parcourait ou %isait semblant de parcourir une feuille de papier timbré griffonnée du haut en bas, et ce fut les yeux fixés sur le papier qu'il lui dit. avec un accent de compassion tout« chrétienne :

SALVATOR 201 ^ Et vous vous êtes fait commissionnaire, mon pauvre garçon ? — Eh ! mon Dieu, oui, répondit Saivator en souriant Qiiftlgré lui. -- Gagnez- vous votre vie, au moins? continua le notaire sans tourner la tête. — Mais , continua Salvalor en admirant l'aplomb de maître Baratteau, mais oui, je ne me plains pas. — Et combien cela peut-il rt pporter par jour, de faire des commissions ? — Cinq à six francs; vous coioprenez, il y a les bons et les mauvais jours. — Oh 1 oh 1 fit le notaire, mais c'est un bon métier, alors! mais, avec cinq francs par jour, on peut encore, pour peu que l'on soit économe, mettre quatre ou cinq cents francs de côté par an. — Croyez-vous? demanda Saivator continuant à étudier le notaire, à la manière dont le chat étudie la souris qu'il tient entre ses griffes. — Mais oui, mais oui, continua maire Baratteau. Tenez» par exemple, moi qui vous parle, étant maître clerc dans cette même étude, j'ai économisé deux mille francs, sur mes appointements, qui étaient de quinze cents francs; ce fut le commencement de ma petite pelote... Ohl l'économie, mon cher, réconomie! il n'y a pas de bonheur possible sans économie... J'ai été jeune aussi; j'ai fait mes farces comme les autres, mon Dieu; mais jamais je n'ai écorné mon budget, jamais le plus petit emprunt, jamais la moindre dette; c'est avec des principes semblablet^ qu'on s'assure une retraite pour ses vieux jours. Qui sait! peut-être» vous aussi, serez-Yo^jts un jou? millionnaire. — Qui sait! fit Saivator. — Oui; mais, en attendant, nous sommes gêné, hein? Nous avons fait nos petites fredaines, et, nous trouvant à sec, nous nous sommes souvenu de ce brave maître Baratteau, et nous nous sommes dit : c C'est un bon garçon qui ne nous laissera point dans l'embarras. » — Ma foi, monsieur, dit Saivator, je dois avouer que vous lisez dans ma pensée comme avec une loup'^ — Hélas! fit sentencieusement le notaire, nous sommes malheureusement habitués à sonder les misères humaines :

a02 SALVATOR ce qui m'arrive avec vous m'arrive tous les jours avec cinquante pauvres diables qui, tous, commencent leur anllende sur le même ton, et que je mets à la porte au commencement de leur antienne. — Oui^ dit Salvator» j'ai bien vu, en entrant, que c'était là vo're habitude. — Que voulez-vousl s'il fallait assister tous ceux qui de* matident, eût-on la caisse de Bolhschiid, on n*y suffirait pas« Mais vous, mon garçon, se hâta d'ajouter maître Baratteau, vous d'êtes pas tout le monde : vous êtes le fils naturel de mon aucien client, le marquis deValgeneuse; aussi, pour peu que vous soyez raisonnable, je ne demande pas mieux que de vous rendre service. Combien vous faut-il au juste? Voyons! continua le notaire en amenant à lui, au fur et à mesure qu'il se renversait en arrière, le tiroir de son bu* reau, où il mettait son argent. — 11 me faut cinq cent mille francs, dit Salvator. Le notaire poussa un cri d'effroi et faillit tomber à la renverse. — Mais vous êtes fou, mon garçon ! cria-t-il en repoussant le tiroir dans sa gaine et en mettant la clef dans sa poche. — Je ne suis pas plus fou que je ne suis mort, dit le jeune homme; il me faut cinq cent mille francs, et il me les faut dans les vingt-quatre heures. Maître Baratteau tourna un œil hagard sur Salvator* il s'attendait à le voir menaçant, up poignard ou un pistolet à ta main. Salvator était fort tranquillement aissis sur sa chaise, et sa physionomie manifestait la plus complète expression de bienveillance et de tranquillilé. — bh 1 oh ! fit le notaire, bien certainement que vous avec perdu l'esprit, jeune homme. Mais Salvator continua comme s'il n'eût pas entendu •' — J'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, — et Salvator prononçait chaque parole, lentement et en appuyant dessus — j'ai besoin, d'ici à demain neuf heures dp matin, de cinq Cent mille francs. Avez-vous entendu? Le notaire secoua désespérément la tête, comme un homme qui dirSiit : c l^auvfe garçon, il n'y a plus de ressource! > — Vous avez entendu? répéta Salvator. "- Ah çai voyons^ mon garçon, dit maître Baratteau, qui

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

SALVATOR 108 ne comprenait pas bien nettement^ sinon le bai
ûu Saivator. du moins ses moyens d*y arriver, mais qui flairait vaguement
un grand danger caché sous ie flegme du jeune hamme; voyons, comment
peut-il vous être passé par i'csprit que, même en souvenir de voire père,
pour lequel j'avais» il est vrai, une grande amitié et une profonde
vénération, un mal* heureux notaire comme moi pourrait vous prêter une
pareille sommet — C'est vrai, répliqua Salvalor, je me suis servi d'un mot
impropre, j'aurais dû dire une restitution^ mais qu'à deia ne tienne, je
recliôe ma demande : je viens donc réclamer de vous oinq cent mille francs
d'abord, à titre de restitution. — De restitution?... répéta d'une voix
Iremblante maître BaraUeaU) qui commençait à comprendre pourquoi le
marquis de Vaigeneuse avait fermé la porte derrière lui. — Oui, monsieur, à
titre de restitution^ répéta }oup là troisième fois et sévèrement âalvator» —
Mais que voulez-vous donc dire? demanda, C'une voix éteinte en scandent
chaque mot^ le notaire* dont le front ruisselait de sueur. — Écoutez bien,
dit Salvator. — J'éeoute, répondit ie notairCi — Le marquis de Vaigeneuse,
mon père, répondit Salvator, vous fit venir, il y a tantôt sept ans..* —Sept
ansl répéta machinalemenlle notaire. — Dame, c'était le li juin 1821...
Comptez. Le notaire ne répondit point et ne parut faire aucun calcul. Il
attendait. — C'était, continua Salvator, pour vous remettre un tes* tament
par lequel, en m'adoptant pour son fils, le marquis me reconnaissait pour
son unique héritier. — C'est fauxl s'écria le notaire, qui verdissait à vue
d'œil. — J'ai lu ce testament, continua Salvator, sans paraître avoir entendu
le démenti de maiire Baratteau. Il en a été fait deux copies, toutes deux de la
main de mon père : une de ces copies vous a été remise; l'autre a disparu. Je
viens vous demander communication de ce testament. — C'est faux, c'est
entièrement fauxl hurla le notaire en H'isseonant de tous ses membres, J'ai
entendu, en effet, monsieur votre père parler d'un projet de testament; mais,
vous le savez, votre père est mort d'une façon si subite* qu'ii

«H SALVATOR ;;st possible que le testament ait été fait sans m'avoir pour cela été remis. «—Vous en jureriez? demanda Salvator. — J'ea donne ma parole d'honneur I s'écriu le notaire en Cuvant la main, comme s'il eût eu devant lui le crucifix de la cour d'assises, j'en jure devant Dieu i ~ Eh bien, si vous en jurez devant Dieu, monsieur Baratieau, dit Salvator sans paraître ému le moins du monde, vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu. --* Monsieur Conrad! vociféra le notaire en se levant, oomme s'il eût voulu sauter sur Salvator. Mais celui-ci lui prit le bras et le fit rasseoir sur son fauteuil, comme il eût fait d'un enfant. A ce moment, maitre Baratteau comprit tout à fait pourquoi Salvator avait fermé la porte derrière lui. — Une dernière fois, dit d'une voix grave Salvator, je vous somme de me donner communication du testament de aion père. ^ Il n'existe pas, je vous dis qu'il n'existe pas! s'écria le notaire en trépignant comme un enfant. ^ Soit, monsieur Baratteau, dit Salvator; j'admets, pour tn instant, mais pour un instant seulement, que vous n'ayez pas eu connaissance de cette pièce. Le notaire respira. XCVI Où maître Pierre-Nicolas Baratteau étudie le Gode civil et le Gode pénal sous la direction de Salvator. Le soulagement apporté dans l'état moral et physique du jigne maître Baratteau ne fut pas long, car presque aussibt Salvator reprit:

SALVATOR 205 — Dites-moi, continua Salvator, à quelle peine serait condamné un odicier public qui aurait souslrait un testament? — Mais je ne sais, je ne me souviens pas, dit le notaire, dont les yeux se fermèrent comme pour échapper aux regards ardents du jeune homme. — Eh bien, dit Salvator en oiendant la main vers un livre dont la tranche était divisée en cinq couleurs difTérentes, si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre; si vous ne vous en souvenez plus, je vais vous en rafraîchir la mémoire. — Oh! dit vivement le notaire, c*esl inutile. — Je vous demande pardon, dit Salvator prenant le Code, c'est, au contraire, de toute nécessité; d'ailleurs, ce ne seri:. pas long : sans être notaire, j'ai fort étudié ce livre et n'aurai besoin que d'un instant pour y trouver ce que je cherche. Article 254 du Gode pénal, livre III. Maître Baratteau essaya d'arrêter Salvator, car il connaissait aussi bien que lui l'article en question; mais Salvator écarta la main que le notaire étendait pour lui reprendre le Code, et, trouvant enfin l'article qu'il cherchait : — < Article 254, > dit-il; c'est cela; hum! écoutez bien. La recommandation était inutile, le notaire écoutait de reste. — c Quant aux soustraction, destruction, enlèvement de pièces, ou de procédures criminelles, ou d'autres papiers, registres, actes ou effets contenus dans des archives, greffes ou dépôts publics^ ou remis à un dépositaire public, en cette qualité, les peines seront contre les greffier, archiviste, notaire, ou autre dépositaire négligent, de trois mois à un an d'emprisonnement, et d'une amende de cent francs à trois cents francs. • — Peuh I sembla dire maître Baratteau, supposons le maximum de la peine, c'est-à-dire un an de prison et trois cenis francs d'amende, j'aurais encore fait là une assez bonne affaire. Salvator lut sur le visage de maître Baratteau comme dans un livre tout grand ouvert. — Attendez, attendez, honnête monsieur Baratteau, dit-il; il y a encore un article qui concerne le même sujet. Maître Baratteau poussa un soupir. — c Article 255, » continua Salvator. uu t% i

The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate

SOTf SALYATOH a il lut : — f Quiconque se sera rendu coupable des soustraction, enlèvement ou destruction, mentionnes en TarUde précé* dent, sera puni de la réclusion, > ^ Bah 1 sembia dire le notaire, appelons la peine emprisonnement ou réclusion, c'est exacteipent bonqet Llancf ou blanc bonnet... en supposant, toutefois, que Ton ait retrouvé l'autre testament, ce qui me paraît impossible, attendu que M. de Valgeneuse m'a assuré l'avoir jeté au feu, —j'aurais toujours fait une excellente affaire. Par malheur pour le digne homme, Salvator ne le laissa pas longtemps dans cette quiétude. En effet, comme on va voir, lo position D*était pas tout à fait telle que se la faisait maître Baratteau. Salvator reprit le second paragraphe de l'article 255. — « Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui-même, — lutril, — il sera puni des travaux forcés à temps, f La figure du notaire se décomposa si rapidement et si complètement, que Salvator eut peur de le voir tomber du haut mal, et étendit la main sur la sonnette pour appeler du secôura. Mais le notaire l'arrêta. •— Qu'allez-vous faire? s'écria-t-il. — Je vais envoyer chercher un médecin; vous ne me paraissez pas bien, mon cher monsieur. — Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le noWlrei n^ faites pas attention : je suis sujet à des faiblesses d'estomao; j'ai eu tant d'affaires aujourd'hui» que je n'ai pas pris le temps de déyeuner. — Et vous avez eu tort^ dit le jeune homme; il est boa àe faire des affaires, mais pas au détriment de sa santé, et, si^vous voulez déjeuner, j'attendrai patiemment que vous ayez fini; nous reprendrons notre conversation après. — Non, non, continuez, dit le notaire; je suppose que vous n'avez plus grand'chose à me dire; et remarquez que c'est une observation que je vous fais, et non un reproche, mais voilà une dizaine de minutes que nous causons pénalité, exactement comme si nous étions, vous un juge d'instructioai et moi un criminel. Abrégeons doQC, s'il vous plait. — Èhl cher monsieur BaratteaUi s'écria Salvator, ce n'est

SALVATOR On 5or pas moi qui fais traîner la chose en longueur, je suppose : c'est vous qui imites toute sorte de difflcuilés. — Ati! vous comprenez, dit le notaire, c'est qu'il vous est échappé tout à Theufe un terihe dur à mon égçird. — Je crois avoir dit que vous étiez... — Inutile de le répéter, interrompit le notaire; je consens à l'oublier, et même à vous faire encore, en souvenir de votre père, pies offres de service; mais formulez plus raisonnablement votre demande! Vous me couperiez en quat^ morceaux, que vous ne me feriez pas dohnei' ce que je fl'fti pas. Voyous, expliquez-vous catégoriquement. — Eh bien, c'est ce que je vais faire, répondit Salvator; et, pour abréger, je passe rapidement, de l'article SdS du Co^e pénal^ aux articles 1382 et 1S8S du Gode civil, livre III, titre IV, chapitre IL Ne vous impatient lez pas, nous y sommes. Le notaire voulut encore interrompre Solvalor; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et reprit : — « Article 1382. Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer. 9 Article 1383. Chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non-seulement par son fait, mais encore par sa négligence ou son imprudence, » Salvator releva la tête, et, avec lenteur et gravité, le doigt sur les articles : — Voilà à quoi, dit-il, la loi condamne les soustrakteurs; je ne parle de la mort civile, de la perte des droits de citoyen que pour mémoire, c'est un détail dans l'ensemble. El, maintenant que je vous ai rappelé la loi, permettez-moi de vous réitérer ma demande : Voulez-vous être assez bon pour me remettre cinq cent mille francs, d'ici à demain, neuf heures du malin? • — Mais, s'écria le notaire en faisant semblant de se cogner le front contre son bureau, c'est à se briser la tête contre la muraille; c'est à en perdre la raison, si tQutefois je ne l'ai pas déjà perdue en ce moment, c^r le langage que vous me tenez me paraît si insensé, qu'il me faut croire à un abominable cauchemar. — Rassurez-vous, honnête monsieur Baratteau, vous êtes parCniicment éveillé, et je crois que vous en donnez la preuve.

208 SALVÂTOR Le notaire ne savait pas encore ce que Sdlvator allait lui lire; mais il tremblait instinctivement comme si! l'eût su. •^ Une dernière fois, dit le jeune homme, me jurez>vous que vous n'avez ni reçu ni vu le testament du marquis de Valgeneuse? — Ouiy oui, je vous jure devant Dieu et devant les hommes que je u'ai jamais ni reçu ni vu ce testament. — Eh bien, moi, à mon tour, dit froidement Salvator eu tirant un papier de sa poche, je vous répète, afin que vous ne l'oubliez pas, que vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu. Tenez I Et Salvator, arrêtant de la main gauche M. Baratteau, qui semblait vouloir, pour la seconde fois, sauter sur lui, lui montra de la droite le testament qu'il avait déjà montre, on s'en souvient, à M. Lorédan de Valgeneuse, dans le cabaret de Châtillon, où Jean Taureau et son ami Toussaint-Louverture avaient si rudement mené le pauvre gentilhomme. Puis il lut ces lignes, écrites sur la couvrtlire : c Ceci est le double de mon testament olographe, dont la seconde copie sera déposée entre les mains de M. PierreNicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris, chacune des copies écrite de ma main, et ayant valeur d'original. »Ge4l juiUetlsai. c Marquis db Valgeneuse. » — Il y a sera^ s'écria le notaire, il n'y a pas est! — C'est vrai, dit Salvator; mais voici, caché sous mon pouce, un simple mot qui comble la lacune. Il démasqua le mot, et maître Baratteau put en effet lire, la sueur de l'agonie au front, ce seul mot, écrit au-dessous des quelques lignes que nous avons citées : » Reçu, t P.-N. Baratteau. » Cette précieuse signature était accompagnée d'un de cet parafes en nœud d'amour comme les notaires seuls savent en faire.

SALVATOR sot Maître Baratteau essaya de sauter sur le testament comme avait, en pareille circonstance, tenté de le faire Lorédan de Valgeoeuse; mais Salvator, devinant rintentionet prévenant le mouvement, lui serra si vigoureusement le bras, que celui-ci lui dit d'une voix suppliante : — Ah 1 monsieur Conrad, vous me brisez le bras! — Misérable! ât Salvator le lâchant avec dégoût et remettant le papier dans sa poche, jure donc devant Dieu et devant les hommes que tu n'as ni vu ni reçu le testament du marquis de Yalgeneuse? Puis, se reculant, croisant les bras et le regardant : — En vérité, dit-il, j'admire jusqu'où peut aller l'engourdissement de la conscience humaine! J'ai là devant moi un misérable qui devait croire que, par suite de son crime, un malheureux jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était brûlé la cervelle, et ce misérable avait suivi son convoi, vivait sans remords, acceptait la considération publique qui faisait fausse route en entrant chez lui; il vivait de la vie des autres hommes, avait une femme, des enfants, des amis, riait, mangeait, dormait sans se dire que ce n'était pas dans un cabinet élégant , en face d'un bureau façon de Boule qu'il devrait être, mais au pilori, mais au bague, mais aux galères; en vérité, la société qui nous offre de pareilles monstruosité est bien mal faite et a besoin de cruelles réformes! Puis, changeant de ton : — Allons, dit-il en fronçant énergiquement le sourcil, finissons-en. Mon père m'a laissé par testament la totalité de ses biens, meubles et immeubles : vous me devez donc, ù titre de restitution et de réparation, sans préjudice des peines portées au Gode pénal, la totalité des biens de mon père, estimée dans le testament quatre millions; plus rintérêt de ces quatre millions pendant sept ans, soit quatorze cent mille francs, non compris les intérêts des intérêts, et les dommages auxquels me donnent droit les articles 1382 et 1383; vous me devez donc, sans parler quant à présent de ces dommages^ clairement et nettement à cette heure, une somme de cinq millions quatre cent mille francs. Vous voyez donc que ma demande est plus raisonnable et plus modeste que vous ne dites, puisque ce que j'exige pour le moment ne constitue pas mémo le dixième de ma fortune. 12.

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

210 SALVATOR ileirqettez-V Qua donc et terminons au plus tôt cçtte ^le effaire. Le notaire semblait n'avoir rien entendu ; leg y^ux fixés à terre, la tête penchée sur h poitrine, les {^ras rûicjis et collés le long du corps comme des bras de ipannequiq, abattu, atterré, anéanti, on eût dit le dernier CQMpable en présence ae l'archange punisseur du jugement (Jernipr. SalvQtof lui frappa sur l'épaule pour le Urer de cetengqiirdissement, et lui dit : — ^h bien, à quoi songeona-noua? 1^9 notaipe tressaillit, comme s'il eût senti la main du gendarme de la cour d'assises ; il leva sur son interlocuteur des yeux effarés, hagards, insensés; puis laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et reprit son attitude morne et désespérée. -* Hûlâl maître escroc, dit Salvator, auquel la vue de cet homme n'inspirait que du dégoût; holâl maître escroc, parlons peu, mais parlons vite et bien. Je vous ai dit tU je vous répè'.e qu'il me faut cinq cent mille francs pour demain à neuf heures du matin. — Mais c'est impossible 1 balbutia tout bas le notaire saas relever la tête, de peur de rencontrer le regard du jeune homme. — C'est votre dernier mot? demanda Salvator. Dès qu'il s'agit de prendre, un homme comme vous ne doit pas être emb.'irrassé; il me les faut. — Je Vous Jure..., essaya de dire le notaire. — Ah! boni encore un serment, fil Salvator avec un sourire de sijprêirie mépi'is; c'est le troisième depuis une depaiheure, et je ne crois pas plus à celui-là qu'aux deux premier.-^. Uue ddf nière fois, — enteidez-vousa bien ? c'est la dernière, — voulez-Vous ou ne voulez- vous pas me donner lès cinq cent mille francs que je vous demande? — Mais alors accordez-moi un mois pour les trouver! " —Je vous ai déjà dit que c'était demain à npuf heures qu'il me les fallait; j'ai dit à neuf heures, pas è dix, ce serflil trop lard. — Seulement une semaine! — l'as une heure, vous dis-je. — Alors, c'est impossible! s'écria le notaire d'upe voi*dé' sespérée.

SALVATOR m — En ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire, répliqua Salvalor en se dirigeant vers la porte. En voyant le Jeune homme prendre cette direction, le notaire retrouva toutes ses forces, et bondit entre la porte et lui. — Pour l'amour de Dieu, monsieur de Valgeneuse, «e me déshonore? pas! dit-il d'une voix suppliante. Mais, en détournant la tête, comme Is'il répugnait h le voir, Salvator Técarta du bras, et continua son chemin Le notaire le gagna de vitesse une seconde fois, et, appuyant la main sur le bouton de la serrure : — Monsieur Conrad, secria-t-il, au nom de votre père, qui avait de l'amitié pour moi, épargnez-moi le déshonneur I Et il prononça ces mots d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on les entendre. Salvator fut inébranlable. — Voyons, laissez-moi passer, dit-il. — Encore un mot, dit le notaire : c'est non-seulement la mort civile, mais la mort réelle qui va entrer par cette porte, si vous l'ouvrez avec de si terribles intentions; je vous préviens que non-seulement je ne survivrai pas à ma honte, mais encore que je ne l'attendrai pas : derrière vous, je me fais sauter la cerVelle. — Vous ? dit Salvator le regardant en face avec un air de défi; c'est la seule bonne action que vous pourriez faire, et c'est pour cela que vous ne la ferez point. — Je me tuerai, dit le notaire, et, en mourant, j'emporterai votre fortune avec moi, tandis qu'en accordant du temps., ^ Vous êtes un niais, répondit Salvator. Est-ce que mon cousin Lorédan de Valgeneuse ne me répond pas de vous, comme vous me répondez de lui? Allons, arrière, vous dis-je ! Le notaire se laissa glisser à ses pieds, lui prit, en sanglotant les genoux, les couvrit de larmes en criant : — Pitié, mon bon monsieur Conrad ! pitié I — Arrière, misérable! dit le jeune homme en lerepous* sant du pied. Et il fit encore un pas vers la porte. — fh bien, je consens à tout, à tout ce que votUt votidf ez I

212 SALVATOR s'écrit le notaire en saisissant la veste du commissionnaire pour Tempôchep de sortir. Il était temps : Salvator venait de mettre la main sur le boulon de la porte. — Enfin! ce n'est pas sans peine, dit Salvator en revenant prendre sa place près de la cheminée, tandis que le notaire reprenait la sienne derrière son bureau. Une fois assis, le notaire poussa un soupir, et parut disposé à retomber dans son opathie. ' Ce n'était point l'affaire de Salvator. i — Or ça, dépêchions, dit-il; c'est déjà bien du temps^ perdu dans une pareille affaire. Avez-vous la somme ou les valeurs représentatives de la somme chez vous? — J'ai une centaine de mille francs, dit le notaire, en écus, or et billets. Et, ouvrant sa caisse, il étala les cent mille francs sur le bureau. — Et pour les quatre autres cent mille francs ? demanda Salvator. — J'ai ici pour huit cent mille francs, à peu près, de titres, coupons de rentes, obligations, actions, etc., etc., répondit maître Baratteau. — Bien; vous avez toute la journée pour faire argent de cela; seulement, je vous préviens que j'ai besoin de cet argent en billets de banque de mille ou de cinq mille francs, et non en numéraire. — Ce sera comme vous voudrez. — Alors, donnez-moi le tout en billets de mille francs. -- Soit. — Vous diviserez les cinq cent mille francs en dix liasse? de cinquante mille francs chacune. — Ce sera fait ainsi que vous le désirez, dit le notaire. ^ Bien. — Et il vous faut cet argent... ? — Demain avant neuf heures, je vous l'ai dit. — Il sera chez vous ce soir. — Ce sera encore mieux. — Oii faudra-t-il vous porter cela ? — Rue Mâcon, n° 4. — Voulez-vous me dire sous quel nom je dois vous de

SALVATOR SIS mander, car je suppose que vous ne portez pas le vôtre, puisque Ton vous croit mort ? — Vous demanderez le commissionnaire de la rue aux Fers, M. Salvator. — Monsieur, dit solennellement le notaire, je vous pro* mets que, ce soir, à neuf heures, je serai chez vous. — 0ht je n'en doute pas, répondit Salvator. — Mais puis-je espérer, mon bon monsieur Conrad, qu'après avoir exécuté ponctuellement vos ordres, je n'aurai plus rien à craindre de vous? — Je réglerai ma conduite sur la vôtre, monsieur; selon que vous ferez, je ferai moi-même. Pour le moment, je compte vous laisser en repos ; ma fortune est trop bien placée chez vous pour que je cherche un autre placement; c'est donc quatre millions neuf cent mille francs que je laisse provisoirement entre vos mains : usez-en si cela vous plaît, mais n'en abusez pas. — Ah 1 monsieur le marquis, vous me sauvez la vie, dit maitre Baralteau les yeux baignés des larmes delà joie et de la reconnaissance. — Provisoirement, dit Salvator. Et il quitta ce cabinet où son cœur; depuis qu'il y était entré, s'était soulevé tant de fois de honte et de dégoût. XCVII L'aéiolithe. Le lendemain de la scène que nous venons de raconte ^ le boulevard des Invalides, désert, silencieux et vigoureusement ombré, présentait, à onze heures et demie du soir, l'aspect d'une forêt touffue des Ardennes. Le touriste qui

814 SALVaTÔR fût entfé à cette heùre-lâ à Paris, par la barrière de Vanirard ou la barrière des Paillassons, — en supposant qu'un voyageur ait eu la fantaisie d'entrer dans la capitale par une de ces deux barrières, qui ne conduisent nulle part, et ne ^âthëïient d'aucun endroit; — ce touriste-lh. disons-nous, se fût cru certainement h cent lieues de Paris, tant lq spety tacle de ces quatre longues rangées d*arbres hauts, forL vigoureux, fantastiquement éclairés par la lune, offraient avec leur front lumineux et]e\\t pied sombré, l*image d'une armée de soldats géants faisant sentinelle autour des murailles d'une ville babylonienne. Mais le personnage sur le front duquel se projetait l'ombre immense ne paraissait nullement atteint de la surprise qui eût assailli, à son entrée, un habitant d'une de nos lointaines provinces arrivant à Paris. Tout au contraire, ces ombreuses allées, que nous avons comparées à une forêt des Ardennes, ne paraissaient offrir au personnage qui animait cette mystérieuse solitude qu'un spectacle qui lui était familier, et nous dirons même,— à la façon dont il recherchait les ténèbres les plus profondes dans cette obscurité, — qu'un asile qui était favorable à ses desseins. Il parcourait le boulevard comme un homme contraint, pour une importante raison, à celte promenade nocturne, prêtant une attention toute particulière aux objets qu'il rencontrait sur son chemin, regardant au-dessous et au-dessus de lui, devant et derrière, à droite et à gauche, errant mélancoliquement, et, tout au contraire de l'ami Pierrot, évitant les rares endroits où se faisait le clair de lune. A première vue, on eût étâ fort embarrassé pour dire à quelle classe de la société appartenait ce personnage; mais, en l'étudiant avec attention, en le suivant dans les méandres de sa promenade, en observant ses gestes, C*^ raccompagnant dans ses allées et ses venues, en remarquant le soin avec lequel il examinait tel ou tel objet, plutôt que tel ou tel autre, on eût su bientôt à quoi s'en tenir sur la cause qui l'avait, à cette heure avancée de la nuit, conduit au boulevard des Invalides. L'objet qu'il paraissait examiner avec le plus d'attention, et vers lequel, bien qu'il s'en éloignât de temps en temps, Il semblait invinciblement attiré, était la grille de la comtesse Happt.

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

SALVATOK Vh Se glissant le long du mur, et avançant la tête avec^ précaution jusqu'à loucher les barreaux, il plongeait son regard scrutateur dans le petit bois qui formait une espèce de massif à dix pas de l'autre côté de la grille. Deux hommes seulement pouvaient avoir un motif plausible, ou au moins suffisant, pour se promener, à minuit» devant la grille de Régina : un amoureux ou un voleur. L'amoureux, parce qu'il est au-dessus des lois; le voleur, parce qu'il est au-dessous. Or l'homme en question n'avait nullement l'aspect d'un amoureux. Ensuite, l'amoureux qui eût eu un motif plausible de se promener le soir, c'était Pétrus, et l'on sait que Salvator lui avait enjoint, ou de rester chez lui, ou de se promener partout ailleurs. Disons que Pétrus avait religieusement observé la prescription de Salvator, dans ce qu'elle avait de plus sévère, et était resté chez lui. Il est vrai qu'il avait été tout à fait rassuré par Salvator, qui était passé à l'atelier dès la veille au soir, et lui avait montré les cinq cent mille francs que, selon sa promesse, lui avait apportés et remis à neuf heures précises maître Bâfateau. Nous avons dit que le promeneur nocturne n'avait rien d'un amoureux, ajoutons qu'il n'avait surtout rien de Pétrus. C'était un homme de moyenne taille, qui, vu de dos ou par devant, présentait des deux côtés une surface arrondie. Il était habillé d'un long vêtement qui lui descendait jusqu'aux talons, et oui, tombant à pic de son col sur ses souliers, ressemblait bien plus à une lévite, ou à une robe de Persan, qu'à une redingote ordinaire; il était coiffé d'un chapeau bas de forme et large de bord, ce qui lui donnait l'air d'un ministre protestant, ou d'un quaker américain; enfin, sa figure était enfoncée dans un épais fourré de favoris qui, remontant jusqu'au-dessous des sourcils, ne laissaient à découvert qu'une très-minime portion de sa figure. Puisque ce n'était pas Pétrus, c'était donc le comte Ercolano ***.

ais SALVATOR Puisque ce n'était pas un amoureux, c'était donc un voleur. C'était tout à la fois le comte Ercolano et un voleur. Ce point clairement posé, nos lecteurs devinent ce qu'il attendait, et comprennent pourquoi la grille du jardin de la comtesse Rappt attirait plus particulièrement son attention. En arrivant sur le boulevard dès dix heures et demie, il avait battu les coins et recoins, les allées et les contre-allées; puis il s'était tenu à Técart, après avoir bien étudié les lieux; enfin, il avait reconduit au loin le dernier passant suspect qui s'était attardé dans ce quartier désert; dès la nuit tombée, et une fois bien assuré d'être le maître de la place, il était revenu se promener mélancoliquement sur la chaussée dans l'allée contiguë au parc de la comtesse Rappt. On pouvait le surprendre de trois façons différentes, et c'était pour parer à ce triple danger qu'il était venu, de dix heures du soir, s'embusquer devant la grille» pour étudier de plus près les moyens d'attaque et leur opposer efficacement ses moyens de défense. On pouvait venir de droite ou de gauche, et lui tomber dessus à l'improviste, tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets; mais un compagnon de la trempe de celui que nous mettons en scène n'était point fait pour se laisser tomber dessus, même inopinément. Nous avons dit qu'il avait étudié minutieusement les lieux et s'était assuré que nul coin ne pouvait receler une embuscade; d'ailleurs, pour ce cas, — car c'était un homme d'une haute prévoyance que le comte Ercolano, — pour ce cas, il avait, passée dans une ceinture complètement cachée sous sa grande lévite, il avait une paire de pistolets à deux coups, et un poignard long et bien affilé; il pouvait donc espérer défendre sa fortune ou tout au moins la vendre cher, que ceux qui voudraient y porter atteinte auraient à s'en repentir. Par conséquent, il n'avait rien à craindre de ce premier côté. Il est vrai que, d'autre part, le danger était plus grand. Le danger était plus grand du côté de la rue Plumet, où était située la grande porte d'entrée de l'hôtel de la Mothe-HoudaUy celle devant laquelle s'arrêtaient les voitures : où

SALVATOR Stt pouvait avoir fait cacher dans l'hôtel, derrière celle porte, un demi-douzaloe de gaillards armés de fusils, de sabres et de hallebardes; dans sa prévoyance, le comte Ercolano^** rêvait les armes les plus fantastiques, et cette demi-douzaine de gaillards pouvait foncer sur lui» tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets. Mais c'était un homme d'une fécondité d'imagination peu commune que le comte Ercolano**"^, et un gentilhomme de sa force ne devait pas être arrêté longtemps par un pareil obstacle. Il alla donc, à pas de loup, explorer la rue Plumet, comme il avait exploré le boulevard, et, après s'être assuré que la rue était entièrement déserte, il étudia la porte de la rue, qu'il avait déjà laborieusement examinée la veille. Le but de cette étude était de s'assurer qu'aucun changement dans son économie n'avait été pratiqué depuis vingt* quatre heures. La porte était dans le même état que la veille. C'était une immense porte de chêne à deux battants et h quatre panneaux ; de chaque côté, entre le panneau du haut et le panneau du bas, était un bouton de fer de la grosseur d'une orange. Le comte Ercolano**"^ commença par toucher les boutons pour s'assurer de leur immobilité; après quoi, il tira de sa large manche un engin de fer, qui aurait eu la forme d'un 8, si les extrémités de ce 8 n'eussent présenté au sommet et à la base un cercle parfait au lieu de l'ovale, et si ces deux cercles, au lieu de se toucher, n'eussent été à une certaine distance l'un de l'autre, ce qui donnait à cet instrument, vu verticalement, l'apparence suivante | ; il appliqua ce 8 ou cette S fermée sur les deux boutons de la porte, c'est-à-dire qu'il enclava chacun des boutons dans chacune des extré** mités de l'engin; l'engin alors s'adapta tellement aux bott< tons, les serra si étroitement et avec tant de précision, qm le tcaître chanteur fit clapper sa langue d'un air d^orgueilleu:se satisfaction. — Oui, fit-il, songeant à l'illustre forgeron, ami et con«> sellier du roi Dagobert, et parodiant sans respect le couplet bien connu d'un vaudeville fort à la mode à cette époque ; Du haut des çieux, ta demeure dernière, Grand W»% Éloi, ta doU 6tre cont«Dtl

11\$ SALVÀTOR Ea eCfeti cet ingénieux inslruineat appliqué à la porte disait, par devant, le même eiTet que les barres de fer font par derrière, c'est-à-dire qu'en tirant la porte à quatre chevaux, on n'eût pas même réussi à rouvrir» Hais le troisième péril» le plus grand, le plus véritable, lout en venant toujours de Thôtel, ne venait pas de la rue Plumet. Le traquenard par lequel pouvait le plus aisément être pris le comte Ercolano ***, c'était, sans contredit, la grille même par laquelle la conférence devait avoir lieu. Aussi, une fois son engin adapté à la porte de la rue Plumet, le comte Ercolano *** regagna-t-il le boulevard, qu'i' inspecta de nouveau avec un soin plus minutieux que jamais; car rheure approchait, si lente que fût sa marche. Onze heures trois quarts venaient de sonner. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. L*aventurier passa et repassa devant la grille, plongeant son regard, aussi avant qu'il pouvait, dans le jardin touffu comme un bois. Mais il n'est pas plus de bois pour la lune que de grand homme pour son valet de chambre. Le comte Ercolano**, favorisé par ce guide céleste, put donc fureter de l'œil dans les plus épaisses profondeurs du jardin, et s'assurer qu'il était aussi désert que le boulevard. Cependant, ce jardin, momentanément désert, pouvt^: tout à coup, et en un instant, se peupler d'un monde dé' valets armés jusqu'aux dents. Ce fut du moins la pensée de notre compagnon; aussi s*empressa-t-il de parer à l'événement. Il empoigna d'abord un à un, et les uns après les autres, tous les barreaux de la grille, pour s'assurer qu'ils avaient, ainsi que les boutons de fer de la porte, conservé leur immobilité habituelle; en d'autres termes, il voulut se convaincre qu'à l'aide d'un barreau mobile, enlevé à un moment donné , on n'allait pas s'élancer sur lui et lui faire rendre gorge. Après un examen approfondi, il acquit cette certitude. Restait la porte de la grille , qui , remplissant son devoir de porte, pouvait s'ouvrir à la première réquisition d'un ou de plusieurs habitants de l'hôtel.

SAtVATOtI tiH Notre compagnon Tébranla d'un bras vigoureux; la porte parut fermée comme la veille. Il eut la preuve qu'elle était non-seulement fermée, mais encore fermée à double tour, en passant le bras de l'autre côté de la grille, et en s'assurant que le pêne était profondément entré dans la gâche, et que la gâche était solidement scellée dans la muraille. — C'est égal, dit-il en essayant vainement de passer la tête entre deux barreaux, pour joindre la preuve de la vue à la preuve du toucher. Je n'ai qu'une confiance très-restreinte dans la solidité des gâches; hélas! j'en ai tant vu tomber autour de moi ! Et, ce disant, il tira de la poche de sa lévite une manière de chaîne de tournebroche de quatre ou cinq pieds de long. Puis il l'enroula autour de la gâche, prenant le bouton du pêne pour point d'appui ; revint à passer autour d'un des barreaux, en fit autant de l'autre extrémité de la chaîne, repassa un double tour à la gâche et au bouton ; puis, ramenant à lui les deux bouts de la chaîne, il fit un de ces nœuds dits à la marinière, sans songer (on ne songe pas à tout) que ce nœud, fait par le comte Ércolano **\ pouvait, dans un cas donné, compromettre le digne capitaine MonteHauban. — Que Balthazar Casmajou, qui m'a enseigné les premiers éléments de la serrurerie, soit placé, dans le ciel, à la droite de saint Éloi, murmura le reconnaissant aventurier, en passant, pour plus grande sûreté, un cadenas dans les anneaux soudés aux deux extrémités de la chaîne. Et il leva vers la voûte étoilée un regard reconnaissant. En baissant les yeux, il aperçut à trois pas de lui une ombre blanche. C'était la comtesse Rappt. L'ange du repos, qui veille invisiblement autour des tombes, ne foule pas plus doucement le gazon que ne l'avait fait la jeune femme. En effet, elle était arrivée si doucement à trois pas de la grille, que, quoique Toreille du comte Ércolano *** fût des plus exercées, celui-ci ne l'avait pas entendue venir. Bien qu'il fût préparé à cette rencontre, et cela de longue main, la vue inopinée de la jeune femme produisit sur lui tout l'effet d'une apparition. Il ressentit une commotion

250 SALVATOR semblable à celle dont il eût été atteint en touchant le fil d'une pile voltaïque; instinctivement, il bondit de deux pas en arrière, et regarda autour de lui, comme si cette subite apparition devait être le signal d'un danger. Ne voyant rien que la forme blanche, n'entendant d'autre bruit que le murmure du vent dans les feuilles, A fit un pas pour se rapprocher. Mais il n'acheva pas même le premier pas. — Humt humt fit-il, si c'était un homme déguisé en femme, et que cet homme lâchât sur moi un coup de pistolet bien chargé. Diable ! on a vu des choses semblables, et de pires même ! — Est-ce vous, madame la comtesse ? demanda-t-il en s'effaçant derrière un arbre. — C'est moi, répondit Régine d'une voix si douce, que le timbre de cette voix dissipa tout soupçon et toute crainte dans l'esprit de Taventurier. Aussi s'approcha-t-il aussitôt, et, s'inclinant avec respect : — Madame, dit-il, je suis votre respectueux serviteur. Mais, comme Régine n'était point venue dans le but d'échanger des politesses avec le comte Ercolano "^^ elle se contenta de répondre par une légère inclination de tête, et, avançant son bras à la portée de la grille : — Voici, dit-elle, tes cinquante premiers mille francs; vous pouvez vérifier si les billets sont bons et si te compte y est. — Dieu me garde de compter après vous, dit l'escroc en mettant les premiers cinquante mille francs dans sa poche droite. Puis, regardant autour de lui, et tirant une lettre de sa poche gauche : — Voici te tette, dit-il. La princesse, moins confiante que le comte Ercolano ***\$ prit la lettre, l'éleva sous un rayon de la lune, et, bien assurée que c'était son écriture, elle la mit dans sa poitrine et tendit à Taventurier une seconde liasse de cinquante mille francs. — Même confiance, madame, dit celui-ci en lui remettant la seconde lettre. — Dépêchons, dit Régine en prenant la tette avec dé

SALVATOR »1 goût et>en la soumettant, comme la première, à l'épreuve de la lune, épreuve qui continua sans doute de la satisfaire, car elle présenta au comte Ërcolano *** une troisième liasse de billets. — Toujours confiance, répéta celui-ci. Et la troisième liasse de billets, suivant les deux premières, amena la remise de la troisième lettre. Arrivé à la sixième, et au moment où il venait de la reffi'Bttre à la comtesse, Taventurier crut avoir entendu un]::uit pareil au froissement des feuilles; si léger qu'il fût, ce bruit fit passer un frisson par tout son corps. Ce bruit refiraya d'autant plus, qu'il n'en pouvait deviner la cause. — Un instant, princesse t s'écria*t-il en bondissant en arrière; m'est avis qu'il se passe quelque chose autour de moi; permettez que je m'en assure. Et, disant cela, il tira et arma un pistolet sur le canon duquel se réfléchit un rayon de la lune. En voyant le pistolet à la main du bandit, Régina fit ellemême un pas en arrière en poussant un faible cri. Ce cri, si faible qu'il fût, pouvait être un signal. Et l'escroc gagna la chaussée pour voir de plus loin. — Oh t mon Dieu, murmura Régina, s'en irait-il pour ne pas revenir? Et elle le suivit des yeux avec anxiété. Le bandit recommença ses recherches, tenant toujours son pistolet à la main. Il traversa le boulevard, regarda au loin, aussi loin que)on œil put voir, retourna dans la rue Plumet pour s'assurer |ue la porte était toujours barricadée et ne faisait pas mine Je s'ouvrir. Les choses étaient dans l'état où il les avait laissées. — C'est égal, dit-il en revenant sur ses pas, j'ai certainement entendu un bruit quelconque. C'est donc un mauvais bruii puisque je n'en connais pas la source. Si je m'en allais tout bêtement?... J'ai déjà trois cent mille francs dans ma poche^ cô qui est un assez joli denier; d'un autre côté, les deux cent mille livres restantes sont diablement douces à palper... Puis, regardant autour de lui d'un air qui indiquait qu'il commençait à se rassurer :

tm SALVATOR «-* Aprte tout, oontinua-t-ii, je ne vols pas pourquoi Je m'effraye s! fort d'un bruit si léger; l'afTaire a trop bien oommencé» par ma foi, pour ne pas finir de même. Reprenons la conversation où nous l'avons laissée. Et l'aventurier, après avoir jeté à droite et ii gauche un regard fauve et tortueux, comme celui de l'hyène, revint à la grille, où la pauvre Régine, tremblant à l'idée que ie misérable allait s'enfuir avec ses quatre dernières lettres, attendait debout, les dents serrées et se tordant les mains de désespoir. Elle respira en voyant l'aventurier se rapprocher d'elle, et, levant les yeux au ciel avec une profonde expression de reconnaissance : — Oh t mon Dieu, murmura-t-elle, je voua remercie I *» EbLCusez-moi, madame, dit-il, mais j'avais cru entendre un bruit menaçant. Il n'en est rien ; tout est tranquille autour de nous, et, si vous le voulez bien, nous allons continuer. Voici votre septième lettre. — Et voici votre septième liasse. Le comte Ercolano *** la prit, et, tandis qu'il la mettait dans sa poche, à côté des six premières, Régine soumit la lettre au même examen que les précédentes. •— Décidément^ pensa l'aventurier en tirant de sa poche la huitième lettre^ cette comtesse Rappt est d'une suspicion outrageante; je croyais cependant avoir mis dan^ cette négociation toute la politesse et toute la loyauté imaginables... EnÛn!... Et, tirant la neuvième lettre, il dit en manière de vengeance contre cette suspicion de Régine : — Neuvième épître de la même au même. Le visage de Régine, pâle comme la lune qui l'éclairait, s'empourpra à cette injure des tons rouges du soleil couchant. Elle échangea vivement la neuvième lettre contre la neu^ème liasse, et, après avoir, non moins soigneusement que l^ autres, regardé cette lettre, elle la mit dans sa poitrine. — Elle y tient, pensa l'aventurier en empochant Ion billets. Puis, d'un ton gouailleur ; — Dixième et dernière lettre, dit*il, au même prix que ses sœurs aînées, quoiqu'elle les vaille toutes à elle seule; mais,

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

SALVATOR StS nbm savez nos conditions pour celle-ci, donnant, donnant. — - C'est juste, dit Régina en lui tendant la dernière liasse en même temps qu'elle allongeait la main vers la dernière lettre; donnez et prenez. — Confiance qui m'honore, dit l'aventurier en donnant ta lettre et en prenant les billets; la t Et l'aventurier respira joyeusement. On n'entendit pas même le soufTle de Régina; elle s'assu« rait que la lettre était bien de sa main comme les neuf autres. — Et, maintenant, continua l'impudent coquin, il est de mon devoir, madame la comtesse, de vous donner, après que vous m'avez enrichi, un conseil de galant homme. Croyezen l'expérience d'un vieux routier, aimez toujours, n'écrivez jamais t — Assez, misérable I nous sommes quittes t..» s'éeriala comtesse. Et elle s'éloigna rapidement. En même temps, et comme si ces mots eussent été nn si* gnal convenu entre elle et quelque puissance supérieure,, le comte Ęrcolano*** sentit tomber sur sa tête, pareil à un aérolithe descendu du ciel,, un objet d'une telle grosseur et d'une telle pesanteur surtout, que l'aventurier fut étendu sur le sol avant même de s'être aperçu qu'il était tombé. XGVIII Oft il est prouvé que le bien mal aequls ne profite pas. La chose s'était passée si rapidement, que l'aventurier n'était point tombé : il avait été littéralement précipité.

9U SALVATOR Aussi ne se le fidi-t-il aucunement compte de
raccident; il tenta seulement qu'une force irrésistible lui saisissait les mains,
les lui ramenait derrière le dos, les réunissait dans une espèce d'écrou qui se
fermait sur lui, à peu près de la même façon que l'ingénieux engin de fer,
inventé par lui, s'était fermé sur les boutons de la porte de la rue Plumet.
Puis, cette précaution prise, et le comte Ercolano**' devenu aussi inolTensif
qu'un enfant, celui-ci se sentit soulever de terre, et, de la position
horizontale qu'il occupait, replacé dans sa position verticale, c'est-à-dire sur
ses pieds» position naturelle à l'homme, à qui la nature a donné l'os subUme
destiné à regarder le ciel. Ce ne fut point le ciel, nous devons le dire, que
regarda le comte Ercolano, replacé dans cette position : il essaya de voir
celui à qui il avait affaire, et qui venait -d'une si brus« que, nous pouvons
même dire d'une si brutale façon, de lui donner la mesure de sa force. Mais
il ne vit absolument rien : l'homme, si c'en était un, s'effaçait complètement
derrière lui. Seulement, comme une des mains de cet homme suffisait k
contenir les deux siennes, il sentit l'autre main qui, de la façon la plus
indiscreète, s'égarait sur lui. Celle main s'arrêta è sa ceinture, prit un des
pistolets qui y étaient passés et le jeta par-dessus la muraille. Puis elle en fit
ainsi du second. Puis elle envoya le poignard rejoindre les deux pistolets.
Puis, s'étant assurée que ces deux pistolets et ce poignard étaient les seules
armes que le comte Ercolano portât sur lui, elle remonta de la ceinture à la
gorge, qu'elle enveloppa de la même façon que l'autre main enveloppait les
deux poignets, et se mit à serrer la gorge à peu près comme aurait pu le faire
un écrou vissé par un mouvement égal et continu. Au fur et à mesure que
l'écrou de la gorge se serrait, l'écrou des mains se desserrait, de sorte que,
peu à peu, le comte Ercolano retrouva l'usage de ses mains^ mais perdit
celui de la voix. Peut-être se demandera-t-on comment cet aérolithe hu*
main, qui mettait ie c^nte Ercolano dans une si embarrassante position,
avait pu échapper aux regards investigateurs

I SALVATOII 225 d'un homme si bien habimé à explorer le terfafn sur lequel il exerçait. A ceci, nous répondrons qu'en véritable matéria« liste qu'il était, le comte Ęrcolano s'était occupé de la terre, mais avait complètement négligé le ciel. Or, comme on Ta vu, raérolitbe était tombé du ciel, eu tout au moins des branches touffues et du feuillage épais d'un des marronniers qui ombrageaient la porte du jd>*dio de Régina. Maintenant^ si nos lecteurs désirent savoir quel était cet aéroiiithe inopiné, qui, d'une façon si désagréable pour notre aventurier, venait de tomber sur ses épaules, et dont la main emboîtait si exactement son cou, nous leur dirons ce dont ils se doutent déjà peut-être, c'est que cet aéroiiithe n'était autre que le souffTre-douleurs de mademoiselle Fiflne, c'est-à-dire notre vieille connaissance le rude charpentier Barthélémy Lelong, dit Jean Taureau. En effet, en sortant la veiMe à dix heures du soir de chez Pétrus, qu'il avait rassuré en lui montrant les cinq cents bil* lets de mille francs, Salvator était entré chez le charpentier, ' qui, en l'apercevant^ avait immédiatement offert, selon son .habitude, de lui consacrer deux ou trois journées et même au besoin une semaine de son travail. — Je ne te demande qu'une de tes soirées, avait répondu Salvator. Puis, l'ayant informé qu'il avait besoin de son bras, sans lui donner aucune autre explication, il lui avait indiqué pour le lendemain, neuf heures du soir, un rendez-vous sur le boulevard des Invalides. Là, après lui avoir désigné un épais marronnier qui se trouvait à l'un des côtés de la grille de i'hôtel, il lui avait dit: — Tu vas monter dans cet arbre; tu y resteras sans boulger, sans faire le moindre bruit, aussi caché que tu pour-* ras^ jusqu'à minuit. A minuit, ou peut-être même plus tôt, ta verras un homme se promener devant cette grille; lu Tobjsserveras attentivement et tu ne bougeras point, quoi quâl i fasse. A minuit, de l'autre côté de la grille, viendra une dame qui causera d'affaires avec cet homme, et qui, en 'réchange de dix lettres^ lui remettra dix liasses de billets de onille francs; tu la laisseras faire. Arrivée à la dixième liasse, cette dame lui dira ces mots : Ncms sommes quittes. A peine «es trois mots seront-ils prononcés, que tu tomberas sur cet homme et que tu le prendras à la gorge, la lui serrant jus* is.

The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate

V\$ SATVATOR qu'à ce qu'il t'ait rendu les billets. Pour le reste, tu agiras selon l'événement; ossomme-le un peu si tu yeux; mais ne l'assomme tout è bit que si tu ne peux pas faire autrement. On voit que Jean Taureau avait déjà ponctuellement exécuté une partie des ordres de Salvator; voyons maintenant comment il exécuta le reste. Nous avons laissé Jean Taureau serrant la gorge du eomte Ercolano à lui étoufTer la voix; mais, comme^ peu* dant l'explication crue nous venons de donner à nos lecteurs, il a continué de la lui serrer, il la lui serre maintenant à lui faire tirer la langue. — La, dit Jean Taureau après avoir comcnencé prudemment par désarmer son adversaire, maintenant causons. Le comte Ercolano fit entendre un son étouffé. — Tu y consens? Très-bien I dit Barthélémy, qui interprétait à sa façon le grognement du comte ; alors, mainte^ nant, contlnua-t-il d'une voix de basse sinistre, tu vas me rendre tout ce que vient de te donner cette jeune dame. L'aventurier tressaillit comme s'il eût entendu la trompette du jugement dernier, et, cette fois, il ne répondit point à Jean Taureau, même par un grognement. Étouffait-il, ou refusait*il? Il étouffait déjà, mais il refusait encore. Jean Taureau renouvela sa demande en le serrant tm peu plus fort. Le comte Ercolano , libre de ses mains, essaya de aaisir à son tour son adversaire au collet. •«- A bas les pattes t dit Jean Taureau. Et, du bout des doigts, il donna sur le poignet du comte yne claque qui faillit le lui disloquer. Puis Jean Taureau serra l'écrou d'un tour, et le oomta Ercolano tira la langue d'un pouce de plus. Peut«ôtre le lecteur demandera-t

SàLVàTOR 117 En ce eas^ nous répondrons que Salvator avait dit : c Tu ftii serreras la gorge jusqu'à ce qu'il fait rend^ les billets, o! et que Jeao Taureau, fidèle observateur de la consigne, ne voulait pas prendre, mais attendait qu'on lui rendit, et ser* rait de plus en plus la gorge du comte Ercolano pour l'auje-t ner de lui-même à ce dénoûment. — Ah ça ! tu ne veux donc pas répondre? dit Jean Tdu^ reau, qui, ne se rendant pas compte de l'impossibilité où était le maître chanteur d'articuler un seul son, s'imaginait que c'était pure mauvaise volonté de sa part, et, pour le contraindre à répondre, serrait d'un cran de plus la gorge de l'escroc. Malgré cette pression et surtout a cause de cette pression, celui-ci répondait moins que Jamais. Seulement, il faisait de ses deux bras des gestes désespérés qui indiquèrent à Jean Taureau qu'il y avait peut* être moins de mauvaise volonté qu'il ne le croyait dana le silence du comte Ercolano, Il lui fit faire demi*tour à droite, afin de pouvoir lire sur son visage ce que refusait de lui dire la voix. Le visage était violacé; les yeux sanglants sortaient de leur orbite; le langue pendait, par un coin delà bouche. Jusque sur la cravate. Jean Taureau comprit la situation. — Faut-il qu'un homme soit entêté t diMl. Et il serrra un cran de plus. A cette fois, mille lueurs funèbres passèrent devant les yeux de l'aventurier; tant qu'il n'avait été qu'oppressé, il avait résisté assez courageusement; mais, en sentant l'air extérieur, déjà effroyablement raréfié, lui manquer tout à fait, il porta vivement sa main à sa poche et laissa tomber plutôt qu'il ne jota sur le sol neuf des dhc liasses de billets. Jean Taureau, desserra les doigts, sans lâcher cependant le cou de l'aventurier, qui respira bruyamment. Mais, en même temps que l'air pur de la nuit rentrait dans les poumons du comte Ercolano, une espérance rentrait dans son cœun En fouillant dans la large poche où il ava^t engouffré les billets, le comte Ercolano avait senti au fond de cette poche ' 0 couteau^ couteau ordinaire, qu'il eût méprisé dans toute

SALVATOR autre circonstance, mais qui, dans celle-ci, devenait sa dague de miséricorde. Voici pourquoi il n'avait jeté sur le sol que neuf liasses au lieu de dix : En fouillant dans sa poche pour y chercher la dixième liasse, il comptait bien ouvrir son couteau, et, une fois le couteau ouvert, rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de son adversaire. Jean Taureau, sans lâcher tout à fait le comte Ercolano, compta les liasses de billets éparses, et, n'en voyant que neuf, il réclama la dixième. — Laissez-moi au moins fouiller dans ma poche, objecta l'escroc d'une voix égarée. — C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille t — Lâchez-moi> alors. ~ Quand j'aurai mon compte, répondit Jean Taureau, je te lâcherai. — Eh ! tenez, le voilà, votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche. Jean Taureau n'avait qu'une parole : il avait dit à son adversaire qu'il le lâcherait quand il aurait son compte; il avait son compte, il le lâcha. Alors, le comte Ercolano rêva que, dans le mouvement que le charpentier allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer ou du moins le trouer de son couteau ; mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé; car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un modeste de destruction luxueux à un homme si heureusement doué^ Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil. Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano d'autre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse, main dans laquelle vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier. En un instant» par la simple pression des muscles de

SALVATOR n» Tavant-bras, le couteau échappa de la main du comte Èreolano, en même temps que le susdit comte Èrcolano pliait sur ses jarrets et tombait à la renverse. Jean Taureau appuya son genou sur ta poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accompagnée d'un râle étranglé; et, comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets» il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche. Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que, tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau. Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et, d'un coup de poing qui eût assommé l'animal son homonyme, il cloua pour ainsi dire la tête du maître chanteur sur le sol, en lui disant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet : — Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ? Cette fois, soit qu'il le voulût^ soit qu'il ne le voulût pas, Taventurier resta tranquille. Il était profondément évanoui. Jean Taureau compta ses liasses de billets; il y en avait bien dix. n se leva donc aussitôt et attendit que M. le comte Èrcolano se levât à son tour. Au bout de cinq minutes,, il s'aperçut qu'il attendait vainement. Le comte ne donnait pas signe de vie. Jean Taureau leva son chapeau, — c'était un homme très poli que Jean Taureau sous son apparence grossière, — et il salua respectueusement l'aventurier. Celui-ci, soit qu'il fût moins poli que le charpentier, soit qu'il fût incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt. Jean Taureau le regarda une dernière fois; et, voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec un geste qui semblait dire : « Ma foi, tant pis ! c'est toi qui Tas voulu, mon bonhomme. » Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, d'un calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompli son devoir.

ISO SA LV AT OR Pour raventurier, il ne revint à lui que bien longtemps Bprè le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinale où la rosée descend du ciel sur la terre. Cette rosée, si efficace sur les plantes et sur les fleurs, est, fe ce qu'il paraît, non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal; car ses premières larmes commençaient à peine à tomber, que le comte Ercolano éternua en homme qui prend un rhume de cerveau. Cinq minutes après, il s'agita, souleva, puis laissa retomber 8à tête, la souleva encore, et, enfin, après trois ou quatre ten« tatives inutiles, parvint à reprendre son centre de gravité. Pendant un instant, il resta assis et immobile en homme qui essaye de reueillir ses idées; après quoi, il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable. Il était évident que la mémoire lui revenait. En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme. Cet abîme, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cent mille francs, o'est«è-dire vingcinq mille livres de rente. Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût ia perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres, il ne perdit une chose bien autremeni précieuse, c'est*à-dire la vie. Or, la vie lui restait, un peu écornée, c est vrai, mais encore robuste. Ce fut ce dont il s'assura tout d'ahprd en humant l'air avec ravissement et en respirant coup sur coup comme un homme privé depuis longtemps des jouissances attachées è cet exercice ; après quoi, il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un homme pendu qui aurait casbé sa corde; enfin, s'essuyant le front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à se remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et, sans regarder, comme il avait fait en arrivant» ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes^ remerciant le ciel de lui avoir conservé une existence dont il pouvait faire

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

SALVATOR m encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain. Et, maintenant» nous croirions faire injure h la perspicacité de nosiecteursy si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétrus, sous le titre de son parrain, et sous le nom du capitaine Berihaud Monte-Hauban, dans le comte Ercolano**% dans le maître chanteur, Taventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissances l'homme qui, à la grande Joie de Pétrus, se promenaitf le mardi gras de cette année, sur l'esplanade de l'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau de carton de trois ou quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier, enfin, lequel, grftce h la position de conflanoe qu'il occupait près de H. Jackali^ croyait pouvoir, de temps a autrCi^ tenter cert^n89 entr^Dri* ses lucratives mais hasardeuses, XGIX Où mademoIfloUe Fiflne rend, sans le vouloir, m grand isnrke à Salvator. Le lendemain de ces événementSi vers ait heure! du ma tin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de It mai on qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne mademoiselle Fiflne. Bien avant d'arriver au quatrième étage, où était l'appar-» tement du charpentier, Salvator entendit la mélopée singu* Hère qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélémy Lelong de l'accompagner au château de Viry» . Mademoiselle Fiflne vomissait contre le charpentier le

m SALVATOR répertoire de ses imprécations les plus aiguës ; le géant grom* mêlait, comme Polyphème surprenant Acis et Galalée. Et cependant, ainsi qu'on le verra, cette fois il ne s'agissait point d'amour. Salvator frappa rudement à la porte. Mademoiselle Fifine, les cheveux épars, les yeux hors de la tête, les épaules hors de la robe, mademoiselle Fiône, dé braillée, haletante^ rouge de colère, ouvrit la porte. — Ah ça! je ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin de vos disputes? dit Salvator en regardant sévère* ment la maîtresse du charpentier. — C'est lui qu'a tort, dit la grande fille.

SALYAfOR m ftaie créature digne du bague et de l'échafaud; auésf est-ce pour lui épargner raffront de la place de Grève que je veux reexterminer ici. — Mais que t'a-t-elle donc fait? demanda Saivator. — D'abordy c'est une coureuse; elle a fait je ne sais quellv» nouvelle connaissance dans le quartier» de sorte qu'on ne peut plus ravoir à la maison. — Quant à cela, mon pauvre Barthélémy, c'est de l'histoire ancienne, et, si elle ne t'a rien fait de plus nouveau, tu devrais y être habitué. — Oh ! que si, elle m'a bit quelque chose de plus nouveau, dit le charpentier grinçant des dents. — Que t'a-t-elle fait? Voyons, parle ! — Elle m'a volé! hurla Jean Taureau. ^ Comment, elle t*a volé? demanda le jeune liomme. — • Oui, monsieur Saivator, — Que t'a-t-elle volé? — Tout l'argent d'hier. — L'argent de ta journée? — L'argent de ma nuit, les cinq cent mille francs da làbas. — Les cinq cent mille francs l s'écria Saivator en se retournant pour interroger mademoiselle Fifine, qu'il croyait toujours derrière lui. — Elle les a sur elle, et je voulais les lui reprendre lorsque vous êtes arrivé ; voilà la cause de notre querelle l cria Jean Taureau, tandis que Saivator se retournait. Mais, alors, tous deux jetèrent un cri en même temps; car tous deux, en même temps, s'aperçurent de la disparition de mademoiselle Fifine. Il n'y avait pas une minute à perdre. Aussi, sans échanger une seule parole, les deux hommes se précipitèrent-ils sur l'escalier. Jean Taureau tomba plutôt qu'il n'arriva sur ia dernière marche. — Cours à droite, dit Saivator ; moi , je cours à gauche. Jean Taureau se dirigea à toutes jambes du côté de l'esplanade de l'Observatoire. Saivator, en deux sauts, se trouva au bout de la rue de la Bourbe, dominant à la fols trois côtés : le chantier des Ca

pueini k droite» devftnt lui la rue SainMaequeft, et derrière lui le
 faubourg. Il regarda aussi loin que son œil put voir; maiS    cette heure
 matinale, la rue était déserte et les boutiques se trouvaient encore ferm es;
 mademoiselle Fifine s'était sauv e avec une rapidité prodigieuse  ou elle
 s'était r itigi e dans quelque maison voisine. — Que faire? où aller?
 Salvator en était là de ses recherches  quand une laiti r  install e au coin de
 la rue Saint- Jacques et de la rue de t j Bourbe, devant la boutique d'un
 marchand de vin  lui cria : — Monsieur Salvator I Salvator, s'entendant
 appeler  se retourna. — Que voulez-vQus? demanda-t*U. — VousUe me
 reconnaissez pas  mon eher monsieur Salvator? demanda la laitière. —
 Non, répondit celui-ci en continuant de regarder un peu de côté et d'autre.
 — Je suis Maguelonne, de la rue aux Fers, dit la laitière; le commerce des
 fleurs n'allait plus, je me suis mise h vendre du lait. — Je vous reconnais
 maintenant, dit Salvator; mais, pour le moment, je n'ai pas le temps de
 pousser plus loin la reconnaissance. Avez-vous vu passer une grande fille
 blonde t — Gourant comme une d rat e  oui. — Quand cela? ^ A l'instant.
 — Quel chemin a-t-elle pris? — La rue Saint-Jacques. — Merci ! dit
 Salvator en prenant son élan dans la direction indiqu e. — Monsieur
 Salvator 1 monsieur Salvator! cria ia laitière en se levant et en courant vers
 lui. — Attendez un moment  cria la laitière; que lui voulezvous? *• Je veux
 la rattraper. — Et où allez-vous pour cela ? *- Tout droit devant moi. —
 Vous n'avez pas loin   aller, alors.

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

0AL?ATOE m\$ -* Youf savev donc où eUe est eatvéo? demiiada
Salvator. — Oui, répondit la laitière. — AlorSj dites vite I où cela ? — Là
où elle va tous les jours, sans que son homme le sache, dit la lanière en
désignant du dpigt, sous lea numé* ros 297 et 299 de la rue, un corps de
bfttiment appelé, dans le quartier, le Petit-Bicêtre. — Vous en êtes sûre ? —
Oui. — • Vous la connaissez donc ? — C'est une de mes pratiques. -^ Et que
va-trelle faire là ? ^ Ne demandesB point cela à une honnête fUle»
monaieur Salvator. — Mais, enfin, elle va chez quelqu'un ? — Oui, chez un
homme de la police. *— Que vous nommez ? — Jambassier, Jubassier., —
Gibassierl s'écria Salvator, «-> C'est justement cela, répondit la laitière, —
Ah! par ma foi, c'est providentiel, murmura Salvator; je cherchais justement
son adresse, et c'est mademoiselle FiQne qui me la donne. Ah! monsieur
Jacical, que vous avez bien raison de dire : Ckerchei la femme! Merci,
Maguelonne; votre mère va bien? -> Oui, monsieur Salvator, merci, et elle
vous est bien reconnaissante de l'avoir fait recevoir aux Incurables, la
pauvre bonne femme. — C'est bien! c'est bien! s'écria Salvator, Et il se
dirigea vers le Petit-Bicêtre. Il faut avoir vécu dans le quartier Saint-Jacques
et l'avoir exploré en tous sens, pour connaître le dédale obscur, nauséabond,
infect, squalide, que Ton appelait alor» le PetiiBlcêtre. C'était quelque chose
comme les sombres et bu-* mides caves de Lille, superposées les unes au-
dessus des autres. Salvator connaissait l'endroit pour l'avoir visité plus d'une
fois dans ses investigations philanthropiques; il lui fut donc facile de se
diriger 4ai» ce tabyrUthOt

S8è \$ALVAtÔft Il s'engagM tout d'abord dans le corps de bCtiinenC de gauche et monta rapidement les cinq étages. Arrivé au cinquième, c'est-à-dire sous les toits, il aperçut sept ou huit portes percées sur un sale corridor. n colla son oreille à chacune des portes et écouta. N'entendant aucun bruit, il allait descendre au quatrième^ quand, par une ouverture de Fescalier, dont la fenêtre avaiK été brisée dans des temps déjà reculés et n'avait point été réparée, il aperçut, sur le palier du cinquième étage de l'escalier de droite, la silhouette de mademoiselle Fiflne. Il descendit précipitamment les cinq étages, et, regrim)ant à pas de loup l'autre escalier, il arriva si doucement à 'a dernière marche, que mademoiselle Fifine, qui frappait a coups redoublés avec une impatience croissante, ne l'enr tendit pas. Tout en frappant, elle criait : — Mais ouvrez donc I c'est moi, Giba, c'est moi. Mais Gibassier n'ouvrait pas, quelque charme qu'il y eût pour lui à entendre italianiser son nom. Rentré chez lui à quatre heures du matin, sans doute rêvait-il encore au danger auquel, parle secours de son bon génie, il venait d'échapper, et se rejouissait-il, en songe, d'être sorti sain et sauf d'un péril aussi imminent qu'inattendu. Il entendit frapper à sa porte. Mais Gibassier crut qu'il rêvait encore, convaincu que nul ne l'aimait assez tendrement pour lui faire visite à cette heure matinale, sinon le cauchemar en personne; aussi se relourna-t-il résolument du côté du mur, bien décidé k se rendormir malgré le bruit, et en murmurant : — Frappez! frappez! Mais ce n'était point là le compte de mademoiselle FiQne. Elle continua, en conséquence, à frapper à'coups redoublés en appelant le forçat des noms les plus doux. Elle était au milieu de ses tendres invocations quand elle sentit une main qui se posait doucement, quoique avec autorité, sur son épaule. Elle se retourna et vit Salvator, Elle comprit tout et ouvrit la bouche pour appe!er k. l'aide. — Silence , misérable 1 lui dit Salvator, à moins que ta

SALVATOft 23T n'aimesmieuxque je te fasse arrêter et conduire en prison à l'instant même. ~ Arrêter, et comme quoi? — Comme voleuse, d'abord. ^ Je ne suis pas uœ voleuse, entendez-vous! je sois une honnête fille t hurla ladrôlesse. — Non-seulement tu «s une voleuse et tu as sur toi cinq cent mille francs qui m'appartiennent, mais encore... Il lui dit quelques mots. tout bas, La grande fille devint affreusement pâle. — Ce n'est pas moi, dit-elle, qui Tai tué ; c'est la maltresse de Croc-en -Jambe; c'est Bébé la Rousse. — C'est-à-dire que tu tenais la lampe, tandis qu'elle l'assommait è coups de chenet; c'est une chose, au reste, que vous éclaircirez ensemble, quand vous serez dans le même cabanon. Bt, maintenant, est-ce toi qui crieras» ou est-co Bioi? La grande fille poussa un gémissement. •—Allons, dépêchons, dit Salvator, je suis pressé. Toute frémissante de colère, mademoiselle Fifine passa st main sous son fichu et tira de sa poitrine une poignée de billets de banque. . Salvator compta. Il y avait six liasses. — Bien! dit-il; encore quatre liasses comme celles-ci et tout sera dit. Par bonheur pour Salvator, et peut-être bien aussi pour elle-même, car Salvator n'était pas homme à se laisser pren^ dre à Timproviste, mademoiselle Fifine n'avait aucune arme sur elle. — Voyons, voyons, les quatre dernières liasses, dit Salvator. Fifine en grinçant les dents, fourra une seconde fois sa main dans sa poitrine et en tira deux liasses. — Encore deux, dit Salvator. La grande fille fouilla une troisième fois, et tira une liasse. — Allons, encore une, la dernière l fit le jeune homme frappant du pied d'impatience. — C'est tout, dit-elle. — Il y avait dix liasses, fit Salvator. Voyons, vite la der* nière, j'attends.

M MtVAtOtl -- S'il y en a une dixième^ dit résolument mademoiselle Flûne, Je l'aurai perdue en route. — Mademoiselle Joséphine Dumont, dit Salvator, prenez garde! vous jouas là un mauvais jeu. La grande fille tressaillit en s'entendant nommer de son nom de famille. Elle fit semblant de chercher encore une Ma dans sa poitrine. — Quand je vous jure qu'elle n'y est pas! dit-elle. — Allons, vous mentez, fit Salvatore. ^ Dame, dit-elle impudemment, fouillez vous-même. — J'aimerais mieux perdre les cinquante mille francs que de me risquer à toucher la peau d'une vipère comme toi, répondit le Jeune homme avec une expression d'indicible dégoût; mais marche devant, et^ au prochain corps de garde, on te fouillera. Et il la poussa du coude vers l'escalier, comme s'il eût craint de la pousser avec la main. — - Oh! s'écria-t-elle, tenez, reprenez-le donc votre argent, •t damne!«vous avec! Prenant alors dans sa poitrine la dernière liasse, elle la jeta avec rage sur le palier. — C'est bien, dit Salvatore. Et maintenant, rat^en demander pardon à Barthélémy, et n'oublie pas qu'à la première plainte qu'il me fait de toi, je te remets entre les mains de la justice. Uademoiseile Fifine descendit l'escalier en montrant le poing à Salvatore. Celui-ci la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours sombres du gigantesque colimaçon; puis, lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se baissa, ramassa la liasse, en sépara dix billets qu'il mit dans son portefeuille, tandis qu'il fouillait dans sa poche les neuf Uassea intactes et la liasse écornée»

SALVATOR «ai Où il est démontré qu'il est dangereux non pas de recevoir, mais de donner des reçus. A peine mademoiselle Fifine avait-elle disparu, à peine Salvator avait-il mis dans son portefeuille les dix mille francs, et dans sa poche, les neuf liasses intactes et la liasse écornée, que la porte de Gibassier s'ouvrit, et que ce digne industriel parut sur le seuil, vêtu d'un simple pantalon de molleton blanc, la tête coiffée d'un foulard et les pieds chaussés de pantoufles brodées. Les coups que la grande fille avait frappés à la porte, les tendres appellations dont elle les avait accompagnés, le cri d'alarme qu'elle avait poussé en reconnaissant Salvator, l'espèce de lutte qui avait été la suite de cette rencontre, avaient troublé, comme nous l'avons dit, le sommeil de l'honnête Gibassier, si bien que, voulant se rendre compte de ce qui se passait sur son palier, il avait fini par s'arracher aux douceurs du sommeil, avait sauté à bas de son lit» avait passé son pantalon à pieds, chaussé ses pantoufles, et était venu à pas de loup ouvrir la porte« N'y entendant plus aucun bruit, il s'attendait à trouver le palier vide. Il fut donc assez étonné de voir Salvator; nous devons même dire, à l'éloge de la prudence de Gibassier, qu'en apercevant un inconnu devant sa porte, son premier mouvement fut de la refermer. Mais Salvator, qui connaissait le forçat, aussi bien de figure que de réputation, qui savait la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Mina, qui le surveillait soit directement, soit

M SALVÀTOR indirectement depuis cette époque^ n'avait pas pris tant de peine à le retrouver pour le laisser apparaître et disparaître ainsi. Il s'opposa donc» en étendant la main; à son intention de refermer la porte, et, l'abordant avec toute la courtoisie dont il était capable : — C'est bien à M. Gibassier que j'ai l'honneur de parler? demanda-V-îl. — Oui» monsieur, répondit Gibassier en le regardant d'un air aussi soupçonneux que lui permettaient de le faire ses yeux encore tout bouffis. A qui ai-je l'honneur de parler? — Vous ne me connaissez pas? demanda Salvator en poussant doucement la porte; — Ma foi, non, dit le forçat, quoique bien certainement j'aie vu votre figure quelque part; mais du diable si jd sais où. — Mon habit vous indique ce que je suis, dit Salvator. — Commissionnaire, je le vois bien; mais comment vous nomme-t-on? ^ Salvator. — Ah I ah ! ne vous tenez-vous point d'habitude au coin de la rue aux Fers? demanda Gibassier avec une sorte d'effroi. — Précisément. — Et que me voulez-vous? — C'est ce que J'aurai l'honneur de vous dire, si vous me permettez d'entrer. — Hum! fit Gibassier avec hésitation. — Vous défieriez-vous de moi? demanda Salvator en se glissant entre la porte et la muraille. -*Moit dit Gibassier. A quel propos me défiera is-je de vous? Je ne vous ai jamais rien fait; pourquoi me voudriezvous du mal? — Aussi ne vous veux-je que du bien, dit Salvator, et je viens pour vous en faire. Gibassier poussa un soupir; il croyait aussi peu au bien que les autres lui voulaient faire qu'à ce lui qu'il voulait faire a'iautres. »- Vous doutez? dit Salvator. ^ J'avoue que je n'ai qu'une médiocre côâfianbe, répon« Lie forçat. mB'rSSEsrr:'

SK^rilTOfi S41 — Vous allez eu juger. — Alors, donnez- vous la peine de vous asseoir. — C'est inutile, dit Salvator, je suis très^pressé, et, en deux mots, si l'affaire que je viens vous proposer vous convient, cette afTaire sera conclue. — Gomme vous voudrez; mais, moi, je m'assieds, dit Gibassier, qui se ressentait encore, par une certaine courbature répandue en tout son corps, des mésaventures de la nuit. — La, ajouta-t-il en s'accommodant sur une chaise; maintenant, si voulez bien me faire connaître ce qui me procure l'honneur de vous voir, j'attends. ^Pouvez-vous disposer d'une semaine? demanda Sal* ▼ator. •— Cela dépend de l'emploi qu'on me demandera de faire de cette semaine; c'est la dix-sept cent seizième partie de la vie d'un homme, en admettant la dernière statistique qui règle la moyenne de la vie d'un homme à trente-trois ans. — Mon cher monsieur Gibassier, dit Salvator souriant de son plus doux sourire, en adoptant cette moyenne pour le reste de l'humanité, je vois avec bonheur que vous faites exception à la règle, et, quoique vous ne paraissiez pas beaucoup plus de trente-trois ans, vous avez néanmoins incontestablement dépassé cet âge. — Dois-je m'en louer ? répondit philosophiquement et mélancoliquement à ia fois le digne Gibassier. — La question n'est pas là, dit Salvator. — Oix est-elle, alors? — Elle est dans ce qu'ayant dépassé Fftge fatal, vous irez, selon toute probabilité, jusqu'au double de la moyenne, c'est-à-dire jusqu'à soixante-six ans; ce qui fait qu'une semaine n'est pour vous que la trois mille quatre centième partie de la vie; et remarquez que je ne vous dis point cela pour marchander le prix de votre semaine, mais pour rectifier votre jugement sur votre propre longévité. — Oui, dit Gibassier, qui paraissait convaincu en cet endroit; mais l'emploi de celte semaine me sera-t-il agréable? — Agréable et profitable; vous aurez réuni, ce qui est si rare ici-bas, le précepte d'Horace, dont il n'est point probable qu'i&n savant comme voua n'ait cultivé les œuvres : unie dû/ei.

9U H

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

Ùt dALVATOR •^ De quoi s'agiWil? demanda Gibassier, qui, artiste en son genre^i se laissait entraîner au pittoresque de la coQvertion. — n s*agit de voyages. — Ahl bravot — Vous aimez les voyages? — Je les adore. — Yoyezt cela tombe à merveille 1

SALVATOR Mt — De quelque chose de très-simple : 0 s'agit de remettre une lettre. Voilà tout. — Hum ! hum ! grommela entre ses dents Gibassier, dans l'esprit duquel mille soupçons entrèrent de nouveau. Envoyer un homme en Allemagne uniquement pour porter une lettre, quand le service de la poste est si admirablement organisé ! Diable ! diable t — Vous dites? demanda Salvator en l'examinant avec attention. — Je dis, fit Gibassier en hochant la tête, que c'est une diablesse de lettre que vous avez à envoyer là; car» si c'était une lettre comme toutes les lettres, vous ne l'expédieriez points je suppose, à si grands frais. — Vous avez raison, dit Salvator, c'est une lettre de la plus haute importance. — Politique, j'imagine? — Entirement politique. — Mission tout à fait délicate ? •*- D'une délicatesse toute particulière. — Dangereuse, par conséquent? — Dangereuse, si toutes les précautions n'étaiopt pas prises. — Gomment entendez-vous les précautions? — * En ce que cette lettre sera tout simplement un papier blanc tout ouvert. — Mais redresse ? — On vous la dira de vive voix. — Alors, la lettre est écrite avec une encre sympathique. — De l'invention de la personne qui l'écrit, invention qui défie MM. Thénard et Orfila eux-mêmes. — Mais la police est un bien autre chimiste que MM. Thénard et Orfila. — Gette encre défie la police elle-même, et je suis bien aise de vous dire cela, cher monsieur Gibassier, pour qu'il ne vous prenne pas Tenvie d'aller vendre la lettre a M. Jac^ kal, le double de ce qu'on vous aura donné pour la porter. — Monsieur! fit Gibassier en se redressant, vous me croyez donc capable... ? — La chair est faible, répondit Salvator. — C'est vrai, murmura le forçat avec un soupir,

544 SALVATOR — Vous voyez donc, coniiava Salvator, que vous ne risquez absolument rien. — • Me dites-vous cela pour obtenir de moi que j'accomplisse ma mission au rabais? — Pas le moins du monde : la mission serb rétribuée en raison de son importance. •— Maift qui en fixera le prix? — Vous-même, ~ Il faut d'abord que je sache où je vais? — A Heldelberg. — Très-bien. Quand dois-je partir? — Le plus tôt possible. — Demain, est-ce trop tôt? «*- Ce soir serait mieux. — Je suis bien fatigué pour partir ce soir ; j'ai eu une mauvaise nuit. — Agitée ? — Très-agitée. — Eh bien, va pour demain matin. Maintenant, cher monsieur Gibassier, combien demandez-vous? — Pour aller à Heidelberg ? -Oui. — Y aura-t-il séjour? -* Le temps de prendre la réponse à la lettre et de revenir. — Eh bien, mille francs, est-ce trop ? — Je vous demanderai au contraire, est»cc assez? — Je suis économe; en économisant, j'y arriverai. — Voiià qui est dit, mille francs pour porter la lettre. Hais pour apporter la réponse ? — Ce sera le même prix. — Deux mille, alors : mille francs pour aller, et mille francs pour revenir. — Mille francs pour aller, et mille francs pour revenir, c'est bien cela. — Maintenant, ceci est réglé pour la dépense matérielle du voyage ; reste à régler le côté de conQance, le prix de la mission elle-même. -«Ah! le prix de la mission n'est pas compris dans les deux mille francs ? — Vous voyagez pour une maison puissamment riche,

8ALVAT0R W mon cher monsieur Glbassler; ainsi» mille francs de plus ou de moins... — Est-ce trop de demander deux mille francs? — Voua êtes on ne peut plus raisonnable. — Ainsi donc, deux mille francs pour les dépenses du voyage, deux mille francs pour la mission accomplie... —En tout quatre mille francs. Et, en prononçant ces mots, Gibassier poussa un soupir. — Trouvez-vous que ce soit trop peu? demanda Salvator. — Non; je pense... — A quoi ? — A rien. Gibassier mentait ; il pensait à la peine qu'il allait avoir pour gagner quatre mille francs, quand il en avait, quelques heures auparavant, avec tant de facilité et sans se déranger, gagné cinq cent mille. — Cependant, dit Salvator, cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire. — La convoitise de l'homme est insatiable, dît Gibassier répondant à un proverbe par une sentence. — Notre grand moraliste la Fontaine a fait une fable làdessus, dit Salvator ; mais revenons à nos moutons. Il fouilla à sa poche. — Avez-vous la lettre? demanda Gibassier. — Non; elle ne devait être écrite que si vous acceptiez la mission. — Eh bien, j'accepte. — Réfléchissez bien avant de prendre cette mission. — J'ai réfléchi. — Vous partirez? — Demain, au point du jour. Salvator tira son portefeuille de sa poche, rouvrit et laissa voir à Gibassier tout un nid de billets de banque. — Ah ! fit Gibassier, comme si, à cette vue, un poignard lui traversait le cœur. Salvator parut ne rien remarquer; il sépara deux billets des autres, et, s'adressant à Gibassier : — Il n'y a pas de marché sans arrhes; voici les frais de voyage; à votre retour, et quand vous rapporterez la réponse à la lettre» vous aurez les deux autres mille francs. 14.

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

Me 8ALVAT0R fiibaiiier hisltait k étendre la main, SalvatiP
laissa tom{er les billets sur la table. Le forçat les prit» les examina avec
attention, palpant leur épaisseur entre le pouce et l'index, étudiant leur
transparence en les interposant entre la lumière et lui, — Excellents, dit
Gibassier. — Ah ça t me croyez-vous donc capable de vous donner deux
faux billets?

«ALVATOB tir «^ Sans désignation ? *- Valeur en compte ; nous savons en quel oomptô, c'est tout ce qu'il faut. Gibassier^ soit machinalement, soit que» connaissant la facilité des billets à s'envoler, il craignit que oeux«-ci ne lui échappassent, Gibassier les fixa sur la table avec son coude gauche, et se mit à confectionner le reçu de se plus belle écriture. Puis il le tendit à Salvator, qui le lut attentivement et, d'un air de satisfaction, le plia et le mit lentement dans sa poche. Gibassier le regardait faire avec une certaine Inquiétude» Ce sourire de Salvator lui déplaisait. Mais ce fut bien autre chose lorsque Salvator, croisant les bras et regardant Gibassier en face, lui dit en donnant à son sourire l'expression de la raillerie la plus complète : — - Il faut convenir, maître escroc, que vous êtes à la fois d'une rare impudence et d'une suprême sottise. Comment l vous avez la niaiserie de croire à des contes pareils à ceuy que je vous fais ? comment ! vous êtes assez imbécile pour vous laisser prendre à un piège d'enfant ? C'est à ne pas y croire l Commentl vous ne vous êtes pas défié, après voire aventure de cette nuit, des recherches que l'on pourrait faire? vous n'avez pas songé oue, si Ton n'avait qu'un sim» pie soupçon sur vous, rien n'était plus facile que de vous demander une ligne de votre écriture? Mais êtes-vous assez sot, et volez- vous assez impudemment l'argent que vous donne M. Jackal ! — Or ça, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi. Gibassier avait écouté le commencement de ce discours avec un étonnement croissant. En voyant la sottise qu'il avait faite de donner h Salvator un reçu de son écriture, il avait voulu reprendre ce reçu, et, à cet effet, avait commencé un mouvement pour se jeter sur lui; mais, sans doute, Salvator, qui prévoyait tout, avait prévu cette agression, car il tira de sa (K>che un pistolet tout armé qu'il posa sur la poitrine du forçat, en même temps qu'il lui disait : c Or ça, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi. » Il en résulta que Gibassier, désarmé dans sa lutte noc^ turne avec Jean Taureau, et, d'ailleurs, plus hornme de ruse que de violence, Jugea, au commandement de Salvator,

M SALYATOR qu'il n'nvait d*autre parti à prendre que celui d*obéir» et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, le visage verdâtre et ruisselant de sueur. Gifoassier comprenait que, comme le maréchal de Villeroy, il en était arrivé à cette époque de la vie où la fortune nous abandonne et où l'on n'a plus que des défaites à attendre. Salvator passa de l'autre côté de la table, s'assit en face de Gibassier et renoua la conversation en ces termes, tout en jouant avec son pistolet : — Vous avez été condamné au bagne pour vols et faux bien prouvés, et vous avez failli être condamné à mort pour meurtre; seulement, le meurtre n'ayant pas été prouvé, vous avez échappé à la mort. Le meurtre avait eu lieu dans une maison infâme de la rue Froidmanteau, sur un provincial nommé Claude Vincent; il avait été commis de complicité avec la naine Bébé et mademoiselle Fifme; je puis prouver que c'est vous qui avez porté le premier coup, un coup de chenet qui a renversé le malheureux évanoui, et, comme il a été achevé par les deux coquines dont l'une est déjà pour autre cause entre les mains delà justice, et dont l'autre vous rapportait ce matin les cinq cent mille francs que vous avez volés à la comtesse Rappt, et que je vous ai fait reprendre, je puis demain vous mettre, vous et mademof^elle Fifine, entre des mains dont M. Jackal, tout puissant qu'il est, se gardera bien de vous tirer... Croyez-vous que j'aie ce pouvoir et que vous couriez quelques risques à ne pas suivre en tout mes volontés? •^ Je le crois, murmura tristement Gibassier. — Attendez, nous ne sommes pas au bout. — Quelques jours après vous être échappé du bagne, vous avez enlevé une jeune Aile d'un pensionnat de Versailles, par les ordres de M. Lorédan de Valgeneuse. Vos complices, après vous avoir volé la part d'argent qui vous revenait de lette belle expédition, vous ont jeté dans un puits, d'où vous » tire M. Jackal; depuis ce jour, vous êtes sa créature dévouée, mais ni vous ni lui n'avez pu empêcher que je ne reprisse Mina à M. de Valgeneuse et ne la misse en sûreté. Vous voyez donc, maître coquin, que je puis tutfer contre vous et réussir malgré vous. Aujourd'liuî, iV s'agit d'une chose encore plus grave, je vous ie déclare, que l'enlèvement d'une jeune fille, d'une chose à laquelle je sacrifierai,

SALVATOR 910 s'il le faut, non^seulemeni les cinq cent mille francs que je vous ai fait reprendre celte nuit, mais encore le double, le triple, le quadruple de cette somme. Or, malheur à ceux qui se trouveront entre moi et mon but, car je les briserai comme verre. Ami, on aura tout à gagner ; ennemit tout à perdre. Écoutez-moi donc de toutes vos oreilles. — Je vous écoute. -r. Quand s'écoule le délai accordé à Tabbë Dominique pour aller à Rome? — Il est écoulé à partir d'aujourd'hui. -7 Quand M. Sarranti doit-il être exécuté? -^ Demain à quatre heures de l'après-midi. Salvator pâlit et firissonna malgré lui, à cette certitude donnée par l'immonde coquin auquel il avait affaire; mais il se remit, comme un homme à qui il reste une suprême espérance, et, changeant brusquement de conversation : — Vous connaissez l'honnête M. Gérard, de Vanvres? demanda Salvator. — Il çst mon collègue et mon ami, répondit Gibassier. — Je sais cela... Vous a*t-il déjà invité à venir visiter sa campagne? — Jamais. — L'ingrat! Gomment, par ces belles journées d'été, l'idée ne lui est seulement pas venue d'inviter un ami à un déjeuner champêtre, dans son château de Vanvres? ^ L'idée ne lui en est pas venue. — De sorte que, si l'occasion se présentait de le punir un peu de son ingratitude à votre endroit, vous ne séries pas homme à laisser perdre cette occasion? — En vérité, non, je suis trop susceptible pour cela. — Eh bien, je crois que cette occasion s'offre à vous au\ourd'hui même. — Vraiment? — H. Gérard vient d'être nommé maire de Vanvres... — Il y a des gens bien heureux, murmura Gibassier en poussant un soupir. — Boni dit Salvator, avec de la patience, même bonheur peut vous arriver; vous avez seulement]tenté de tuer, vous! M. Gérard a tué tout â fait; vous avez été au bagne : lui est destiné h y aller, s'il ne va pas plus loin. Après cela, si, victime de l'amitié que vous lui portez, vous voulez donner aux

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

990 SALVATO Oh modernes un de ces prends exemples de fraternité que Fan* tiquité nous a transmis, et, comme Nisus, mourir avec votre Euryale... — Non. — Je crois que c'est plus prudent. Alors, \l f9?]t faire de point en point ce que je vais vous dire. — Et en le faisant?... — Vous ne courrez d'autre danger que d'aider^un honnête homme à accomplir une bonne action. Ce n'est pas assez Je le sais, pour un esprit aussi méticuleux que le vôtre; mais, en aidant cet honnête homme h accomplir une bonne action, vous rentrerez dans une avance de dix mille francs, avance que vous croyiez perdue. '^ Ah I oui| les dix mille francs que j'ai prêtés à mon fflleulT «•Justement. — Ah! par ma foi, vous avez bien raison, je les croyais perdus. ^ Eh bien, ils ne le sont pas, et la preuve, c'est qu'en voici deux mille que vous pouvez déjà mettre dans votre poche,— Salvator présenta % Gibassier les deux mille francs qui étaient sur la table , — et qu'en voilà trois mille autres que vous pouvez adjoindre aux premiers. — Et, pour ceux-là, demanda Gibassier» il ne vous faut pas de reçu? '^ Allons» dit Salvator, vous êtes uii homme d'esprit. ^ Oui, et c'est cela qui me perd t Trop d'imagination, monsieur, trop d'imagination I Hais continuez ; que faut-il faire? où faut-il aller? -« Il faut aller à Vanvres. — Ce n'est pas très-loin. — Vous alliez bien à Heidelberg pour quatre mille francs vous irez bien à Vanvres pour dix mille. — Pour cinq mille. — Pour dix mille, attendu que vous aurez les cinq milk autres quand vous en serez revenu, — Je suis prêt à aller à Vanvres; mais que dois-je faire à Vanvres ? — Je vais vous dire cela. En Thonneur de sa nomination de mairroi M. Gérard donne aujourd'hui un dîner de àom

SALYATOR S91 couverts; il ne vous a pas invité, de peur que vous ne soyez treize à table et que cela ne lui porte malheur. — J'ai remarqué, en effet, qu'il était très-superstitieux, dit Gibassier. — « Eh bien » il me semble que c'est le cas ou jamais d'aller le relancer là-bas et de lui donner une leçon de courtoisie; qu'en pensez-vous? — Mais... Je n'en pense rien, je ne vous comprends pas — Je vais alors être aussi clair que possible. Je vous disais donc que M. Gérard, votre collègue, avait aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, et, entre autres, son adjoint, son juge de paix, et trois ou quatre de ses conseillers municipaux; eh bien, pour une raison qu'il est inutile de vous dire, j'ai besoin que H. Gérard soit absent de chez lui. Juste au milieu de ce dîner, pendant une heure ou deux, et... et, cher monsieur Gibassier, j'ai compté sur vous pour l'accomplissement de ce projet. — De quelle façon puis-je vous y aider, monsieur Sait-valor? — D'une façon bien simple. M. Gérard ne peut, dans sa position vis-à-vis de la police, refuser d'obéir à un ordre de M. Jackal. — C'est matériellement impossible. — Eh bien, supposez que M. Jackal ordonne à M. Gérard de se rendre immédiatement, et toute affaire cessante, à l'hôtel de la Tête-Noire, à Saint-Cioud. H. Gérard devra se rendre à l'instant même à l'endroit où M. Jackal lui aura fait dire qu'il l'attend. — C'est mon avis. — Alors, vous comprenez tout à fait l'affaire. Vous allez vous rendre à Vanvret, chez M. Gérard, juste au moment de son dîner, à six heures et demie. Pour profiter des derniers beaux jours, on se met à table à cinq heures et dans le jardin. Vous arriverez donc là à l'entremets environ; vous vous approcherez l'œil amical, la lèvre souriante, et vous direz : « Cher collègue, M. Jackal, notre maître commu, vous prie de vous rendre à l'instant même, et pour une affaire de la plus haute importance, à l'hôtel de la rue — Et c'est là tout ce que vous exigez de moi? — Absolument tout.

252 SALVATOR — Cela me semble assez facile; je dis assez, et je me trompe cependant. — • Comment cela ? — Oui, car je vais encourir la colère de M. Jackal..« Voyons, n'y aurait-il pas un moyen plus avantageux de faire sortir M. Gérard de chez lui? — Croyez, cher monsieur Gibassier, dit Salvator, que» ^i je connaissais un moyen plus avantageux, comme vous le dites, je m'empresserais de vous le proposer; mais il n'y en a point de préférable à celui que je vous offre; car re^ marquez qu'il ne^ s'agit pas seulement de faire sortir M. Gérard de chez lui, mais de le retenir dehors pendant deux heures. Or, trois quarts d'heure pour aller de Vanvres à Saint-Cloud, une demi-heure pour attendre inutilement M. Jackal, trois quarts d'heure pour revenir, font juste les deux heures dont j'ai besoin. — N'en parlons plus, monsieur Salvator; il sera fait comme vous le désirez, quoique^ à vrai dire» j'aime peu à affronter la colère du patron. — Vous pouvez éviter, «-Comment cela? — Rien de plus simple. Vous ne quittez pas H. Gérard, vous le suivez à Saint-Cloud, vous avez l'air de vous ennuyer avec lui du retard de M. Jackal; puis, au bout d'une demi-heure, vous éclatez de rire, et vous lui dites : c'est bien, cher monsieur Gérard, que pensez-vous de la farce que je vous ai faite? Eht eht ehl — Quelle farce? demandera-t-il. — Mais, lui direz-vous, c'est bien simple. J'ai appris par la voix publique que vous donniez une petite (été champêtre dans votre villa de Vanvres; vous ne m'aviez pas fait l'amitié de m'inviter : j'ai trouvé cet oubli impa^ donnable, et je me suis vengé de ce mauvais procédé et vous mystifiant. M. Jackal n'avait pas le moins du monde affaire à vous, et je n'étais chargé de rien autre chose que de vous présenter bien des compliments de sa part. ■ Sur quoi, vous lui tirerez votre révérence et le laisserez libre de rejoindre ses convives. Il en résulte que vous n'aurez encouru la colère de personne, si ce n'est celle de H. Gérard, et de celle-là, je crois, vous vous souciez fort peu. Gibassier regarda Salvator avec admiration. — Décidément dit-il, vous êtes un grand homme mon*

SALVATOR ttS sieur Salvator, et» si ce n'était pas trop demander de vous, je serais iionoré de vous toucher la main. •* Oui, dit Salvator, vous voulez vous assurer» n'est-ce pas, de quelle force est la main que vous toucherez? En la Toyant petite et blanche» vous croyez qu'elle est facile à briser dans la vôtre ? Encore une erreur dont il est bon de vous faire revenir» cher monsieur Gibassier; je ne vous demande que le temps de mettre un gant. Salvator désarma son pistolet» le mit dans sa poche» passa à sa main droite un gant de couleur foncée» comme les élé« gants en portent le matin» et tendit à Gibassier une main, qui» pour la délicatesse, n'avait rien à envier à une main de femme. Gibassier» plein de confiance, laissa tomber sa lourde nain dans celle qui lui était tendue et essaya de l'envelopper de ses doigts noueux. Mais à peine les deux mains se furent-elles touchées» que la figure de Gibassier commença par exprimer la surprise» et, passant peu à peu par toutes les nuances d'une douleur croissante, en arriva à l'angoisse la plus désespérée. — Ah! sacrebleut ah! mille tonnerres! mais vous me brisez la main, cria-t-il. Grâce! grâce! grâce! Et il tomba à genoux devant Salvator, dont le gant avait craqué sous l'effort qu'il avait fait, mais dont le visage avait conservé son expression souriante. Salvator lâcha la main qu'il broyait dans la sienne au moment où le sang commençait à s'en échapper par dessous les ongles. — L'a, fit-il, pour votre propre gouverne» monsieur Gibassier» et pour aller au-devant des dangers auxquels voire ignorance pouvait vous exposer, je tenais à vous prouver que» si je me suis, vis-à-vis de vous, servi d'une arme quelconque, ce n'était qu'afin de ne vous toucher qu'à la dernière extrémité; vous avez désiré que je vous fisse V honneur de vous donner une poignée de main, tâchez de vous souvenir longtemps de V honneur que je vous ai fait ^ Oh! sacrebleul oui, je m'en souviendrai, je vous le promets» dit le forçat en décollant avec sa mein gauchos les doigts de sa main droite incrustés les uns dans les autres. Merci de la leçon, monsieur Salvator, elle me profitera, et vous Ul. 15

The text on this page is estimated to be only 14.16% accurate

îiH SA^VATQR W'^wrej: PAS i yow m rçppn«r; i^n bi7i9Pe ai^
})ûe9 ^y^ti que je le suis en yg^p ay ippins 4ett;!Ff — Abrégeons, dit
Salvator. — Vos dernier^ ordres, — A six ,baures .et (Jemie, vo^§ açjrez
jçfiç^î M' Qér^^l vous ne le lâphere? qy*à b.uU b^eu^ea, .ejt, îenaaÎR
WW°» ypus viendrez tpjicher yoç cinq mill» frjj^c^ jrjps}»ftts, ^J^ez moi,
rue Môcon, no 4; njoyei^papt quoi, M- ^§^^Ûh VP^^® prétendu filleul^
se^a parfjatement qulttç envers yops de Tarance que vous lui avez avez
faijê, — Cela suffit. — D'ici là, seulement, mettez vous }>\exx en tête
qu'911 ,)remier mauvais tour que vous me jouez, vous êtes pn homme mort,
soit de mon fait, soit dQ celui de la justicie. — Je vous promets de ne pas
penser ë autre chose, répondit le forçat en s'inclinant humblement devant
Salvator, qui descendit rapidement l'escalier et alla retrouver Jean Teujpeau,
qu'il avait laissé en exploration sîir Tesplanade de l'Observatoire. CI Le
dîner sur la pelonse. Au centre d'une immense peieuse qui «emblait un tapi»
jeté au bas de son eii^teau, et ver» lequel on descendait par les magnifiques
degrés de pieive qui en ^otrmeient le perroD> M. Gérard avait fait dresser
«ine teiïle autour de ia

individus; onze ét)*ap^ers et le jnaitrp ()e I9 maiçon disaient douze convives. M» Gérard serait mort de peur, ou tout au moins aurait fait un fort mauvais dinep, à une table où l'on eût été treize; l'honnête homme était fort' superstitieux. Ces onze convives étaient les notables de Vanvres.]Les notables de Vanvres avaient accepté avec empressement l'invitation du seigneur du pays; car M. iGrérard pouvait être considéré comme le seigneur de Vanvres. Ils professaient, pour Thonnéte homme que la Providence avait fait leur concitoyen, un pieux respect, et l'on eût été mieux venu à leur contester la lumière du soleil en plein midi, qu'à Qiettre en doute la vertu sans égale de leur Job ; bourgeois envieux, vaniteux, égoïstes, ils semblaient oublier leur vanité, leur envie et leur égoïsme devant la modestie, le dévouement et l'abnégation de leur incomparable concitoyen; nul, en effet, à Vanvres et aux environs, n'avait à se plaindre de M. .Gérard, et beaucoup, au contraire, avaient à s'en louer. Il pe devait rien à personne, et chacun lui devait quelque chose : celui-ci de l'argent, celui-là la liberté, un autre la vie. L^ yoix publique de Vanvres et des bourgs environnants le désignait hautement pour aller siéger à la Chambre des dépiMés; quelques citoyens, plus fanatiques que les autres, avaient même murmuré le mot de Chambre des pairs. Maiç ofi leur avait fait observer qu'on n'entrait pas à la chambre des pairs comme à l'Académie ou au moulin; c'était l'époque où |e mof. de Paul-Louis QQurier avait fait forlune : que, pour entrer à la Chambjre des pairs, il fallait faire partie de certaines catégories; et, comme la Chambre des député» était]an des moyens de parvenir à la pairie, ils s'édiej^t ir.9lliés à ceux àe leurs concitoyens qui proposaient de /^jhoisir M. Gérard pour un représentant du département de la Seine. Deyx ou troto jour» auparavant, las i^otables du villag étalejat donc venus en députation, entretenir M. Gérard de sympathies ardente^ de }n population de Vanvres à son eudroit. M. Gérard avait d'abord modestement décliné l'honnçur qu'on voulait lui fai^e, déclarant qu'en son âme et con science •— ce qui pou,vai,t J?Âeq être yr^i — il c'en trouvait indigne, ajoutant ^ii n'ay^t Bas eacore assez fait pour le

256 8ALVAT0R pays, et particulièrement pour le pays de Vanvres. Il s'accusait loyalement d'être un plus grand pécheur qu'on ne le supposait; il se taxait même de grand criminel; ce qui avait fait rire à gorge déployée un agriculteur rêvant une ferme modèle, pour rétablissement de laquelle il comptait lui emprunter de l'argent, et qui était un de ses plus grands propagandistes. On avait donc insisté, malgré ce refus formel de siéger à la Chambre; et, après avoir dit à ses dévoués concitoyens : c'est vous qui m'y forcez, messieurs; c'est vous qui l'aurez voulu; vous commandez et j'obéis! » après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses, M. Gérard avait fini par accepter, et autorisé ses amis à poser sa candidature. L'agriculteur, royaliste s'il en fut, — bien qu'il eût peut-être dû choisir instinctivement pour symbole plutôt les abeilles que les lis, — l'agriculteur se chargea d'annoncer dès le soir même, à tous les bourgs voisins, ce grand événement de l'acceptation de M. Gérard, et d'aller, au premier jour de repos que lui donneraient ses mouches, — l'agriculteur, en attendant sa ferme-modèle, faisait un grand commerce de miel, — et d'aller, disons-nous, faire publier cette candidature dans tous les journaux de Paris. On comprend que M. Gérard ne laissa point partir la députation sans lui offrir d'abord des rafraîchissements de toute sorte, et sans l'inviter ensuite à dîner pour le jeudi suivant. C'était à la suite de cette invitation que les onze délégués se trouvaient assis à la table de M. Gérard; car, comme on le pense bien, aucun n'avait manqué à l'appel, et, à en juger par les éclairs de gaieté qui jaillissaient des yeux de tous les convives, au moment où commence ce chapitre, nul n'avait eu à se repentir de son empressement à accepter l'invitation. Et, en effet, c'était une après-midi fraîche et douce; les mots étaient savoureux, les vins exquis; il était six heures du soir, à peu près; on était à table depuis cinq, et chacun essayait à tour de rôle de mettre à profit l'audace que lui inspirait une demi-ivresse, pour faire de sa chaise une tribune, et de sa conversation une harangue, comme si, au lieu d'être à la fin d'un dîner en plein air, on eût été à la fin d'une séance en pleine Chambre.

SALVATOR 257 L*agriculteur, lui, ne donnait des preuves de son existence et de sa présence réelle à ce festin, qu'en murmurant d'une voix enrouée, entre chaque discours, des phrases sans suite, dont la fin évidente était une louange immodérée de l'amphitryon, à la disposition duquel il mettait sa vie et celle de ses mouches. Un notaire, presque aussi enthousiaste que ragriculteur, avait lu, d'une voix de procureur, un toast où il comparait H. Gérard à Aristide, où il proclamait la supériorité des Van vrais sur les Athéniens, lesquels s'étaient lassés d'entendre appeler Aristide le Juste^ tandis que les Vanvrais ne se lassaient pas d'entendre appeler M. Gérard VHonnéte. Un huissier retiré, qui faisait partie du Caveau moderne, avait chanté des couplets de circonstance où il avait annoncé que M. Gérard combattrait l'hydre de l'anarchie avec non moins de succès que le fils de Jupiter et d'Alcmène avait combattu l'hydre de Lerne. Un médecin, qui faisait des recherches toxicologiques sur le virus rabique, avait rappelé une circonstance où M. Gérard, armé de son fusil à deux coups, avait délivré le pays d'un chien enragé qui y causait les plus grands ravages, et Il avait bu à l'espoir que conservait la science de trouver un antidote à cette terrible maladie appelée la rage. Enfin, un jardinier fleuriste avait disparu un instant de la table, et était revenu avec une couronne de lauriers et d'œillets qu'il avait mise solennellement sur la tête de M. Gérard; ce qui eût produit l'efTet le plus attendrissant, si un méchant petit bossu qui s'était glissé dans l'honorable députation, on ne sait à quel titre, n'avait fait observer que les lauriers de la couronne étaient des lauriers-sauce, et les œillets, des œillets d'Inde. Le ravissement était à son comble, la joie étincelait dans tous les yeux, la louange voltigeait sur toutes les bouches, aucun nuage n'ayait assombri cette fête de famille; c'était, en un mot, un enthousiasme universel, et chacuf), à entendre tout le monde, eût donné à l'instant sa vie pour racheter une goutte du sang de ce grand citoyen qui avait nom M. Gérard. On en était là de cette enivrante félicité, quand le domestique de M. Gérard vint annoncer à son maître qu'un monsieur inconnu demandait instamment à lui parler.

-^ Il n'a pas dit àon tïoin t demanda là. Géiratd. — Non, monsieur, repant le domesticjue. — Allez lui dire, repartit majeslueuscipétit le digne châélain, que je ne reçois que les gens qui peuvent dire qui ils ôrit et pour quelle cause ils viennent. Le domestique s'éloigna pour porter la réponâë. — Bravo! bravo I bravo! crièreril les cOnVivês?. ^ Comme c'est bien dit! fit le notaire. -r Quelle éloquence quand il sera à là Chdinb^è f dit te aédecin. — Quelle dignité quand il sera ministre t ëxclaina lé bossii. — Oh! messieurs! messieurs I dit inodéstémeni Ilionnête a. Gérard. Le domestique reparut. — Eh bien, cet inconnu, demanda M. Grérard, que veut-il, et de quelle part vient-il ? — Il vient de la part de U. Jackal, et veut vous dire que Texécution de M. Sarranti aura lieu demain. M. Gérard devint livide, son visage se décomposa avec ia Rapidité de Téclair; il bondit hors de la salle et suivit précipitamment le domestique, en disant d'une voix altérée : — J'y vais, j'y vais! Si enfoncés que fussent déjà les convives dans ce cliemin aux mille méandres que l'on appelle l'ivresse, il n'y eut pas un des hôtes de M. Gérard qui ne remarquât l'impression faite sur celui-ci parla double nouvelle qui lui était annoncée. Aussi, de même que, dans une éclipse de soleil, la nuit succède au jour, l'éclipse de M. Gérard amena un silence momentané à la place de la conversation bruyante que l'annonce du domestique avait interrompue. Cepèndanl, comme plusieurs étaient au courant, superdciellement du moins, de l'affaire de M. âarràhti, qui avait fait grand bruit, ce fut à cet angle que se raccrocha, pour ne, pas mourir, la conversation des convives. Le notaire prit ia parole et expliqua comment le nom de M. Sarranti, prononcé devant l'hohnéte M. Gérard^ ne pouvait pas manquer de faire vibrer jusqu'aux ûbrés les plus sensibles de cette âme délicate. M. Sarranti, o^ plutôt le misérable Sarranti, chargé de l'éducation des deux nevèiix de M. 6érafd, était atteint et

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

âALvAfÔit ii^ ëônva'ftièu i'ùÛ dôfùlKe aààassinè(t âur les deux
enfants, assassinat accompli aveô dé telles précautions, qu'on n'avait pas
même pu retrouver les cadavres. Là ri£[^râtlC)lfl dit hôielte ëipHiiié
l'âbsénCéf dé if. fi^èàrd et lé nom blètf eoânii de If. kcM Jeté dans cette
âHhoâcè é\i doftiée^tf^fie. jf . éàmmi, érti tameût iè Mrthét i réchàfaud,
évêlt sans doute eu des révélatiouà k faire, et l'oii envoyait, de ià pÉii dé M;
Jëékâl, khétéher tt; Gét'âi'd |>ou^ ëiitètidré èes i/iMïgnSiilbû tdhiifè SéMhïi
H'éh augmenté. Ce n'était pôidl é^en d'avoif souilr&H utié ^oititfef
èonsidèfdbble, d'aVdif adsassiAé ûëixx ttih&céniËj il choîdi^salt êtitùrë
potir faire des févélâioris rheui*e âaei'ée du tépHë; t^uâtHiTettieÛt à celle
Mdtenoe de Taiiteur de la ÛMrùn&trHêi Aièn hé àoii iénaier i'&oonète
^ommé qui dlûèf Mâié, ttû bout du cdfttpte, comme ^Û n'en éfsth qu'èttit
entremets, que le vin de Bourgogne était des mei llétirs cru^, le vin de
Champagne parfaitement glaeé, qtô sur une table Tetsine se dressait un
eicelleiit desâert, on résolut d'attendre M. Gérard, tout en causant, et surtout
tout en buvant. Cette résolution fut fortifiée par i'âpp&rition du
dômestique^ qui redescendait le perron^ deux bouteilles de chaque main, et
qui dit en posant les quatre nouveaux éobantiUons sur la table : — M.
Gérard vous invite à goûter ce laffitte retour des Indes et ce chambertin iSii,
sans vous inquiéter de lui. Une affaire indispensable rappelle à Paris; il sera
ici dans une demi-heui?e. — Bravo f bravo ! s'écrièrent les convives d'une
seule voix. Et quatre bras s'allongèrent instantanément pour saisir les quatre
goulots des quatre bouteilles. En ce moment, on entendit le roulement d'une
veiture sur le pavé de la rue. On Comprit que c'était Û. Gérard qui
s'éloignait. — À son prompt retour! dit le médecin. Les autreïi convives
balbutièrent chacun un souhait^ et

360 SALYATOR essayèrent de se lever pour donner plus de solennité au toast; mais TelTort était déjà au-dessus des forces de quelques-uns. On en était là; ceux qui étaient assis essayaient de se lever, ceux qui étaient levés essayaient de se rasseoir^ lorsque, tout à coup^ un nouveau personnage, d'autant plus à effet, qu'il était complètement inattendu, entra en scène et donna un tour de clef à la conversation. Ce personnage qui fit irruption dans le jardin, sans qu'on sût par où il était entré, était notre vieil ami Roland, ou, si vous l'aimez mieux, à cause de la circonstance, ^ Brésil. En effet, quoiqu'il fût entré par la porte comme un chien bien élevé qu'il était, d'un bond il avait franchi les degrés, et, en deux autres bonds, il s'était trouvé sur la pelouse. Le premier des convives qui l'aperçut poussa un cri de terreur. Et, disons-le, la langue pendante, l'œil enflammé et le poil hérissé de l'animal justifiaient suffisamment ce cri. — Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le médecin, qui, tournant le dos au perron, et perlant son verre à sa bouche, ne pouvait deviner ce qui se passait. — Un chien enragé ! dit le notaire. — Un chien enragé? répétèrent les autres convives avec effroi. — Là, là, regardez! Tous les yeux se tournèrent du côté indiqué par le notaire, et ils virent, en effet, le chien, qui, tout haletant et furieux qu'il semblait, s'était retourné vers la porte et paraissait attendre quelqu'un. Mais sans doute l'attente lui parut trop longue; car, le nez en terre, il commença, comme le barbet de Faust, à décrire des cercles dont la table et les convives étaient le centre, et qui, larges d'abord, se rétrécissaient peu à peu. En calculant qu'à un moment donné, le chien devait arriver à écorner les convives, ceux-ci, sans chercher à cacher leur terreur, se levèrent spontanément, et cherchèrent chacun de son côté à préparer sa fuite; l'un lorgnait un arbre, l'autre un petit appentis dans lequel le jardinier plaçait les mstruments de jardinage; celui-ci pensait à escalader le mur, eelui-là à chercher un refuge dans le château, quand tout à

SALVATOR 261 coup, un sifflement aigu et prolongé se fit entendre, suivi de ce commandement prononcé d'une voix forte : — Ici, Roland ! Le chien plia sur ses jarrets comme le cheval auquel on brise la bouche avec le mors, et revint droit à son maître. Ce maître, inutile de dire que c'était Salvator. Tous les yeux se tournèrent vers lui. En effet, pour les malheureux convives étonnés à la vue de Roland, c'était le dieu antique, dénouant heureusement la tragédie. Le jeune homme apparaissait dans les rayons du soleil couchant, qui semblait le couvrir d'une flamme; il était vêtu avec la plus grande élégance, tout en noir; son cou était entouré d'une cravate de fine batiste blanche; sa main gantée jouait avec une badine à pomme de lapis-lazuli. Il descendit lentement les degrés du perron, levant son chapeau de sa tête dès qu'il eut touché le sable de l'allée; puis, traversant la pelouse suivi de Roland, qu'il maintenait derrière lui avec un geste de la main, il arriva juste à la chaise qu'occupait M. Gérard, chaise que son absence avait laissée vide, se trouvant ainsi juste au centre des convives, qu'il salua les uns après les autres avec la plus exquise courtoisie. — Messieurs, dit-il, je suis une des plus vieilles connaissances de notre ami commun l'honnête M. Gérard : il devait me faire l'honneur de me présenter à vous, et nous devions dîner ensemble, quand, malheureusement pour moi, j'ai été retenu à Paris par la même cause qui vous prive en ce moment de notre hôte. — Ah ! oui, dit le notaire, qui commençait à se rassurer en voyant le chien comme enchaîné au regard du jeune homme, — pour l'affaire Sarranti. — Effectivement, messieurs, pour l'affaire Sarranti. — C'est donc demain qu'on le raccourcit, le misérable? dit l'huissier. — Demain; si, d'ici là, on ne trouve pas moyen de prouver son innocence. — Son innocence ? Ce sera difficile ! dit le notaire. — Qui sait ! fit Salvator; nous avons, chez les anciens, les oies du poète Ibicus, et, chez les modernes, le chien de Montargis. fi.

The text on this page is estimated to be only 27.63% accurate

^2 I^ALVÂTOk — A propos de chier, monsieur, dit ragriciihélif d*uT^è voix enrouée, je dois dire que ie Votre Vient de nous faire une belle peur. — Roland? fit Salvator d*un ton naïf. — Il s'appelle Rolandf demanda ie notaire. — En effety dit le médecin, j'ai eu un instant l'espoir qu'il était enragé, — tl paraît que Roland n'était qüe furieux, dit le notaire se frottant les mains, enchanté qu'il était de son bon mot. — Vous avez dit l'espoir? demanda Salvator au médecin. — Oui, monsieur^ et je né m'en dédis pas. NôQ^ éomrties onze : j'avais donc dix chaicé^ contre une ^uë l'âtiiÉnal s'atlaquerait a un de mes compagnons et hoti pàé à moi; et, comme je ine suis spécialement occupé de la rage, j'eusse eu roccàsiori.d*appliquer sûr Une plaie vive et fraîche Taritidote que j'ai composé et que je porte séria cësâe \$ {it moi, daiis l'espérance qu'une occasion âe présentera de rêssayclK — Je vois, mohsieur, dît Salvator, que Voiis êlèà (in véritable philanthrope; par ihalheur, moii chien ti'est pas, pour le moment du moins, uti sujet, coriime on dit, le ci*ois, eti terme de médecine, et la preuve, c'est qu'il est d'uiîe obéissance instantanée: voyez plutôt! ^ Et, lui indiquant le dessous de la table, comme il eût fait d'une niche: ^ ^ — Couche, iJrésil l dit-îl, couche! Puis, s'adressaht aux convives : — Né vous étonnez pas, dit Sàlvàtoir, qtie je fasse coucher mon chien sous là table, où je vais ifa'ésseoir avec vous; ie venais pour diner, mieux vaut tard qtiè jamais, lorsque j'ai rencontré M. Gérard siir la roiilé; je voulais m*en aller avec lui; mais il a si fort insisté pour que je vinsse vous re> joindre, que, déjà entraîné pai* mon désir, je h'ai pas sii ré* sister^ d'autant pliis qu'en son absence il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa table. ^ Bravo! bravo l s'écria toute la société, su^ laquelle les leçons de Sdlvato^ avaient prodiilt le hieilledr èitèl — Prenez la place de notre hôte, dit le R6tairë, Hi |iëralëltez-moi de reth[jlir votre verre pour boire ë &û kanté. Salvator tendit àon ve^re. — C'eàt tfop juste, dit-il^ et que DièU lé i'êcomt)eiil6 comme il mérite I

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

SALVAtÔli ttà Et, portant ie verre à sa bouche, il y trempa le bout de ses lèvres. Èh ce moment, Èrésil fit entendre un long âpémiâsement. — Oh I oh 1 qu'a donc votre chien t demanda le notaire, j— ftién ; c'est sa manière d'approuver quand on pdrtè un toast, dit Salvator. — bon 1 dit le médecin, voilà un aniihal qui à reçu une belle éducation; seulement, son speech n'est pas gai. — Monsieur, dit àalvator, vous savez que, sans que la science puisse s'en rendre compte, ce^tains anitnaux ont certains pressentiments; peut-éire quelque malheur îiîiprèvu menace-t-il notre ami M. Gérard. — Oui, répliqua le médecin, on dit cela; mais, noiis autres esprits forts, nous ne croyons pas à toutes ces fadaïses. — Cependant, dit le jardinier fleurisle, ma grand'mèrè... •— Votre grand'mère était une sottè, mon ami, dit ie médecin. •— Pardon, demanda ie notaire, mais vous pariiez d'un danger qui pouvait menacer M. tjérard? — Un danger ? dit un arpenteur géomètre; et quel danger peut donc menacer le plus honnéto homme de la terre, un homme qui a toujours suivi la ligne droite ? — Un homme qui est le patriotisme même t dit Thuissier. — Le dévouement incarné! ajouta le médecin. — L'abnégation même t s'écria le notaire. — Eh 1 vous le savez, messieurs, c'est justement ceux-4à que le malheur épie. Le malheur, c'est le lion de rËcriiure, qwBf'ens quem deooret, et s'attaquant particulièrement aux gensverlueiix; — voyez Job. — ifais que diahle fait donc votre chien ? dit le jardinier fleuriste en regardant sous la table; il dévore le gazon» ^ —Ne faites pas attention, répondit Salvator. Nous parlions de M. Gérard, et nous disions... *-- Nous disions, reprit le notaire, qu'un pays doit être Aér quand il a donné naissance à un pareil homme. ^ Il réduira les impôts^ dit le médecin. — Il fera hausser le prix des blés, dit l'agriculteur. — Il fera baisser le prix du pain, dit le jardinier. — Il liquidera la dette naiionale, dit l'huissieç. — Il reformera la constitution arbitraire de l'Ecole de médecine, dit le médecin.

264 SALYATOR — Il soumettra la France à un nouveau cadastre, dit le géomètre arpenteur. — Oh! fit le notaire interrompant ce concert de louanges, mais votre chien m'envoie de la terre plein mon pantalon. — C'est possible, dit Salvator; mais ne nous occupons pas de lui. — Au contraire, occupons-nous-en, messieurs, reprit le médecin, qui avait regardé sous la table; car ce chien présente des phénomènes fort curieux : il a la langue pendante, les yeux sanglants, le poil hérissé. — Peut-être, dit Salvator; mais, tant qu'on ne le dérangerait point de sa besogne, on n'a rien à craindre de lui; c'est un chien monomane, ajouta Salvator en riant. » Je vous ferai observer, dit prétentieusement le médecin, que le mot monomane, qui vient de monos et demaniki, qui veut dire, par conséquent, seule idée, ne peut s'appliquer qu'à l'homme, puisque l'homme seul a des idées et que le chien n'a qu'un instinct, très-perfectionné sans doute, mais qui ne peut entrer en comparaison avec la sublime organisation de l'homme. — Eh bien, répliqua Salvator, expliquez cela comme vous voudrez, instinct ou idée, Brésil n'a qu'une préoccupation. — Laquelle ? — Il avait deux jeunes maîtres qu'il aimait beaucoup, un petit garçon et une petite fille; le petit garçon a été assassiné, la petite fille a disparu; jusqu'à présent, il a si bien cherché, qu'il a trouvé la petite fille. — Vivante? — Oui, vivante, parfaitement vivante; mais, quant au petit garçon, comme il a été assassiné et enterré, le pauvre Brésil, qui espère retrouver l'endroit où a été caché le cadavre, le pauvre Brésil va toujours cherchant. — Quare et iiwenies^ dit le notaire, qui n'était pas fâché de placer trois mots latins. — Pardon, dit le médecin, mais c'est tout un roman qui vous nous racontez là, monsieur. — Une histoire, si vous voulez bien, dit Salvator, et même des plus terribles. — Ma foi, dit le notaire, nous sommes juste entre la poire et le fromage, comme disait feu M. d'Aigrefeuille, de gastronomie mémoire; c'est le moment des histoires, et, si

SALVATOR 865 VOUS voulez nous raconter la vôtre, mon cher monsieur, elle sera la bienvenue. — Volontiers, dit Salvator. — Gela va être très-intéressant, dit le médecin. ^ Je le crois, répondit simplement Salvator. — Chut! chutt fit-onde toutes parts. Il se fit un moment de silence pendant lequel Brésil poussa uo hurlement si plaintif, qu'un frisson passa dans les veines de tous les ccavives, et que le jardinier, qui avait, par quelques mots, indiqué qu'il n'était point esprit fort comme le docteur, ne put s'empêcher de murmurer en se levant : — Diable de chien, va ! — Mais asseyez- vous donc! dit le géomètre en le tirant par la basque de son habit et en le forçant de s'asseoir. Le jardinier se rassit en grommelant, mais il se rassit. — Allons, allons, l'histoire l dirent les convives, l'histoire! — Messieurs, dit Salvator, j'intitulerai mon drame, car c'est plutôt un drame qu'une histoire, Giraud Vhcmnéte hofnme, — Tiens, dit l'huissier, c'est presque M. Gérard l'honnête homme. — C'est, en effet, une diflérence de deux lettres seulement; mais j'ajouterai à ce premier titre, Girovd l'honnête homme, un sous-titre, ainsi conçu :au Une faut pas se fier aux apparences. — Voile d'abord un excellent titre, dit le notaire, et, à votre place, je le porterais à M. Guilbert de Pixérécourt. — Je ne puis^ monsieur; je le destine à M. le procureur du roi. — Messieurs, messieurs, dit le médecin, je vous fais observer que vous empêchez le narrateur de commencer sa narration. — Oh l dit Salvator, soyez tranquille, nous y arriverons. — Silence! fit le géomètre, silence l On entendit Brésil qui grattait la terre avec fureur et qui respirait bruyamment. Salvator commença. Nos lecteurs connaissent le drame qu'il raconta sous des noms supposés. A force d'investigations et de recherches, aidé par sa merveilleuse perspicacité, à laquelle servait de

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

266 ÔÀLVAtttft guidé rjnstinct de Érésil, il était arrivé §
rëconàiruire tout l'événement, comme un architecte habile, par quelques
vestiges, reconstruit un monument antiqiiè, comme duyier, par quelques
ossements, reconstruisait uh nionsire âhtédi* luvien. Nous ne suivrons donc
pas Salvator dans ce récit, qui n'appi^endrait rien de nouveau au lecteur»
mais ne lui rappellerait que ce qu'il sait déjà. iSeulement, quand, après avoir
raconté le crime de Giraud, Saivator en arriva à montrer à Taide de quelle
hypocrisie l'assassin et le spoliateur était parvenu à s^ehtourer
nonseulement de l'estime et du respect, mais encore de l'affTection, du
dévouement et de l'amour de ses concitoyens, l'auditoire poussa un long cri
d'indignation auquel Brésil répondit par un grognement sourd, comme s'il
avait voulu faire sa partie dans ce concert de malédictions. Puis, quand^
après avoir développé l'hypocrisie du misérable, le narrateur raconta la
barbare lâcheté avec laquelle cet homme laissait condamner un innocent,
lorsqu'il ne s'agissait pour lui que de s'exiler, de changer de nom, et de s'en
aller dans un autre monde pleurer sur son premier crime^ au lieu d'en
commettre un second plus terrible peutêtre que le premier^ l'émotion de
Tauditoire fut au. comble, sa colère se changea en exaspération et chacun
hurla sa malédiction sur le meurtrier. — Mais, s'écria le notaire, ne dites-
vous pas qilé e'est demain que l'innocent paye pour le eoupable? -^ C'est
demain, dit Salvator. — Mais, dit à son tour le médecin, d'ici à demain,
comment trouver Une preuve qUi ouvre les yeux à la Justice? — La bonté
de Dlëii est grande I dit Salvator baissant ta . tête et regardant sous la nappe
le travail acharné auquel àe ' livrait brësilj qui, sëlitàut que son maître
s^dcciipait de lui, se détournait un instant de son travëil et vint, en manière
de ^ bâiset, appuyer SOU hez huttlide sub la niàiii de àotl délire, puis se
remit immédiatement à creuset^ lH tertre. — La bonté de Dieu, la bonlé de
Dieu, répéta ie docteur, qui, en sa qualité de médecin, était p^o^ondéméht
sceptique; mais une boiibe preiive serait encore plus sûre. * ^nà douté,
^ébondii Salvator; aussi cette preuve, qui

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

m'a déjà éhété à Uhe fôia, j'espère inè noiis allons la trouver.
— Ah I dirent les cônViVeS d'üiè Veille voix, trous avez eu une preuve ?
— Oui, répotidît Salvàtor. — Et cette preuve vous a échappé f — Par
InalhëtiK — Ocelle preuve étâil-def — J'avais, grâce à Brésil, retrouvé le
squelette de l'ëtlfant. — Oh I fi'ènt lés dëovivés téfrittéà. — Et pourquoi
n'avez-vousà pès réclamé Une deâbetite de liàtiëë avëë Pâ^iëtét^cë d'iih
hièdedin ? dit le docteur. — C'est ce.4iue j'ai fait, tabldS le médecin; mais,
pendatit i'iiite^Vâllë, le isquelette avait disparu, et la justice m'a l': au fiez.
— Le tiieurtrie^ au^a eu vent dé la chose, dit le notaire, et l'aura transporté
ailleurs. -^ De sorte que vous êies à la recherche de ce badavre ? demanda
Thuissier. -* Mon Dieu, oui^ fit Salvàtor; car, enfin, vous comprenez bien,
si le cadavre se trouve à un endroit où D'ait pas pu l'enterrer M. Sarranti.*.
— M. Sarranti I s'écrièrent d'une seule voix les convives; c'est donc M.
Sarranti qui est l'innocent ? — Ai-je laissé échapper son nom ? — Vous avez
dit Sarranti. — Si je l'ai dit, je ne me dédis pas. — Et quel intérêt avez-vous
à rechercher iHhnocence de cet homme ?.. — C'est le père d'un de mes
amis; puis, me fût-il com* plètement étranger, il me semble qu'il est du
devoir dé toui ' nomme de sauver un de ses semblables de l'échafaud, quand
il a la conviction de son innocence. — Mais, enfin, dit le notaire, ëelle
preuve que Vbus cherchez, vous n'espérez pas là trôuvëir idi ? — Peut-être.
— Chez M. Géràrà i — Pourquoi pas t Le chien, bbfiithe é*ï\ rSbbtidèit
aUx i^ëi'dlèà de son ihëitre, fit entendre un hurlement Idgiibte et prolongé.

aftS SALVATOR — Entendez-vous? fit Salvator; voici Brésil qui me dit qu'il ne désespère pas. — Comment, qu'il ne désespère pas? — Sans doute; ne vous ai-je pas dit qu'il avait une monomanie, celle de retrouver le cadavre de son jeune maître? ~ C'est vrai y répondirent les convives d'une seule voix. — Eh bien, reprit Salvator, pendant que je raconte les quatre premiers actes du drame, Brésil, lui, travaille au cinquième. — Que voulez-vous dire ? demandèrent en même temps l'huissier et le notaire, tandis que les autres, tout en restant muets, interrogeaient des yeux. — Regardez sous la table, fit Salvator en soulevant la nappe. Chacun plongea la tête sous la table. — Que diable fait-il là? demanda sans aucun trouble le médecin, qui commençait à croire que, pour n'être point enragé, le chien n'en était pas moins un sujet intéressant à étudier. — Il fait un trou, comme vous voyez, répondit Salvator. — Et un trou énorme, reprit le notaire. — Un trou d'un mètre de profondeur et de deux mètres cinquante de circonférence, dit l'arpenteur. — Et que cherche-t-il? demanda l'huissier. * Une pièce de conviction, dit Salvator. — Laquelle? fit le notaire. — Le squelette de l'enfant, dit Salvator. Ce mot de squelette, prononcé à la suite du récit terrible de Salvator, à l'heure où l'ombre commençait à descendre du ciel, fit dresser les cheveux sur toutes les têtes; chacun d'un mouvement instantané s'éloigna du trou; le médecin seul s'en rapprocha. -^ Cette table nous gêne, dit-il. — Aidez-moi, dit Salvator. Les deux hommes prirent la table, la soulevèrent, et, la transportant à quelques pas, laissèrent le chien à découvert. Brésil ne parut pas même s'apercevoir du changement qui s'était fait, tant il était acharné à la funèbre besogne. — Allons, messieurs, dit Salvator, un peu de courage, que diable! nous sommes des hommes.

SALVATOR S69 — En effet, dit le notaire, et j'avoue que je suis curieux de voir le dénoûment. — Nous y touchons, dit Salvator. •— Allons, allons, dirent les autres en se rapprochant On fit cercle autour du chien. Brésil continua de creuser avec une telle énergie et une telle régularité, que Ton eût plutôt dit une machine qu'un animal. — Courage, mon bon Brésil ! dit Salvator; tu dois être au bout de tes forces, mais aussi tu es au bout de tes peines; courage! Le chien tourna la tête, et du regard sembla remercier son maître. La fouille dura quelques minutes encore, pendant lesquelles les convives» la bouche ouverte et la respiration suspendue, gardaient le silence, suivant, d'un œil dilaté par la curiosité, rétrange scène qui se jouait sous leurs yeux entre ce chien et son maître, qu'ils commençaient à croire n'être pas autant Tami de M. Gérard qu'il avait bien voulu le dire en arrivant. Au bout de cinq minutes, Brésil poussa un long soupir, et cessa de gratter pour appuyer son museau en souillant brusquement sur une partie de l'excavation. — Il y est, il y est! dit joyeusement Salvator. Tu as trouvé, n'est-ce pas, mon chien? — Qu'a-t-il trouvé? demandèrent les assistants. — Le squelette, dit Salvator. Ici, Brésil t le reste regarde les hommes; ici, mon chien ! Le chien s'élança hors du trou, et s'accroupit au bord de la fosse, regardant son maître comme pour lui dire : « A ton tour. » En effet, Salvator descendit dans l'excavation, plongea sa main à l'endroit le plus profond, et, appelant le médecin : — Venez, monsieur, dit-il, et tâtez. Le médecin descendit bravement près de Salvator, tandis que les autres convives, parfaitement dégrisés, se regardaient avec stupéfaction, et, allongeant la main comme avait fait son devancier, il sentit au bout de ses doigts cette matière douce et soyeuse qui avait fait frissonner Salvator lorsque, pour la première fois, Brésil avait découvert le squelette de l'enfant dans le parc de Yiry.

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

*(r ^aLvatoî — OKi otif Ôt-ît, 6e sont des cheveux. — Des cheveux! répétèrent tous les assistants. ^ Oui,, messieurs, dit Salvator, et, si vous voulez aller cherchier des bougies, vous pourrez vous en convaincre. Chacun se précipita vers la maison, et revint armé, celui» cf d'un Candélabre, celui-là d'un chandelier. Le thédècin et Brésil étaient seuls restés près de H fosse. Salvator, qui s'était dirigé vers la petite baraque où le jardinier ^ëhrémait seà instruments, eu revint i)ientôt avec une bêche. Les convives étaient rangés autour de l'excavation, qui se itàuvkîl éclairée par cinquante bougies, comme en plein jour. On apercevait S flëiir dé terre une ibèche de cheveux blonds. — Allons 1 ailonâ! dit lé médecin, il faut continuer cette exhumétôji. — C'est biexi ce que je compte faire, dii Salvator. Messieurs, prêtez uiié serviette, étendez-la près de là fosse. On obéit. Salvator descendit dahi le trou, et, avec la même précaution, noiis dirions presque avec le même respect que s'il eût eu affaire à un cadavre, il introduisit sa bêche dans la terre, et, faisant lëvief, il amena doucement à la surlace la téie de l'eafant posée sur son oreiller d'argile. Un long frémissement courut parmi les spectateurs, qiand SalVâtôr, avec ses gants blancs quil n'avait pas quitr tés, prit délicatement cette petite tête, et là j;>osa sur la lervlette. Puis Salvatoil i^eprii sa bêche, et se remit à la besogne. Il ramena peu à peu, et débris par débris, tous les restes de l'enfant, si bien qu'au bout d'un instant, il put^ sur la serviette, tout en se servant des tertnes techniques, et en mettant chaque ossement à sa place, recomposer le squelette tout entier, à l'étonnement général des assistants, oiaia particulièrement à la satisfaction du médecin, qui dit à Salvator : — C'est & uii confrère que j'ai l'honneur de parler? — Non, monsieur, dit Salvator, je n'ai point cet hooneur; je ftuis un simple amateur d'anatomie. Puis, se tournant vers les spectateurs de cette scène :

The text on this page is estimated to be only 26.09% accurate

i!(àLvatoï(Hi -i MèssîeiiW, èeptîl-îl, ious éteà tous létnoîfis,
n'éfst-ce pas, ()tie je viens de trouver dans ôêtté fosse le cadavre d'un
enfant? — J'en SUIS témoin, dii le médecin, qui sefhMait vouloir
monopoliser ié^ témoignage que SsilVato^ réclam^rlt de toti'i lè monde; et
lé Squelette d'dn énfàùt mâlô ^tîi devait être âgé dé huit ou neuf ans. — iout
le monde est témoin ! ^épé^à Salvâtdi^ en intérogearit des yeiix chacun
des spectateurs. — Oui, tous, loua, répiêtèfèftt étï chœur les codvives flat-
iès d'avancé,

m SALYATOR Salvator prît le papier, le remit dans sa poche, caressa de nouveau Brésil, noua les quatre coins de la serviette qui soutenait le squelette de l'enfant, et, saluant la société : — Messieurs, dit-il, je vous rappelle que c'est demain à quatre heures de l'après-midi que l'on doit exécuter un innocent; je n'ai donc pas de temps à perdre; aussi, après vous avoir remerciés de votre honne assistance, je vous demande la permission de me relirer. — ■ Pardon, monsieur, dit le notaire, vous avez dit, Je crois, que le nom de cet innocent était Sarranti. — Je vous l'ai dit, oui, monsieur, et plus que jamais je vous le redis. — Mais continua le notaire, est^{3e} que le nom de notre hôte^ M. Gérard, n'a pas, il y a deux ou trois mois, été mêlé dans cette triste affaire? ~ En effet, dit Salvator; oui, monsieur, il y a été mêlé. •*- De sorte, interrompit le médecin, qu'on pourrait supposer que votre Giraud est tout simplement...? — M. Gérard? — Oui, firent les assistants d'un mouvement de tête. — Supposez tout ce que vous voudrez, messieurs, dit Salvator; au reste, demain, nous en serons, non plus à la supposition, mais à la certitude. J'ai l'honneur de vous saluer. — Viens, Brésil. EL Salvator, suivi de son chien, s'éloigna rapidement, laissant tous les convives de M. Gérard dans dans un état de èonsternation difficile à décrire. GII Ode à ramitié. Maintenant, voyons un peu ce que faisait M. Gérard pendant que s'accomplissait dans son parc le grave événement que nous venons de raconter.

SALVATOR 171 Nous Tavons vu sortir de chez lui, et ne l'avons perdu de vue qu'au moment où, après avoir gravi les marches de son perron, il avait disparu dans le vestibule. Dans le vestibule se tenait discrètement un homme de haute taille, vêtu d'une longue lévite, avec son chapeau rabattu sur les yeux. Cet homme avait eu la discrétion de ne pas se montrer. M. Gérard alla droit à lui. Au deuxième pas, il savait à qui il avait affaire. — Ahl ahl c'est vous, Gibassier! fit-il. — Moi en personne, honnête monsieur Gérard, répondit le forçat. — Et vous venez de la part de...? — Oui, fit Gibassier. — De la part de...? répéta M. Gérard, qui désirait ne point aller à l'aventure. — De la part du patron, quoi t dit Gioassier, qui marchait à pieds joints sur toutes ces petites délicatesses. Prononcé par cet acolyte, le mot de patron, qui signifiait un maître commun, fit sourire le futur député. Il garda le silence un instant en se pinçant les lèvres, et reprit : — Ainsi, il m'envoie chercher ? — Il m'envoie vous chercher, oui, répondit Gibassien — Et vous savez pourquoi? — Je l'ignore absolument. — Serait-ce à propos de...? Il hésita. — Ohl parlez avec confiance, dit Gibassier; vous savez que, moins l'honnêteté, je suis un autre vous-même. — Serait-ce à propos de M. Sarranti? — Vous m'y faites songer, dit Gibassier; cela pourrait bien être. Non-seulement M. Gérard baissa la voix, mais encore sa voix prit une légère teinte d'émotion. — Est-ce que, demanda-t-il, l'exécution n'aura plus lieu Jemain ? — • Je ne crois pas; je sais de source certaine que les orares ont été donnés à M* de Paris pour se tenir prêt demain à trois heures, et que le condamné a été conduit à la Conciergerie.

The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate

«T4 SALVAIPÈ U. Qérard lais9^ échapper un soupir sqvt^n^
vt^ohmenl d'une poiirloe oppressée. — Et, demanda-f-U encore, il i^ serillt
p9^ possîMe de remettre à di^nîçin m^i^ ce que nous ayons g faire ce soir?
— Oh! fit. Qibassier, impossible! — C'est donc une affaire grave? -r De la
plus haute gravi lé. M. Gérard regarda Gibassier dans le bjai^ des yeux. —
Et ypus prétendez ne rien savoir? — Par saint Gibassier, je vous lé jure. —
Alors, le tpipps de prendre mon chapeau. — Prenez, monsieur Gérard; les
soirées sont uq ^ froides, et l'on peut s'enrhumer, M. Gérard décrocha son
chapeau. — Je suis prêt, dit-il. — Alors, partons, fit Gibassier. A la porte .de
la rue, un fiacre içttendaît. En voyant ce fiacre, qui, comme tous les Sacres^
avait un faux air de cQrb;Uard^ M. Gérard ;ie put réprimer un léger frisson.
— Monl^^, dit-il à Gibassier. je vous 9u|6. — Je n'en ferai rien, je vous jure,
répondit Gibassier. Et le for^t, ouvrant la portière, Qt courtoisen^n^ monter
M. Gérard dans la voitiji^e, pù il prit place près de lui, après avoir échangé
quelques paro

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

— Cela me préoccupe, du moins. — Voyez- vous ! — Eh bien, à votre place, moi^ je ne serais nuHemeiit préoccupé, je vou^ juréf / — Pourquoi ? — Ohl c'est bien simple! —Notez que j'ai dit à votre place, et non à la mienne. — Oui, je ie reconnais; mais poi^rqjigi avez-vous dit à ma place? — Parce que, si ma conscience était pure comme la vôtre, me sentant tout à fait digne des faveurs de la fortune, je ne ferais pas au destin Thonneur de redouter seç coups. — Sans doute, sans doute, murmura M. Gérard en hochant mélancoliquement l^ tête; mais la foriune a des soubresauts si bizarçes, que, tout en ne craigna;it riei), on doit s'attendre ^ beaucoup de choses. — En vérité, si vous eussiez vécu du temps (Je Thaïes, la Grèce, ay lieu d'avoir sept sages, en eût eu huit, cher monsieur Gérard, et c'est vous qui eussiez fait ce beau vers : ▲ tout éTénemeAl le sage est prêtre, Sçmprqpz qiie je dis préparé ^t non réfîgi^, — attendu que, si vous êtes préparé, vous ne me p^raxss/^z p^s résigné. — Oui, vous avez raison, continua Gibassier de j^q ton le B]^3 «oJennel et ie pli^s sentencieux : la fortuite a des sou^P3.9ut^ bi^a^res; o'b^ pour cela qye)es anc^çs, qui n'étaient pas bêtes, la r^epr/èsentaient quelquefois ,as^i^ #ur un Wp

276 SALVATOR corps; —VOUS avez la vertu, cette santé de rame; — vous avez la considération de vos concitoyens, qui vont vous élire député; votre brevet de chevalier de la Légion d'honneur, comme bienfaiteur de l'humanité, est à la signature : c'est un secret, je le sais bien, mais je puis vous dire cela en confidence; enfin, M. Jackal vous tient en si particulière estime, que, deux fois par semaine, si graves que soient ses occupations, il vous reçoit dans son cabinet et cause tête à tête avec vous ; vous recevez, en un mot, et vous allez recevoir la juste récompense de cinquante ans de philanthropie et de probité. —Que vous manque-t-il? Voyons I que pouvez- vous craindre? Dites! — Qui sait ! soupira M. Gérard; — l'inconnu, cher monsieur Gibassier. — Enfin, vous y tenez? Soit, n'en parlons plus; parlons d'autre chose. M. Gérard fit un signe qui voulait dire : « Parlons de ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vous qui parliez et moi qui me taise. » Il est évident que Gibassier prit le signe pour un assentiment, puisqu'il continua. — Oui, parlons de quelque chose de plus gai; ce ne sera pas dilBcile, n'est-ce pas? — Non. — Vous receviez quelques amis aujourd'hui à diner, cher monsieur Gérard? Notez que je me permets de vous appeler cher monsieur Gérardy parce que, de temps en temps, vous m'appelez cher monsieur Gibassier^ et que tout à l'heure encore vous m'avez fait cet honneur. M. Gérard s^inclina. Gibassier passa sa langue sur ses lèvres. — Vous avez dû leur donner un crâne diner, hein? — A vous dire la vérité, et sans me vanter, je le crois. — Moi, f en suis sûr, à en juger par les vapeurs qui montaient de la cuisine dans le vestibule, où je vous ai attendu un instant. — J'ai fait de mon mieux, répondit modestement M. Gérard. — Et, continua Gibassier, vous avez diné dans le parc, sur la pelouse ? -Oui.

SALVATOR 2T1 — Ce devait être un coup d'œil charmant. A-t-on chanté, au dtner? — On allait af>porter le dessert au moment où vous êtes arrivé. — Oui. Si bien que je suis tombé là, au milieu de cette réunion de famille, comme une bombe, comme le Banque de Macbeth^ ou le commandeur de Don Juan. — C'est vrai, dit M. Gérard en s'efforça nt de sourire. — Mais, reprit Gibassier, voyons, avouez que c'est un peu de votre faute, cher monsieur (Gérard. — Comment cela? — Sans doute. Supposez que vous m'ayez fait la faveu de m'inviter aveo vos autres amis; eh bien, il y a mille \j parier contre un^ cher monsieur Gérard, qu'étant installé chez vous au commencement du diner, je ne serais pas venu vous déranger à la fin. — Croyez, cher monsieur Gibassier, s'empessa de dire M. Gérard, que je regrette vivement mon oubli ; mais je vous affirme qu'il est involontaire, et il ne tiendra qu'à vous de me le faire réparer. — Ma foi, non, dit Gibassier en affectant une profonde tristesse, ma foi, non, je suis fâché contre vous. — Contre moi? — Oui, vous m'avez blessé au cœur; et, vous le savez, dit Gibassier en portant avec un geste pathétique sa main à sa poitrine, les blessures au cœur sont mortelles... Hélas! continua-t-il en passant de la tristesse à la lamentation, comme il avait passé de la mélancolie à la tristesse, encorP une croyance qui s'éteint, encore une illusion qui s'envola encore un feuillet noir à buriner sur le livre déjà si sombre de ma vie ! 0 amitié t légère et inconstante amitié, que lord Byron a si fausement appelée l'amour sans ailes^ que de maux tu m'as causés et que de maux tu me causeras encore ! Il avait raison sur toi, l'aristocratique rapsode, l'auteur du Monde comme il va, lorsqu'au lieu de faire une ode à la louange de l'Amitié, il s'écriait avec amertume : « Aujourd'hui, tes autels, ô déesse! ne sont plus éclairés de .la flamme des sacrifices; les voûtes de ton temple ne retentissent plus du bruit des chants de tes fidèles. Exilée, par l'intérêt, de ton antique séjour, tu erres maintenant seule, abandonnée, jouet malheureux de la populace des cours et

The text on this page is estimated to be only 19.91% accurate

m SALVATOB de Um» (es iàc^eç jportels qup faljguç upe sordide ^viditél Parmi les hommes enorgueillis de leur richesse, de leur naissance^ de leur grandepr^ qui fait «itention à tes cris, qui a compassion do ton malheur, qui va visiter ton temple ? > Béiasl bclas! rinfortu^é Gibassier, comnie Portland, le fiéros du poème; est le seul qui en deipande encore Tei^tréc! Après cette prétentieuse citation, /dont Hf . Gérard n'apprécia point tout le pédantisme, Tex-forçQt tira uq foulard jaune de sa poche, et fit semblant de ^essuyer les yeux. Le philanthrope de Yanvres, qui ne comprenait pas, et, hàtons-nous de le dire, qui ne pouvait comprendre où tendait le verbiaj^e dç son cpmp^gnon, le crut véritablement ému, et comimença de lui prodiguer des consplation^ mêlées d'excuses. Mais celui-ci (continua : — Il faut que le monde moderne soit deveau bien mçuvais, quand Iç iji^onde ancieq cite, sans compter celui d'Achille et jde Pajtrocle, quatre e^emplçs de cette ^mitié qui, dç3 hprofues, fejsait jdas demj-.dieuf , de n'avoir rien à opposer à des exemples coniime ceux d'Hercule e^ Pirithoûs, i'Q^f^ et. Py/ja^ie, d'Ejif.ryale et ^l&nf, de Daippn et Pythias; ohl nQuş soff^ipe^ véntablemept k ràg;e '4e fer, cher monsieur Gérard 1 — You3 voulez dijre, monsieur^ que nou3 spmmes à la)(S|rrière d'Enfer, dit le cocher, qui, après avoir arrêté son Sacre, s'éXait approché de la portière, et avait entendu les derniers ^Qts de Gibassier. — Ab .1 Jou\$ sommes à la barrière d'Enfer ? dit Gibassier,)Bde3cendant toute la gamme de l'élégie pour prendre sa ^oi^ Jatur^lle; ahl nous sommes à la barrière d'Enfer? jTien^^ tienç, tiens, Ja route ne m'a pas paru longue. Combien y a-t-il doujC q^ nous soQQmes partis ? Il tirA sa montre. — Une bcuré e^ vp quart, par ma foi 1 Nous sommes arrirés, cher nionsieur Gérard. ^ Mais, demanda celui-ci avec inqi^iéiude^ nous ne sommes pbjint xi\ e de Jérusalem, il me semble. — Qui vou? a donc dit que ^ous allio^ fue de Jprusfi'1/^? jQe n'estt pa^ moi, ^t Gibas^sier. — Ou allojQ^-nouç /doncy alor\$;f deman^^ le phil^lhrope AtQflûé.

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

§ÀLtXtOR tr» -^ MM, jë Vëis à tiieÉ àfimres, dit Pex-forçdt, et, si vous «A avesÉ, je vous(engagé à aller aux vôtres. — Mais, moi,'âit M. Gérard stupéfait, nulle sdTaire ne m'ftmèneàParis. ^ Ah! tant ptâl cà^ si tous aviez là Chance d'ôVoir aujourd'hui Utië ëft'aire dans la capitale, et ofue ralTâiré fQi dans ce qtJartifer-ci, vous tôUs trouveriez toilt porté: — Ah ça ! maître Gibasser, dit M. Gérard en se redressant, èsi-Cé quë, p^t hasard, voUà Vôtià rdôquetiëz de inoil — Mais cela rti'èh à tdùt Tair, maître Gérard, dit lé forçat en éclatant de rire. — Alors M. Jackal ne m'attend pëst s'èërië ff. Èiëtard fUriëu5c. — NOn-sèulëmèrit il né vdus âttetld |jas , itiafs je t>hts même vous dire que, si vous vous présenter chez lui ë cette heure, vous êtes certain de lui faire une agréable surprise. — Cela veut dire que Vous to'âvëz ttiystifié, maître drôle I dit M. Gérard, qui reprenait son insolence au fur et à mesure que lé datigër s'évanouissait. — Complètement mystifié , honnéle monsieur Gérard. Maintenant, nous sommes quittes, du manche à manche, comme vous voudrez. ^ Mais je ne vous ai jamais fait de mal, Gibassier, s'écria M. Gérard; d'où vient que vous me faiteâ> vous, une ai mauvaise plaisanterie ? — Vous ne m'avez jamais fait de mal? s'écria Gibassier. Il dit qu' il ne m'a jamais fslit de mal, fïngrat l Et de quoi parlons-nous depuis noire départ de Vativres, sinori de ta noire ingratitude? Comment, oublieux ami, tu donnes dans ta villa de Yanvres un rout gastronomico-politique^ tu invites à une Téunion électorale et culinaire tes plus banales connaissances, et tu ne préviens pas ton plus tendre ami, ton Pirithoûs, ton Pylade, ton Euryale, ton Damon, ton autre toi-même enfin ! tu l'oublies comme un sac de Huit, tu le fouies aux pieds, tu fais litière de son dévouement! Que les dieux te pardonnent; mais, quant à moi, ii m'a semblé plaisanl de me venger de l'injure sur le même mode où l'injure m'a été faite; lu m'as privé de ton dîner, j'ai privé ton dîner de toi. Qu'en dis-tu? £t, refermant vivement la portière :

t80. SALVATOB — J'ai pris le cocher à quatre heures précises, dit-il, et, comme je ne veux pas qu'il vous vole, je vous dis l'heure; quant au prix, c'est cinq francs les soixante minutes, tant qu'il vous plaira de le garder. — Gomment! s'écria M. Gérard, qui ne pouvait jamais vaincre ses premières idées d'économie, vous ne payez pas? — Bon l dit Gibassier, si je payais, où serait donc la plaisanterie? Et, lui faisant un salut respectueusement grotesque : — Au revoir, honnête monsieur Gérard, dit-il. Et il disparut. M. Gérard demeura stupéfait. — Où faut-il vous conduire, notre bourgeois? Vous savez qu'on m'a pris à quatre heures et que c'est prix fait à cinq francs l'heure, retour même à vide compris ? M. Gérard pensa bien à se fâcher contre le cocher; mais ce n'était pas la faute de ce brave homme : on l'avait pris sur la place, on avait fait prix avec lui, il était parli de bonne foi. Gibassier était donc le seul contre lequel pût récriminer M. Gérard. — A Vanvres, dit-il; mais cinq francs l'heure, mon ami, ce n'est pas pour rien. — Ah l s'il vous plaît de me payer ici, dit le cocher, par le temps qu'il va faire, j'aime autant cela. M. Gérard mit le nez à la portière et regarda le ciel. En effet, un orage s'amassait sur Vaugirard et l'on entendait des grondements sourds de tonnerre à l'horizon. — Non, dit M. Gérard, je vous garde; à Vanvres, mon ami, et le plus vile possible. — Oh l on ira comme on pourra, notre bourgeois, répondit le cocher; les (pauvres bêtes n'ont que quatre pieds, et ne peuvent faire que ce que l'on peut faire avec quatre pieds. Et, remontant sur son siège, il fit tourner, tout en grommelant» son équipage, et reprit le chemin de Vanvres.

8ÂLVAT0R 281 cm Ge que M* Gérard trouva» ou plutôt ne trouva pas, en arrivant à Vanvres. Resté seul et condamné à l'allure mélancolique de deux rosses éreintées, M. Gérard se lança dans une mer de conjectures. Sa première idée avait été de pousser jusque chez M. Jackai et de lui demander satisfaction de la mauvaise plaisanterie que lui avait faite son agent. Mais M. Jackal avait, d'habitude, lorsqu'il parlait au digne M. Gérard, un ton narquois qui mettait celui-ci si mal à son aise, que les instants qu'il passait avec le chef de la police de sûreté étaient, en général, les instants les plus pénibles de sa vie. Puis de quoi aurait-il Tair? D'un écolier boudeur qui vient faire au maître un rapport contre son camarade. Car, si loin que M. Gérard repoussât de lui ce titre de camarade appliqué à Gibassier, il n'en était pas moins obligé de s'avouer à lui-même que plus il repoussait ce titre loin et haut, de plus loin et de plus haut, pareil au rocher de Sisyphe, ce titre retombait sur lui. Il n'avait donc point tardé à prendre la résolution de revourner à Vanvres. Il avait vu M. Jackal la veille, et le moment arriverait toujours assez vite de revoir M. Jackal, chez lequel, comme le lui avait rappelé Gibassier, il était forcé de se présenter deux fois la semaine. Puis une vague inquiétude lui disait que c'était à Vanvres qu'il était menacé.

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

282 SALVÀTdR Si spécieuses que fussent les raisons données par Gibassier, M. Gérard n'admettait pas que Gibassier se fût jamais assez cru son ami pour se blesser aussi profondément d'un oubli des plus naturels. Quelque chose d'étrange restait donc caché au fond de ce mystère. Or, dans la situation où se trouvait M. Gérard, à la veille de l'exécution d'un homme qui allait payer de sa tête le crime que lui, Gérard, avait commis, tout ce qui est obscur lui devenait. Aussi désirait-il et craignait-il tout à la fois d'être de retour à Vanvres. Mais les chevaux, qui avaient fait le chemin de Vanvres à la barrière d'Enfer en une heure et un quart, prétextèrent naturellement de leur fatigue, et mirent une heure et demie pour achever de la barrière d'Enfer à Vanvres. En vain l'oreille tendait-il des plis de pluie; eh vain, malgré le roulement du fiacre, le grondement du tonnerre dit-il jusqu'à M. Gérard; mais, à la lueur des éclairs, le paysage perdu dans les ténèbres s'illuminait-il tout à coup d'une flamme livide, le cocher n'en donna pas un coup de fouet de plus, et les chevaux n'eurent qu'un pas de plus. Au moment où dix Heures sonnaient, M. Gérard descendait devant sa maison et réglait son compte avec le boctier. Gérard attendait patiemment que celui-ci eût fait minutieusement son calcul et eût remis ses chevaux au pas dans la direction de l'âtre. Seulement alors, il se tenait du côté de sa maison. Elle était peinte dans la plus profonde blancheur; Quoique pas un ver ne fût formé, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre. Cela n'était pas étonnant: il était tard; les convives devaient être retirés, et les domestiques attendaient fiévreusement l'arrivée. Or, l'office faisait partie de la commune et débordait sur le jardin. M. Gérard était assis, qui descendait de la rue à la porte d'entrée. A mesure qu'il montait les escaliers, il semblait voir, au milieu de l'obscurité, que la porte était ouverte. Il étendit la main; la porte était ouverte, et il fut.

SALVATOR 818 C'était une biei grâridë imprudence aux dbfbestiques i]ue d'avoir, par une pareille nuit où le ciel s'apprêtait à livrer lin si violent combat h la terre^ laissé la porte ouverte et les toiets iion fermés; M. Gérard se promet de les tancer d'importance. Il entra, Teritia la porte et se trouva dans les ténèbres les))lus épaisses. Il s'app;vv(^ha à talons de la loge du concierge. La porte en était ouverte. M. Gérard appela le concierge; personne ne répondit. M. Gérard fit quelques pas, tâtâ du pied, trouva le pren er degré de rescalierj et, levant la tête, appela le valet de clidmbre. Il ne reçut pas de réponse. — Tout cela mange aux cuisines, se dit tout haut M. Gérard^ conime si, en disant tout haut la chose» la probabilité en devenait plus grande. En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre, un éclair brilla, et M. Gérard vit que la porte jdu perron donnant sur le jardin était toute grande ouverte comme celle de la rue. — > Ohl ohl murmura-t il, qu'est-ee que cela signifie? On dirait d'une maison abandonnée. Il gagna en talonnant l'extrémité du . vestibule, car on y voyait seulement pendant la courte durée des éclairs, et, de là, il aperçut dans Toffice une lumière qui brûlait. — Ah! dil-il, je i*avais bien pensé , mes drôles sont là I Et, tout en grommelant, il s'avança vers la cuisine. Mais, sur le seuil de Toffice, il s'arrêta; le couvert était mis comme pour le souper des gens; seulement, les gens avaient disparu. — Oh ! fit M. Gérard, il se passe ici quelque cliôsë d'étrahge Il prit la lumière, rentra, par le corridor de ta cuisine dans la salle à manger. La salle à manger était vide. Il parcourut tout le rez-de-chaussée. Le rez-de-chaussée était désert. Du rez-de-chaussée, il passa aii premier étage : lé premier étage était dései-t cbtnrhë le ^ez-de-chatisàëë; il monta au second : le second était désert comme lé premier. Il appela de nouveau r un écho lugubi^ë rêpdhdit seul.

M SALVATOR fo passant deyant une giace, M. Gérard recula d*efTrois. Il avait eu peur de lui-même, tant il était pâle. n redescendit les escaliers, lentement et en se tenant à la rampe; ses jambes pliaient à chaque marche. Enfin, il se retrouva dans le vestibule et s'avança sur le perron en levant sa lumière pour regarder sur la pelouse. Mais^ au moment où il levait sa lumière, une bouffée da vent passa qui éteignit la bougie. M. Gérard se retrouva dans Tobscurité. Une terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, mais invincible, comme si elle eût eu sa raison d*être, s'empara de lui. Il eut un instant l'idée de remonter dans sa chambre et de s'y barricader, quand, tout à coup, il jeta un cri d'effroi et s'arrêta comme si ses pieds eussent été enracinés aux dalles du perron. Le ciel s'était ouvert pour donner passage à un éclair, et, à la lueur de cet éclair, M. Gérard avait vu la table renversée et la nappe flottant comme un linceul. Qui avait pu renverser la table sur le gazon? Mais peut-être M. Gérard avait-il mal vu; l'éclair avait été si rapide. Il descendit le perron marche a marche, en s'essuyant le front, et s'achemina vers la table, qu'à peine distinguait-on comme une masse sans forme au milieu de l'obscurité. Au moment où il étendait la main poursesubstituer le sensdu toucher à celui de la vue, il lui sembla qi^e la terre allait manquer sous lui. Il fit vivement un bond en arrière. Au même instant, le ciel s'illumina, et M. Gérard vit à ses !)ieds un trou ayant la forme d'une fosse. Quelque chose de pareil à un cri sortit de sa poitrine; nais ce n'était pas un cri humain ; c'était tout à la fois {uelque chose d'épouvanté et d'épouvantable. — Hais non I mais non! murmura M. Gérard ; c'est impossible, je rêve I Puis, comme l'éclair qui pouvait seul le tirer d'incertitude tardait à briller de nouveau, il se mit à genoux. Il lui sembla que ses genoux entraient dans la terre fraîchement remuée. Il tâta avec la n>ain

SALVATOR M Son œil ne l'avait pas trompé : près de cette terre fraîchement remuée, il y avait un trou fraîchement creusé. Ses dents claquèrent de terreur. — Ohl dit-il, je suis perdu I en mon absence, on a découert la fosse, on Ta creusée I... Il étendit le bras dans toute sa longueur sans en pouvoir sentir le fond. — Et Ton a enlevé le cadavre I s'écria-t-il. Puis il se mit à lui-même la main sur la buuche comme pour s'empêcher de parler. Et, à travers ses doigts, sa voix comprimée fli entendre comme un lugubre sanglot. Il se redressa sur ses pieds en murmurant : ~ Que faire, mon Dieu? que faire? Il ne pouvait s'empêcher de parler haut. ~ Fuir» fuir, fuir! balbutia-t-ii. Puis, éperdu, haletant, trempé de sueur, il s'élança de^ vant lui sans savoir où il allait. Au bout de dix pas, il trébucha sur un objet qu'il ne pou« vait voir dans l'obscurité, et, dix pas plus loin, il roula lui* même à terre. Quelque chose comme un grognement se At entendre. M. Gérard, qui déjà s'était relevé et qui allait continuer de fuir, s'arrêta court. Ce grognement, c'était la plainte d*un homme. Il y avait un homme là. Qui était-il? qu'y faisait- il t Du moment où un homme était là, c'était un ennemi. Le premier mouvement de M. Gérard fut de se débarrasser de cet homme. . Il chercha sur lui une arme quelconque. Il n'en avait point. L'appentis aux outils du jardinage était là. M. Gérard s'y élança d'un bond, s'arma d'une bêche, ei revint sur l'homme, terrible comme Gain prêt à tuer Abel. Un éclair le guida. L'esprit complètement perdu, il leva sa bêche. — C'est cela, mon bon monsieur Gérard, dit une voix avinée; chassez-les, ces coquines de mouches. M. Gérard s'arrêta court. La voix dénotait l'ébriété la plus complète. — Oh I fil M. Gérard, c'est un malheureux ivre-mort!

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

4h SÂltXTÔR Et il lâissfl totriber sS bêche. — Imaglhèi-vcitîs
cei gueux de Turcs! dîl nî^rtimé ett se soulevant sur un genou et en
s'âccrochîint sltit hîlbtts de H. Gérard fHssdfitffnt des pteds à la tête ;
flgdféi-vôûs gue, pour un mpuvais gamin de dix ans que j'ai Itfé, èrt eticôre
je n'en suis t)cf§ bien sûh; imaèitièz-vôûs cfu'ils th'ttftt enterré vivant, qu'ils
m'ont frotté de miel et qu'ils me fbtit Wiâriger par leurs coquines de
mouchés. Heureusement nHë ^otis êtes firrîvé Ifll, mon bon monsieur
Gérdrd, contiftué Piti^dgriè^ ^ui embrouillait la réalité avec le rêvé.
Hètii^Éfhserihëtît (jne tous êtes Venu Ik avefe ^otre bêche et qiie vous
tn'avex tiré de taa fosse. Aht m'en voilà donc enfin dehors; cbdrblèut ce
n'est pas sans peine. ttônsi^tJr Gérard, moi) bon tndnâièuf dérard, mon
honnête monsieur Gèrafd; je vivrais Cefît ans, que je n'oublierais Janidiâ le
serVi(ië que vous M'atez rendu! Ali milieu de ces oscillations Incessantes et
de èe ladgdge aviné, M. Gérard reconnut l'un de ses cotrviVès. C'était
l'agriculteur. Que savait-ilt qu'avait-il vu ? dé quoi pouvâtt-il se souvenir?
La vie tout entière du misérable était là declâhs. ~ Ah ça! demanda
l'agriculteur, où diable sont donc les autres? — Je vous le demande, dit M.
Gérard. — Non pas, faites excuse, insista l'agriculteur; c'est moi qui vous le
demande, à vous. Où sont-ils? — - Vous devez le savoir. Voyons, tâchez de
rappeler vos souvenirs; qu'avez-vous fait depuis mon départ? . ^ Je vous l'ai
dit, honnête monsieur Gérard, j'ai été mangé par les mouches! — Mais,
avant d'être mangé par les mouôh^i né vdw souvenez-vous de riel ? — Il
paraît que j'avais tué un enfaiit. M. Gérard chancela; il se sentit près de
défaillir. — Voyons,' dit rivrôgnfe, est-ce tous dtl nrttii ^dî tië peut pas se
tenir sur ses jambes? — C'est vous, dit M. Gérard; mais èoyez trantjiJîllë, je
vais vous donner mon b^as piou^ sortir quand vous ffl'aiiréz f4conté de qui
8*ést passé ap^ès mon défiàrt.

The text on this page is estimated to be only 11.84% accurate

— jiiii oui, c'esl vrai, dil l'agriculteur; je me rappelle... ttendez donc... On esi venu vous cherctier de la part de i. Jaf ks) pour alltjr voir couper)e cou de cet infaoïe M. Sarranii. — Oui, dit H. Q^ar4 eu Eai^afll un leHort suprême pour lirer quelque clioae de cette brute ; mais après mon dé^iart î — Après votre départ?... Alieudez, atlejidez, alteodez donc. Ahl iL est venu... le jeune boaiiaç que vous avez envoyé. — Moi, lit M. Gérard s'accrochant à ce ôl, j'çi envoyé uf jeune tiommet — Oui, un tieau garçon à cheveux noira, cravale blenoha, babit noir, mis couime un notaire, eacore mieux mis. — Et il était seult — Je n'ai pas dil cela, qu'il était seul; il était avec un cjjien : en voilà un enragé cbieol C'est en ce moment-là que je me suis s«uvé; mais la terre tremblait, tant te damné ctiien la grattait. — Où cela? dçm^nda M> Gérard. — Sou6 la itable, fit l'agriculteur; aloi^s, comme la terre tcunblaii, je suis lombé. C'esX alor^ que j'ai commence à être mange par les moulues. — Et vous ne vous souvenez de rien iffilfe cbose J deœa^dQ M. Gérard avec anxiété, — D'autre chose? Vous i;roy« qu'on peut a^ souvenir 4e quelque chose quand les mouobes voij^ ma/tgent? ^1 ,vou^ éles bon là, vousl — Voyons, dit H. Gérard presque supi>Usnl, ttebez de TOUS souvenir, mon bon ami. L'ivrogne se mit à Gber(Aer, tout en comptant sur ses doigpts, — Non, dit-il, c'est bien cela : M. Sarranti, H. Jackal, je jeune homme noii le blanche, le chien Brésil. — Brésil 1 Brésil ! : îérard en sautant à ta gorge de l'agriculteur. Vou le chien s'appelait Brésil ?* — Mais Tailles don à ce que voiïs faites, vous I TOUS m'étranglez. A i'iagardel — Ualheureuxl u) ! Qt >I. Gérard en tombant a SW^Ux, ne criez pus pas 1 "^^

288 SALVATOR — Mais alors y laissez-moi, lâchez-moi, je veux m'en aller. — Oui, oui, allez-vous-en, dit M. Gérard; je vais vous reconduire. — A la bonne heure ! dit Tivrogne. Ah ça ! mais vous êtes donc ivre ? — Comment cela ? — Vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes. C'était vrai; au lieu de soutenir Tagriculieur, c'était M. Gérard qui eût eu besoin d'être soutenu. Avec des efforts et des angoisses effroyables, M. Gérard arriva à traîner l'agriculteur de l'autre côté de la rue; mais il ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, bronchant à chaque pas, mais cependant demeurant debout, et balbutiant à chaque oscillation : — Maudites mouches ! Puis, lorsque l'ivrogne se fût perdu dans l'obscurité, que sa voix se fut éteinte dans l'éloignement, M. Gérard revint à sa maison comme la première fois; il referma derrière lui la porte de la rue; puis, aguerri peu à peu par les émotions successives et croissantes qu'il avait éprouvées depuis sa première découverte, il marcha vers la fosse', et, puisant son courage dans un dernier espoir, il descendit dans le trou, tâta de tous côtés avec ses mains. Ce trou était vide au toucher. Un éclair qui brilla, accompagné d'un coup de tonnerre terrible et de larges gouttes de pluie, lui montra qu'il était vide aussi à la vue. M. Gérard n'entendit pas le tonnerre, ne sentit pas la pluie, et ne vit que la fosse béante qui avait lâché sa proie. Il s'assit sur le bord, les pieds pendants dans le trou, comme le fossoyeur à*Éamlei. Il croisa les bras, courba la tête et essaya de juger, d'apprécier sa situation. Ainsi, pendant cette absence de deux heures qui avait pour prétexte une plaisanterie frivole, venaient de s'envoler ses plus chères espérances de repos et de tranquillité ; de toutes les tortures qu'il avait subies pour cacher son crime, il ne lui restait, nous ne dirons pas que le remords, mais que le souvenir d'avoir été assassin et la crainte de monter à l'échafaud ! Et à quel moment la catastrophe éclatait-elle

1ALVAtAtt H9 Au moment où il se croyait arrivé au faite des honneurs, à rapogée de l'ambition I Le matin, en pensée, il se voyait MSis sur son bano de la chambre des députés ; le soir, les pieds pendants dans ô^Ue fosse, il se voyait assis sur le banc de la cour d'assises, coudoyant un gendarme de chaque bras et courbant la tête pour échapper aux regards railleurs de cette foule qui, à toute force, voulait voir M. Gérard Vhométe homme; puis, dans le lointain, au milieu d'une place dominée par un édifice aux clochetons aigus, s'élevant au milieu de la foule, les deux bras rouges et hideux de la terrible machine qui poursuit les assassins dans leurs songes... Par bonheur, c'était un homme rudement trempé que ce philanthrope de Vanvres. Comme on l'a vu tout à l'heure, lorsqu'il a levé sa bêche sur l'agriculteur, il n'eût pas reculé devant un second assassinat pour se tirer du premier ; mais il ne nous tombe pas tous les jours sous la main quelqu'un à assassiner, pour nous tirer d'affaire. Et il eut beau chercher, il lui fallut trouver un moyen de se tirer d'affaire sans un nouveau crime. Il y en avait non pas un, mais deux. Fuir, fuir en toute hâte, fuir sans regarder en arrière, fuir sans dire adieu à personne — comme avaient fui les convives, comme avaient fui les domestiques; — ne s'arrêter qu'à vingt lieues, quand le cheval crèverait, en prendre un autre, en changer à chaque poste, passer le détroit, passer la mer, ne s'arrêter qu'en Amérique. Oui; mais comment faire cela sans passe-port? A la première poste, le maître de poste refuserait un cheval et enverrait chercher la gendarmerie. C'était d'aller trouver M. Jackal, de lui raconter l'affaire et de lui demander conseil. Onze heures sonnaient. Avec un cheval bon coureur, — et M. Gérard avait deux bons coureurs dans son écurie, — on pouvait être à onze heures et demie dans la cour de la préfecture. Décidément, c'était là le meilleur moyen. M. Gérard se releva, courut à l'écurie, sella lui-même le meilleur de ses deux chevaux, le fit sortir par la porte des communs» referma soigneusement cette porte, sauta en selle. Il

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

M SALTÂTOR selle avec Pagillté d*an Jeune homme , enfonce
les éperons dans le ventre de son cheval» et, partant sans chapeau» sans
8*inquiéter da vent et de la ploie qui fouettaient son crâne nu» il prit à fond
de train le chemin de Paris. Laissons Tassassm chevauchant au triple galop»
et suivons Salvator, qui emporte en triomphe les ossements de la victime.
rill DV TOUS TAOISIÈMi • • ^ ' . . • k • * i

The text on this page is estimated to be only 7.30% accurate

Table LXXI — Rua dmin; •# 4 LXXII — Piolet
Virible..... • tXXIII — Le boolerard des Invalide! «S LXXIV — La roe de
Jérusalem • M LXXV — Le cbàtean de Yiry 88 LXXVI — Oû M. Jaektl
déplore que Salfator loit bODDète homme.. 40 LXXVII — Buiison creux •
U LXXVIII — ViTe rampleurt • 51 LXXIX — Unbontfif 58 LXXX — Un
cocher qui prend lei préeanioDi 85 LXXXI — Un objet difficile à plaer
73 LXXXII — Un amatear de peinture # 79 LXXXIU — Abordage • 92
LXXXIY — Un ptmin tf Amérique 99 IJUULV — Oli le capitaine Bertbaut
Monte-Hauban prend det proporllona figanteiques • • 110 LZXXVI —
Letrèveade Pétrô • 117 LXXXVII — Uétruaetiea bMai 4S7 LXXXVIII —
Qoellea forent leaopinion dea trois amia sur le capitaine. 483 LXXXIX —
Leacabinelapttlieriieri 140 XG — Catastrophe • 149 XCI — Rome • • 155
XGII — Le meeeaaear de nM Pierre.... • 463 ZGOI — Torre-Yerfata ••...
469 XOnr — tpttradTM WÊêtn AmUw.m** — I7«

The text on this page is estimated to be only 10.95% accurate

M TABLE XGY — Le itelUo-DoUire •••• ..;. • i9i XGYI — Ob
maître Pierre-Nicolas Baratteau étudie le Gode civU et le Gode pénal loui la
direction de Sahator S04 XGVli — L'aérolitbe • SIS XGVIII — Où il est
proaTé que le bien mal acquis ne profite pas. . . 883 XGIX — Où
mademoiselle Fiflne rend, sans le Touloir, un grand service k BalTator 831
C — Où il est démontré qu'il est dangereux , non pas de recc ▼oir, maisde
domier te iCftts S89 CI — Ledlnorsur lapelonié 254 ai — Ode k l'amitié
872 CIII — Ce que M. Gérard trouva, ou plutôt ne trouva pas en arriTant à
Vanvres • 381 riN DE LA TABLB OU TOUS TROISlittl Cudif • ^ In^r. de
Kaaiioe fieieiei el Oe, ne ia 68696045

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

m£

